

Durham E-Theses

Auguste Barbier: Sa Vie et son oeuvre

Jessie Rowlandson

How to cite:

Rowlandson, Jessie (1942) Auguste Barbier: Sa Vie et son oeuvre. Doctoral thesis, Durham University.

Use policy

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a <https://etheses.durham.ac.uk/id/eprint/8388/> is made to the metadata record in Durham E-Theses
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full Durham E-Theses policy](#) for further details.

TOME II.

RIMES HEROIQUES.

En 1843 parurent chez Masgana les Rimes Héroïques, recueil de sonnets dont le titre et la forme dérivent des Rime Eroiche du Tasse. Voici ce que Barbier en dit:

J'ai composé ...une sorte de galerie....Ce ne sont pas toujours les âmes les plus éclatantes et les plus applaudies que j'ai chantées, mais les plus malheureuses, les plus tournées vers l'honnête, et les plus sympathiques à ma manière de voir et de sentir...(1.)

Il dit pourquoi il a choisi la forme du sonnet:

....accoutumé à soupirer les peines du coeur et à exhaler les tristesses de l'âme, il (le sonnet) peut monter aux notes les plus fières, et faire entendre les accens les plus mâles...

Quelques-uns de ces sonnets avaient été publiés séparément en 1840;(2.) d'autres parurent dans la Revue Indépendante du 25 mars, 1843;(3.) mais la plupart furent publiés pour la première fois dans ce volume.

Les sonnets sont arrangés en ordre chronologique, c'est-à-dire, suivant la date du personnage ou de l'événement que veut célébrer le poète. En 1843 le premier est Geneviève de Nanterre, et sa date 451; mais à l'édition de 1869 s'ajoute le sonnet de Celtil Vercingétorix, 52 avant Jésus-Christ. Les derniers poèmes du recueil sont Le Colonel de Khorff, (1863) et un sonnet final, Au Christ.

Avant d'étudier les sonnets mêmes, nous reproduisons une lettre de Barbier au sujet du recueil, paraissant dans la Revue Indépendante (4.) en réponse aux critiques d'Asseline et de Labitte, dans la Revue de Paris (5.) et la Revue des Deux Mondes.(6.) Nous aurons l'occasion de revenir sur ces articles tout à l'heure; pour le moment nous ne donnons que la lettre de Barbier, qui peut bien nous servir de préface:

1. Préface à la première édition, 1843. Page iii.

2. Dans Babel, 1840, Tome II. Les sonnets en question sont Egmont, Le Cid, Lucius Falkland, Jeanne d'Arc, Mme. Roland. Le poème de Christophe Colomb, qui n'était pas encore écrit dans la forme du sonnet y parut aussi.

3. Santa-Rosa, Mme. de Lavalette, le comte d'Egmont, Nicolas Rienzi, (André Doria.

4. 25 juillet 1843.

(5.) 1843. t. 18. P. 47.

(6.) 1^{er} juillet 1843. Pp. 115-20.

(A l'Editeur:)

Monsieur,

Dans deux articles, signés par MM. Asseline et Labitte, l'un de la Revue de Paris du 4 juin, l'autre de la Revue des Deux Mondes du 1er juillet, et écrits tous deux au sujet d'un de mes ouvrages, les Rimes Héroïques, je trouve plusieurs imputations qui me paraissent sortir des bornes de la critique littéraire, et que je ne puis laisser passer sans protestation.

La première est ainsi formulée par M. Asseline: "N'est-ce pas un sujet de blâme sévère qu'un poète paraisse se mettre aux gages de l'industrie et fasse un volume de ce qu'il n'eût été que la matière d'une brochure de trente pages." La seconde l'est ainsi par M. Labitte: "Est-ce le vrai moyen de conquérir l'attention du public que de lui jeter dédaigneusement quelques sonnets grossis en volume à l'aide d'extraits informes de la Biographie Universelle et du Magasin Pittoresque. On nous permettra de le dire, c'est appeler l'industrie aux secours des défaillances de l'art."

Je renvoie à ces deux messieurs le blâme qu'ils me jettent, et leur déclare qu'en composant le volume tel qu'il est, j'ai usé d'un droit très-légitime acquis à tout auteur, celui de faire comprendre sa pensée, vers ou prose, le mieux possible. Les notes qui ont alarmé l'honnêteté de ces messieurs sont tellement nécessaires, que, sans elles, plusieurs de mes sonnets ne seraient compris que par un petit nombre de mes lecteurs. Or, comme je n'ai pas voulu prendre/seulement parler seulement à trois ou quatre personnes, mais répandre la connaissance des faits qui m'avaient intéressé, j'ai dû les entourer du plus de lumière possible. Il y avait, en outre, à propos de ces faits, certaines choses que l'auteur voulait dire, lesquelles, étant très-convenables et très-morales, ont trouvé là naturellement leur place. J'ai donc agi dans la plénitude de mon droit et dans celle de la conscience. D'ailleurs, je ne suis pas à mon début, Depuis treize ans que j'écris, le public a pu voir que ma muse n'a jamais été aux gages d'une industrie quelconque. Les industriels sous le patronage desquels ces deux messieurs écrivent le savent bien aussi.

Enfin, la dernière imputation est conçue en ces termes, et vient de M. Asseline: "...Les vaines utopies que M. Barbier a expliquées dans ses préfaces, sans les discuter et sans y croire lui-même, ont séduit d'autres imaginations aussi fortes que la sienne. Certainement, pour écrire une pareille phrase, il a fallu que M. Asseline fût tombé dans un grand oubli de lui-même. On ne peut et l'on ne doit juger les hommes que d'après leurs actes ou leurs paroles. A-t-il entendu une seule de mes paroles qui contredise le contenu de ~~mes~~ préfaces? A-t-il trouvé dans ma conduite un seul acte qui démente et mes paroles et mes écrits? Ai-je jamais, pour une place ou une subvention, défendu le lendemain ce que j'avais attaqué la veille? Qui donc lui a donné le droit de suspecter ma conscience, et de dire que je ne croyais pas aux idées de liberté ou d'humanité que je mettais dans mes préfaces ou ailleurs? Quand on avance aussi inconsciemment de telles paroles, on s'expose à recevoir un démenti, et c'est ce que je lui adresse en terminant cette note.

Auguste Barbier,

Paris, 20 juillet, 1843.

Le recueil justifie le nom de "galerie." C'est tout, une suite de nobles visages, de nobles faits, dont quelques-uns sont bien connus, d'autres presque ignorés. Chaque sonnet, dans l'édition de 1843, est précédé d'une citation latine ou grecque, française, anglaise, italienne ou allemande, traduite ou non, selon le cas. Et, comme l'avaient remarqué Asseline et Labitte, ~~il~~ il y a force notes.

Il faut nous contenter^{de} d'examiner en détail que les meilleurs de ces sonnets. Il y en a qui sont assez triviaux, d'autres, par contre, qui rappellent l'excellent sonnetier du Pianto. Voici, à notre ^vavis, le plus beau de tous, paraissant d'abord en 1835 dans les Annales Romantiques, imprimé dans cette édition des Rimes Héroïques en 1843, supprimé dans les deux éditions qui suivent, comme si le poète croyait ne plus pouvoir y justifier sa présence. (1.) Cé/són/ En effet, c'est plutôt un sonnet d'amour, largement inspiré de Ronsard de

"Quand vous serez bien vieille....."

Voici la ^mpremière version, de 1835. La troisième strophe est toute changée en 1843; nous la donnons comme note. N'y aurait-il pas là une indication du changement dans les sentiments religieux du poète? ... "la chaste Laure " au lieu de "son beau corps." C'est un pur hasard, peut-être, mais il est certain que Barbier est devenu, surtout après la mort de sa mère en 1838, un catholique bien plus orthodoxe, et que ce changement a influé désormais sur son oeuvre.

Laura.

Dans Avignon la sainte, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre, allongés alentour,

Voilà ce que le Temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre;

Ce sonnet intitulé Les Restes du Tombeau de Laure paraît dans les Silves et Rimes Légères en 1872, et dans les Silves en 1864.

Voilà ce qu'il a fait de cette dame austère
Qu'un poète chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importe, après tout, qu'il ne reste rien d'elle!
Le bon Pétrarque a fait sa mémoire immortelle,
Et rangé son beau corps à l'abri du trépas;

Car ces pieux sonnets sont un tombeau splendide,
Où le Temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas. (1.)

Les quatrains sont bien trouvés; mais que de faiblesse dans les tercets!

Le sonnet sur Jeanne d'Arc débute par un assez beau quatrain:

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d'innocence,
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,
Toi qui n'eus qu'un bûcher pour prix de ton ardeur,
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense...

mais nous trouvons par la suite des mots rimants tels que nous en avons déjà vu tant de fois chez Barbier: autels, immortels, détestables, injurieux, pieux, épouvantables. Ce sonnet est parmi ceux que le poète avait publiés en avance en 1840, dans Babel; il explique les grands changements qu'il y fit plus tard:

Lorsque je fis imprimer, en 1840, plusieurs sonnets de ce recueil je donnai celui de Jeanne d'Arc avec une fin différente de celle qui s'y montre aujourd'hui; le dernier tercet contenait une allusion à Voltaire, et tournait à la satire. Comme cette terminaison n'était pas en harmonie avec le commencement, et le milieu de l'oeuvre, je l'ai changée. Il va sans dire que Voltaire à mes yeux est toujours très-coupable, et que le poème de la Pucelle pèsera toujours sur sa mémoire comme une mauvaise action. Aujourd'hui l'on sent mieux tout ce que le coeur a pu inspirer de grand à cette malheureuse jeune fille et le culte de Jeanne est devenu plus brillant que jamais. (2.)

Voici la terminaison de 1840:

Que tous les coeurs chantans deviennent des autels
Où le sentiment brille en hymnes immortels;
Et venge largement tes mânes lamentables!

1. Troisième strophe en 1843:

Mais qu'importe Saturne et ses puissants coups d'aile?
Pétrarque, avec les sons de sa lyre immortelle,
A mis la chaste Laure à l'abri du trépas....

2. Notés, Page 165.

Qu'ils te yengent surtout des traits de l'écrivain
 Qui ne sut pas domprendre, en son rire malsain,
 Que les beautés du coeur sont toujours respectables!

Comparons ce qu'elle est devenue en 1843:

Que tous les coeurs chantans deviennent des autels
 Où ta louange éclate en hymnes immortels;
 Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables!

Quand le bien tombe aux pieds du crime injurieux,
 C'est aux enfants du beau, comme frères pieux,
 A réparer du sort les coups épouvantables.

Le poète n'arrangea pas les vers de son Christophe Colomb, en 1840 et 1843, sous la forme ordinaire du sonnet. Nous avons deux strophes de six vers, avec les rimes a;b;a;b;a;a; b;c;b;a;d;d; et un quatrain final, rimant c;d;c;d. Il y a le même nombre de vers, mais les rimes empêchent que ce soit un sonnet. (1.) En 1853, Barbier le récrivit, cette fois en forme de sonnet orthodoxe, avec, comme quatrain final:

Poète merveilleux à la force du Dante,
 Qui ton rêve écrivis non sur du froid papier,
 Mais sur le sein mouvant de l'Océan altier,
 Avec le bois ferré d'une carène ardente...

Le sonnet sur Lucrezia di Mazzanti dans lequel le poète compare cette Lucrece italienne à celle de la Rome antique, est omis des éditions de 1853 et de 1869.

Les sujets de ce recueil ne manquent pas de variété. Nous trouvons côte à côte, Jean Ramus, libre penseur français du seizième siècle, et l'esclave fidèle de Camoëns; Jean Rotrou, "magnanime rieur," et Lord Falkland. Le sonnet sur celui-ci contient un des meilleurs vers du recueil:

Le sang noir à longs flots trempait la terre humide...

Il y a presque du symbolisme, une certaine obscurité recherchée, dans le sonnet sur Français de Thou, célébrant l'amitié. Voici le sonnet en entier la première strophe nous prépare en quelque sorte pour le Barbier des

1. Barbier admet que "c'est un sonnet de forme nouvelle." (Notes, Page 174.)

Chansons et Odelettes:

J'ai vu la jeune nymphe au front pur et serein,
 L'Amitié folâtrer, comme en un jour de fête,
 Avec les blanches fleurs qui couronnaient sa tête,
 Et qui formaient guirlande autour de son beau sein;

Et chaque douce fleur qui passait sous sa main,
 Tendrement rappelait à son âme discrète
 Les rapides momens de volupté secrète
 Que son miel fait goûter au pauvre genre humain.

Mais las! il en vint une, une de sang tachée,
 Et d'un si sombre éclat, que la vierge penchée
 Ne put la voir sans trouble, et son oeil aussitôt

Et remplissant de pleurs baigna la fleur charmante,
 La fleur jadis cueillie au pied de l'échafaud,
 Où du noble de Thou s'exhala l'âme aimante.

Le sonnet sur Lafayette reflète l'admiration que ressentait Barbier pour les Etats-Unis; il dit, avec encore un mot dédaigneux pour Napoléon:

Ah! d'autres chanteront l'enfant de la victoire,
 D'autres du César corse exalteront la gloire;
 Moi, je célébrerai l'ami de Washington...

Les sources d'inspiration de ces sonnets sont variées comme les thèmes. Barbier croyait devoir ajouter des notes assez amples, où il nous dit quelquefois ce qui l'avait inspiré, ou à quelle source historique il avait puisé. Ainsi, pour Santa-Rosa, c'est à quelques-unes des Lettres de celui-ci parues dans la Revue des Deux Mondes que nous devons le sonnet. Pour Barra, c'est peut-être à une statue de David dont Barbier fait mention. Pour Lucrezia di Mazzanti à une épigraphe que le poète avait trouvée sur un pan de mur à San Giusto, sur l'Arno, épigraphe célébrant un fait de l'attaque de 1529 du prince d'Orange contre la Toscane. Rienzi est un sujet à la mode; (1.) on ne s'étonne donc pas

1. En 1836 avait paru de Drouineaux Rienzi, tribun de Rome; en 1834 Rienzi, en deux volumes, d'Hippolyte Augier; en 1836 Mlle. Sobry avait traduit le Rienzi, dernier des tribuns, de Bulwer Lytton. Barbier a dû connaître aussi la strophe de Childe Harold (IV, cxiv) qui célèbre le grand Romain.

que Barbier s'en soit inspiré. Un tableau d'Hersent représentant un incident de la vie de Barthélemy de Las Casas a évoqué le sonnet sur celui-ci; la légende ceux du Cid et de Roland. Souvent c'est de l'histoire que le poète s'inspire, de l'histoire anglaise, suisse, française, polonaise; pour l'Italie nous savons par ses notes qu'il avait beaucoup puisé dans l'Histoire des Républiques Italiennes de Sismondi. Pour nous autres Anglais, l'origine du beau sonnet sur Laure de Noves est particulièrement intéressante. Barbier raconte que pendant une visite à Avignon dans les dernières années de la Restauration, il aurait voulu trouver la tombe de Laure; mais il n'y réussit pas, et le sonnet fut écrit en 1830, selon la date qu'il donne dans les Silves, dans que le poète eût vu la fameuse tombe. En 1838, (l.) de retour à Avignon, il voulait voir du moins dans quel état était l'église où avaient été déposés les restes de l'héroïne de Pétrarque. Ni, di jardin ni du cloître rien ne restait; seul il trouva un petit carré de terre réservé à l'élévation d'un monument, avec, au milieu, une colonne funéraire, inscrite

In memoria Laurae ponebat, anno 1833, hoc monumentum, M. Kersall, Anglicus.

Barbier rend hommage à M. Kersall:

...Le respect du passé, l'hommage rendu à la beauté et au génie, sont presque toujours la marque d'un esprit élevé et d'un cœur généreux.

Dans le sonnet sur Mathieu Molé, c'est Horace qui est la source d'inspiration, pour la forme, bien entendu. Comparons cette ode du poète latin:

...Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus nec timuit praecipitem Africum
Decertantem Aquilonibus
Nec tristes Hyadas ne rabiem Noti,

1. En 1834 selon les Histoires de Voyage, en 1838 selon les Notes aux Rimes Héroïques.

Quo non arbuter Hadriae
 Maior, tollere seu ponere vult freta...(1.)

avec le sonnet français:

Il eut un coeur d'airain celui qui le premier
 Contempla d'un oeil sec la vague bondissante,
 Et le ciel ténébreux, et la foudre luisante,
 Et les monstres nageans, et l'écueil meurtrier,

Et qui, faisant d'un chêne un navire grossier,
 Seul, en butte aux assauts d'une rame puissante,
 Courba les larges reins de l'Océan altier...

Pour le sonnet Au Christ, nous laissons parler le ~~sonnet~~ poète lui-même. Barbier a voulu terminer en rappelant à ses lecteurs le dévouement le plus sublime, l'héroïsme le moins récompensé:

O toi! qui dans un jour, de sombre aveuglement,
 Au milieu de bandits voués à la torture,
 Un bourreau juif cloua sur une planche dure,
 Et dressa dans les airs si misérablement,

O Jésus! quel que soit le hardi jugement
 Que l'humaine raison porte sur ta nature,
 Je finirai par toi; je veux que ta figure
 De mes nobles héros soit le couronnement:
 Car tous les dévouements dans le tien se confondent;
 A tes divins soupirs tous les soupirs répondent,
 Et les ruisseaux de sang qu'à longs flots écumeux

L'amour du bien ver^s sur la terrestre plaine,
 Ont tous leur océan^a au pied du mont fameux
 Où pour l'humanité s'ouvrit ta large veine.

A part les mentions, d'ordinaire fort superficielles, qui se trouvent dans les critiques générales de Barbier, il existe quelques études de 1843, contemporaines du recueil, qui sont du plus grand intérêt: trois de ces études sont françaises, une quatrième anglaise.

Nous avons déjà cité en entier une lettre de Barbier écrite en réponse à deux articles français, celui de Charles Labitte et celui d'Asseline.

Labitte avait parlé des Rimes Héroïques au cours d'un long article intitulé Poetae Minores, où il fait la critique des "petits poètes" de 1843. Il note d'abord la vieillesse prématurée de Barbier. Dans les Iambes même il trouve un "tour uniforme d'énumération descriptive et de personnifications descriptives..." un "parti pris de crudité;" mais ces qualités ont été rachetées par "la sincérité énergique de l'indignation." La réussite des Iambes a été dangereuse à l'auteur! Quand il a fallu compter sur lui-même et non sur les événements, Barbier s'est peu à peu tombé dans l'oubli. "Il Pianto avait encore de la lumière et de l'éclat;" jusque-là Labitte admire toujours son auteur. Mais Lazare a marqué la décadence, qui est allé s'augmentant dans les Nouvelles Satires et dans les Chants civils et religieux. Le poète des Iambes appartient désormais au passé:

Aujourd'hui M. Barbier est séparé de lui-même par un abîme. La source de l'inspiration semble complètement tarie chez l'auteur des Rimes Héroïques. Au lieu de penser, on n'a plus qu'un moraliste d'école; au lieu du coloriste habile, qu'un rhéteur qui versifie.

Dans ce recueil de sonnets Labitte ne trouve qu'une idée vague du bien et du beau, "un idéal indéfini," un "ton de prédication parfaitement monotone et assoupissant." La poésie de Barbier ne sort plus de son âme, elle devient un exercice de son esprit. Ses thèmes ne sont plus que des "programmes de morale;" en marge de chaque pièce, Labitte voudrait écrire le vers de Musset:

Admirable matière à mettre en vers latin...

Labitte trouve bien des charmes dans la forme du sonnet:

Mais choisir au hasard, dans l'histoire, des noms obscurs et des noms éclatants pour en faire, de parti pris, une sorte de galerie de sonnets c'est tout simplement rimer des étiquettes pour des portraits. Toujours deux quatrains et deux tercets, soit qu'il s'agisse d'un homme inconnu ou d'une renommée glorieuse, d'un fait ignoré ou d'une révolution qui a changé le monde...

Il poursuit, assez justement du reste :

...bien des titres seraient transposés sans que le lecteur s'en aperçût. Aucune empreinte n'est nette, aucun trait n'est marqué avec décision...

En vérité, à quelques exceptions près, ce que Barbier dit d'un de ses personnages historiques, pourraient facilement s'appliquer à un autre.

Labitte n'épargne pas non plus le style du recueil. Il n'y trouve que des "épithètes parasites," que des métaphores qui sont "des nécessités poétiques," que des termes impropres, comme, par exemple, dans Jeanne d'Arc, quand les Anglais sont foudroyés au moyen des "lueurs de la lance" de Jeanne.

M. Barbier a perdu le sentiment de la mesure. Dire les "reins de l'océan" au lieu des flots, dire la "séquelle infâme" au lieu de la populace ne prouve absolument que l'absence du goût. C'est le procédé de l'empire retourné; les poètes d'alors employaient l'expression noble, vous employez le mot bas; ils disent "coursier," vous dites "rosse." J'aime encore mieux le pompeux que le trivial.

Et ici, finalement Labitte trouve qu'il n'y a plus d'objections générales à faire à l'auteur du recueil: il se contente de répéter que son livre manque totalement d'inspiration. Tout admirateur du premier Barbier sera fort déçu. Quelles épithètes oiseuses que "barbare, sombre, frémissante, implacable." Pourquoi Barbier persiste-t-il à publier des oeuvres si vides d'inspiration?

...quand le public vient, à plusieurs reprises, de marquer sa résolution son indifférence à l'auteur de Pot-de-Vin et des Chants civils et religieux, est-ce le vrai moyen de reconquérir son attention que de persister dans la même voie fatale, que de lui jeter dédaigneusement quelques sonnets grossis en volume à l'aide d'extraits informes de la Biographie Universelle et du Magasin Pittoresque. On nous permettra de le dire, c'est au contraire appeler l'industrie au secours des défaillances de l'art...

Le critique termine en espérant un meilleur avenir pour le poète des Iambes; mais il craint fort que son moment ne soit passé. Barbier a cru découvrir la poésie humanitaire; désormais, c'en est fait de lui!

Asseline n'est pas plus indulgent que Labitte. Dans son article de la Revue de Paris, il fait la critique des Rimes Héroïques et des Chants civils et religieux. Nous avons déjà considéré son opinion des derniers, Celle qu'il a formulée sur les sonnets n'est pas plus favorable. Après des louanges presque exagérées des Iambes il passe à une étude caustique de ces deux recueils. (Si les oeuvres postérieures aux Iambes, avaient mieux valu, peut-être les critiques auraient-ils cessé d'accabler de flatteries le premier recueil. Il est très utile pour eux que d'avoir une telle base de comparaison. Les Iambes brillent, pour ainsi dire, par contraste avec la médiocrité.) Ainsi que Labitte, Asseline attire l'attention sur les notes des Rimes Héroïques, qui occupent toute la seconde moitié du volume. Il lui semble

...que la Muse est déshonorée par cette sorte de trafic pour lequel on la fait descendre de son piédestal...

Quant au style et au langage

..M. Barbier n'a jamais écrit avec une telle négligence. La permission que l'auteur se donne de violer les règles les plus simples et les mieux établies, prouve ou beaucoup d'orgueil ou une grande paresse.

La "combinaison nouvelle" que le poète a tentée dans Christophe Colomb n'a pas réussi. (En effet, Barbier a récrit le poème en forme de sonnet régulier dans l'édition qui suit celle de 1843.)

Que d'expressions communes, dit Asseline, en citant "barbare fureur," "une séquelle infâme," "jamais, au grand jamais," qu'il a trouvé dans trois sonnets!(1.) Les idées ne valent pas mieux que le style; et "le trait final est souvent absent ou mal mené." Toutefois il reste quatre ou cinq pièces dont la donnée est touchante; Asseline n'a pas pu résister au charme de Laure de Noves.

1. Cette expression ne nous avait pas frappée au même point; en effet, dans l'édition de 1843 dont Asseline a dû se servir, elle ne se trouve qu'une seule fois, dans Le Cid.

Mais à part des sonnets tels que Lord Falkland, François de Thou, Santa-Rosa, quelles vertus douteuses, quel style de cimetière de village! Barbier ne présente plus que "de vaines utopies auxquelles il ne croit pas lui-même."

J'ai peur, hélas! (dit Asseline,) que le poète ne s'en soit allé, et qu'il ne nous reste plus qu'un ~~rhéteur~~ sophiste...

Dans la lettre que Barbier fait publier dans la Revue Indépendante il reproche à Asseline et à Labitte de "sortir des bornes de la critique littéraire." Il défend des notes, sans lesquelles, dit-il, plusieurs des sonnets ne seraient compris que de très peu de lecteurs. Malgré certaines phrases d'une vertue trop voulue, peut-être, la dignité de Barbier ne souffre pas dans cette lettre. Il rappelle à ses critiques qu'il n'est pas à son début. Et quelle riposte que celle-ci:

Depuis treize ans que j'écris, le public a pu voir que la muse n'a jamais été aux gages d'une industrie quelconque. Les industriels sous le patronage desquels ces deux messieurs écrivent le savent bien aussi.

(Le feu des Iambes n'est pas encore éteint!)

La Revue de Paris publie plus tard la réponse d'Asseline à cette lettre. (1.) Elle consiste en un article intitulé Une Colère à Propos de Sonnets, que nous avons déjà eu l'occasion de citer à propos des Nouvelles Satires. (2.) Asseline débute:

Dans un article publié le mois dernier par la Revue de Paris, j'ai pris la liberté grande de dire franchement ce que je pensais des Rimes Héroïques et des Chants civils et religieux de M. Auguste Barbier. J'aurais pu sans peine, vous le savez, me montrer plus sévère encore que je ne l'ai été; cependant l'article en question tout modéré et bienveillant même qu'il demeure, paraît avoir ému vivement M. Barbier. Pour donner la change au public sur le dépit que lui a causé notre jugement, l'auteur des Rimes Héroïques vient de nous appeler sur un terrain qui n'est pas le nôtre, où j'avais évité de me rencontrer avec lui. Mais un mot d'abord sur la question d'industrie qui paraît l'avoir

1. 30 juillet, 1843.

2. Voir à la page 286 et seq.

blessé au coeur.....

Les notes et les biographies qui forment la seconde partie du volume des Rimes Héroïques étaient nécessaires à M. Barbier (il nous le confesse lui-même avec une charmante candeur,) pour rendre intelligibles les pensées contenues dans ses sonnets! Cent pages de pièces justificatives pour un peu plus de quatre cents vers! c'est bien de la besogne que M. Barbier épargne à ses Salmaises futures. Pendant que M. Barbier en était à "faire comprendre sa pensée, et à l'entourer du plus de lumière possible," que n'a-t-il fait suivre son ouvrage d'un tout petit traité sur la versification particulière du sonnet? Cela n'aurait nui en rien, n'est-ce pas? aux sonnets des Rimes Héroïques

Le critique reproche encore une fois à Barbier d'avoir changé la forme du sonnet dans Christophe Colomb en l'écrivant avec seize vers au lieu de quatorze; Asseline nous ferait presque croire qu'il y a plusieurs sonnets de seize vers, ce qui n'est pas le cas.

Mais qu'une autre fois, M. Barbier ne fasse plus de sonnets de seize vers. S'il daigne en composer qui n'en auront que quatorze, qu'il se souvienne qu'il y a quatre manières d'entrelacer les rimes...

A laquelle de ses diverses Libertés Barbier croit-il?

M. Barbier le sait-il? Pour moi, dans l'embarras du choix, il m'a paru permis de supposer à M. Barbier une de ces convictions d'artiste qui sans doute ont de la profondeur, mais aussi toute la rapidité de la verve. Je n'ai pas voulu dire autre chose...

Dans la Revue Indépendante paraît avec la lettre de Barbier une critique de son oeuvre.(1.) Plus de trois quarts de l'article s'occupent de la satire française en général et des Iambes en particulier.

Régnier et Boileau n'ont fait qu'imiter les anciens; Boileau même est allé jusqu'à les copier. Gilbert a ajouté à la satire française un coloris plus vigoureux, mais il a fallu attendre Chénier pour donner à la satire une forme nouvelle. Barbier a agrandi l'héritage que lui a laissé Chénier. C'est le premier satirique qui ait mis le peuple en scène tel qu'il est:

La satire, en effet, lui devait une forme plus large, une allure plus franche, et il lui avait donné un caractère qu'elle n'avait pas avant lui.....

D'une satire comme celle de Barbier on arrive facilement à des aspirations

vers le progrès. La pensée du poète s'élève, De femme du peuple, la Liberté devient l'ange qui doit régénérer le monde. Voici encore un mot dirigé contre Asseline et Labitte, (on soupçonne presque des rivalités professionnelles:)

C'est.... ce qui est arrivé à M. Barbier, et c'est aussi ce qui lui a valu la haine et les injures de certains critiques. Mais qu'il s'en console, et que leurs clameurs, au lieu de l'arrêter, l'encouragent à marcher dans la nouvelle carrière où il est entré...la seule...où l'on puisse trouver une gloire solide et durable. (1.)

Il s'ensuit que le but du poète dans son dernier recueil est fort louable. Pourtant le critique a soin de se taire sur les mérites poétiques du recueil, se contentant d'engager ses lecteurs à

...se tenir en garde contre les jugements de ~~parti~~ l'esprit de parti qui cherche à se venger des idées de l'homme sur les vers du poète..

Ce sont les idées plutôt que les vers que défend le critique de la Revue Indépendante; de Barbier le poète il décline toute responsabilité.

Une critique du recueil qui intéresse surtout des lecteurs anglais est celle de la Foreign Quarterly Review; (2.) elle est accompagnée de traductions, (fort mauvaises,) de certaines pièces. L'article commence par une appréciation des Iambes et une description du bruit qu'ils ont fait en 1831. Malgré une certaine hardiesse de langage, ("What is vile id seldom in his hands raised from its native coarseness,") Barbier mérite d'être mieux connu en Angleterre:

We could not offer clearer evidence of his power or of his character than by an endeavour to set forth his Idole in an English dress.

Passant aux Rimes Héroïques, le critique n'admet pas qu'on puisse éprouver à les lire la moindre déception; l'auteur y a atteint son but. Madame Roland et Falkland sont traduits en anglais, et l'auteur termine en déclarant que:

1. On se rappellera que la Revue Indépendante était fouriériste à cette époque.

2. Tome 81. Pages 84-9. 1843.

Independently of any question of genius, it is impossible not to be struck with the honest convictions and high moral courage which breathe through all his verses... (1.)

C'est le jugement le plus bienveillant qu'on ait jamais porté sur les Rimes Héroïques. Le courage moral, une sincère conviction, voilà bien des qualités répandues dans le recueil, et par toute l'oeuvre de Barbier, si médiocre qu'elle soit devenue. Mais qu'on ne vienne pas chercher des marques de génie dans cette galerie de sonnets. A peine s'y reflètent encore quelques lueurs de la flamme des Iambes; à peine ces nouveaux sonnets nous rappellent-ils qu'ils sont de l'auteur de Michel-Ange et de Raphaël.

1. Voici les traductions en question:

Lord Falkland.

Her sovereign decree had murder given;
A drenched soil drank the dark blood's mighty tide.
Their backs to earth, their chargers laid beside,
The dead showed livid faces unto heaven.
Some by the swift shot stricken while they chanted
The sombre Puritans' inspiring hymn...
And some upholding Charles's flag undaunted,
Which haughty subjects did dispute with him.
All in their causes/ believing unto death!
Only amid the carnage one, ill-starred,
With honour for a banner and a faith,
Was Falkland, (virtu bear him to reward!)
Swathed round by FREEDOM'S flag, vain lighted ring!
In silence he expired.....for the KING!

Madame Roland.

'Tis well to hold in good our faith entire,
Rejecting doubt, refusing to despond,
Believing, beneath skies of gloom and fire,
In splendours of an aerial world beyond.
As erst, when gangs of infamy inhuman
Et Freedom striking still thro' freemen's lives,
Her great support devoted to their knives,
The soul of Gironde, an inspired woman!

Serene of aspect, and unmoved of eye,
Round the stern car, which bore her on to die,
A brutal mob applauded to the crime.
But vain beside the pure the vile might be!
Her heart despaired not; and her lip sublime
Blessed thee unto the last, o sainted Liberty!

Traductions du Décaméron et de Jules César.

Pendant les années qui précédèrent la révolution de 1848, Barbier fit aussi des essais de traduction. Il traduisit tout le Décaméron de Boccace, gros volume in-quarto illustré par des artistes romantiques tels que Johannot, Devéria, Nanteuil, et paraissant en 1846. (1.) Le poète préfaça sa traduction d'une notice historique sur l'auteur italien; il semblait vouloir se faire l'apologiste du côté licencieux de ces ^{s c}contes. Boccace est l'expression de son époque: son Décaméron représente cette espèce de littérature qui

...exprime les modes changeantes ...les passions, les mœurs, les travers et les transformations de chaque société....Tout ce qui peint les petites passions, tout ce qui met en relief les intérêts secondaires, les ridicules ou les vices de l'existence...pour être en apparence moins substantielle (que les hautes idées) ...n'en est pas moins nécessaire aux besoins de tous les temps...

Boccace est parmi les écrivains italiens du moyen-âge et de la Renaissance qui ont survécu à la décadence qui a suivi ces époques.

Dante Alighieri, Pétrarque, Boccace, l'Arioste et le Tasse restent seuls debout, comme ces mouvements des vieux âges que la foudre a touchés, mais qui ont vaincu le temps...

Ce fut en 1848 que parut la traduction de Jules César, travail que Barbier avait entrepris plus de dix ans auparavant, et soumis en 1835 ou 1836 aux conseils de Mrs. Sarah Austin; et c'est à la mémoire de Mrs. Austin que cette traduction fut finalement dédiée. Vigny fournira des conseils après la publication; peut-être aussi lui avait-il fait quelques suggestions avant, sans parler des autres traducteurs ou amateurs de Shakespeare, tels que Léon de Wailly, Emile Deschamps, Berlioz, tous amis intimes de Barbier. Celui-ci semble presque l'admettre dans son avant-propos:

1. Chez Barbier, éditeur, 13 rue de la Michodière, 1846.

J'ai fait usage de toutes les traductions connues jusqu'à ce jour, et je me suis aidé en outre des conseils des personnes les plus compétentes en matière de traduction et de littérature anglaise. Je remercie particulièrement l'excellente et judicieuse mistress Austin des avis qu'elle a bien voulu me donner à ce sujet... Quelquefois j'ai fait emprunt à la langue du XVII^e siècle d'expressions qui me semblaient plus énergiques ou pittoresques; j'ai même osé prendre à Voltaire deux ou trois vers qui m'ont paru interpréter nettement l'original. Enfin je me suis armé de toutes pièces pour lutter avec ce rude joueur, ainsi que le disait Rousseau, à propos de Tacite...(1.)

C'est un vrai travail d'érudition que cette traduction de Barbier. Il a consulté d'autres ouvrages pareils, il a étudié la pièce sous tous les points de vue, ses sources, sa versification, ses personnages, sa vérité historique et dramatique. Avant de donner sa version, il fait de la tragédie une analyse qui témoigne de ces longues recherches préliminaires.

Shakespeare selon Barbier a fait un heureux choix en puisant son inspiration chez Plutarque, historien le plus apte à faciliter sa pénétration dans l'âme de ses personnages.

La grande affaire de Corneille était la peinture des passions; celle de Shakespeare les caractères...

Barbier hésite à choisir entre les deux, et entre la rigidité des Unités et la plus grande liberté du théâtre anglais:

..Nous plaçant...au point de vue de Shakespeare, nous ne jugerons pas son ouvrage avec les regards impatients d'un public français..

1. Voici les traductions antérieures à celle de Barbier et dont il a pu se servir: (citées par Jules Dubeux: Pages 60-61.)
La Mort de César, Voltaire, 1736.
Jules César, traduit par Voltaire, 1764.
Brutus et Cassius ou la Bataille de Philippes. Sextus Buffardin, an IV de la République.
Brutus II, Alfieri, traduit par C.B. Petitot, 1802.
La Mort de César, M.J.C. Royou, 1825.
Jules César, texte anglais, annoté, etc., par Casimir Delavigne, Guizot, Jay, de Jouy, Dupaty, Lemercier, Villemain, etc.) 1841.
 Ensuite nous avons:
Jules César, Auguste Barbier, 1848.
Le Testament de César, Jules Lacroix, Représenté pour la première fois à la Comédie-française le 10 novembre 1849. Paris, 1849.

Barbier trace d'une main vigoureuse les grands événements qui constituent le drame. Il a bien compris les caractères des principaux personnages, d'Antoine, "politique à la Mirabeau," de César, qui se révèle comme maître dès ses premières paroles, de Brutus, honnête homme, âme vertueuse et stoïcienne, de Cassius, passionné, épicurien, poussé par le désir de vengeance personnelle plutôt que par l'amour de la liberté. Il révèle certaines ressemblances intéressantes entre Brutus et Hamlet: il commente les discours de Brutus et d'Antoine :

Les deux discours sont bien le reflet de la situation et du caractère des deux orateurs....(Le) discours catégorique et sententieux de Brutus contraste on ne peut mieux avec la manière d'Antoine, cette éloquence insinuante et passionnée qui ne semble pas être préparée et qui exploite si habilement le sentiment du peuple... Pas un mot qui n'ait sa portée...

La pièce, dût-il, pourrait à la rigueur se terminer ici; le duc de Buckingham l'a coupée ici et en a fait deux drames; et c'est ici que s'arrête la traduction de Voltaire. Mais le duel de la République et la monarchie n'est pas fini: et César n'est pas mort moralement; son ombre erre toujours. Quant au cinquième acte, Shakespeare a dû avoir confiance au pouvoir de sa parole pour représenter dans l'espace de grange qu'était le théâtre de son temps la rencontre de deux armées puissantes. Il s'est fié à l'imagination de son auditoire. C'est Octave qui termine le drame, comme le peuple l'avait commencé:

...le peuple et César, les deux personnages qui vont seuls désormais occuper le grand théâtre de l'empire romain; quant au patriciat il est mort avec Brutus...

Barbier s'excuse de son analyse détaillée; il a voulu montrer comment Shakespeare est resté fidèle à l'histoire, pour les faits et les caractères, mêlant au réel une véritable poésie. Reste à parler du titre. Brutus a beau remplir la scène depuis le commencement, son

nom ne couronne pas la pièce. Mais Barbier est d'accord avec Guizot, que bien que Brutus soit le héros, César et sa mort forment le sujet du drame. Ainsi Shakespeare fait preuve à la fois de "logique et de philosophie." On lui a reproché une impassibilité amoral; Barbier trouve au contraire que c'est toujours ^{un} l'écrivain des plus ~~moraux~~. Il est évident que ses sympathies allaient du côté de Brutus; et la pensée de l'autre Brutus romain l'amène à une considération de la théorie que l'individu devrait tout sacrifier, devrait commettre n'importe quel crime, pour le bien de l'Etat. Barbier n'est pas d'accord à ce sujet; il est possible d'apporter les plus grands bienfaits à la patrie sans la moindre violation de scrupules, la moindre tache sur sa conscience.

En comparant cette version de Barbier avec le texte de Shakespeare on a d'abord et très vivement l'impression qu'a déjà fournie l'analyse, c'est-à-dire, que Barbier a compris ^{au} à fond ce qu'il ~~avait~~ interprète, et que, en outre, il a apporté à son travail une vraie appréciation qui rachète les défauts. Il a saisi l'essentiel de la pièce, et c'est le plus qu'on peut exiger au traducteur. La seconde impression qu'on reçoit c'est que les défauts sont surtout des défauts de langage, et que leur cause réside dans les exigences de rime qu'a imposées au poète le vers alexandrin par lequel il interprète le vers blanc de Shakespeare. Il a traduit les passages en prose par la prose; et l'on y voit tout de suite la différence....plus d'exactitude, un vocabulaire plus propre à exprimer les images shakespeariennes, et bien moins d'épithètes superflues.

Le calembour de la première scène sur le mot "awl" est forcément perdu dans le français, comme le sera plus tard le jeu de mots du vers

Now is it Rome indeed, and room enough...

On se rappelle les paroles de Cassius à Brutus dans la seconde scène:
 strange
 You bear too stubborn and too ~~stern~~ a hand
 Over your friend that loves you...

Elles deviennent en alexandrins:

Et tel qu'un étranger, à l'homme qui vous aime
 Vous tendez une main d'une froideur extrême...

Ces épithètes reviendront partout. Des périphrases mal trouvées remplacent parfois la consision de l'anglais:

Ye gods, it doth amaze me...

devient:

.....ô grands dieux!
 De mon étonnement le plus prodigieux
 C'est que...

Les passages célèbres sont d'ordinaire bien rendus. Voici le fameux discours de Cassius de la deuxième scène:

Cet homme, vrai colosse, enjambe notre sphère,
 Et nous, petits humains perdus entre ses piés,
 Rampant, n'osant lever nos fronts humiliés,
 Nous marchons pour trouver au bout de nos journées
 Des tombeaux sans honneur. Si nous portons des fers,
 Et dans notre esclavage entraînons l'univers,
 La cause de ce mal aisément se dévoile:
 Elle est dans notre coeur et non dans notre étoile...

Un détail a échappé à Barbier dans cette scène, ou bien, il l'a ignoré après. Pendant l'entrevue de Brutus et de Cassius avec Casca, celui-ci leur raconte les événements des Lupercales en une prose dont Barbier ne perd pas la vigueur: mais là où les deux amis parlent moitié en prose, moitié en vers blancs, Barbier les fait parler entièrement en prose.

Les périphrases et les additions se multiplient. La courte phrase

"I am glad on't" de Casca devient chez Barbier

Je suis charmé de voir ce brave citoyen
 Dans nos rangs....

et

The taper burneth in your closet, sir...

La cire est enflammée, et sa clarté s'épand
Dans votre cabinet, seigneur...

et

For Antony is but a limb of Caesar...

devient:

4.....Antoine n'est, en somme,
Qu'une mince partie, un des membres de l'homme
Dont on veut déjouer les plans usurpateurs...

Barbier rend cârieusement le vers:

Let's carve him as a dish fit for the gods...

Qu'il tombe sous nos coups comme une sainte hostie...

Les paroles de César

Good friends, gò in, and taste some wàne with me;
And we, like friends, will straightway go together...

amplifiées, deviennent:

.....Allons, dans cette salle
Passez tous avec moi pour boire un peu de vin;
Puis, le coeur réchauffé par le nectar divin,
Pareils à des mais qu'un noble but rassemble,
Pour nous rendre au sénat nous partirons ensemble...

La scène de l'assassinat n'est gâée gâtée que par la phrase:

Je fus d'une rigueur extrême
En banissant Cimber....

dans la bouche de César; autrement elle ne perd éizn rien de sa force.

Le passage mémorable où Antoine parle aux conspirateurs, en présence du cadavre de son ami, malgré certaines additions, certaines phrases superflues, (fureurs sanglantes, héros magnanime, adorable victime,) est, somme toute, admirablement rendu. Le vocabulaire du discours d'Antoine:

Oh, pardon me, thou bleeding ièpiece of earth...

laisse sans doute à désirer:

Oh! pardonne-le-moi, sanglant morceau d'argile,
 Si devant ces bouchers je paraissais si tranquille!
 N'est-tu pas les débris du plus noble mortel
 Que le temps ait vu naître en son cours solennel?
 Malheur à qui versa ton sang aux ondes pures,
 Malheur! Ne le prédis, ici, sur tes blessures,
 Qui, muettes, ouvrant leurs lèvres de rubis,
 Paraissent implorer le secours de mes cris.
 Sur l'univers entier les fléaux vont descendre;
 De ravage et de sang, de flammes et de cendre,
 Une guerre civile emplira la longueur
 Des champs italiens....

La harangue de Brutus devant la foule est exacte, étant en prose; celle d'Antoine, malgré le cadre rigide de l'alexandrin, ne manque pas pour cela de souplesse et de qualités dramatiques. La voici:

Amis, concitoyens, veuillez bien m'écouter.
 Je viens pour inhumer César, non le vanter.
 Le mal que l'homme fait demeure après la vie;
 Avec lui le bien est souvent chose finie.
 Qu'ainsi soit de César. Un Romain vertueux,
 Brutus, a déclaré qu'il fut ambitieux.
 S'il le fut, il commit une faute réelle,
 Et son cœur l'expia d'une façon cruelle.
 Je viens, de propre aveu de Brutus l'orateur,
 Et des autres,-----Brutus est un homme d'honneur,
 Et les autres aussi sont des gens honorables,---
 Prononcer sur César quelques mots ~~lamentables~~. lamentables.
 Hélas! pour moi c'était un ami précieux,
 Juste et sûr; mais Brutus l'a dit ambitieux,
 Et nul plus que Brutus n'est honorable, en somme.
 César, nombre de fois, sut ramener dans Rome
 Des milliers de captifs dont la forte rançon
 Enrichit le trésor; était-ce l'action
 D'un cœur ambitieux? Quand le pauvre en détresse
 Criait, César pleurait, D'une plus dure espèce
 Serait l'ambition, et Brutus dit pourtant
 Qu'il fut ambitieux? et rien n'est plus constant
 Que l'honneur de Brutus. Le jour des Lupercales,
 Trois fois j'ai voulu mettre à ses tempes royales
 La couronne, et trois fois il me la refusa.
 Vous tous qui l'avez vu, reconnaissez-vous là
 L'ambitieux? Brutus le nomme tel encore,
 Et c'est un citoyen que tout le monde honore.
 Je ne réfute pas le discours de Brutus,
 Je dis ce que je sais de César, rien de plus.
 Vous l'aimiez autrefois; ce n'était point sans cause.
 A vos pleurs aujourd'hui quel vrai motif s'oppose?
 Jugement! ta lueur brille chez l'animal,
 Et l'homme est sans raison. Pardonnez à mon mal,
 Car tout mon cœur est là, sur la couche muette
 Où repose César; il faut que je m'arrête,
 Jusqu'à ce que plus calme il me soit revenu

Le reste de la pièce a les mêmes qualités et les mêmes défauts: nous citons les adieux de Brutus et de Cassius, passage émouvant, que Vigny a admiré plus dans le français que dans l'original:

(Brutus) J'ignore
 Si nous aurons jamais l'heur de nous voir encore,
 En tout cas, noble ami, je vous fais mes adieux,
 Mes adieux éternels. Si, pourtant, grâce aux dieux,
 Nous devons nous revoir dans le terrestre empire,
 Eh bien, cher Cassius, avec un doux sourire
 Nous nous accueillerons l'un et l'autre, sinon
 De nous quitter ainsi nous aurons eu raison.
 (Cassius.)
 Adieu donc pour jamais. Dans le terrestre empire,
 Si nous nous revoïons encor, d'un doux sourire
 Nous nous accueillerons l'un et l'autre, sinon
 De nous quitter ainsi nous aurons eu raison...

La première édition de la traduction est de 1848 (datée de 1847.) Il est donc étonnant à première vue de trouver dans l'Edinburgh Review de 1846, (1.) dans un article sur Shakespeare in Paris, et à côté de comptes-rendus de l'Othello de Vigny et du Hamlet de Léon de Wailly, une étude du Jules César de Barbier. Le critique doit être, selon nous, un intime du poète, pour avoir eu accès à un ouvrage non publié encore; et il nous semble que ce doit être Mrs. Austin, ou bien, ce qui est plus probable, son neveu, Henry Reeve. Celui-ci est en ce moment membre du personnel du Times, mais il est fort possible qu'il décrive déjà pour l'Edinburgh Review, dont il deviendra rédacteur en chef en 1855. Rappelons-nous aussi qu'il s'agit dans ce même article de Vigny et de Léon de Wailly, avec qui Reeve avait été également lié lors de ses séjours à Paris. Certaines phrases suggèrent une certaine intimité:

The system (of the author of the Iambes) differs from that of his friends...

Donc, l'auteur de l'article est quelqu'un qui reconnaît l'amitié entre les trois poètes. Il parle ailleurs de "M. Barbier's M.S. translation;"

et cite en détail l'introduction donnant les buts du traducteur, la commentant ainsi:

Such are the views of the translator. They are in accordance with all the great canons of his art, and are expressed with a modesty worthy of his genius. Those who are conversant with M. Barbier's verse, and know its singular vigour, freedom and lyrical force, will not be hard to believe that his success has been answerable to his endeavour. It will, in due time be published...

Il cite deux passages qui lui semblent de belles et fidèles interprétations. Il admet que "the dire exigencies of the rhyme" nuisent à l'effet du discours d'Antoine, et empêchent la répétition de la phrase "honourable man;"

M. Barbier has carefully retained the sense, and has even been at infinite pains to introduce every time some word of the family of "honneur." But the marvellous effect of the iteration is lost...

Il conclut que la version de Barbier est

...a faithful and powerful translation, in very noble French verse.

Barbier n'aût pu espérer un plus bel hommage.

CHAPITRE SEPT.

Vie et Oeuvres, 1848-1869.

La Révolution de 1848.

Barbier a exprimé dans ses Iambes, comme nous l'avons vu, la déception et le désillusionnement de tous ceux qui avaient fait la Révolution des Trois Journées, tous, c'est-à-dire, à l'exception de la bourgeoisie. Déjà, en 1830, s'était révélée la soif du pouvoir de cette partie de la population, dans la curée des places, dans le prestige accroissant de l'argent; tout indiquait le chemin qu'allait prendre le régime nouveau. Une nouvelle aristocratie, celle de la finance, fut vite créée, et devait régner jusqu'en 1848, abusant de ses pouvoirs tout autant que l'aristocratie de l'ancienne régime elle-même.

Les soins principaux du gouvernement pendant la monarchie de Juillet étaient ceux qu'exigent la prospérité matérielle d'un pays; on pourrait presque résumer le règne de Louis-Philippe en disant que celui-ci et ses ministres ne cherchaient tout le temps qu'à éviter une guerre qui aurait nui à cette prospérité et exigé sans doute un gouvernement d'une tout autre espèce. Ordre, paix, commerce, voilà les mots du jour, au point de vue ministériel; mais il y avait des éléments de la population qui auraient, dès le début du règne, désiré autre chose, et qui, à la fin, n'étaient que trop prêts à faire la révolution, devenue en 1848 presque inévitable.

Il était évident, au début de 1848, que l'orage de la révolution se préparait; mais le roi refusait toujours de faire à l'opposition quelque concession que ce fût; Guizot refusait toujours de donner sa démission. L'opposition s'augmentait de nouveaux éléments; au moment de la révolution elle consistait en: l'opposition parlementaire, groupe de démocrates et de réformistes, qui seuls, comme nous allons voir, n'étaient pas

capables de résister à la pression du ministère; les membres des sociétés et des clubs socialistes et républicains, partie très énergique de l'opposition; la classe ouvrière, poussée par la famine et les injustices de sa condition; la jeunesse des écoles, prête à venger Michelet et Quinet; les écrivains et les journalistes, surtout ceux de la Réforme, du National, de l'Avant-Garde, et de la Lanterne. Un autre élément, à certains égards inattendu, va s'y joindre; ce sera la Garde Nationale, dont Barbier faisait partie. Cet élément joua un rôle très important dans les incidents qui ont déterminé la Révolution. Elle avait été formée par suite de la Révolution de Juillet quand on avait laissé des armes pour la défense de l'ordre dans la ville de Paris à ces membres de la petite bourgeoisie qui s'étaient battus en 1830 pour une Constitution et une monarchie démocratiques, et qui avaient juré de les défendre. C'étaient de petits commerçants, de petits fonctionnaires, les bas rangs des hommes de loi, des bourgeois, et nous ne nous étonnons pas de trouver Barbier parmi ses membres.

Le 22 février 1848 la Révolution éclata. D'abord la foule voulait bloquer les portes de la Chambre des Députés; empêchée par la police, elle se procura des armes et se répandit par toute la ville, sans être molestée par l'armée, qui, à vrai dire, sympathisait avec elle. Le 23 on appela la Garde Nationale, qui n'hésita pas à se montrer du côté du peuple contre le gouvernement. L'insurrection était maintenant à l'ordre du jour dans les quartiers ouvriers, et menaçait de se répandre partout. A huit heures et demie du matin, le 24, l'armée du roi se retira sans se battre; à onze heures le peuple était en possession du Palais-Royal. Le roi, au désespoir, convoqua la Garde Nationale, et promit de nouvelles concessions; mais il fut forcé à la fin d'abdiquer

en faveur de son petit-fils.

Sur un ordre de la Garde Nationale, les autorités évacuèrent et livrèrent les Tuileries. Le Ministère n'existait plus; il n'y avait plus de dirigeants dans la Chambre; le peuple était partout victorieux.

Barbier nous a fait le récit de tous ces événements, auxquels il a assisté en garde nationale dont les sentiments étaient assez typiques de toute la garde, et certainement de sa propre légion la 101ème. Le récit s'intitule: Souvenirs d'un garde national de la dixième légion. Notes sur divers événements de 1848, 22, 23 et 24 février.

Voici, dit-il, ce que j'ai vu dans cette grande insurrection. Sachant que le banquet du 12e. arrondissement, en faveur de la réforme, qui devait avoir lieu le 22, était défendu par l'autorité et que l'opposition avait renoncé à y assister, je me me rendis pas à la place de la Madeleine, point de réunion des souscripteurs, mais à la Chambre des Députés. Je me dirigeai donc, par le Pont-Royal, vers la Place de la Concorde..(1.)

Il décrit ensuite la foule énorme qui attendait le passage des députés.

La Place de la Concorde, depuis la Madeleine, jusqu'au point, n'était qu'une mer de têtes..

Passant aux Champs-Élysées, pour se rendre chez Alfred de Vigny, rue des Ecuries-d'Artois, il y vit la première barricade, faite de chaises, par des enfants et des jeunes gens de quinze ans. Voici un incident où se révèle bien la note dominante du tempérament de Barbier: son amour de l'ordre, son bon sens et sa modération:

Tout le long de la chaussée, des gamins, au nombre de douze ou quinze s'arrêtaient à chaque réverbère et le mettaient en pièces à coups de pierre. Non loin de là, rue de Berry, je m'avançais vers une de ces bandes de destructeurs et leur reprochai leur conduite. J'étais irrité de voir la propriété publique si peu respectée par des enfants qui ne pouvaient avoir d'opinions sur les choses et les événements..

Plus tard, dans la rue Royale:

Je tombai dans un groupe d'ouvriers qui péroraient violemment contre le gouvernement. Je me hasardai à dire que ce que nous avions de mieux à faire les uns et les autres était de nous retirer dans nos

demeures respectives et de ne pas contribuer à l'encombrement de la voie publique. Comme je m'éloignais, je m'entendis appeler mouchard; je revins sur le groupe et demandai quel était celui qui m'avait traité de la sorte; personne ne me répondit, on me tourna le dos et on alla pérorer plus loin.

En rentrant chez lui il vit des scènes assez violentes pour lui faire prédire à un ami des changements radicaux dans le gouvernement. Ses sentiments ont dû être ceux d'une grande partie des gens de son milieu, membres comme lui de la Garde Nationale;

Toute la nuit, je fus très agité, délibérant sur la part que j'avais à prendre. D'un côté, je voyais le pouvoir entrer dans une voie de réaction déplorable, de l'autre, l'émeute s'organisant et se préparant à exploiter d'une manière sanglante les attentats du ministère; le sentiment de l'ordre et le patriotisme luttèrent dans mon cœur..

Rappelé le lendemain à la Garde Nationale, il fut tout de suite envoyé à la Chambre des Députés. Après avoir raconté une dispute entre Jouvencel, député de l'arrondissement et capitaine des grenadiers du troisième arrondissement, et quelques gardes qui n'approuvaient pas ses sympathies démocratiques, Barbier poursuit:

..Je rentrai dans les rangs de ma compagnie en disant que je n'y venais pas comme garde municipal, mais comme citoyen chargé de faire respecter la propriété publique et la vie de ses semblables...

Plusieurs incidents ^{témoignant} des sympathies des gardes; comme Barbier entraît avec un ami avocat dans la salle des conférences de la Chambre, tous les deux purent certifier

...que la Garde Nationale de la dixième légion était, pour la grande partie, fort mal disposé pour le gouvernement, et fort engagée dans le mouvement réformiste..

Après tous les événements de cette première journée, il était "horriblement fatigué;" mais il dut sortir pendant la nuit, rappelé encore une fois à la garde. Il aida à faire l'appel à tous les membres de la Garde dans les rues de Vernueil, de Lille et de l'Université, puis il se rendit ^{au} quai d'Orsay.

Là, en attendant que la dixième légion fût complète, j'appris, par les conversations nombreuses qui se tenaient à propos de la situation, combien elle était grave...

.....Dès que la légion fut en nombre suffisant, elle s'ébranla au bruit des tambours et nous marchâmes sur la place du Carrousel. Quand nous y entrâmes, nous fûmes tous frappés de l'aspect sinistre qu'elle avait; il était près de huit heures; air vif et ciel gris; le terrain jonché de paille et des restes de feux de bivouac fumant encore. Il y avait de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie, le tout en habillement et préparatifs de guerre. Un grand silence régnait parmi les troupes. Nous défilâmes devant l'infanterie; en passant sur le front nous ne pûmes nous empêcher de crier: Vive la ligne! et aussitôt ces pauvres enfants fatigués et inquiets, nous répondirent par le cri de: Vivé la Garde Nationale! Pour moi, j' n'oublierai jamais l'émotion que ce cri nous causa; il était si profond et si intime qu'il semblait dire: Vous êtes pour nous le destin et notre guide, nous marchons avec vous, nous ferons ce que vous ferez, nous resterons inactifs où nous irons au feu ensemble..

Les barricades étaient partout, dans la rue de Richelieu, dans les quartiers de l'Est-----les rues Beaubourg, Saint-Martin, Saint-Denis. On avait même fait usage du nom de l'auteur des Iambes, ---comme d'un nom qui ferait des miracles!

Un garde national avec qui j'étais entré la veille au palais Bourbon vint à moi et me dit: Vous êtes M. Auguste Barbier? ---Où, Monsieur. ---Eh bien, il y a dans le faubourg Saint-Germain une affiche portant votre nom, et qui appelle à la révolte; en êtes-vous l'auteur? ---Monsieur, lui répondis-je tranquillement, si j'en étais l'auteur, je ne serais pas ici...

Quand parvint la nouvelle que le maréchal Bugeaud avait été mis en tête des forces militaires de Paris et qu'il venait haranguer la Garde Nationale:

.....cette nouvelle ne fut pas reçue favorablement dans les rangs; on eût mieux aimé voir le commandement de Paris rester aux mains du général Lamoricière...

Barbier, étant près de lui, put entendre tout clairement la harangue:

Gardes nationaux, la question politique n'est plus en jeu, le ministère est renversé. Il s'agit maintenant de protéger les propriétés. A trois pas de vous, on pille les boutiques, on envahit les maisons; il ne faut pas qu'une bande d'anarchistes portent la ruine dans la capitale des arts et de la civilisation. C'est à vous qu'appartient la mission de ramener l'ordre et la tranquillité, montrez-vous en dignes.

Tout n'était que faux bruits, ordres et contre-ordres. On envoya Barbier finalement au quai des Orfèvres:

Les ponts et les quais étaient déserts; on sentait que la bataille était dans les rues; ...le tocsin hurlait horriblement dans les tours Notre-Dame....Nous avions devant nous une compagnie de chasseurs d'Afrique qui se mouraient de soif; nous fîmes une collecte pour leur donner à boire. On vint nous dire aussi que les prisonniers de la Préfecture manquaient de pain. Quelques gardes nationaux se détachèrent pour en aller chercher....

Il décrit l'avance vers la Garde d'une troupe de révolutionnaires et l'accord qui se fit entre eux; les insurgés promirent de faire cesser le bruit des tocsins qui sonnaient partout, si la garde voulait rendre la liberté aux prisonniers politiques enfermés à la Préfecture. On se dirigea vers les cellules; ce fut un moment difficile:

Si dans ce moment un coup de fusil ou de pistolet était parti par accident, nous étions massacrés. Les gardes municipaux pouvaient penser qu'on voulait les égorger, et les insurgés qu'on les trahissait. Serrés comme nous l'étions, il était impossible de se reconnaître et de faire usage de ses armes, et pris entre deux feux, c'eût été une boucherie épouvantable. Heureusement, aucun malheur n'arriva. Les gardes municipaux remirent sans difficulté leurs armes à la Garde Nationale, et une partie du bataillon les escorta afin qu'ils pussent gagner sans encombre leurs casernes. On rendit aussi aux insurgés leurs hommes, puis tout le monde évacua la Préfecture.

Barbier fut envoyé ensuite au quai de l'Horloge, pour aider à protéger le Palais de Justice contre l'incendie, car la foule y brisait et brûlait les bancs, les coffres et les portes.

C'était un tapage, un chaos de voix et de cris vraiment épouvantable. Cependant, j'affirme n'avoir pas entendu une seule fois le cri de Vive la République! A notre retour, nous apprîmes l'abdication du roi, la proclamation de la régence; et la nomination de M. Odilon Barrot à la présidence du Conseil. Cette nouvelle parcourait les rangs avec des commentaires divers; généralement on la trouvait de funeste présage.

Revenus au quai Voltaire, ils apprirent la proclamation de la République à l'Hôtel de Ville, la nomination d'un gouvernement provisoire, la fuite du roi et la prise des Tuileries. Il est intéressant de voir de quelle façon la nouvelle fut reçue:

Personne ne cria: Vive; le roi! ni Vive la République! Pour le moment, on ne vit dans la proclamation de la République qu'un moyen de terminer la crise qui durait depuis trois jours, et plus d'un, mettant son fusil sur l'épaule, s'écria: Ma foi, c'est fini, allons-nous-en chez nous.

Appelé encore une fois à la garde le lendemain, le 25, Barbier fut envoyé mettre un peu d'ordre aux Tuileries. Voici la salle du trône telle qu'elle lui apparaissait en ce moment:

Les meubles étaient en grande partie brisés, les soieries des rideaux enlevées, la place du trône vide et la tenture complètement déchirée; on avait écrit avec du charbon et en grands caractères sur la muraille mise à nu au-dessus du trône: Vive la Pologne! vive l'Italie! indépendance et fraternité des peuples! programme humanitaire, et que la main du peuple avait tracé comme une sanglante ironie...

La garde organisa les "visiteurs," ferma une partie du palais, et engagea des volontaires pour les aider à maintenir l'ordre qu'ils avaient réussi à établir.

Un petit monsieur qui portait à la ceinture une petite épée de bal à pommeau d'acier nous fut très utile. Qui était-il? Je n'en sais rien. Il allait et venait avec une rapidité extrême, parlait à tout le monde et avait l'air d'avoir de l'influence sur les masses. Dans un moment de repos, il me raconta qu'il avait empêché plusieurs enlèvements d'objets, entre autres celui d'une portion de vaisselle plate, par un individu qui était anglais, ou qui en contrefaisait le jargon.

Barbier resta jusqu'à deux heures de l'après-midi, quand sa partie de la garde fut relevée; en s'en allant, il vit toujours la même foule énorme, se renouvelant sans cesse, donnant l'impression que tout Paris voulait passer par les Tuileries:

Il raconte, pour le 26, une rencontre avec Montalembert:

...Le 26 février, 1848, je regagnais, vêtu de l'habit de garde national et en compagnie de M. Née, avocat et l'un de mes amis, le domicile de mon père, rue de Vaugirard, 60, quand nous rencontrâmes, dans la rue du Cherche-Midi, auprès de la Croix Rouge, le comte de Montalembert, décoré d'un ruban rouge flottant. Tous les deux nous le reconnûmes parfaitement et nous fûmes très surpris de lui voir à la boutonnière non le ruban tricolore qu'un grand nombre de gens portaient, mais le ruban rouge. C'était sans doute par précaution qu'il avait arboré cette couleur, mais ce n'était pas très brave de sa part.

Quelques jours après, il entendit une chanson qui le choqua par sa brutalité:

La chanson ...me fit frémir. Je n'ai jamais entendu un rythme plus lugubre et des paroles plus atroces. En voici deux couplets qui me sont restés dans la mémoire:

Louis-Philippe et ses enfants
Sont tous de vrais brigands;
Ils ont pris notre argent,
Ils ont pris notre argent.

Louis-Philippe a mérité
D'évoir le poing coupé
Et la tête tranchée (bis.)

Ce dernier vers répété et tombant sourdement me faisait l'effet d'un coup de hâche. Quel a pu être l'inventeur de ces horribles perhaires?

Tout Barbier est dans ce récit, l'homme de modération haïssant l'excès sous toutes ses formes, humanitaire, calme, sensé, et surtout très sincère.

Son récit des événements de cette année ne se termine pas ici. Il décrit aussi les événements turbulents de juin, il raconte des anecdotes sur le mouvement de février dont on lui avait fait part depuis; il réfléchit tristement à l'accession au pouvoir de Louis-Napoléon, événement qui lui inspire des vers pleins d'indignation.

Nous savons que les premiers mois de la nouvelle république furent pleins de désaccords, et encore une fois, de déceptions. Il fallait trouver un moyen d'agir entre le républicanisme farouche des clubs et des sociétés secrètes, d'un côté, et le conservatisme trop prudent des députés de l'autre. La petite bourgeoisie et le peuple, unis pendant les journées de février, avaient ressuscité leurs anciennes différences, et la violence des sentiments des deux côtés les aveuglaient et leur faisait perdre toute patience. Le 15 mai fut un jour critique. Il y eut une démonstration du peuple, encouragée par Barbès et Blanqui, en faveur de la Pologne. On attaqua l'Assemblée, mais celle-ci fut protégée cette fois par la Garde Nationale dont Barbier fit encore une fois partie. Il nous a fait le récit des événements dont il fut témoin; c'est ici le défenseur de l'ordre contre la violence des insurgés. Il fut envoyé au

Palais Bourbon où la Garde Nationale rencontra le mépris et les injures de la foule assemblée sur le quai et le pont. Les gardes furent forcés finalement à ôter leurs baïonnettes en signe de bonne foi.

Une grande quantité de porteurs de bannières, se rendant à l'assemblée par la rue de Bourgogne, défilèrent devant nous au cri de: Vive la république démocratique et sociale! Beaucoup de ces bannières portaient des bonnets rouges au bout des piques; des triangles étaient peints sur les étendards. Quand elles passèrent à ma portée, je ne pus m'empêcher de crier: A bas le bonnet rouge! ce qui me fit inviter au silence de la part des camarades qui ne voulaient pas se faire égorger, disaient-ils....

Les insurgés voulaient forcer la porte; Lamartine, Marie, et Hetzel sortirent dans l'intention de leur parler. C'est la première fois que Barbier ait vu Lamartine de près:

La première fois que j'ai vu l'illustre poète d'un peu près c'est le jour du 15 mai, 1848.

Quelques minutes avant que la Chambre fût envahie, une horde d'individus demandait à grands cris qu'on lui ouvrît la grille qui ferme l'entrée du palais du côté du pont. M. de Lamartine, suivi de M. Marie et de M. Hetzel, vint haranguer cette multitude. J'étais derrière la grille au nombre des gardes nationaux qui stationnaient sur le trottoir. A peine eut-il prononcé quelques paroles qu'on couvrit sa voix sous les huées et les injures, et une bouche s'écria: Assez de blagues, comme cela, nous n'en voulons plus! M. de Lamartine s'en retira le visage le aussi impassible que lorsqu'il était venu. Un quart d'heure après la grille était forcée et la bande se précipitait à travers le jardin dans les couloirs de l'Assemblée....

Cette invasion de l'Assemblée choqua beaucoup Barbier.

Je perdis là tout à fait confiance dans l'avenir de la République. Il me semblait que c'était un coup de poignard dont elle ne devait pas se relever...

Ce fut désormais cris et contre-cris, jetés par la foule à la Garde Nationale, par la Garde à la foule. Enfin, la garde força une entrée pour porter secours à l'Assemblée en danger, et l'on réussit à repousser l'attaque populaire.

Ce fut alors un beau spectacle à voir, du haut des degrés, que le départ à cheval de MM. de Lamartine et Ledru-Rollin, à la tête de la garde nationale et de plusieurs canons marchant à l'arrestation des conjurés de l'Hôtel-de-Ville...

Barbier et d'autres gardes durent rester là, de peur d'une nouvelle

attaque contre l'Assemblée. Le poète y vit le retour triomphant de Lamartine et des autres. Ils furent bien accueillis:

Le général Clément Thomas, qui portait son bras en écharpe, blessé, disait-on, en arrêtant Barbès, fut l'objet d'une oration particulière. Vive la République! mais pas de République rouge! Ils répondaient: Oui, une République honnête, pas de rouge, pas de terreur, vive la République!

Je me souviens que M. Berryer ne put pas lâcher le mot République: il ne sortit de sa bouche que ces mots: Oui, mes amis, une bonne liberté, la vraie liberté, vive la Liberté!

C'est encore une fois le Barbier raisonnable que nous voyons ici. Retournait-il jamais plus son ancienne admiration de la "grande populace et la sainte canaille?"

L'année 1848 devait voir d'autres moments violents; Barbier décrit en détail les événements du mois de juin, après la dissolution des ateliers nationaux. On s'attendait à une bataille dans les rues, et la Garde Nationale fut appelée, le matin du 23 juin: Barbier alla avec son bataillon à l'Assemblée. L'émeute était déjà fort répandue. Pendant l'après-midi, il n'y eut que de petits incidents. Puis à 5 heures, la compagnie de Barbier, avec deux autres, fut expédiée au carrefour Buci pour empêcher l'établissement des barricades.

Nous arrivons assez à temps pour balayer une foule de gens qui allaient se mettre à l'oeuvre. Une compagnie la rue Dauphine jusqu'au Pont-Neuf, l'autre le bout de la rue Saint-André-des-Arts, et la troisième la rue Mazarine...

On passa la nuit au carrefour et toute la nuit fut troublée et mouvementée. Mais le lendemain devait paraître encore pire. Ramené d'abord à la mairie du dixième arrondissement, Barbier y apprit ce qui était arrivé la veille; puis on sortit parcourir les rues de Grenelle, de Sèvres et du Cherche-Midi, "quartiers mal habités," empêchant toute tentative de barricade.

Dans un de nos retours à la mairie on nous donne l'ordre d'arrêter tout individu porteur de petits bâtons fourchus et pelés ou de sous

échancrés. C'est le signe de ralliement des émissaires et des chefs en sous-ordre de l'émeute. On nous recommande aussi de ne boire de l'eau-de-vie que de la main des waininières de notre légion, parce que, dit-on, toute autre eau-de-vie peut être empoisonnée. Enfin l'on fait courir sur la manière de combattre des insurgés, les bruits les plus sinistres et les plus affreux. Nous voilà revenus en pleine barbarie... Nous passons la nuit couchés sur la paille au milieu de la rue de Grenelle.

Le 26 vit s'augmenter les rangs de la Garde par des bourgeois effrayés ou choqués par l'insurrection:

Des vieillards en cheveux blancs, des magistrats se présentent à nous avec des fusils de chasse et une poire à poudre en sautoir. Tout ce qui se sent en état de porter une arme descend dans la rue. De tout côté l'on comprend combien la lutte est grave et combien il est urgent qu'elle finisse.

Elle était, en effet, presque terminée; il ne restait qu'à subjuguier le faubourg Saint-Antoine:

Enfin, vers une heure de l'après-midi, le bruit se répandit que tout est fini et que le faubourg Saint-Antoine vient de se rendre. Un de mes camarades de bivouac, M. Amédée Thierry, me propose de l'accompagner jusqu'à la place des Vosges; il désire savoir comment se trouve son fils qui y est en pension et dont il n'a pas eu de nouvelle depuis cinq ou six jours.... Mon père possédant une maison située rue Barrès-Saint-Paul, quartier de l'Arsenal, et désireux moi-même de savoir dans quel état elle pouvait se trouver, je demande à mon compagnon de faire un détour avec moi vers ce point. Nous commencerons par y aller, me dit-il; et nous y dirigeons en longeant les quais. Cette maison donne d'un côté sur le quai Saint-Paul et de l'autre sur la rue. En passant devant la façade du quai, je reconnais bien vite qu'elle a été occupée par les insurgés... Nous arrivons à la porte d'entrée; elle est toute obstruée de gardes nationaux qui remplissent la cour et qui y ont établi un poste. Je me fais reconnaître pour le propriétaire et j'ordonne à la portière de mettre à la disposition de messieurs les soldats citoyens tout ce dont ils peuvent avoir besoin.

Partout où ils passèrent, la vie semblait recommencer; les gens étaient heureux de pouvoir sortir de nouveau; ils rentrèrent au quartier Saint-Germain, contents eux aussi de pouvoir aller chez eux en paix.

Les anecdotes que Barbier raconte sur les élections présidentielles de 1848 montrent ses sentiments à l'égard de la possibilité, déjà évidente, d'un second Napoléon; et dans ses considérations générales des journées de juin, il donne des faits tels que les suivants:

Selon M. de Lamoricière deux cent mille cartouches auraient été distribués aux soldats et environ trois mille coups de canon tirés. Il y eut 11,000 morts et blessés et 29,000 prisonniers; dans le nombre des morts, sept généraux et un archevêque; 150 insurgés auraient été fusillés par la troupe ou la garde mobile...

Puis il constate avec amertume que l'insurrection a été en partie l'œuvre d'officiers bonapartistes tâchant de renverser le gouvernement et c'est bien Barbier qui dit:

Pour moi, ma conviction est que, si la misère ignorante et brutale a pu jouer un rôle dans cette criminelle bataille, il faut lui adjoindre le machiavélisme odieux des partis, et surtout du parti bonapartiste, qui l'aurait exploitée et dirigée contre la République.

Vie, 1848-1869.

Ce récit des événements turbulents de 1848 nous fournit une idée assez concise de ce qu'est devenu le poète des Iambes à cette époque. C'est avant tout un homme de modération et de paix, comme l'a si bien décrit Leconte de Lisle, (1.) évitant tout excès dans la vie privée comme il l'évite dans la vie politique. C'est, d'ailleurs, un bourgeois avec tout ce qu'implique le mot, aimant ses ~~peux~~ petits comforts, ses voyages périodiques dans les différentes régions de la France, s'intéressant à ses possessions et conscient de ses responsabilités. On se rappelle ses inquiétudes au sujet de la propriété de la rue des Barrés-Saint-Paul; (2.) Léon de Wailly, dans une lettre à Alfred de Vigny du 25 juin, 1849, (3.) remarque sur un ton railleur qu'il est toujours préoccupé de toucher exactement l'argent de ses loyers!

Ce n'est pas un de ces hommes qui changent beaucoup d'aspect avec les années; et il a dû paraître en 1848 très pareil au portrait que Charles Monselet fera de lui en 1857:

1. Article sur Barbier dans les Derniers Poèmes.
2. Voir à la page 334.
3. Voir Dupuy, Alfred de V., rôle littéraire, Page 63.

C'est un homme de taille moyenne, brun; très-proprement vêtu, d'une politesse aisée, les allures d'un bourgeois dans le sens honnête du mot...(1.)

ou à celui que peindra malignement Sainte-Beuve pour la princesse Mathilde en 1862:

Auguste Barbier...est un petit homme court et gros, très-myope, très-bien mis habituellement, fils de notaire et par conséquent riche ou très à l'aise, ayant passé l'âge des folies et l'en ayant jamais fait, ...tout occupé d'art, de lecture....(2.)

Il semble, en effet, que ce soient là tous ses intérêts en 1848 aussi bien qu'en 1862. Il est vrai que les élections présidentielles lui avaient inspiré une indignation digne de l'auteur de l'Idole; et le coup d'Etat de 1851 éveillera des sentiments pareils, comme en témoignent ses Souvenirs:

Voilà donc le coup fait, et cet homme avait dit: Moi seul suis lié par un serment! Et ce serment de respecter la Constitution avait été prononcé publiquement, solennellement, à la face de l'Europe entière, Quel exemple pour les générations nouvelles! Toujours les Bonaparte donnant l'exemple de la démoralisation...

Toute opposition avait été inutile:

La partie est à M. Bonaparte. Paris est mitraillé, dompté, tenu pieds et poings liés, Les auteurs et les exécuteurs de cet abominable crime sont Louis-Bonaparte, Morny, Maupas, Saint-Arnaud, Magnan, Canrobert, de Cotte, Reybel, Espinasse, Carrelet...

De l'aveu du gouvernement, et le gouvernement a intérêt à diminuer le chiffre, il y a eu, dans la journée du 4: 180 personnes tuées, tant homme que femmes...

Son dégoût a presque dépassé ses pouvoirs descriptifs; nous n'avons qu'une seule impression poétique de cet événement; elle ne sera publiée, d'ailleurs, qu'avec les Souvenirs, dans l'oeuvre posthume. La voici: elle est plus remarquable par ses sentiments que par sa poésie:

Mes Impressions de Poète.

.....
Le soldat est sans Dieu, sans foi---race vénale;
Pour lui le droit existe où le plus d'or s'étale;

1. La Lorgnette Littéraire, 1857. Page 14.

2. Lettres à la Princesse, Pages 13-14. Lettre du 15 sept., 1862.

Honte pour mon pays! Voilà qu'un fils de Corse,
 Une seconde fois, abusant de sa force,
 Lui met sa botte sur le front,
 Lui bâillonne la bouche en lâchant les mitrailles,
 Féroce, froidement, lui crève les entrailles
 Avec le fer, avec le plomb.

O peuple, se peut-il que ton coeur envieux
 Ait frémi de plaisir à cet acte odieux,
 Et que la liberté, proscrire en ta présence,
 N'ait en toi rencontré que rires et sâence?

Jacobins enivrés de phrases et d'orgueil,
 Vous avez forte part en notre triste deuil,
 Vous de la liberté l'inévitable écueil,
 Et l'éternel prétexte à la mettre au cercueil."

Maintenant, les pieds-plats volent à la puissance
 Comme les moucheron aux eaux de pestilence.
 Tout y va, le commerce avec la bouche en main,
 Et l'austère Thémis au glaive souverain.

.....

Le mal ne s'est point tant pourtant sans qu'un grand coeur
 Ait protesté...Baudin, que ton nom s'illumine
 Dans les siècles futurs d'un éternel honneur!
 Car lorsque les affreux suppôts de l'oppresseur
 Souillèrent de la loi la majesté divine,
 Ton écharpe à la main, tu fus son défenseur,
 Et tu tombas sanglant sur sa nâble ruine. (1.)

Pendant les années qui suivent, le poète préfère la tranquillité
 et la discrétion aux audaces de l'arène satirique. Malgré les efforts de
 ses amis, tels que Vigny et Victor de Laprade, qui ne se laisseront pas
 de l'exhorter à la lutte, il s'éloigne à jamais, dans son oeuvre publiée,
 de la satire politique. D'adoration et même d'un Laurant-Pichat ne
 l'éveille pas; de ce Laubert-Pichat qui, vers 1862, lui écrit à propos
 de ses Conférences littéraires, (publiées plus tard sous le titre de
Poètes du Combat;))

Monsieur, je n'ai pas pu résister au désir de parler de vous. Mille
 dangers m'entourent: mille obstacles se sont présentés. J'ai per-
 sisté, Je vous envoie deux billets, dans le cas où vous voudriez

me faire l'honneur de m'entendre. J'use de la plus grande liberté envers vous, Je vous traite en poète consacré et définitif, sûr que je n'ai rien à craindre de votre appréciation. De Wailly est un de mes auditeurs assidus; vous aurez son voisinage. Excusez-moi; la familiarité est une des formes de l'admiration. (1.)

Laurent-Pichat écrivit de prison, le 2 janvier, 1865, sur un ton de plus en plus exalté, à Barbier qui suggérait de lui rendre visite:

(De Sainte-Pélagie;)

Cher Maître et ami, la formalité à remplir est celle-ci: obtenir de M. M., chef de la 1^{ère} division de la Préfecture, l'autorisation de venir à Sainte-Pélagie...Permettez-moi des vœux aussi pour votre santé, votre paix, et pour que la France comprenne l'Idole; les siècles comprendront ce chef-d'oeuvre, mais vous aurez eu du génie à la Cassandre. (2?)

La visite faite, le prisonnier en remercie le poète dans une lettre de la semaine suivante, lettre tout à fait lyrique dans sa description du petit chœur d'adorateurs récitant ensemble des vers de Barbier:

8 janvier, 1865.

De Sainte-Pélagie.

Je me trouve si honoré de votre visite que je n'ai rien eu de plus pressé que de dire à mon serviteur quel était "l'homme" qu'il a rencontré sur le palier, à l'heure où vous me quittiez. Il m'a paru sensible à cette bonne fortune du hasard, et je lui en sais gré....Ma soeur a regretté que son mari n'ait pas été là pour vous voir. Votre voisin, (vous ne savez pas à quel danger vous avez été exposé,...dans ma cellule,) voulait vous embrasser. Et le troisième, un Allemand très lettré, a eu sur les lèvres vingt phrases d'admiration qu'il n'osé formuler. Nous avons récité alors des vers de vous. Et nous les savions tous, Et nous'allions tous à la fois. J'étais content. Je veux que vous sachiez tous ces petits détails. C'est la gloire en gros sous. Mais c'est elle.....Je vous l'ai dit...Votre visite et le désir exprimé par Littré de venir me voir, ce sont là des récompenses. Que m'importe le séjour, si j'y reçois des amis pareils? La "retraite" est battue. Je suis seul. Je vais faire une Ballade sur la Pologne. La solitude me reporte vers vous. (3.)

Mais le poète se garda de rejoindre ses disciples à Sainte-Pélagie, et ses seules satires de l'époque de l'Empire furent des satires morales et sociales, à la manière d'Horace, et publiées en 1865. Ce ne fut qu'en 1870 qu'il se permit de laisser échapper des invectives contre le régime politique; et même ces essais de muse indignée furent posthumes.

1. Citée par Rebelliau, Revue Bleue 10 juin, 1905. Auguste Barbier et ses amis. 2 et 3. Idem.

En 1852 son père mourut, après une longue et pénible maladie. Barbier l'avait soigné avec dévouement sinon avec affection, comme nous le savons déjà par une lettre d'Alfred de Vigny à Philippe Busoni. (1.) Cette mort ne changea pas beaucoup à l'ambiance générale de la vie du poète. Il devenait plus riche, il pouvait ~~être~~ peut-être voyager un peu plus (en 1860 il alla pour la troisième fois en Italie,) il se sentit sans doute plus de liberté au point de vue familial, plus de responsabilité au point de vue matériel. Sa santé s'empirait avec les années; les douleurs de la vieillesse commençaient peu à peu à l'attaquer; en 1864 Alexandre Bixio, qu'il avait connu dans les jours de sa jeunesse, écrivit pour lui demander une copie-autographe de La Curée, et saisit l'occasion de lui reprocher sa sauvagerie. Barbier lui répondit;

Quant à ma sauvagerie, elle tient beaucoup à ma mauvaise santé, à des douleurs névralgiques et rhumatismales qui sont le fruit des ans et qui redoublent d'intensité chaque hiver. Que voulez-vous? le ciel de Paris en janvier 1864, ne vaut pas celui de Naples, surtout celui de Naples en 1832. (2.)

Il se vouera plus complètement avec les années à l'art et aux lettres, et s'intéressa aux nouvelles publications et aux événements littéraires du jour. En 1860 il écrivit au fils de Madame Desbordes-Valmore, le consolant de la perte de sa mère et le remerciant d'un exemplaire du dernier ouvrage de celle-ci:

La perte de Madame Valmore, si affreuse pour sa famille et pour ses amis, est bien malheureuse aussi pour la littérature. Soyez, fier Monsieur, d'avoir eu pour mère une personne qui laisse de si belles choses et dont le nom vivra certainement aussi longtemps que la poésie française. Pour ma part, je m'estimerai toujours heureux d'avoir pu entrevoir sa grâce et je veux conserver précieusement, en son honneur, le dernier écrit de son âme. Le tenant de vous, Monsieur je croirai le tenir directement de l'illustre défunte...

En 1856 il fut membre de la "commission de publicité officielle," qui

1. Voir à la page 9.

2. Bulletin du Bibliophile, 1923. "Une lettre inédite de Barbier sur une pièce des Iambes."

jura de faire connaître le Cours Familier de Littérature de Lamartine; et il écrivit à celui-ci ~~en~~ le 18 décembre:

Monsieur et illustre poète,

Je n'avais pas besoin de votre appel cordial pour continuer mon abonnement à votre Cours de Littérature.

Indépendamment du faible concours qu'il m'est agréable de vous apporter, il est trop important pour~~moi~~ moi de suivre les évolutions de votre pensée au sujet des plus remarquables ouvrages de l'esprit humain.

Revenu tard de la campagne, ce n'est que très récemment que j'ai pris connaissance de vos derniers numéros. Dans celui du mois d'octobre vous avez bien voulu mentionner mon nom avec éloge, et je vous en remercie. Cependant l'éloge est trop beau pour que j'accepte tel que vous l'avez formulé. Est-il bien exact de dire que ^{l'}l'iambe composé par moi en 1830 "dépassé en virilité" celui d'André Chénier? La qualité qui ~~vous~~ semble vous avoir frappé dans les vers du jeune observateur des faits de Juillet ne me paraît^{pas} supérieure à celle des vers du grand poète écrivant sous le couperet de '93. L'éloquence de Danton n'était pas plus virile que celle de Mirabeau, bien que sa parole fût plus triviale et plus libre~~que~~ que celle de l'orateur de la Constituante. Le sentiment d'indignation qui produisit mon invective a emporté dans sa forme quelque chose du tempérament de la jeunesse, et c'est ce qui a pu vous faire illusion. Quant à l'iambe d'André, le quatrième surtout écrit à Saint-Lazare, si intime~~et~~ et si profond, il est le cri sublime de la vertu lâchement immolée. Je ne pense pas qu'on puisse jamais aller au-delà en fait d'amertume et d'énergie.

Je tenais à vous faire connaître cette observation parce que ma conscience me la dicte et parce~~que~~ que j'attache du prix à être jugé par vous. Vos paroles ont tant de retentissement que je ne voudrais pas me parer d'un mérite qui ne me serait point dû.

A propos des vers dont je viens de parler, permettez-moi de vous offrir ~~de~~ un exemplaire de la dernière édition de mes Iambes. Je vous l'avais promis. Je n'ai retardé mon envoi que pour avoir le plaisir de vous présenter une édition plus correcte.

Veillez agréer, Monsieur et illustre poète, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

Auguste Barbier. (1.)

Pendant cette vingtaine d'années tranquilles, de 1848 à 1870, le poète ne publia pas beaucoup. 1848 avait vu la publication de Jules César, étude entreprise bien des années auparavant. 1851 vit les Rimes Légères, Chansons et Odelettes, réimprimées et augmentées en 1861, et jointes aux Silves (volume qui parut en 1864,) en 1872. C'était un genre tout nouveau au poète que cette légère poésie d'amour; il en avait

reconnu lui-même la nouveauté. Nous avons trouvé une lettre de lui, adressée à Théophile Gautier, où il nous semble qu'il doit s'agir de ce recueil de 1851. (La lettre est sans date:)

Monsieur et cher confrère,

Vous qui aimez la poésie et la cultivez encore dans les temps les plus malheureux pour elle, veuillez agréer l'offre de ce petit volume. L'auteur s'y est essayé dans un genre éloigné de ses habitudes. Il espère que le fond et la forme de ces vers exciteront votre intérêt. Il a fui l'effort mais a-t-il trouvé le naturel et la grâce? a-t-il toujours rempli les conditions de l'art? C'est ce qu'il laisse à l'appréciation de votre franche et pénétrante critique.

L'auteur profite de cet envoi pour vous remercier des épithètes flatteuses dont vous avez bien voulu accompagner son nom toutes les fois que le souvenir l'a ramené sous votre plume.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

Auguste Barbier. (1.)

Rimes Légères.

La variété domine dans ce recueil, variété de formes métriques, variété de sujets, ou plutôt variété de façons de traiter du même sujet, l'amour. Ce sont tous de petits poèmes, des "chansons et odelettes." Dans le prologue le poète explique qu'il a pour le moment délaissé toute autre source d'inspiration:

J'ai dit à ma plume un jour:
Écris un hymne à la gloire;
Mais ma plume toute noire
N'a tracé qu'un mot: amour.
Une autre plume résonne,
Et toujours même refrain:
Avec une autre j'entonne
Le nom de Kléber soudain;
C'est amour qu'elle griffonne.
Hélas! je vous abandonne,
Puisque ma plume toujours
Ne va que pour les amours.

Dans les premiers poèmes du recueil nous avons l'esprit léger, insouciant, de la poésie d'amour de la Pléiade, ou des odes d'Horace.

1. Cette lettre inédite nous a été communiquée à la Bibliothèque de l'Institut par M. Marcel Boutéron, bibliothécaire.

Il faut chanter et aimer pendant qu'on est jeune encore; l'amour n'est pas de longue durée:

J'aime que l'humanité
S'ouvre le mouvement des choses,
Qu'un coeur épanche sa gaieté
Quand nature est en liberté:
Buvons! voici le temps des roses! (1.)

Pourquoi comme les violettes l'amour ne renaît-elle pas?

Sous les feux du printemps,
Ah! que ta fleur est belle!
Que ne voit-on comme elle
Refleurir les amours? (2.)

Hélas! combien frêles choses
Sont les plaisirs de l'amour!
Un peu de vent sur des roses,
Le court éclat d'un beau jour. (3.)

.....De cette heure bénie
Jouissez bien, heureux amants!
Ainsi que l'onde aux bruits charmants,
L'heure d'amour n'est que trop vite enfuie. (4.)

Mais quand la course si brève de l'amour est finie, il n'y a que la poésie qui puisse consoler:

Après l'amour, ivresse d'un moment,
La plus douce folie
C'est de laisser de son coeur mollement
Couler la rêverie,
Et d'embellir la voix du sentiment
D'une rime fleurie. (5.)

Nous trouvons bien souvent des plaintes de quelques amoureux au désespoir, ou d'une jeune fille abandonnée par son amant; dans l'Héron-delle, une jeune fille pleure son amant qui est parti pour la guerre; dans les Plaintes de Suzette celle-ci parle de la froideur du sien. Dans Le Délai le jeune homme s'écrit:

1. Toast au Printemps.
2. La Violette.
3. Lamento.
4. La Conscience du Berger.
5. Epilogue.

Doux rossignol et blanc jasmin,
 Par un plus fortuné destin
 Conservez votre baume fin,
 Et vos chants d'amoureuse ivresse;
 Pour moi, je n'ai plus de maîtresse!
 Ah! ma maîtresse!
 Hélas! hélas!
 Le ciel ne me la rendra pas. (1.)

La plupart des poèmes cependant, n'ont pas cette légère tristesse, pas même ces regrets mélancoliques de la courte durée de la jeunesse et de l'amour. Les premiers poèmes surtout sont plutôt des louanges insouciantes de l'amour et de l'être aimé; tels Les Attraits, Contemplation:

Voyez, ami, combien le ciel est grand!
 Mon oeil est las d'en parcourir les cimes;
 Car il contient plus d'étoiles sublimes
 Que de cailloux les bords de l'océan.

Oui, je le vois, c'est l'immensité même;
 Eh bien, ce ciel si vaste, dans mon sein
 En son entier tiendra le jour divin
 Où votre coeur m'aura dit: Je vous aime;...(2.)

Le Vrai Trésor, Le Coeur Faible, sont de pareilles attestations du pouvoir qu'exerce la jeune fille aimée sur son amant. Les Clés d'Or est un des meilleurs de ces poèmes; nous l'avons trouvé aussi dans un livre d'autographes, mais sans date et sans le nom de la jeune fille à qui la lettre qui avait contenu le poème fut adressée:

Si mes deux mains étaient deux clés d'or,
 J'ouvrirai le coeur de ma belle,
 Et j'obtiendrais de la rebelle
 Ce qu'elle me refuse encore,
 Si mes deux mains étaient clés d'or!

Si.....
 Son coeur serait sans fermeture;
 J'y puiserais outre mesure,
 L'amour, ineffable trésor,
 Si...

Mais las! je n'ai point de clés d'or

1. Le Délai.
2. Contemplation.

Pour ouvrir le coeur de ma belle,
 Je n'ai qu'une plainte éternelle
 Qui la fatigue et qui l'endort;
 Hélas! je n'ai point de clés d'or!

Hélas!.....
 Et c'est là ma peine cruelle;
 Car je mourrai sans que ma belle
 De son coeur m'ouvre le trésor.
 Hélas! je n'ai point de clés d'or!

Adorons la beauté de la nature et de l'amour, dit le poème dans Docttina.
 Soyons païens quand il fait beau, chrétiens en hiver! Quelques-uns de
 ces poèmes décrivent la nature et la vie simple, Tel Le Laboureur, tra-
 duit librement de Burns:

Comme j'étais un matin dans les champs,
 Au temps heureux où renaît la nature,
 Un laboureur à la voix jeune et pure
 Non loin de moi frappait l'air de ses chants.

Et de sa voix l'accent naïf et vrai
 Me charmaît l'âme et me faisait envier;
 Car il disait: Non, il n'est pas de vie
 Comme la nôtre aux jours du mois de mai!

Au gai matin, nous voyons vers les cieux
 L'oiseau monter, le frais sur la poitrine;
 Et jusqu'au soir, l'alouette divine
 Gazouille et chante avec nos coeurs joyeux. (1.)

Le Vieux Pauvre exprime les sentiments d'un mendiant, contant de son
 sort, puisque tout le monde doit mourir; et Le Rêve de la Servante,
 souvenir de Wordsworth, le désir que peut avoir une paysanne, transportée
 à la ville, de revoir sa campagne et ses champs. La chanson d'une
 alouette lui rappelle les montagnes et les vallons de la Limagne, et la
 vieille chaumière perdue dans la campagne:

1. Cf. Burns:

As I was a-wandering ae morning in spring,
 I heard a young ploughman sae sweetly tō sing:
 And as he was singing thir words he did say:
 Ther's nae life like the ploughman in the month o' sweet May,
 The lavrock, in the morning, she'll rise frae her nest,
 And moun't to the air wi' the dew on her breast;
 And wi' the merry ploughman she'll whistle and sing
 And at night she'll return to her nest back again.

Où tout ce qu'elle aime sur terre
Loin d'elle, hélas! réside en paix...

Le poète donne quelquefois des conseils aux amoureux:

Enfants, aimez qui vous aime,
C'est là chance de bonheur... (1.)

Ce n'est pas toujours le dévot extrême
Le plus vrai croyant,
Ni toujours celui qui dit: Je vous aime
Le mieux vous aimant...(2.)

O mes amis, bonheur d'élus,
Vaut seul l'instant où l'on adore;
Dites à ceux qui n'aiment plus:
S'ils le peuvent d'aimer encoré! (3.)

Il faut aimer, c'est une loi de la nature:

Il nous faut aimer, comme il nous faut vivre,
Vivre en sachant bien qu'il faut mourir. (4.)

Plusieurs légendes et petites histoires amoureuses figurent dans le
recueil. L'Heureuse Fin est une imitation de l'allemand:

Sous des bois frais, ambaumants,
Erraient deux jeunes amants:
Le vent souffle, un arbre tombe,
Et les voilà dans la tombe.
Quel bonheur ce fut pour eux!
Mourir du coup tous les deux,
C'est vraiment un sort d'apôtre;
L'un n'eut pas à pleurer l'autre.

Le Comte Guy, avec son refrain:

Ah! comte Guy,
Fleur de gaîté votre amour m'a ravie...

est une vieille romance de trouvère rajeunie. Le Roi d'Espagne est imité
de l'espagnol; La Fille du Mendiant de l'anglais de Tennyson, King
Cophetua and the Baggart Maid. Voici la version de Barbier:

A l'ombre d'un mur en ruine,
Pauvre fille du mendiant,
Elle était là, se reposant
Les bras croisés sur sa poitrine...
Soudain passent de durs soldats
Qui vont l'entraînant sur leurs pas.

1. Chanson de Moschus.
3. La Tourterelle.

2. Les Apparences.
4. Causerie.

Elle paraît devant le trône,
 Les deux pieds nus, le front baissé,
 Devant le trône où, haut placé
 Le roi dans sa pourpre rayonne;
 Et l'on dit par toute la cour;
 Elle est plus belle que le jour.

Comme une lune dans l'orage
 Elle brille sous ses haillons;
 L'Egypte et tous ses Pharaons
 N'ont jamais vu plus pur visage.
 Les uns vantent ses noirs cheveux,
 Les autres vantent ses beaux yeux.

Si douce est sa pâle figure,
 Si gracieuse sa candeur,
 Que le roi sent frémir son coeur...
 Il se lève et dit: Je le jure,
 Cette humble enfant du grand chemin
 Sera mon épouse demain.

La Dame Verte, légende franc-comtoise, rappelle un peu La Belle Dame
sans Merci de Keats:

O vous qui courez par les bois,
 Jeunes gars à la jambe alerte,
 Prenez garde à la dame verte,
 Et n'écoutez pas trop sa voix...

Malgré toutes les peines et les inquiétudes de l'amour, le poète
 regrette sa jeunesse:

Si jeunesse savait
 Les choses de la vie,
 Comment cette étourdie
 Souvent s'épargnerait
 La plainte et le regret!...

Mais pour le souffle amer
 D'un printemps plein d'orgue,
 Je donnerais, peu sage,
 L'azur clair et tranquille
 Du plus beau ciel d'hiver.

Mais la poésie le console; elle fait maintenant son bonheur:

A de plus forts, de plus ambitieux,
 J'abandonne sans peine
 Le fier laurier des fronts victorieux
 Et la volupté vaine
 De revêtir, au cri d'un peuple heureux
 La toge souveraine.

Pour moi, mon voeu, le plus vif ici-bas,
 C'est un peu de richesse,
 Du loisir, et si Dieu ne me prend pas,
 Une verte vieillesse,
 Pour m'enivrer jusqu'au jour du trépas
 De l'onde du Permesse.

Malgré cet Epilogue et les sentiments personnels que le poète y exprime, le volume des Rimes Légères en général manque de note personnelle. La plupart du recueil ne consiste qu'en des banalités, faciles à dire, faciles à écrire. Ces poèmes ne prouvent certainement pas que Barbier ait jamais aimé; ce sont des sentiments de surface, des plaintes légères des plaisirs éphémères. Le recueil ne manque pas de charme parfois; mais ce n'est pas à cette espèce de charme qu'on s'attend chez l'auteur des Iambes. Ce n'est pas son genre, cette espèce de chanson et odellette; il aurait dû plutôt rester fidèle à la ~~prés~~ poésie sérieuse.

Voyage en Italie, 1860.

Comme pour le voyage de 1838, c'est dans ses Souvenirs que Barbier a laissé le récit ~~fr~~ de ce troisième séjour en Italie.

Ce fut par raison de santé cette fois qu'il quitta la France, avec l'intention spécifique de visiter deux villes en particulier, Turin et Florence. Ce fut dans d'espoir de revoir d'abord le comte Mamiani, qui habitait à Turin, que Barbier partit le 3 janvier, "laissant Paris dans la neige et les giboulées."

C'était un personnage intéressant que ce comte Mamiani della Rovere, dans les mondes politiques et littéraires également. Barbier nous fait sa biographie politique, depuis le soulèvement des Romagnes jusqu'en 1860.

Nommé professeur à l'Université de Turin, il y fit un cours d'histoire moderne avec succès; enfin, lorsque le comte de Cavour prit en main les rênes du gouvernement, il fit partie de son cabinet comme ministre de l'instruction publique: ①

Les deux amis se furent connus à Paris pendant l'exil du comte, et Barbier y avait pu juger de ses grandes qualités.

Le voyage était intéressant à plus d'un égard. Un officier français se rendait en Italie en même temps et raconta au poète des incidents de la guerre récente. Puis, le paysage valait bien un coup d'oeil; on passait près du lac de Bourget:

....c'est là que Lamartine a composé sa fameuse méditation...chef d'oeuvre de sa poésie et type de son talent lyrique...

on vit Chambéry, "ville sans caractère;" on fit la traversée du Mont-Cenis. Il faisait horriblement froid:

J'ai là, dit Barbier, l'idée d'un voyage en Russie et je ne trouve pas que ce soit un plaisir fort agréable.

Le point culminant atteint, on sortit de traîneau pour se réchauffer et se rafraîchir, puis on fit la descente jusqu'en Italie. On travaillait au tunnel en ce moment; Barbier n'accueillit pas cette idée sans réserve:

Il peut-être, lorsqu'il sera terminé, d'un usage plus commode, je doute cependant qu'il vous donne des sensations plus vives et des souvenirs plus intéressants...

Turin lui parut une belle ville "dans le sans moderne;" il y avait là un air de solidité confortable qui lui plaisait. Mais

Les églises sont de construction moderne; elle datent presque toutes du XVIIe. et du XVIIIe. siècle; c'est assez dire...

Le comte persuada à Barbier dès son arrivée d'aller loger chez lui, pendant son séjour dans la ville; et ce fut lui qui servit au poète de guide et de cicerone. Barbier visita les monuments habituels; le musée, le palais du roi, l'armeria, le palais Carignano, où résidait le parlement, "vaste édifice du goût le plus mauvais." Il y put assister à une séance parlementaire:

Les députés sont casés circulairement dans des niches comme des petits saints. J'ignore s'ils sont tels, mais en tout cas, ils me

paraissent se comporter si sagement, J'examine avec attention toutes ces figures, Elles sont graves et sans pose. On dirait de braves bourgeois devisant avec calme et lenteur de leurs affaires. Comme il y a des députés de diverses parties de l'Italie, il y a différence d'accent reconnaissable. J'ai éprouvé un grand plaisir à me trouver dans un Parlement d'hommes libres et non pensionnés.

Mais la chose la plus intéressante qui lui arriva à Turin, fut sa présentation, par les bons offices de Mamiani, au comte de Cavour:

Je suis présenté à l'éminent politique par mon ami le comte de Cavour Mamiani. Il nous reçoit dans son cabinet de travail; un appartement des plus simples. C'est le premier homme d'Etat sur la figure duquel j'ai vu autant de sérénité et de bonhomie....

Voici à peu près les termes de mon court entretien avec (lui.)

.....
Monsieur le comte, vous voyez en moi un fervent ami de l'Italie.

-Je le sais, Monsieur.

-Et un Français, il faut vous le dire, qui n'est point bonapartiste.

-Je le sais encore, ajouta-t-il en souriant. Puis, me tendant la main veuillez, je vous prie, vous asseoir. Vous venez de France, Monsieur?

-Oui, monsieur le comte.

-Pouvez-vous me donner des nouvelles de M. Thiers?

-Mais très volontiers.

--Est-il toujours grand ami du Pape?

-Je le crois.

-Et toujours ennemi de nos désirs d'unité?

-Je le pense.

-Je ne comprends pas qu'un esprit aussi intelligent que le sien ne s'aperçoit du mouvement des idées dans notre pays.

-M. Thiers s'est engagé dans la politique de la révolution de Juillet et il n'en sortira, Monsieur le comte, que....si vous réussissez.

-Je le pense comme vous,....fit-il en souriant; mais réussir, voilà la difficulté.

-Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que vous avez si heureusement commencé qu'il y a grand espoir que vous finirez de même.

(On parla ensuite des événements récents en France, et de l'attitude des hommes d'Etat français à l'égard de l'Italie.)

des hommes d'Etat (Barbier): ...J'ai confiance dans la fortune et l'énergie de la France, et que, sous quelque régime que nous vivions, elle sera toujours la nation la plus sensible au malheur et la plus prompt à porter secours au bon droit!

-Et elle nous l'a prouvé tout à l'heure, et nous serions bien ingrats si nous n'avions pas pour elle la plus vive reconnaissance...Mais il nous reste encore beaucoup à faire; il faut nous consolider, et si nous n'avions plus besoin de son aide direct, il nous faut sa neutralité bienveillante.

-Ah! Monsieur le comte, soyez sans crainte à cet égard. Je ne suis qu'un poète, mais autant que je puis lire dans la pensée de mes compatriotes, je vous assure que la grande majorité des esprits en France n'est point pour que l'on fasse obstacle à votre organisation.....Le vœu qu'il me reste à former c'est que, pour le maintien de

cette alliance et l'achèvement de votre grande entreprise, vous restiez encore longtemps, Monsieur le comte, à la tête des affaires de ce pays.

En se rendant à Florence, ville où il dut revoir Mamiani, Barbier passa par Gênes. Partout se révélèrent les traces des événements récents :

Toujours des portraits d'Emmanuel, de Garibaldi et de Cavour aux vitres des boutiques, mais pas un de Napoléon III.

Florence s'apprêtait pour une visite du roi; elle paraissait à Barbier comme toujours, "la reine des élégances en fait de cités modernes." Il assista aux célébrations, à la réception enthousiaste de Victor-Emmanuel il décrit les illuminations qui représentaient les hommes du jour, même Napoléon III cette fois, "avec son nez et sa moustache."

Il passe en revue la situation politique comme elle lui parut en 1860:

Quant au Pape, cette pierre d'achoppement, il me semble de plus en plus perdu dans l'esprit des populations. Quand j'en parle aux Italiens ils me disent: "Son rôle de prince temporel est fini; ce qu'il a de mieux à faire, c'est de rester à Rome avec ses moines et d'y vivre avec une bonne pension."

Avant de quitter Mamiani pour rentrer en France, il lui offrit la dédicace d'un sonnet que son séjour à Florence lui avait inspiré:

J'avais vu l'Italie humble et décolorée,
Et presque défaillante aux bras des oppresseurs,
Et pourtant la beauté de ses traits enchanteurs,
Si tristes qu'ils étaient, m'avaient l'âme enivrée.

Aujourd'hui revenu sur sa terre adorée,
Je la revois debout, le front paré de fleurs,
Belle comme un printemps qui succède aux rigueurs
D'un hiver malheureux....C'est qu'elle est délivrée.

Gloire à ceux dont l'épée a vaincu les pervers
Qui depuis trop longtemps la tenaient dans les fers
Et menaçaient de mort sa grandeur asservie!

Gloire à ceux qui d'un cri précédant les héros,
Mamiani, comme vous apôtre sans repos,
Préparaient de loin son retour à la vie!

Le voyage de retour l'amena par Pise et Livourne. Il se rappela ses premières impressions de 1832 et revit les trois endroits qui l'avaient

tellement attiré vers cette époque, le Camposanto, le Dôme et la Baptistère. Que de tristes souvenirs, quelles pensées douloureuses de Brizeux et de sa jeunesse! Livourne aussi attendait l'arrivée du roi; la ville s'était embellie depuis le voyage de Barbier en 1838.

La traversée de Livourne dut se faire par une mer très violente; Barbier en souffrit tant qu'au lieu de continuer jusqu'à Marseille, il prit terre à Gênes, et rentra en France par le chemin de la Corniche.

En 1832 ses tendances avaient été plutôt littéraires, ses intérêts principaux la peinture et les associations poétiques. En 1838 ce furent le paysage et l'architecture qui l'avaient intéressé. Ce voyage avait été plutôt motivé par des préoccupations politiques; c'est en historien qu'il semble faire son tour de visites. Ses sentiments à l'égard du Risorgimento en 1832 avaient été motivés par l'enthousiasme de la jeunesse que n'arrêtaient pas les considérations pratiques. En 1860 c'était l'homme mûr, toujours champion de la liberté, mais se rendant compte cette fois des difficultés qui pouvaient empêcher une prochaine réalisation des espérances italiennes.

Le poète ne perdait pas de vue vers cette époque ses ouvrages déjà achevés et connus. En 1853 il réunit en un seul volume les Nouvelles Satires, les Rimes Héroïques, et les Chants Civils et religieux, (1.) les modifiant là où des changements ou des corrections lui semblaient nécessaires. Il écrivait toujours pour les revues: le Magasin Pittoresque eut deux traductions en prose de Cowper (2.) dont la deuxième, versifiée, reparaitra dans Chez les Poètes. Dans la Revue des Deux Mondes en 1863 (3.) fut publiée La Charge de Wengrow; en 1864 dans la même revue parurent Silva (4.) et Rimes de Voyage, (5.) La Charge de Wengrow et Silva reparurent dans les Silves, publiés en 1864; et les Rimes de Voyage dans

1. Satires et Chants. 2. 1854, Pages 231, 302. 3. T. XLIV 4176-474.
4. Tome XLIX. Pages 958-69. 5. Tome LII. Pages 990-998.

l'édition de 1872 des Sûlves et Rimes Légères, avec quelques additions.

Ces Rîmes de Voyage nous intéressent surtout parce qu'elles datent du premier voyage ~~italien~~ en Italie, celui de 1831-2; ainsi l'éditeur de la revue les explique:

C'est au retour du voyage dont ces notes poétiques racontent les impressions que M. Auguste Barbier acheva d'écrire Il Pianto. Bien des inspirations qui n'avaient pu trouver place dans le cadre du poème méritaient d'y être recueillies, car elles expliquent des pages dont on n'a pas perdu le souvenir, et y ajoutent quelques accents intimes et familiers. (1.)

Il est curieux pour nous, connaissant déjà Il Pianto, et avec nos impressions de ce premier voyage italien colorées par la mélancolique satire de ses pages, de nous trouver tout soudain en face de ces simples récits de voyageur, de ces petits poèmes purement lyriques et descriptifs, de ces impressions de touriste-versificateur. Combien plus curieuse leur apparition a-t-elle dû sembler aux lecteurs de 1864, familiers depuis déjà trente ans avec les grandeurs du Pianto, et ne s'attendant à rien de plus en fait d'inspiration italienne!

Nous parcourons encore une fois les mêmes chemins que nous avons déjà foulés avec Barbier et Brizeux, nous nous rappelons les sentiments déjà exprimés dans le journal de celui-ci, nous retrouvons le décor qu'il nous a fallu comprendre pour apprécier Il Pianto. C'est d'abord la veille du départ; quel triste moment!

Chacun de nous, peut-être, en se quittant ce soir,
Devait-il s'éloigner pour ne plus se revoir.....

Le Campo Santo l'impressionna beaucoup; il écrivit sur Pise:

Que de tranquillité dans cette antique ville!
Ses quais, ses monuments, tout est paisible et beau;
Mais il vous semble aussi que son Campo Santo
L'a prise tout en lui, tant elle est immobile!
O noble Child-Harold, inquiet voyageur,
Après tant d'amertume et d'orageuse ardeur,
Tu fis bien en ces lieux de chercher un asile,
Ce calme convenait au trouble de ton coeur....

A Pise aussi il fut frappé par le spectacle du vieux palais Lanfreducci; Florence, comme nous le savons, avait plu à tous les deux: ici Barbier se rappelle une visite aux Cassines, et une légende racontée à propos d'une Madone d'André del Sarto dans une église florentine. Il semble amplifier le sonnet sur Raphaël dans ces vers du poème qui suit:

La Judée eut Jésus, la Grèce Phidias;
Mais Rome fit la grande mélange;
C'est là que Raphaël unit entre ses bras
Les fronts sacrés de l'amour et de l'ange..

de Michel-Ange,
La Création de l'Homme, au Vatican, évoque son admiration, comme aussi
une Transfiguration de Jésus par Raphaël.

On visita Gaète, et le tombeau de Virgile, que Saint-Paul aussi, dit-on, avait visité. On se promena à Pompéï, "dans la cité des morts;" on longeait les bords du lac Avernus, et le bois sacré de Perséphone; et l'on vit pendant une promenade sur mer

L'endroit où par amour Nelson tachant sa gloire,
Fit perdre Caracciolo...

De Naples ils revinrent à Florence, ville doublement ravissante par les beautés printanières et par ses trésors artistiques. Puis on se rendit à Ferrare, on y visita la prison du Tasse, on assista à une fête au bord de la Brenta. Venise n'a pas tout le temps semblé à Barbier "comme une pulmonique." A première vue, elle lui parut

Comme un beau lotus rose épanoui sur l'onde...

On passa devant l'hôtel des fous, en revenant du Lido:

...la mer dort à leurs pieds, sur leurs têtes
Le ciel luit; seuls en eux ils portent les tempêtes...

Barbier rentra en France par le Simplon; de retour à Paris il pensait au pays ensoleillé qu'il venait de quitter:

Italie! ô splendeur! dans le sombre Paris
Rendre après avoir foulé ta blonde terre
Hélas! c'est retrouver l'ombre après la lumière,
L'inquiétude après l'existence légère,
Mais c'est aussi revoir sa mère et ses amis.

Il y a à et là de #beàles parties dans ces Rimes de Voyage; il y en a aussi de fort prosaïques, qui ne sont dignes que des Silves avec lesquels le poète les a incorporées. Ces efforts contemporains du Pianto, inspirés par les mêmes beautés, les mêmes sensations; des poèmes tels que nous allons en trouver dans les Silves et qui sont antérieurs aux Iambes mêmes; tous ces ouvrages que n'a même pas effleurés la main du génie, semblent presque incompréhensibles à côté des Iambes et du Pianto. Est-ce en eux qu'il faut chercher le vrai Barbier? ses oeuvres de génie n'étaient-elles que le produit accidentel d'un moment? n'ont-elles pas dû étonner leur auteur tout autant que l'étude de baigneuse, que le poète a donnée après la Curée à la Revue de Paris, avait "complètement dérouté" les admirateurs de son àambe fougueux? Pourtant il semble avoir affectionné les mignardises des Silves et des Rimes Légères tout autant que l'image de la cavale qui était sur les lèvres de tous ses contemporains!

En 1865 dans une collection de Romans et Nouvelles appelée les Plumes d'or(1.) et éditée par Paul Féval, Barbier publia deux de ses Histoires de Voyage; En Descendant la Saone, et En Remontant la Loire. Vapereau, dans l'Année littéraire et dramatique (2.) parla des auteurs qui figurent dans ce recueil, y compris

Auguste Barbier, le poète mâle, qui fut l'admiration de notre jeunesse. 1866 vit paraître des Satires horatiennes, dont quelques-unes avaient (3.) paru sous le titre de Croquis Satiriques dans la Revue des Deux Mondes; en 1867 furent publiés ensemble les Trois Passions Nouvelles dont la nouvelle de Beata avait été écrite en 1833, et publiée dans la Revue des Deux Mondes(4.); celle de Gustave écrite en 1847; celle de Léontine en 1856.

1. Dentu, in-8o.

2. 1866, VII. Page 104.

3. 1865. Tome LVII.

4. 1833. 1er. mai;

Le volume des Silves, de 1864, fut un curieux mélange de jeunesse et de maturité. Il s'y trouva, comme nous en avons signalé, des vers antérieurs aux Iambes, que tout autre qu'un Barbier eût peut-être laissé tomber dans l'oubli. Mais "le crime de l'infanticide" étant, selon lui, rare chez les poètes, il avait tout ressuscité, tout publié, et ce fut une collection fort hétérogène qui résulta de ses soins paternels.

Six poèmes avaient été publiés en avance dans La Revue des Deux Mondes, sous le titre de Silva: Un Passage d'Abelles, qui est de 1859; le Dormoir des Vaches, (1857); Chanson; (1845); Sur une Peinture du Primatice; (1835,) Obermann; (1859); et La Branche Morte. (1863.) Presque tous sont inspirés par des visites à Fontainebleau.

Considérons un peu d'abord les vers antérieurs aux Iambes qui figurent dans ce recueil. Le premier de ces poèmes nous est déjà familier; c'est l'étude de baigneuse qui a suivi La Cérée, dans la Revue de Paris en 1830. Barbier la met ici dans une série de poèmes sur les quatre éléments: celui-ci, Nisa, représente L'Eau; le second, La Chanson d'Aline, (1.) c'est le Feu; la Terre est symbolisée par Les Danseurs de Grenade, poème qui a été écrit plus tard, en 1835; ^{est} de 1835 aussi La Fuite d'Icare, sur l'Air. Ces poèmes sont bien d'un jeune débutant, qui connaît son Chénier son et l'imite tant bien que mal, mais qui n'a pas encore trouvé sa voie poétique. On ne dirait pas un poète de l'époque romantique celui qui écrit, en décrivant les danseurs de Grenade:

Ah! qu'il est doux de fuir l'amoureux que l'on aime,
D'être envers lui rebelle, et, pour mieux l'attirer,
De lui verser dans l'âme un déplaisir extrême,
De lui tendre la lèvre et de la retirer....

et c'est au moment de verser dans l'amertume de Lazare que le poète peint aussi ces sentiments d'amoureux:

Ma lèvre est toute sèche et mon cœur plus aride
 Qu'au sommet des grands monts n'est le chauve rocher..K...
 Mon âme est un torrent au flot large et rapide,
 Qui gonfle ma poitrine et qui veut s'épancher...

Le Saule Pêleur est de 1828. Barbier dit l'avoir publié en 1833; c'est en 1834, au contraire, que ce poème a paru dans Le Chansonnier des Grâces, recueil de préciosités lyriques qui a attiré les poètes de ce jour. Ce sont des vers gracieux, légers, teints de cette mélancolie indéfinie qui marque la jeunesse. Le poète croit entendre, assis près d'un saule:

.....à l'entour voltiger
 Des fantômes aimants au pied souple et ~~lé~~ léger,
 Aux yeux bleus traversés de flammes,
 Et, tout en écoutant leur murre plaintif,
 Je sens passer dans l'air comme un baume furtif
 De violettes et de femmes...

La visite d'un atelier en 1828, la vue d'une toile qui avait pour sujet un pêcheur et des bateaux de pêche, lui inspirent l'espèce de ballade qui est La Pêche Manquée. La dédicace du poème à Camille Roqueplan fait penser que c'est d'un canevas de celui-ci que Barbier s'est inspiré. C'est une simple histoire de pêcheur breton qui ne revient pas, de femme inquiète, de réunion joyeuse à la fin; mais elle a été si naïvement racontée, dans un langage si convenable au sujet, qu'elle plaît par sa simplicité même.

Barbier avait précédé son premier recueil d'Iambes d'un long poème qui ne s'apparentait pas aux suivants. N'ayant pu en justifier la présence parmi les Iambes, il l'a retiré de la deuxième édition, et c'est ici dans les Silves que nous retrouvons La Tentation, datée de 1829, avec, en outre, plusieurs changements sur la version première.

Le poème des Quatre Heures de la Terre, est daté de 1829 aussi. C'est une série de quatre études d'une inspiration classique, dont les descriptions rappellent parfois Virgile, ou les toiles du Poussin. Malgré

des périphrases telles que "la voûte éthérée", "les célestes campagnes," "l'astre au fervent rayon," il y a de beaux vers, comme ce tableau du jour déclinant:

.....Assis au pied d'un ruine,
 Le tranquille gardien du troupeau qui rumine
 Prend sa flûte et, levant son regard vers les cieux,
 Fait au jour qui s'en va de rustiques adieux;
 Tandis qu'au bord des lacs doucement attirée
 Par le calme et les feux naissants de l'empyrée,
 Avec ses jeunes faons aux timides naseaux,
 La biche vient sans peur humer le frais des eaux.

Le sonnet de Laure, composé en Provence au mois de juin, 1830, a eu une histoire variée: il a paru dans les Annales Romantiques de 1835, dans la première édition des Rimes Héroïques en 1843; enfin, ne ~~pro~~oyant pouvoir justifier sa présence dans la deuxième édition de celles-ci, le poète le réimprime ici en 1864, sous le titre de: Devant les Ruines d'une Eglise de Provence.

En Bourgogne en 1830, Barbier a écrit A une Petite Fleur, poème qui ressent fort l'influence de Burns:

Blanche étoile des prés dont le front pur rayonne,
 A travers le gazon,
 Toi que je vis trop tard, petite fleur mignonne,
 Enfant du val Suzon,
 Adieu, demeure en paix sur la pente flétrie
 Où je viens de m'asseoir!
 Adieu, mignonne, adieu, car tu seras flétrie
 Peut-être avant ce soir!
 Hélas! quoiqu'à tes pieds les brins d'herbe, tes frères,
 Pointus comme des dards,
 Hérissent tout autour de tes feuilles légères
 De verdoyants remparts,
 O frêle créature! il faut bien peu de chose
 Pour te mettre à néant;
 Il te faut ce qu'il faut à la plus belle rose:
 Un peu d'ombre et de vent....
 Enfin, très-chère fleur, puisse, hélas! ta vie être
 Tout un long jour de miel,
 Et puisses-tu mourir, comme Dieu t'a fait naître,
 En regardant le ciel!

Le poème de Remerciement, qui suit, est de 1831; de même que Morosité, où nous reconnaissons le neuvième iambe de la première

édition, supprimé dans la deuxième, et reparaissant ici. Les exécuteurs testamentaires de Barbier, en imprimant tout ce qu'ils ont trouvé d'inédit parmi les papiers ~~de Barbier~~, du poète, ont dû oublier la présence de ce poème dans les Silves, car ils l'ont réimprimé également dans les Poésies Posthumes.

Suivant quatre poèmes de l'époque des Iambes, tous écrits en 1831. Ce sont des souvenirs de vacances: le poète se rappelle une Chute d'Eau des Basses-Pyrénées; ou bien il voit un jour un aigle mort:

Son regard est éteint, son col nerveux ployé;
Son aile détendue, à la brise mutine,
N'offre plus résistance, et, fermée à moitié,
Sa serre est retirée au creux de sa poitrine....

Barbier a aimé les enfants, et il les chante plus d'une fois. Dans Le Réveil d'un Enfant il trouve plus belle que toute autre la chanson d'un petit enfant le matin dans le berceau.

On peut diviser en certaines catégories nettes le reste des poèmes du recueil. La majorité en sont inspirés par des vacances, et surtout par des souvenirs de Fontainebleau, que le poète n'a jamais cessé d'affecter. Plusieurs poèmes sont suggérés par des événements actuels, personnels, comme la mort de sa mère, ou d'un ami, ou bien nationaux, comme les faits de 1848. D'autres sont évoquées par une peinture ou une statue. Il y a des traductions ou des imitations de l'étranger; enfin, il y a deux ou trois chansons légères, mises en musique par des amis du poète, et qui seraient mieux placées dans le recueil des Rimes Légères.

La forêt de Fontainebleau l'a toujours enchanté; on raconte que pendant les séjours à Fontainebleau de ses dernières années, il y passait la plupart de son temps. Il a traduit dans les Silves quelques-unes de ses impressions forestières: il contemple un magnifique hêtre:

....de haut port et dont le vert feuillage
 Autour de son fût gris descend abondamment,
 Comme une chevelure autour d'un cou charmant....

le bourdonnement d'un moucheron le préoccupe: il monte sur l'une des hauteurs de la forêt:

Je voyais à mes pieds l'abondante semence
 Agitant sous les vent ses longs panaches verts,
 S'enfler et se creuser comme le flot des mers.
 Les nuages^a ailés qui franchissaient l'espace
 De larges sillons noirs en tachaient la surface,
 Et ces ombres faisaient par leurs tons vigoureux
 Ressortir du soleil^l les reflets lumineux.
 Ici s'entremêlaient les bouleaux et les frênes,
 Là, les hêtres touffus étendaient leurs domaines,
 Plus loin montaient les pins, enfin les chênes hauts
 Par-dessus tous, en rois, étalaient leurs rameaux....

En hiver aussi bien qu'en été il fait ses promenades habituelles:

Le ciel est d'un gris mat; sur son rideau muet
 Les hêtres, les bouleaux, grâces de la forêt,
 Ne profilent aux ~~yeux~~ yeux que de noires arêtes;
 Les chênes plus tardifs tiennent bons, à leurs faîtes
 La feuille brille encor, mais d'un éclat fatal,
 Rouge et comme passée au foyer infernal...

La vie tranquille d'une biche dans les bois lui inspire un mépris du fracas de la vie humaine. Il admire les exploits d'un chien de vache, médite sur la fuite des oiseaux en automne; s'amuse à écouter et à regarder les abeilles. L'aspect de la forêt avant le lever du soleil le fait penser à Obermann dans un poème qui est parmi les plus profonds du recueil:

Mélancolique ami du riant Epicure,
 Peu d'humains mieux que toi sentirent la nature,
 Tu compris ses aspects sublimes ou touchants,
 La splendeur des soleils dans leurs rouges couchants,
 La rose effusion des clartés matinales,
 La muette blancheur des neiges virginales,
 Et, sur les verts sommets ignorés des vivants,
 L'éloquence des pins agités par les vents;
 Tout ce qui chante, gronde, étincelle, s'enflamme,
 Aviva ton esprit, émerveilla ton âme...

Et cependant Obermann n'était jamais heureux: au fond de tout il ne

voyait que l'éternel tombeau; il se sentait toujours écrasé par la pensée de l'infini. Il aurait fallu jouir de la vie "sans chercher le pourquoi, aimer toujours,"

Car quel que soit l'esprit en sa vive lumière,
Le sens de l'infini n'existe bien qu'au coeur...

Dans Rumeurs des Bois pendant qu'il jouit de la beauté qui s'étale autour de lui, il entend les cors de la chasse qui viennent rompre la tranquillité des bois. Cela lui fait penser au chasseur plus terrible encore, à la mort que nul ne peut éviter; et nous pensons à/aux vers du Campo Santo en lisant:

Celui-là, c'est la Mort, ses dogues en furie,
C'est le travail constant des venins corrupteurs,
Et l'animal traqué, les fomes de la vie
Se dissolvant avec de plaintives douleurs...

Peut-être, dit-il, que sa propre mort est déjà proche! Mais avec la disparition des bruits de la meute, ses craintes diminuent, et il se console par la contemplation des beautés de la forêt.

Le dernier poème du recueil, avant l'épilogue, doit son inspiration à Fontainebleau. C'est l'automne:

Le ciel était voilé de longs nuages gris,
Un vent froid coupait l'air, et des champs défleuris
Les étés avaient fui vers un plus doux rivage;
C'était l'automne, non l'automne au front paré
Des verdûres du pampre et du raisin doré,
Mais l'automne pâlie à/au terme du voyage.

Une teinte rougeâtre enveloppait les bois,
L'herbe des sentiers verts était sombre, et la voix
Des oiseaux se taisaient aux cimes des feuillées;
Nul bruit dans la forêt, excepté le bruit sourd
Des vents, qui des grands fûts perçant le dôme lourd,
Faisaient voler dans l'air mille feuilles rouillées...

Une branche morte, où brille encore une feuille toujours verte, se détache et tombe à terre. C'est comme un souvenir du printemps; et le poète est amené à ~~à~~ penser à ses vingt ans:

Comme un bouquet de fleurs aux grappes embaumantes,
Des touffes de lilas qu'un pauvre é voyageur
Trouverait au désert, longtemps avec bonheur
J'en savourais la grâce et les odeurs charmantes...

Que de plaisir dans les souvenirs du passé! Barbier est sûr que nous nous rappellerons après la mort les joies et les amitiés de la vie.

En vain le vif éclat des célestes beautés,
L'épanouissement des saintes vérités,
Nous jetteront l'esprit en extases sublimes;
Ce vaste enivrement ne saurait amoindrir
Et ruiner en nous le puissant souvenir
Des ivresses du coeur aux régions infimes....

Ces impressions de vacances donnent lieu souvent à des réflexions morales ou philosophiques, ou à des souvenirs de lectures. Les roses de Provins en 1842 lui rappellent la légende de Bacchus et d'Ariane. Dans les Vosges cette même année il invoque les montagnes:

Là, le calme divin de la hauteur sereine
Enivre tous les sens, la solitude est pleine,
Et sur le vert sommet des monts silencieux,
La voix du coeur aimé s'écoute et s'entend mieux...

Pourquoi, se demande-t-il en face des merveilles de la nature, seuls le poète et le sage reconnaissent-ils la voix de ces beautés? En sera-t-il toujours ainsi? Et une voix lui répond du fond de son âme qu'à mesure que la misère et la pauvreté de la race humaine disparaîtront, ainsi croîtra sa compréhension des choses de l'esprit. Sur la côte normande, en 1847, il contemple le vol d'un gâéland, qu'il décrit ainsi:

D'abord sans troubler l'onde, il effleure la mer,
Puis planant au-dessus, les ailes immobiles,
Il mire sa blancheur aux vagues indociles;
Puis s'abattant soudain sur le flot nuancé,
Il se berce à plein corps, puis las d'être bercé,
Il repart, et, fouettant l'onde d'une aile folle,
On dirait un flocon d'écume qui s'envole...

En 1854 Barbier se trouve dans la forêt de Compiègne; il voit une chasse au cerf à Pierrefonds. Son poème, Effets de Nuages, dédié à Laurent-Pich^{-at}

est aussi de cette année. A l'archant en 1856 il visite la tour de Saint Mathurin. En 1859 un séjour en Auvergne lui rappelle Vercingétorix; l'année d'après à Marseille, il contemple le port du haut de Notre-Dame de la Garde:

Où va ce beau trois-mâts qui fuit à l'horizon,
Toutes ailes dehors ainsi que l'alcyon?
Sur une mer d'azur, sous un ciel sans nuage,
Doucement, librement, et gaîment il voyage....
Il apparaît ainsi, du mont où je le vois;
Mais qui sait si là-bas où s'enfonce son bois
Il est aussi paisible?.....
.....sur son pont tremblant peut-être bien qu'il porte
Des êtres accablés de soins de toute sorte,
D'avidés coeurs, rongés par le souci du bien,
Et de pauvres vaincus du travail et sans pain,
Tous, malheureux mortels, qui vont changer de terre,
Sans changer de tourments et changer de misère....

Après les réminiscences de voyage, les poèmes d'actualité forment la plus grande catégorie. Tels, par exemple, les poèmes sur la mort de sa mère; telle l'épître fraternelle que nous avons citée.(1.) Avant même la mort de sa mère, il avait exprimé une prière pour elle:

Pouré celle dont la vie est un si dur martyre
Et qui voit sur son front tomber l'ombre du soir
Sans un souffle de paix, sans un rayon d'espoir.
O Dieu conservateur, père de la nature,
Toi qui prends en pitié la moindre créature,
Qui remets dans les bois les ailes de l'oiseau
Et rends le mouvement au petit vermisseau,
Dieu juste, Dieu puissant, accueille ma prière,
C'est l'homme qui te crie en faveur de sa mère!

Les événements de 1848-9 évoquent de légères protestations poétiques; il se récrie en 1849 contre les démagogues dont le règne est depuis longtemps passé:

.....Le peuple d'aujourd'hui
Est un calme océan au splendide rivage,
Qui, pour mieux réfléchir, ô Dieu, ta sainte image,
Ne veut plus de tempête entre le ciel et lui.....

1. Voir à la page 23.

Il célèbre des faits de la guerre de Crimée qui l'ont frappé, et décrit la bataille d'Alma où les troupes écossaises s'avançaient vers la mort aux notes de "l'humble cornemuse."

Le poème A Vingt Ans de Distance nous intéresse au point de vue biographique. On sait que l'oncle maternel de Barbier a fini ses jours à Gentilly, près de Paris. Il semble que la maison avait appartenu au père de celui-ci, le vieux Duvergier, et que le jeune Auguste y avait passé des vacances d'enfance. Etant à Gentilly un jour d'hiver de 1858, le poète cherche la maison. Il n'ose y entrer:

.....je résignai mon coeur
A faire de ses murs le tour, lent et rêveur,
A la fin, vers un coin donnant sur la campagne,
Trouvant quelques moellons, je les mis en montage,
Et, m'élançant dessus d'un pied leste et certain,
Je tâchai de plonger mes yeux dans le jardin....

Le potager est toujours là, le labyrinthe, l'entonnoir, l'allée aux tilleuls, la grange

Et chaque bon coup d'oeil lancé de ma paupière,
Comme fantômes doux, faisant naître et surgir
De partout, de tout coin, plus d'un cher souvenir;
Et tous ces souvenirs d'une voix fraîche et tendre
M'appelaient, me disaient: Allons, il faut te rendre
Où volent tes désirs; viens avec nous, descends,
Pour refouler encore le sol des jeunes ans;
Viens embrasser le tronc du tilleul et des hêtres
Que planta, qu'immonda la main de tes ancêtres...

Mais il n'ose toujours pas pénétrer, et se rend au cimetière y chercher les tombeaux de son grand-père et de son oncle:

Vieillards au coeur solide et de droiture antique,
Serviteurs valeureux de notre république,
Dont le nom, au milieu des cerceils villageois,
Exhalait le parfum des vertus d'autrefois...

Le mort de Brizeux cette année et celle de Léon de Wailly lui inspirent des vers que nous avons cités ailleurs; et il dédie à son ami Mamiani le poème Renaissance qui fait pendant aux sentiments du Pianto. (1.)

1. Cité à la page 349.

Les événements polonais de 1863 lui inspirent La Charge de Wengrow, poème publié dans la Revue des Deux Mondes au cours de cette année, (1.) et ressuscitant toute l'ancienne admiration que le poète des Iambes avait toujours témoignée pour ce pays opprimé. Comme dans Pot-de-Vin, en 1840 il voudrait toujours que la France en aide à la Pologne; l'Italie a eu son jour, pourquoi la Pologne aussi ne gagnerait-elle pas sa liberté?

Plusieurs pièces sont inspirées par la peinture, comme Paysages, où Barbier donne une impression poétique d'une toile de Landseer, le printemps au bord de la mer, des brebis sur la falaise; de Calame, le Mont-Blanc au crépuscule; de Troyon, un buisson épineux au bord de la route, gardant l'entrée d'un jardin. Que de buissons pareils nous rencontrons dans la vie! Y aura-t-il une récompense après la mort? Oui, répond le poète aux malheureux:

.....le grand Pasteur des mondes,
 Vous voyant à ses pieds augustes revenir,
 L'oeil en pleurs, tout saignants, pleins de fanges immondes,
 Ne pourra s'empêcher sur vous de s'attendrir...

Il fait l'analyse d'une peinture de Ziegler de Saint-Georges et le dragon. L'Epitaphe est une idylle dans le goût du Poussin. L'Enfant vainqueur s'inspire d'une statue au Louvre représentant un centaure emportant un enfant sur le dos; le poème donne lieu à une confession inattendue:

Eh bien! je suis semblable à ce pauvre centaure,
 Qui porte haletant le tyran qu'il adore,
 J'ai trouvé comme lui mon maître, mon vainqueur,
 Dans une frêle enfant au sourire moqueur,
 Aux yeux noirs encadrés de blonde chevelure,
 Aux cris impérieux.....Et cette créature
 De moi, comme de lui, fait tout ce qu'elle veut;
 De ses moindres désirs mon coeur tendre s'émeut,
 Et, fier de mes sueurs, dans ma course profonde
 Pour elle, je le crois, j'irais au bout du monde...

A l'exception de trois ou quatre chansons légères faites pour la musique, le reste du recueil consiste en des traductions ou des imitations de poètes étrangers. Elles proviennent de partout, comme les études de Chez les Poètes. D'abord Le Berger de Moschus, du grec; Les Bulles de Savon, inspiré de Keats; à La Tranquillité, de Coleridge:

Pour moi, toujours aux prés verts, le matin,
Tu guèderas mes pas d'une voix douce,
Et, dans l'ardeur des bleux étés, ta main
M'y construira quelque siège de mousse;
Puis quand le vent d'automne amassera
De l'ombre aux cieux blanchis par Cynthia,
La pensée en mon âme à l'accord moins rebelle
Reluira par tes soins blanche et calme comme elle...

Le poème Les Sanctuaires est imité de Mrs. Hemans: (Barbier paraît l'avoir admirée,) Le Voeu de l'Indienne, traduit du sanscrit, raconte une charmante légende. La Vache de Lucrèce vient du persan; mais la plus frappante de ces imitations est le sonnet sur le Mont-Saint-Michel, imité de Williams(sic) Bowles, et dédié à Madame Marie Hons-Olivier:

Fier rocher, tu n'as pas la pompe des grands bois,
Sur ton sommet chenu faisant flotter leur ombre,
Ni prés verts à tes pieds, couverts de fleurs sans nombre,
Où de gais ruisselets jasant à demi-voix.

Mais tu peux te vanter de beautés plus sublimes,
D'un cap illuminé qui monte dans les cieux,
De navires en course et de flots radieux,
Ou tourmentés des vents sur les vastes abîmes.

Et quand l'hiver brumeux attaque tes remparts,
Les flagellant d'écume, et de pluie et de neige,
L'imagination te voit, ferme en ton siège,
Braver avec dédain les vents et les brouillards,

Plus beau, dans ces moments d'assaut et de tempête,
Que lorsqu'aux soirs d'été, par un air sans émoi,
Le monarque du jour s'incline devant toi
Et d'un reflet pourpré te couronne la tête.

La critique de l'époque a remarqué à peine l'apparition des Silves. Vapereau, dans l'Année Littéraire et Dramatique signale le recueil comme étant:

presque un livre posthume, après tant d'années de silence.... (1.)
 et trouve difficile de croire que ces poèmes soient du chantre de "la
 grande populace et la sainte canaille." Théophile Gautier, qui disait
 du bien des gens autant qu'il le pouvait, voit Barbier ici comme

...un poète pleine de grâce et de fraîcheur qui débute ignorant de
 sa gloire, et chante l'amour et la nature comme s'il n'avait que
 vingt ans.... (2.)

Leconte de Lisle trouve dans les Silves

(3)

...moins une décadence qu'un retour au vrai^{te} tempérament de l'auteur

Sainte-Beuve aussi:

Auguste Barbier....dans l'habitude, comme l'atteste son recueil des
Silves, est plutôt une âme douce, tendre, naïve; une âme cherchante,
 un peu incertaine; une muse timide, le croirait-on, peu ferme en sa
 démarche, peu sûre du grand chemin, et tentant tous les sentiers.
 Plus d'un de ces sentiers lui a offert d'heureuses rencontres. On
 trouve, dans ce recueil composé de pièces de toutes les dates, de
 bien jolies et naturelles esquisses de voyage; par exemple, Le
Triste Aspect, les Alcyons; Le Dormir des Vaches est un beau
 tableau.... (4.)

Une seule étude détaillée du recueil a paru à cette époque, celle de
 J. Gourdault dans la Revue des Deux Mondes.. (5.) Elle est toute favorab^{le}.
 Le critique reconnaît que c'est ici le côté rêveur du poète des Iambes,
 et il trace l'évolution en lui de ce génie de caprice et de fantaisie.
 Barbier se révèle ici, en outre, comme poète-penseur:

...Les regards qu'il jette...sur l'arbre et l'insecte, la fleur et
 l'onde, découvrent des choses vivaces et intéressantes...

Le recueil offre une variété charmante; c'est ce qu'on ne trouve pas,
 selon Gourdault, dans la plupart des recueils du jour.

Espérons que les Silves de M. Barbier sont comme l'annonce d'une
 conciliation heureuse que de nouvelles tentatives littéraires ne
 tarderont pas à mieux accuser...

La question soulevée par Leconte de Lisle et par Sainte-Beuve est
 à résoudre; nous l'aborderons quand nous aurons achevé d'étudier

1. 1865. Pp. 4-5. 2. Histoire du Romantisme, P. 399.

3. Les Poètes Contemporains: 4. Nouveaux Lundis, X. 118-9.

5. 1864. 1er. mai, Pages 255-6.

l'oeuvre entière, de Barbier. Les Silves constituent-ils une "décadence" ou un "retour à la graine nature du poète"? Les Poésies Posthumes, des Rimes et Odelettes représentent-ils mieux l'esprit de Barbier que les Iambes et Lazare? Lequel est le vrai Barbier de 1833, celui des Rimes de Voyage ou celui du Pianto? On commence à croire à une double nature, où deux âmes co-existent d'abord en toute tranquillité, mais où l'une triomphe finalement aux dépens de l'autre. Le poète mâle des Iambes, a disparu à jamais; il ne retrouvera plus l'ancienne veine d'indignation. Même les Satires de 1865 ne s'apparenteront presque pas aux satires de sa jeunesse.

Satires de 1865.

Ce volume de satires ne consistait pas entièrement en compositions récentes. Le livre fut divisé en trois parties, dont la première contenait des Satires à la manière d'Horace, une de 1846; les autres postérieures à 1850. Puis venait un drame en vers blancs, César Borgia composé en 1845; enfin deux satires qui ressemblaient plutôt aux Iambes, et qu'on aurait pu ajouter à une édition augmentée de ceux-ci: elles s'intitulent l'Indifférence, (1845,) et Le Dernier Temple, (1837) Avant même l'apparition du volume, quelques-unes des satires de la première partie avaient été publiées dans la Revue des Deux Mondes; (1. l'Hommage à Thalie, qui servait de prologue; La Bonne Tactique, écrit en 1856, et Une Réfutation d'Horace, en 1864.

Barbier avait expliqué son but dans une courte préface:

Ces nouvelles compositions....sont des esquisses de mœurs, des croquis de légères folies, et même des quelques vices du temps avec le rire de la muse comique...

1. 1865. LVII. Pages 497-502., avec cette note de l'éditeur:
M. Auguste Barbier revient à la satire, mais c'est Horace qu'il prend cette fois pour guide et non Juvénal. Les pièces qu'on va lire sont détachées du volume qui paraîtra prochainement et qui montrera sous un nouvel aspect l'auteur des Iambes et du Pianto

C'était un "léger hommage à Thalie," et c'est à Thalie qu'il dédia son Prologue:

Autrefois indigné de voir régner le mal,
Avec l'iambe ardent j'évoquai Juvénal,
Et le poignet armé d'une plume sévère,
Aux noirs excès ~~des~~ temps je déclarai la guerre,
Aujourd'hui moins rigide et peut-être moins bon,
Je satirise encore, mais sur un autre ton,
Quittant de Némésis la sublime folie,
Je prends modestement le masque de Thalie...

et il admet franchement qu'il ne faisait qu'imiter Horace. Cette imitation est, d'ailleurs, tout de suite évidente.

La première satire est de 1846, (Un Vieux Moyen de s'enrichir,)
C'est une version d'Horace .(1.) Le dialogue du début traduit presque littéralement le latin:

(Bertrand:)
Allons, encore un mot, Robert, et je te laisse...
Apprends-moi le moyen d'attraper la richesse?

(Macaire:)
Oui-da, Bertrand, n'est-ce donc pas assez,
Après tant de périls, tant de pièges dressés,
D'avoir heureusement dérouté la police,
Et revu de Paris l'enceinte propectrée.

(Horace:)
Hoc quoque, Tiresia, praeter narrata petenti
Responde, quibus amissas reparare queam res
Artibus atque modis. Quid rides? Iamne doloso
Non satis est Ithacam revehi patriosque penates
Adspicere?.....

Bertrand veut savoir comment il pourra s'enrichir "honnêtement." Il faudra trouver un "vieux imbécile" qui fera de lui son héritier. Avec bien moins de concision que dans le poème latin, Macaire explique comment il faut s'y mettre.....par la flatterie et le mensonge:

Il ~~aut~~/ faut effrontément être son louangeur
Et jusque sous les toits soutenir son honneur...

Bertrand croit impossible de s'humilier ainsi:

Alors, (dit Macaire,) va mendier...(2.)

1. Satires, II. 6.

2. Ergo,
Pauper eris....

Bertrand se laisse bientôt convaincre et écoute attentivement tous les conseils de son ami sur l'art de plaire aux riches vieillards. Qu'il refuse toujours de parler de testaments, dit Macaire, qu'il s'attire l'amitié des domestiques; qu'il flatte la gourmandise du vieillard, et, si nécessaire, qu'il lui donne sa fille. Il ne faut pas être trop sûr du succès; qu'il fasse bien attention, et tout ira bien. Et Macaire s'en va:

Adieu donc, cher Bertrand, on m'attend à la Bourse...(1.)

Toute une histoire s'attache à La Statuomanie. Barbier dit dans ce volume qu'il l'a publiée en 1850; il s'est trompé d'année; c'est en 1851 que le poème a paru dans le Mercure de France, avec la note éditoriale que voici:

Après plusieurs années de silence, l'auteur des Iambes et du Piauton M. Auguste Barbier, a bien voulu choisir le Mercure de France pour publier la Statuomanie, belle et spirituelle satire qui est en quelque sorte le réveil d'un grand poète. (2.)

Le poète demande pardon, en note, du titre "barbare;" il n'a rien trouvé de mieux pour expliquer son sujet. C'est une satire amusante; on essaie toujours, à toutes les époques, de jouer au grand homme, Tout le monde veut

....avoir comme un saï[~]t sa nâche et son autel....

Il est né des milliers d'artistes dont les mains
Tripotant ou gâchant plus ou moins bien l'argile,
Ont fait d'un art sublime une chose futile,
Et mis de Phidias les outils respectés
Au service banal des moindres vanités...

Encore si ce n'était qu'à Paris qu'on trouvait ces absurdités! mais elles sont partout. Paris élève un monument à Molière.....et partout s'élèvent des statues à Molière! Parmentier mérite-t-il une statue pour

1. sed me
Imperiosa trahit Proserpina; vive valeque.
2. 16 novembre, 1851.

avoir appris à manger les pommes de terre? Bientôt, comme la croix d'honneur, tout le monde aura son monument. Il faudrait les paroles mordantes d'un Voltaire pour faire bien la satire de cette manie!

L'amusant, dans l'histoire de ce poème, c'est que, l'année suivante, un fort respectable citoyen de Versailles, M. Montalant-Bougleux, s'est donné la tâche d'y répondre, par un poème cinq fois plus long que celui de Barbier, qu'il a lu à la Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts, de Seine-et-Oise, dans la séance solennelle du vendredi 26 mars, 1852.

On s'imagine cette auguste assemblée, discutant un médiocre poème du grand Barbier, comme si c'était sa meilleure oeuvre, et secouant gravement la tête en se rappelant quelques-unes des audaces présomptueuses de ses premiers poèmes!

Le poème de Montalant-Bougleux est fort long; nous nous contentons d'en citer le début, ^{qui} il en donne le ton général; et les vers en défense d'une statue à Parmentier, qui sont entre les plus amusants. Le poème commence:

Barbier, toi dont j'ai vu sur des pieds iambiques
Boîter si savamment les rimes satiriques;
Vengeur de la Curée où vingt dogues ardents
Sur le lapin royal se fatiguaient les dents;
Quand la France à ta voix se changeait en cavale
Belliqueuse, sans frein, sans peur et sans rivale,
Tu dressais, dans tes vers ciselés sur l'airain,
Une statue équestre au peuple souverain....
Dans cette oeuvre éclatante, ingénieux symbole,
Poétique flatteur, tu sculptais un idole,
Aujourd'hui, menaçant pour ton propre travers,
En moule alexandrin tu fonds de nouveaux vers
Où tu vas gourmandant la faveur des statues...

et sur Parmentier il dit:

Je t'ai vu, sous l'affront d'un terme ridicule,
Farnir de Parmentier le fameux tubercule,
Dans l'insipide flot d'un maigre condiment
Délayer la saveur du modeste aliment,

Et de l'homme de bien délayant notre hommage,
 Des débris de sa pomme insulter son image...
 Parmentier, dans l'Attique, eût été Triptolème;
 De son fruit souterrain la tige, doux emblème,
 De verdure et de fruits eût paré les mortels,
 Et pour son piédestal il eût eu des autels...

La troisième satire, Le Secret de Bien des Gens, rappelle vaguement l'endroit où Horace s' imagine qu'il consulte un avocat au sujet de ses satires.(1.) Il ne peut s'empêcher de les écrire: que faire alors? Mais les ressemblances ne sont pas fondamentales, le ton des deux satires est assez différent. Le poème français est en forme de dialogue: la scène est l'atelier du Titien à Venise, où l'Arétin pose pour son portrait, et parle au peintre. Il lui dit qu'il est toujours en proie à des attaques de la part des gens qu'il a calomniés dans ses écrits. Cependant, il ne peut écrire autrement, il voit les choses du monde sous leur vrai jour, et n'a pas d'illusions au sujet de l'humanité: la gloire n'est que "de la fumée errante." Il aime les bonnes choses de la vie, et n'a pas l'intention de s'en priver; et puisque c'est par ses dons d'esprit qu'il trouve le moyen de s'en procurer, pourquoi ne pas s'en servir? Le Titien est forcé d'admettre que ce n'est que par crainte de sa plume mordante qu'il a accepté de faire son portrait; il a peur de l'Arétin, comme tout le monde. Pourquoi celui-ci, sa gloire assurée, ne change-t-il pas de style? Mais l'Arétin ne peut changer, tout ce qu'il possède comme talent, c'est sa facilité de sarcasme et d'injure, et il ne peut quitter ce genre. N'y a-t-il pas toujours occasion de s'en servir, d'ailleurs? On craindra toujours le satirique. Ce n'est pas l'immortalité qu'il cherche mais la renommée actuelle:

A moi le bruit d'un jour, les fureurs de l'orage,
 A moi les vils surnoms, les haines et l'outrage,
 Mais de l'or, du plaisir, et mon portrait enfin....

La Bonne Tactique raconte un incident que le poète a vu une fois se passer dans la rue; un voleur crie "Au voleur!" et quand il voit la foule suivre la route qu'il a désignée, s'enfuit lui-même par un chemin opposé. On voit de pareils tours partout dans le monde: partout ce qu'on cherche c'est le moyen de détourner l'attention d'autrui, et de poursuivre sa vie de vice et de crime en toute tranquillité. Tous s'indignent contre leur propre faiblesse:

Valère, le joueur, héros du lansquenet,.....
 Déclare à tout venant qu'il faut fermer la Bourse.
 Puis à l'on entend l'avidé et gros Trimalcion
 Tonner contre la table et sa profusion...

Un Dîner d'Anges est, selon Barbier, une "nouvelle interprétation d'Horace;" il nous semble que la satire latine dont il s'agit ne peut être que la huitième du deuxième livre d'Horace, poème qui contient aussi la description d'un dîner, de tous les invités, de tout ce qu'on a mangé, et de tout ce qu'on a dit. Mais à part ces ressemblances de décor et de style, les poèmes ne sont pas pareils. Chez Horace c'est plutôt de l'hôte qu'on se moque: c'est un nouveau riche qui ne sait parler que cuisine, qui ne pense qu'à ses repas. Barbier s'en prend plutôt aux convives, et il trouve pour les esquisser la plume d'un Molière ou d'un La Bruyère. Invité par un cousin qui est

Un peu simple et bien que fort pieux, trop chaud
 Pour les coureurs d'église et le monde bigot....

il se trouve en compagnie de gens typiques de ce monde bigot. Il les décrit de traits vifs et sûrs:

Le premier qu'on annonce est un gros réjoui
 A l'oeil vif, au teint frais, au rire épanoui,
 Masqué de bon vivant chauffé de rouge antique....
 Le second.....
 Est traité de plus haut; une broche de croix
 Etincelle au-dessus de sa blanche cravate;
 C'est quelque grand seigneur et même un diplomate.
 Derrière lui surgit, du fond d'un paletot,
 Doublé de molleton bien douillet et bien chaud,

Un long profil blafard, sec, à la lèvre mince,.....
 Pour faire le contraste, un monsieur en moustache
 Entre sur ses talons; ses cheveux en panache
 Se dressent, un habit d'un goût neuf et coquet
 Emprisonne ses reins comme dans un corset.
 Un pantalon-collant lui dessine la cuisse;
 On dirait à le voir un lion de coulisse.

Enfin.....

Se glisse un petit homme à l'imberbe menton,
 Un abbé d'autrefois, un reste de vieux ton,
 Qu'à ses saluts nombreux et sa mine discrète,
 Comme l'a dit Boileau, je reconnus poète.

En effet, comme dit Barbier lui-même, ce sont là des vrais "géros de Molière!"

Une assez banale conversation s'ensuit; enfin, avec l'entrée du dessert, un membre de l'assemblée annonce son ~~intention~~ intention de faire don à tous d'un exemplaire de son livre prochain sur la douleur! Alors tout le monde de faire à qui mieux mieux la louange de la douleur. Barbier se fait le centre d'un cercle hostile quand il dit:

.....Messieurs,.....de Dieu,
 En créant la douleur j'ignore encor le voeu,
 Mais je le bénis fort de sa pitié des hommes
 Et d'avoir fait couler sur le globe où nous sommes
 Tant de flots de bon vin afin de l'y noyer...

Une Soirée d'Esprits est de 1858. Barbier est plein de raillerie contre les séances spirⁱites de l'époque; en effet, il révèle ici un sens du comique qu'on ne lui aurait pas soupçonné! Pense-t-il aux "tables tournantes" de Guernesey, dans ces vers qu'il décrivent une telle séance?

P.....bi^{en}ôt un soubresaut
 Et des craquements sourds de la table inspirée
 Annoncent les esprits.-----La phalange sacrée
 Qui veut bien visiter, ce soir, ce beau salon,
 C'est Jeanne d'Arc, Saint Paul, Moïse et Fénelon...

On s'attendrait à des paroles sublimes d'une telle assemblée; mais on n'entend que platitudes et banalités. Les croyants applaudissent, et s'extasient; une dame réussit à toucher la main de son frère; et voulant la presser, trouve que c'est un pied. La confusion règne, on rallume, et

trouve le médium inanime sur une chaise, disant qu'il a été frappé au coeur par un des esprits. La séance est levée, et l'on s'en va, sans savoir toutefois à qui appartenait le pied. Cette satire burlesque a des qualités dramatiques qui méritent l'attention. C'est une veine que Barbier eût bien fait d'exploiter, plutôt que de rimer ses légères poésies amoureuses!

Dans Le Rêve de Monsieur Prudhomme, (1860?) celui-ci, assis au Champ de Mars, fait un rêve qu'il décrit à sa femme. Il n'y a vu que soldats, que régiments, que manoeuvres, et l'idée lui vient que c'est ainsi qu'on trouvera finalement l'ordre et le progrès. Tout le monde sous les armes, voilà l'utopie idéale! Le grand mot de l'ordre social, c'est l'armée. Que la France continue sur la voie de l'enregistrement de son territoire: enfin

On ne trouvera plus en toute nation
Qu'une seule pensée, une seule action....

Il poursuit sa pensée jusqu'à ses extrêmes limites, et se hâte de la coucher sur papier.

Au Bal de l'Opéra est de 1862; nous avons ici une discussion entre Arlequin et Pierrot, qui représentent deux philosophies de ^{la} vie toutes opposées. Pierrot est triste et méditatif, Arlequin profite de tout et change à chaque moment:

...je ne suis pas, je me fais sans cesse...(dit-il.)

Pierrot ne voit aucun agrément à cette manière de vivre. Lui a des goûts simples, la bon vin, la bonne cuisine, l'amour de Pierrette, voilà tout ce qu'il lui faut pour être heureux. Mais, dit Arlequin, quand le vin et la cuisine ne seront plus bons, quand Pierrot ne l'aimera plus, que fera-t-il? Pierrot répond qu'il ne saurait changer, qu'il aimera toujours sa Pierrette, quand même elle le rendrait malheureux.

Arlequin s'en va s'amuser, et Pierrot reste à attendre sa Pierrette.

Nos Raffinés (1862) décrit les élégants, les "dandys" de l'époque; ils deviennent de plus en plus bourgeois:

Selon le goût du jour, et souvent très-peu neuf,
Son torse est revêtu d'un simple drap d'Elbeuf,
Sur sa lèvre un cigare énormément s'avance,
Entre ses doigts un jonc de Verdier se balance...

"La noble particule" à laquelle il prétend lui procure une entrée partout;
il se croit maître en escrime, il fait la louange du duel, il ne se
respecte personne. Pire encore, cette race "s'est faite littéraire;"
ces raffinés

Emplissent de leur bruit le sous-sol des journaux...
et c'est très rarement qu'un

.....homme de courage
Se lève, et l'ancre en main, réprime leur verbiage,
En leur flancant sans art quelque coup bien planté
Qui remet les rieurs soudain du bon côté....

Barbier nous rappelle dans Les Embaumeurs (1864) l'art des anciens
Egyptiens, qui savaient si bien conserver le corps dans toute sa beauté
après la mort. Cet art n'est pas tout à fait perdu; seulement, aujourd'hui,
on fait mieux encore, on sait embaumer l'âme aussi. Le poète
s'explique; l'ami ou l'amoureux dont l'affection diminue, ne sont-ils
pas plus tendres, et ne plus remplis d'égards, dans leurs efforts de
déguiser leur changement de sentiment? Il donne l'exemple du critique,
qui, voulant couper court à la gloire du poète,

L'exalte outre mesure, et puis après le traite
D'homme usé, de poète en faillite et glacé... (1.)

et l'exemple du philosophe qui attaque le christianisme, et tout en
ôtant au Christ

..... son n^b_A céleste,

1. Pense-t-il à Sainte-Beuve, qui avait traité Barbier lui-même
de façon pareille?

Il lui garde respect, et, daintement funeste,
 Il embaume le Dieu dans l'éloge exalté
 Des sublimes vertus de son humanité....(1.)

Puis les orateurs et les hommes politiques, croyant leurs ennemis à jamais vaincus, ne cessent de les louer.

Dans Une Réfutation d'Horace, (1864) Barbier prétend avoir trouvé au cours d'un voyage en Italie de quoi réfuter le poète latin quand il dit que nul ici-bas n'est content de son destin. (2.) En face de lui, dans une voiture qu'il a prise pour aller en Ombrie, se trouve un vieux campagnard ~~et~~ basané et travailleur. Arrivé à Assise, le vieillard descend de voiture, et Barbier, se rendant dans l'église, l'y voit à genoux. Remonté en carrosse, Barbier interroge le vieillard sur sa vie et ses origines; c'est un simple homme de campagne, gagnant au jour le jour une maigre vie, et comptant vivre ainsi jusqu'à sa mort.

Non troppo s'contenta della sua vita...

Barbier invoque Horace, voulant lui faire savoir qu'il existe une personne au moins qui a trouvé le secret de la tranquillité d'esprit. Il aurait voulu le mettre face à face avec Napoléon; peut-être aurait-il révélé la vanité de l'ambition à

Celui dont le pas, du midi jusqu'à l'Ourse,
 Fatigua notre France à le suivre en sa course....

Dans Matrimonium (1864) le poète critique la mode toujours prévalente qui exige que ce ^{soient} ~~sóit~~ les parents qui choisissent le mari de leur fille. Voici une famille typique: le père et la mère discutent le prochain mariage de leur fille Camille. On décide finalement de la donner à Acaste, qui, bien qu'il ait dépassé la cinquantaine, a assez de biens pour être un beau parti. Camille promet, non sans quelques regrets,

1. Allusion à Rehan peut-être, dont la Vie de Jésus est de 1864.
 2. I. 14. v 11. sua nimirum est odium sors...

d'obéir à ses parents, et le mariage aura lieu. Le poète pense à ce qui s'ensuivra, aux malheurs, aux scandales, qui résultent de ces mariages de convenance. Mieux valaient les anciens Gaulois, qui, malgré leur ~~barbarie~~ barbarie, laissaient du moins à leurs filles le libre choix d'un mari.

L'Epilogue, comme le Prologue, s'adresse à la muse comique:

Mère d'Aristophane et du puissant Molière,
Muse, pardonne si, ma main
S'élevant un moment jusqu'à ton front divin,
J'ai pris ton masque de pourpre et m'en suis fait visière.

Pour gloser, badiner, et railler par derrière
De façon à charmer notre pays malin,
Il faut beaucoup de verve, un esprit juste et fin,
Et surtout une voix légère,

Ai-je ce don, suis-je bien inspiré,
Et mon vers, comme Horace, aura-t-il démontré
Qu'un ris franc perce mieux que des clameurs moroses?

Je ne sais, mais, craignant de plaisanter à tort,
Je m'arrête et je laisse la main d'un plus fort
Et le masque et les choses.

Ainsi se termine la première partie du recueil.

César Borgia.

Barbier croit avoir entrepris quelque chose de fort original par son drame de César Borgia. Il dit à ce propos dans sa préface:

La plus grande nouveauté de ce livre est la forme du vers employé pour mon drame; c'est le vers sans rimes, horresco referens! La réhabilitation de ce vers est une tentative audacieuse. Est-il à rejeter absolument? Je l'ai pensé d'abord; cependant le désir d'élargir le terrain des muses françaises et de donner aux poètes, aux dramaturges surtout, un moyen différent d'exprimer leur pensée, m'a fait revenir sur mon premier jugement. Peut-être qu'une main plus habile que la mienne pourrait tirer un glorieux parti de cette forme que possèdent presque toutes les nations de l'Europe, et dont, excepté Voltaire au dix-huitième siècle, M. Bruguière de Sorsum sous la Restauration, dans leurs imitations ou traductions de Shakesppeare, et Louis Bonaparte, dans ses Odes et Poèmes, personne, que je sache, n'a essayé de doter notre système métrique! Le lecteur décidera entre ses avantages et ses désavantages. Puisse toutefois ce nouvel exemple du vers non rimé ne pas être un argument trop contraire à son admission dans nos habitudes intellectuelles!

Le drame est divisé en cinq scènes, dont la première se passe à la forteresse de la Maggione, en Romagne, en octobre 1502. Des conspirés se sont réunis dans une salle du château-fort. Entre eux se trouvent le cardinal Orsini, son jeune parent, Pagolo Orsini, Jean-Paul Baglioni, Anibal Bentivogli, Vitellozo, Antonio de Venafro, Olivier de Fermo, et le père de Pagolo Orsini, le duc de Gravinà. On comploté contre le Borgia, qui possède déjà la Romagne, et qui menace Bologne, Perouse, Florence, Sienne, Rome même. Unis contre lui, ils pourraient le vaincre et ils promettent de protéger Bologne et Sienne, et même les Florentins. On n'aidera pas les Colonna, amis du pape. Il va falloir aussi se procurer une alliance avec le roi Louis XII de France.

La deuxième scène se passe à Imola, au cabinet de travail du duc dans un de ses palais. César vient de recevoir des nouvelles de la confédération. Sienne et Bologne sont contre lui, et Bentivogli s'est emparé du château de Saint-Pierre. Mais il ne se croit pas perdu, tant que lui restera le roi de France. Il a préparé des lettres, et en envoie une au roi de France, à Milan, une à son père, le Pape, une à Bentivogli et une au cardinal Orsini et à son neveu. Il a demandé de l'argent à son père, des armes au roi, en faisant semblant de renoncer aux états des deux autres. Machiavel arrive, de la part des Florentins, avec/ses/ dire que les confédérés cherchent en vain une alliance avec ses concitoyens. Il décrit les grands préparatifs des ennemis de Borgia; ils ont de l'argent et des armes, ce que César n'a pas, malgré tout son esprit. Mais, dit Machiavel:

Vous possédez à fond l'art de la politique;
Vous êtes digne enfin de vaincre...

et il accepte de rester chez le Borgia. Il lui demande et obtient en outre un sauf-conduit à travers ses Etats pour toute marchandise

florentine exportée au Levant. César fait lire une annonce qu'il va faire imprimer à dix mille exemplaires, promettant trois écus par jour à tout homme qui viendra servir dans son armée.

La troisième scène se passe au camp des Orsini et des Vitelli, ~~de~~ devant le fort de Cagli. Des soldats entraînent un vieillard dont les mains sont liées derrière le dos. C'est le Podestat de la ville, qui déclare que l'argent qu'on lui ~~donne~~ demande lui a été pris par les Borgia. Vitellozo et le duc de Gravina parlent ensemble. Vitellozo veut toujours avancer, mais le duc lui rappelle que le cardinal et Pagolo sont d'avis qu'on devrait écouter les offres de paix de César. Vitelli n'en veut pas; on ne peut selon lui avoir confiance au Borgia. Pagolo arrive, leur dire qu'il faut suspendre le siège; il demande leurs signatures pour le traité de paix qu'on a rédigé. Le duc consent à signer, et on assure Vitellozo qu'il y aura des occasions de vaincre le Borgia à l'avenir. On ramène le vieux Podestat, qui, leur racontant les malheurs que lui ont causés les Borgia, implore leur aide. Mais Pagolo déclare qu'ils ne peuvent plus l'aider, qu'ils sont très bien maintenant avec leurs anciens ennemis.

La quatrième scène est à Fano, dans une salle du palais. César s'inquiète; ses ennemis tomberont-ils dans le piège? Il craint surtout les Orsini et les Vitelli. Sur ses ordres les conspirés ont forcé Sinigaglia mais les chefs de la ville ne consentent à rendre leurs clefs qu'à César; il attend à présent des nouvelles de la ville. C'est là qu'il espère attraper par ruse tous ses ennemis. La lettre qu'il espère arrive enfin; on l'y attend demain à midi. On lui a préparé logement dans le palais Malatesta. César appelle certains de ses capitaines et leur explique la situation. Il ne faut pas laisser

s'échapper ~~atte~~ occasion de vaincre ses ennemis; tous y sont d'accord, Tous les soldats de l'ennemi seront à six milles de Sinigaglia; seul y restera Olivier avec ses hommes d'armes qu'il faudra neutraliser. Voici ce que propose le Borgia:

Je veux, en arrivant devant Sinigaglia,
Inviter Olivier ainsi que ses amis
A souper avec moi pour célébrer ensemble
Notre nouvel accord et bon rapprochement.
Vous serez du repas, messieurs mes conseillers,
Or, quand viendra l'instant de désertir la table,
Avant de nous lever je remplirai mon verre,
Pour boire à la santé de mes hôtes, et puis,
Dès qu'il sera vidé, je le mettrai par terre.
Ce sera le signal soudain de l'action;
Chacun de vous, placé près d'un confédéré,
S'emparera de lui, le poignard sur la gorge...
S'il résiste, qu'il meure, ...Alors, pendant ce temps,
Mes gens désarmeront les troupes d'Olivier..

Si les confédérés refusent de souper, il les invitera à boire; s'ils refusent encore, on les suivra et les assassinera séparément.

La cinquième scène est divisée en trois parties, dont chacune se passe à Sinigaglia. Les confédérés attendent devant la porte de la ville. Vitellozo a un étrange pressentiment; il voudrait n'être pas venu. Le Borgia arrive, et les invite tous à souper. Le dux s'excuse à cause de son âge, et Vitellozo veut partir aussi; mais César réussit finalement à leur persuader tous de venir boire chez lui. On arrive au palais Malatesta; Pagolo fait les honneurs de la maison; Enfin, César fait apporter des verres et du vin; et tous boivent, excepté Vitellozo. Le signal convenu est donné par César, et les confédérés sont entourés et désarmés. On les emmène, César ayant ordonné secrètement qu'on n'en tue que les Vitelli. On nous transporte ensuite dans une rue de Sinigaglia. César trouve quelques-uns de ses soldats qui pillent et volent. Il enrage contre eux, et leur ordonnant de tout restaurer. Finalement nous avons une entrevue entre César et Machiavel. On s'accorde sur les

termes d'aide mutuelle, et se sépare fort amicalement; c'est à Machiavel le dernier mot du drame:

Voilà certainement un homme vigoureux
Et qui peut monter haut.....Mais comme dit le sage
En toute chose, il faut considérer la fin....

Le principal, on est tenté de dire le seul intérêt de ce drame historique reste dans le personnage de César Borgia. Barbier a évidemment eu un faible pour lui; et c'est sous des couleurs toutes favorables qu'il le dépeint, rusé, mais assez humanitaire pour arrêter le pillage parmi ses soldats, ambitieux et sans scrupules dans la vie politique et cependant tout aimable, et digne de l'estime et de l'admiration/406 d'un Machiavel. Nos sympathies sont avec lui dès le commencement; et il est toujours évident qu'il l'emportera sur ses adversaires. On se demande cependant pourquoi Barbier a publié ce drame dans un volume de Satires; sans doute parce qu'il a voulu le voir imprimé, qu'il est trop court pour être publié seul, et que le poète n'avait pas d'autres drames pour l'accompagner. C'était ici une occasion opportune de la faire connaître au public; et quand Barbier publiera en 1869 ses Satires et Chants, (1.) il mettra César Borgia à côté d'Erostrate et de Pot-de-Vin, expliquant, dans une préface à cette partie du recueil:

...la figure historique de César Borgia a servi à caractériser l'art du guet-apens politique poussé à sa plus violente expression, art dont l'Italie du seizième siècle a donné de si tristes leçons à l'Europe...

Les deux satires qui terminent le recueil sont exactement dans le style et le sentiment des Iambes. L'Indifférence est de 1845; elle a été publiée dans Le Diable à Paris en 1846. Barbier dit avoir publié la deuxième, Le Dernier Temple, en 1837; elle paraît en effet dans

1. Dans ce même volume de Satires et Chants de 1869 il réimprime les Satires horatiennes de 1865, les faisant suivre d'Hymnes et Sonnets c'est-à-dire, des Chants civils et religieux et des Rimes Héroïques.

l'édition de Lazare publiée dans la Revue des Deux Mondes en février de cette année, intitulée Le Veau d'Or. L'Indifférence conserve le sarcasme des derniers iambes et l'élan vigoureux des premiers. Par son sujet le poème résume presque les thèmes de certains des Iambes. Le poète pense d'abord à la tranquillité qui a suivi les guerres napoléoniennes; la France a reconnu les Muses, elle a su apprécier le génie d'un Lamartine; elle a reconnu la Liberté, elle a écouté les cris du peuple grec:

Et plus tard quand Juillet aux immortels éclats
De la liberté sainte éclairait les combats,
Les enfants de Paros, qui remuaient les dalles,
Trouvant Chateaubriand sur le chemin des balles,
Baissaient leurs jeunes fronts devant ses cheveux blancs.....
Alors on ne cherchait qu'à jouer de beaux rôles;
Dans tous les coeurs vibraient des instincts généreux...

Mais les espérances de 1830 n'existent plus; nous n'avons plus d'illusions aujourd'hui; et les vers

Aujourd'hui plus d'élans, les âmes sont sans feux,
Sans goût pour l'idéal....

nous rappellent la comparaison avec le passé de l'iambe Quatre-Vingt-Treize, le même sentiment d'ennui et de satiété que dans Le Spleen. Les poètes nouveaux ne sont plus accueillis; la Liberté est rejetée comme un vieil amour. C'est le nouveau règne de la tyrannie, en France comme en Pologne:

.....ô pâle Indifférence!
Sur un lit de pavots as-tu couché la France?
Est-elle pour toujours endormie en tes bras?...

Puis paraît la nouvelle idée que le poète vient de préparer; on est indifférent pour l'art, indifférent en face des injustices politiques.

Mais

S'agit-il de corrompre un arrondissement,
D'enlever à prix d'or un siège au parlement,
De monter à l'assaut d'une brillante place,
De s'emparer du banc d'un ministre tenace,

De faire avec l'Etat des marchés scandaleux,
D'exploiter à la Bourse, à grands coups ruineux,
Le secret éventé des jeux télégraphiques....

que l'on est plein d'enthousiasme énergiques, que l'on retrouve vite
"et du nerf et du coeur."

Du nerf, nous en avons pour les choses impures,
Pour navrer le talent par de vives blessures,
Et battre, avec l'essor d'un novice écrivain,
Les vingt ans de succès d'un maître souverain.....
Du coeur nous en avons pour une empoisonneuse,
Pour aller assister sa beauté malheureuse, ...
Enfin nous en avons pour lire des histoires,
Dégoûtantes de sang et d'argot toutes noires,
Et qui néanmoins font pâmer de volupté
Tous les seins délicats de la société...

Le Dernier Temple est un poème à bien des égards inférieur à l'Indiffé-
rence. c'est le sujet que le poète a ensuite élargi et modifié dans
Pot-de-Vin en 1841. On ne pense plus qu'à l'argent, le veau d'or est
le nouveau dieu, vers son temple s'achemine la foule d'adorateurs. Le
début nous rappelle le Campo Vaccino:

O races de nos jours, ô peuples ahuris,
Désertez les lieux saints et les sentiers prescrits,
Et vous, sombres moellons des vieilles cathédrales,
Du haut des airs roulez dans la main des Vandales...

Un nouveau temple s'élève, vers lequel s'accourt tout le monde; et en
y entrant

Chacun (y) met à bas, comme un trop lourd fardeau,
Ce que son coeur contient et de noble et de beau...

Ce temple domine toutes les affaires du monde. En vain les penseurs
cherchent un noble avenir pour la race humaine; on ne pense plus qu'à
s'enrichir:

L'or ruisselle de tout et partout sur la terre;
Et pour le déterrer, l'arracher ou l'extraire,
Rien ne coûte à l'audace, et rien n'est respecté
Et l'Eternel, du sein de sa divinité,
Voit exploiter aux mains de notre tourbe immense,
Jusqu'aux plus saints décrets de sa toute-puissance.

Ces deux satires ressemblent aux Iambes et non pas aux premières

satires de ce volume en ce qu'elles traitent de tendances générales du pays, au lieu de tourner en ridicule de petits vices et de petites excentricités. Elles sont indignées plutôt que moqueuses, nationales plutôt que personnelles.

Il paraît que Barbier a envoyé un exemplaire de ce volume à Roger de Beauvoir en 1865, lui écrivant:

Vous me direz si le vieux lion qui a perdu pas mal de dents, au combat de la vie a mérité le mot shakespearien: Bien rûgi...(1.)

Léon Séché compare ces satires plutôt "au rugissement d'un lion émasculé devenu vieux et poussif.." (2.) Vapereau, dans l'Année littéraire et dramatique, (3.) n'est pas moins déçu. Il ne trouve rien dans ce volume qui rappelle le Juvénal de 1830:

...ses meilleures boutades pourraient s'attribuer à M. Viennet. ...Le titre du livre n'est qu'un leurre, à moitié chemin la satire s'arrête

Les critiques ont raison, sans doute; les Satires de 1865 ne valent certainement pas les Iambes. Mais elles ne sont pas entièrement dénuées de bonnes qualités. Nous n'hésitons pas à les placer plus haut que les Rimes Légères, que les Silves, que les Chants civils et religieux.

Trois Passions Nouvelles.

En 1867 ont paru les Trois Passions Nouvelles,

...essai de peinture de plusieurs grandes agitations de l'âme, telles que le jeu, l'amour et la politique, ...Elles forment une sorte de trilogie qui peut se traduire par l'amour de la chose, de la personne, de l'idée...(4.)

Le premier conte, Beata, est un assai de jeunesse, qui a été publié dans la Revue des Deux Mondes en 1833. Un jeune homme s'élance impétueusement de l'Hôtel des Bains, (nous ne savons pas où; mais c'est quelque part

1. Citée par Séché; A. de Vigny et son temps, Page 146.

2. Idem.

3. 1866. VIII. Page 22.

4. Préface.

près de la frontière franco-allemande;) se jette dans un fiacre et se fait conduire à la Sauvenière. Il vient de gagner quinze mille florins et ne pense plus qu'au jeu. Arrivé à la Sauvenière, il se rend chez Franz Rasmann, qui, selon le câcher, pourra lui donner une chambre pour la nuit. Ce Rasmann a une fille, Beata, jeune et belle; la jeune homme tombe amoureux d'elle. Mais le lendemain il doit s'en aller à toute vitesse, voir sa mère mourante. L'auteur nous transporte ensuite au Paris de 1780:

....Paris en 1780 était ce qu'il est aujourd'hui, la solfatare du monde civilisé, le Babel de l'Europe, une fournaise d'intelligences fortes et neuves, en ébullition constante, un pandémonium de philosophes, d'économistes, de bavards et d'écrivassiers, un gouffre où s'enrôlait la bande noire des démolisseurs des trônes et d'autel....Paris enfin était un géant couché dans la fange, écrasé sous une montagne de pierres, mais prêt à secouer le monde du moindre de ses mouvements....

Nous assistons à un mariage de haute société. Le mari est le jeune homme du premier chapitre---il fait un mariage d'argent. Il a joué ce soir-là, et a tout perdu; et il a été près de se jeter, avec sa jeune femme, hors de la fenêtre.

Nous le revoyons ensuite dans le décor montagnard du premier chapitre. Il va à la recherche de Beata, trouve son père ruiné et radoteur, la jeune fille misérable. Il s'en va dans la montagne avec elle et tous deux tombent dans un précipice.

Deux cris se firent entendre, l'un puissant, l'autre faible, puis ils se répétèrent, mais étouffés, et comme ceux de deux corps qui se débattent et se perdent sous les ondes. Bientôt ils cessèrent, et il n'y eut plus que la voix du torrent qui remplissait la solitude du bruit de son mugissement...

Gustave est une histoire dans le genre de Adolphe de Benjamin Constant. Elle commence en 1836, au moment où le narrateur rencontre Gustave aux Tuileries, et parle avec lui; trois ans plus tard, il reçoit de lui une lettre qui résume son existence durant l'intervalle.

Il a fait la connaissance de Madame C., une belle créole, veuve, avec un petit garçon de cinq à six ans, et il est devenu amoureux d'elle. Il accompagne la famille à leur propriété entre Chantilly et Senlis, gagne l'amour de la dame, et le perd; dans des vers qu'il joint à sa lettre, intitulés "Journal Poétique d'une Liaison," il décrit les événements de cet été, le bonheur, les doutes, les scandales, la jalousie; enfin il a dû se rendre compte que tout est fini:

Ah! pourquoi, me quittant, la cruelle qu'elle est,
N'a-t-elle pas repris le bien qu'elle m'a fait?
Pourquoi me délaisser avec tout le bagage
D'un passé ravissant qui m'accable et m'enrage?

L'histoire se reprend en 1844. Le narrateur marié et installé à Paris retrouve Gustave, qui est devenu commis au chemin de fer d'Orléans. Il a été en Italie, où il a passé deux ou trois ans. Rappelé à Paris par la mauvaise santé de son père et le retrouvant mort, il a cherché des nouvelles de Madame C. Il la trouve un jour à Fécamp, par pure coïncidence, malade et abandonnée. Il la fait soigner, la ramène à Paris, et l'établit dans un hôtel près du Luxembourg, plaçant son fils au collège Henri IV. Tout va bien et Gustave espère l'épouser; mais elle prend froid, et meurt finalement, à peine la cérémonie achevée. Gustave se charge désormais du fils; et quelque temps après la rencontre avec son ami, l'emmène en Amérique; atteint de la fièvre jaune il y est mort.

Léontine est de 1856; c'est une histoire d'ouvriers et de politique. L'auteur décrit un club de la rue Traversière, où il entend parler Marvel, jeune homme du voisinage, fort aimé de son auditoire. Cinq ans plus tard, revenu dans le même quartier, l'auteur demande à son ébéniste, un certain Louis Durand, ce qu'est devenu ce jeune homme. Il est mort; c'était le meilleur ami de l'ébéniste, qui, tout ému, raconte son histoire:

Marcel était un enfant trouvé, élevé par Madeleine Patit, avec sa propre fille Léontine. Celle-ci est devenue couturière et Marcel ébéniste. Le ^{qui}garçon s'est toujours intéressé à la politique et est devenu un des principaux orateurs du faubourg. En 1850, Marcel avait 24 ans, Léontine 20. Durand est devenu amoureux de la jeune fille, qui, cependant, ne pense qu'à Marcel. Celui-ci, dégoûté de l'état de la France, veut quitter Paris et faire de la propagande dans les provinces.

Durand demande à Léontine de l'épouser: elle refuse, et ce soir-là, jaloux de Marcel et ayant trop bu, il raconte les plans de son ami à une connaissance, qui informe chez la police. Marcel est conduit en prison, Durand est blâmé et évité par tout le voisinage. Après six mois de prison, Marcel revient chez lui, accueille Durand amicalement et persuade à Léontine d'en faire de même. Arrive le 4 septembre, 1851; Marcel est tué parmi d'autres défenseurs de la République; Léontine meurt en même temps. On les enterre ensemble, et Madame Patit vient habiter chez Durand.

L'idée de Marcel et de sa foi en la Justice a si fort travaillé l'esprit de l'auteur que, rentré chez lui, il écrit un hymne à la Justice, --qu'il joint à son récit. C'est un hymne en prose:

O Déesse! tout ce qui aime et qui pense noblement a soif de ta vue et de ta parole, de même que la moindre plainte a besoin, pour vivre, d'air, d'eau et de soleil.....La Justice est une forme du Bien absolu, et le Bien absolu c'est l'Etre réel, immuable, inépuisable, impérissable.....Dieu!

Dans les Trois Passions, dit Vapereau,

...Auguste Barbier...compromet sa réputation de premier satirique moderne; (1.) pour se donner celle de médiocre conteur...(2.)

et il les appelle ailleurs

...ces petites élucubrations romanesques d'une parfaite insignifiance

1. Toujours, en 1868!

2. Annales littéraires et dramatiques, 1868, V. Page 23.

Quand on a un grand nom à soutenir, vos amis devraient vous forcer à le sauver par votre silence....(1.)

Le critique n'exagère pas: ce sont des contes médiocres, et romanesques / surtout les deux premiers. L'histoire de Léontina est du moins originale par ses personnages et son milieu; dans Beata l'intrigue n'est pas assez nette, les personnages ne sont que des ombres; et Gustave est le héros romantique qui tourne à la vertu.

Deux autres contes ont été composés vers cette époque, mais publiés après 1870, Anselmo et Angelica, en 1860, et Alan Morison, en 1868. Le poète s'occupera aussi, maintenant et jusqu'à la fin de sa vie à des compositions diverses, qui seront publiées dans l'oeuvre posthume; telles les Poésies Posthumes, les Tablettes d'Umbrano, les Etudes Littéraires et Artistiques, tels les Souvenirs. Les Histoires de Voyage et Chez les Poètes aussi, qui paraîtront avant la mort de Barbier, furent composés en partie à cette époque.

CHAPITRE HUIT.Barbier et le Parnasse.

A cette époque, entre 1860 et 1870, où le mouvement parnassien, qui n'a jamais donné d'école proprement dite, a suffisamment précisé ses buts pour produire les Parnasses Contemporains, le nom d'Auguste Barbier restait toujours dans les mémoires. Les Iambes n'avaient rien perdu de leur flamme, et prêtaient toujours à leur auteur un reflet de gloire. Pour les nouveaux poètes, le nom de Barbier gardait quelque chose de magique: on n'avait pas d'illusions; on savait ce qu'il était devenu, mais on n'oubliait pas ce qu'il avait été.

C'est pourquoi on demanda à Barbier sa collaboration au Parnasse Contemporain. Xavier de Ricard nous fournit le récit, fort amusant, du reste, de la visite que lui et Heredia firent au vieux poète de 1830 pour lui demander des vers. C'était un honneur, la visite en question:

...De pareilles démarches ne pouvaient être faites qu'auprès de maîtres avérés, dont l'oeuvre s'imposait en dehors de toute acceptation d'esthétique et d'école... (1.)

Le récit de Xavier de Ricard, témoin de cette entrevue entre l'auteur des Iambes et celui des Trophées, est si bien raconté que nous le citons textuellement:

Je me rappelle très bien, par exemple, la visite que nous fîmes, Heredia et moi, à Auguste Barbier. Certes, nous n'avions pas d'illusion sur ce qui restait de l'ancien poète des Iambes et de Il Pianto, dans le lamentable versificateur des Rimes Héroïques et des Silves; mais on tenait à son nom, et on avait raison. Heredia n'aura pas oublié, plus que moi, l'air embarrassé et timide dont il nous reçut, on eût dit de quelque ancien "officier ministériel," ---- huissier ou notaire, ---- que nous surprenions dans sa retraite, au fond de quelque chef-lieu lointain, entre une vieille bonne et une discrète traduction d'Horace, en vers français. Mais il fut tout à fait effaré quand, après lui avoir raconté, avec son exubérante candeur d'enthousiasme, l'admiration particulière que professait

1. Petit Temps, 6 décembre, 1898. Mémoires d'un Parnassien.

Leconte de Lisle pour Il Pianto, et Lazare, Heredia lui sonna ces vers comme un de ceux que le poète de Poèmes Barbares aimait à citer parmi les plus beaux de la langue française:

O Goethe! ô grand vieillard, prince de Germanie!
Le pauvre Auguste Barbier était terrifié; il ne reconnaissait plus son propre vers, si superbement magnifié en la bouche d'Heredia. Nous obtînmes d'ailleurs ce que nous voulûmes.....des vers, assez mauvais, d'ailleurs, (nous nous y attendions) mais le nom, comme le pavillon fait la marchandise, couvrait l'oeuvre...

Et Barbier se trouva représenté finalement, non dans le premier Parnasse Contemporain, mais dans le second, celui de 1869, qui ne parut qu'an 1871, et où figuraient aussi, en "poètes consacrés," Sainte-Beuve, Victor de Laprade, Soulayr. En effet, les vers qu'y contribua Barbier sont "assez mauvais." Ils sont nombreux aussi; d'abord, des Petites Eaux-Fortes, Une Comparaison, Le Meurtre du Reptile, Coenis, (traduit de Virgile et reparaissant dans les Poésies Posthumes,) La Mort de Sakhar, (réimprimé dans Chez les Poètes,) puis Deux Vieux Sonnets, (tous deux reparaissant dans Chez les Poètes,) intitulés Michel-Ange au Dante et Shakespeare à son amie; et finalement Saturne. Une citation de ce dernier suffira pour montrer à quelles profondeurs est descendu l'auteur du Pianto:

Un beau soir, par une lunette,
Je contemplais les vastes cieux,
Et voyais là chaque planète
Suivre son cours mystérieux,
La plus distante de la terre,
Saturne à l'imposante sphère,
Captivait surtout mes pensers,
Et sur sa rondeur lumineuse,
D'une façon presque fiévreuse,
Je tenais mes regards fixés...

Les Parnassiens ne tirèrent sans doute pas beaucoup d'inspiration de ces efforts. Mais les oeuvres de la jeunesse de Barbier ne manquèrent pas d'exercer une influence sur les maîtres du Parnasse eux-mêmes.

Héredia connaissait Barbier personnellement, du moins depuis la date de l'entrevue que raconte Xavier de Ricard. Nous sommes tentée, d'après le ton de l'article, de croire que c'était leur premier rencontre, bien que dans son article sur les Samedis de José-María de Heredia, (1.) Antoine Albalet affirme qu'Heredia avait ~~avait~~ très bien connu l'auteur des Iambes, On peut bien s'imaginer ces séances poétiques, où Heredia déclamait des vers devant une assemblée de disciples. Albalet se rappelle l'avoir entendu réciter la fameuse cavale de Barbier, encore une fois, celui-ci n'aurait plus reconnu ses propres vers! Les sonnets de Barbier aussi attireraient l'auteur des Trophées, et il citait son Michel-Ange, ^{auquel} dit Albalet: "sa diction ajoutait une ampleur magnifique." Mais malgré l'admiration que témoignait Heredia pour quelques aspects de l'oeuvre de Barbier, voici ce qu'il disait de sa personnalité

Ce Barbier était l'homme le plus bête que j'aie connu. Il était tellement bête, qu'on se demandait comment il ~~l'~~ avait fait de pareils vers. Il est vrai qu'on n'a pas besoin d'être intelligent pour être bon poète...(2.)

Et l'assistance d'éclater de rire du bon mot.

Pourrait-on tracer dans les sonnets de Barbier, et surtout dans son recueil de Rimes Héroïques, quelque influence, si petite qu'elle soit, opérant dans les Trophées? Dans sa thèse magistrale sur Heredia, M. Miodrag Ibrovac fait mention de Barbier comme d'un sonnetier qui a devancé celui-ci, parlant des neuf sonnets encadrés dans Il Pianto, et ensuite des Rimes Héroïques, dont pourtant aucune

....n'est animé(e) du souffle de L'Idole ou du Michel-Ange. Mais la préface du recueil est comme une annonce des sonnets épiques dont Heredia donnera les modèles...(3.)

1. Revue Hebdomadaire, 4 octobre, 1919.

2. Idem.

3. Ibrovac: José-María de Heredia, sa vie, son oeuvre.

Nous croyons que c'est à la préface en question que se borne l'influence possible des Rimes Héroïques sur Les Trophées. En voici des phrases qui semblent devancer le recueil d'Heredia:

....J'ai composé...une sorte de galerie.....la forme du sonnet a été celle que ma pensée a revêtue. Ce petit poème d'invention (1.) moderne a le mérite d'encadrer avec précision l'idée ou le sentiment

"Encadrer avec précision..." n'est-ce pas exactement ce qu'Heredia a réussi à faire dans ses Trophées?

Nous ne savons si Heredia était très familier avec les Rimes Héroïques. Il connaissait du moins les sonnets du Pianto; il les admirait beaucoup, d'ailleurs, et notamment celui sur Michel-Ange. Ce poème inspirait-il Heredia dans le sonnet que lui-même consacra au peintre italien? Ibrovac ne le croit pas. Nous nous sommes intéressée cependant à relever dans les deux poèmes quelques points de comparaison;

Considérons d'abord la forme: le sonnet de Barbier rime abba, abba, cca, bba; celui d'Heredia abba, abba, ccd, bdb, les quatrains ayant dans les deux sonnets la forme classique des rimes embrassées, Les rimes d'Heredia sont riches, pour l'oreille du moins, (tourment, fêtes, prophètes, jugement,) ceux de Barbier moitié riches, moitié suffisantes, par exemple dans les tercets: monde, profonde, lui, dernière, crinière, ennui.

Mais évidemment c'est plutôt au point de vue d'idées qu'on veut savoir si Heredia a subi l'influence de Barbier. Ce qui nous frappe d'abord, c'est que Barbier décrit Michel-Ange lui-même, passant de son visage aux qualités de son esprit; il s'adresse d'ailleurs personnellement à lui. Heredia par contre nous met en face de l'oeuvre; c'est en décrivant l'oeuvre qu'il nous interprète l'artiste. A cet égard le sonnet de Barbier est plus personnel, plus romantique, enfin. Cependant

ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas le poète romantique qui met quelque chose de lui-même dans son sonnet; c'est plutôt Heredia, dont nous avons une grande partie de la philosophie (et pas nécessairement de la philosophie de Michel-Ange,) dans le vers:

Il songeait que tout meurt et que le rêve ment....

L'impression que nous laissent les deux poèmes est pourtant pareille: celle d'un ⁿgémissement triste et sombre; et si l'on avait à résumer la description du Michel-Ange de Barbier on ne pourrait le faire mieux qu'en citant les trois épithètes qu'Heredia applique au peintre: tragique, solitaire, altier. Toutes ces qualités paraissent dans les deux sonnets.

Un vers de Barbier sur le Corrège peut être rapproché d'un vers de Régilla; Barbier parle de

La pourpre encor flottant sur son lit déserté...

Heredia de

La pourpre sans sommeil du lit d'ivoire et pourpre...

Enfin, dans le sonnet d'Heredia Au Tragédien E. Rossi, ne pense-t-on pas au vers du Pianto:

Divine Juliette au cercueil étendue...?

en lisant

...au tombeau nuptial Juliette pâlie..

et la fin de ce sonnet avec son mot final "Enfer"...

Alighieri ~~il~~ vivant dire un chant de l'Enfer...

ne rappelle-t-elle pas le mot final de l'iambe de Barbier sur Dante:

Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer! ?

Sully-Prudhomme est parmi les poètes du Parnasse qui ont subi à certains moments l'influence de Barbier. Nous avons quelquefois dans ses Poésies des allusions directes au poète des Iambes: de celles-ci

nous avons déjà cité sa caricature poétique de la Liberté de Barbier, (1.) où il contraste la forte fille des rues de 1830 avec sa conception à lui. Là il adopte la forme et le style mêmes des Iambes:

Car notre Liberté n'est pas une ivrognesse
Qu'on ramasse au bord du chemin,
Une femme qu'un cri de mort met en liesse,
Qui mêle de sang son carmin,...

Dans un volume antérieur à cette parodie, son poème Le Joug avait aussi fait mention directe de la Liberté de Barbier, qui semble avoir fort travaillé l'imagination de Sully-Prudhomme; il parle à un jeune homme de vingt ans, décrivant la conception qu'on se forme de la Liberté à cet âge:

Les vents réjouissaient ta sauvage fierté,
Ton regard possédait les immenses campagnes,
Et ton coeur proclamait l'antique Liberté!
Non pas la Liberté comme Barbier l'a peinte,
La reine des faubourgs trônant sur le pavé,
Qui fait périr le droit, dans sa brutale étreinte
Les bras rouges d'un sang qu'on n'a jamais lavé!
Mais la Liberté pure, aux ailes grandioses,
Qui porte l'espérance et l'amour dans ses yeux...(2.)

Ce même poème débute par la description d'un jeune cheval indompté, qu'on met sous le joug pour la première fois. C'est une description non moins vigoureuse que celle de la cavale de Barbier, et qui ne manque pas de rappeler ce passage célèbre. Selon nous, le jeune poète a dû y penser en l'écrivant. Un autre poème de la même période fait penser à L'Emeute de Barbier². Intitulé Dans la Rue il fait appel au peuple de cultiver les vertus civiques et de renoncer à l'émeute et à la révolte:

Grandis, sois patient comme la mer qui monte...
Et comme elle, engloutis ceux qui t'ont dominé...(3.)

1. Voir à la page 104. Funérailles de M. Thiers, Poésies III.
2. Poésies I. 1865-6. Stances.
3. Poésies I. Poèmes.

Barbier avait décrit son Lion en bon observateur des animaux. Sully-Prudhomme pensait-il à l'iambe pour son Lion à lui?

C'est l'heure, il ouvre ses paupières,
Se dresse en soupirant, les ongles écartés,
Et va; ses grands yeux clairs dans les ténèbres plongent,
Puis il gronde en dedans et rugit tout à coup;
Ses flancs pleins de tonnerre en frémissant s'allongent,
Sa crinière terrible est droite sur son cou...(1.)

Les Croquis Italiens du poète parnassien contiennent certains souvenirs du Pianto de Barbier. On pense au Campo Vaccino en lisant le début de Pescheria:

A Rome le mardi, se rendant au marché,
Pour vendre leur poisson dans le Tibre pêché,
Les grands paysans bruns et les filles trapues....(2.)

et la fin des Franstévérins:

Et ces fortes beautés sont splendides à voir,
Quand toutes, au soleil, le long des grandes pentes,
Par groupes se croisant, vont superbes et lentes...(2.)

Mais, à part les Funérailles de M. Thiers, ce qui nous semble l'emprunt le plus sûr, et le plus direct, c'est celui du poème Le Peuple à l'Amuse, On dirait presque une paraphrase de deux Iambes de Barbier, du Rire et de Melpomène:

Le poète naïf naïf, qui pense avant d'écrire,
S'étonne, en ce temps-ci, des choses qui font rire,
Au théâtre, parfois, il se tourne, et voyant
La gaieté des badauds qui va se déployant,
Pour un plat calembour, des loges au parterre,
Il se sent tout à coup tellement solitaire
Parmi ces gros rieurs au ventre épaoui,
Que, le front lourd et l'oeil tristement ébloui,
Il s'esquive, s'il peut, sans attendre la toile...

Sully-Prudhomme emprunte jusqu'aux " planches banales " de Barbier:

Hélas! où donc la joie est-elle saine encore?
Quel vice a donc en nous gâté le sang gaulois?
Quand rirons-nous le rire honnête d'autrefois?
Ce ne sont aujourd'hui qu'absurdes bacchanales;
Farces au masque impur sur des planches banales...(3.)

1. Poésies I. Poèmes.
2. Poésies. II. Croquis Italiens.
3. Poésies II. Les Solitudes.

et la description qui suit du théâtre contemporain rappelle à ne pas en douter ces deux iambes du poète aîné: elle est faite avec toute la hardiesse vigoureuse qui avait marqué Melpomène.

Quant à Leconte de Lisle, l'influence que Barbier a exercé sur lui nous a semblé si considérable, et à certains égards si inattendue, que nous avons cru devoir étudier la question en quelque détail, en traçant l'effet de cette influence sur le développement poétique de Leconte de Lisle.

Barbier semble avoir été un auteur de prédilection pour celui-ci pendant l'adolescence même, quand, nous dit Leblond:

...ceux qu'il lit, ce sont les Byron, les Vigny et les Barbier. A travers leurs poèmes, la terre jeune et vierge où il naquit lui apparaît alors "vieille.." "montagnes séculaires..." "vieux volcan", océan "vieux lion", "vieux soleil," de même il entre dans la vie avec la conviction infaillible que le monde est "infâme.." (1.)

Comparons ce que Guinaudeau dit à ce sujet, dans sa préface aux Premières Poésies et Lettres Intimes.

...il ressemble parfois à un petit Schopenhauer qui aurait lu Auguste Barbier....(2.)

Cette "conviction infaillible" dont parle Leblond se traduit dans les Premières Poésies.. en question, où l'influence de Barbier est nettement marquée. Dans une lettre écrite de Rennes en janvier 1839, il dit à son ami Rouffet:

Notre terre, a dit l'énergique Barbier:
Ce n'est plus qu'un sale et mauvais lieu,
Un trépot dégoûtant où l'or a tué Dieu.....
N'a-t-il pas raison? (3.)

Cette lettre nous intéresse par sa révélation du pessimisme social et politique de Leconte de Lisle à cette époque, du dégoût qui est exactement celui de Barbier. Leconte de Lisle se récrie contre le matérialisme

1. Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux, Page 82.
2. Parés Charpentier, 1902. Préface de Guinaudeau.
3. Op. cit. Lettre XIV. Page 65.

de l'époque; l'âge de la poésie pure est passée; il n'y a plus de place dans la société pour les poètes désintéressés qui ne vivent que pour leur art. C'est un siècle où

...le parjure politique s'unit impunément à la dépravation morale (on pense à Melpomène et à Terpsichore,) grossièrement dissimulée sous un voile de pudeur misérable et d'affectation religieuse; (un siècle enfin qui ne reconnaît que l'or pour dieu, et qui foule aux pieds tout adorateur du vrai et du beau, ne pliant pas le genou ~~de~~ devant l'infâme ~~adèle~~ et ne se sacrifiant pas à la vénalité la pureté intérieure de l'âme. Honte à lui! (1.)

Suit la citation de Barbier dont nous avons fait mention. ~~Reconte~~ de Lisle s'écrie qu'il n'y a plus d'espoir pour la poésie; on laisse mourir de faim

...le peu d'être sincères et purs qui espéraient appuyer sur (la société) leur existence....afin de se livrer entièrement..à la poésie

Comparons le Barbier de Desperatio où le poète demande en vain son inspiration à un ciel rendu aride par les crimes de l'homme. Quant à la terre, ce "triste et mauvais lieu," on n'y trouve plus que vice et blasphème; l'or et l'avarice sont souverains. Ainsi donc, dit Barbier au poète:

.....jette bas toute sainte pensée,
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée.
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,
Au premier carrefour jette-là dans un coin.... (2 et 3.)

Il semble certain que Barbier a inspiré une grande partie de cette lettre de 1839; mais ce dégoût et cette désillusion étaient dans l'air en ce moment, agitant l'esprit et la conscience d'une génération déçue par les résultats de la révolution de Juillet; et Barbier lui-même reprendra ce thème, l'année suivante, dans sa satire de Pot-de-Vin.

1. Idem.

2. Desperatio. (Iambes.)

3. Pierre Flottes (L'Influence d'Alfred de Vigny sur Leconte de Lisle Page 31,) voit ici une paraphrase même du poème de Barbier. Nous hésitons à aller si loin; il y a paraphrase d'idées jusqu'à un certain point; mais la fin de l'iambes, où Barbier dit au poète de s'éloigner de la foule, n'a pas son équivalent dans la lettre, bien qu'elle revienne plus tard dans l'œuvre de L. de Lisle (Les Montreurs.)

"Notre énergique Barbier", dit Leconte de Lisle. C'est cette énergie, d'expression surtout, qui semble avoir le plus attiré à cette époque le jeune auteur des Premières Poésies et Lettres Intimes. Dans La Variété, revue à laquelle il a collaboré et qu'il a en grande mesure dirigée entre 1840 et 1841, il dit, en parlant de Chénier:

Sait-on ce qu'il a fait de l'amour, de l'enthousiasme, et de l'énergie, ces trois rayons de la poésie spontanée, ignorée avant lui? ...Il en a fait Mamontaine, Hugo, Barbier...(1.)

Il admire la franchise courageuse de Barbier, son intransigeance quand il est question d'injustice. Ainsi quand il louera, dans un article de La Phalange, la "noble voix" protestant contre les inimitiés qui ont troublé la gloire du poète Byron, nous croyons avec M. Edmond Estève(2.) que la voix en question ne peut être que celle de Barbier dans son poème de Westminster. (3.)

On trouvera plus d'une fois chez Leconte de Lisle des marques de ses lectures de Barbier. Dans ce même volume des Premières Poésies... il s'inspire ~~des~~ Chiaia de Barbier pour la présentation de son sonnet (4.) L'Espoir, qu'il précède de deux citations du poème de Barbier:

Toujours, ô mon Rosa, toujours les vents contraires
Ne déchireront pas la voile de nos frères...

et

La douceur du printemps après le vent d'hiver...

Mettons ces vers sur Napoléon, écrits après qu'il a entendu parler du transfert des cendres de l'Empereur aux Invalides, à côté de L'Idole:

Cendre de l'aigle, arrête! Il n'est pas encor temps.
Ne viens pas rappeler qu'il étouffa, vingt ans,
La Vierge-Liberté qui naissait, sur le monde!.....
Il plongeait dans son sein le glaive impérial,
Dont jadis pour la France elle arma sa main libre..(5.)

1. Variété, Ve. livraison, août 1840. Pages 129-135.
2. Revue de Litt. Comparée, 1925. Janvier-mars, P. 276. Le Byronisme de Leconte de Lisle.
3. Lazare. L'article en question parut dans La Phalange de 1846. (Tome IV. 184-8. Les Femmes de Byron.) 4. Premières Poésies, CH; V. P. 20
5. Loc. cit. Pages 217. Lettre LVI. La Cendre de Napoléon.

Ici, autant que l'idée, c'est le style, avec sa métaphore frappante et sa vigueur, et une certaine pendance pour la rhétorique, qui nous rappelle l'auteur des Iambes. Comparons ici, à cet égard, le poème des Trois Harmonies en Une, où les vers sur Michel-Ange font écho au sonnet de Barbier:

Vieux Michel-Ange, dis, fier et sombre génie,
Mélange de splendeur, d'audace et d'ironie,
Roi du pinceau de fer....

et dans le même poème, les vers sur Dante rappellent l'iambes qui les a précédés:

C'est le grand Florentin, mer à la vague ardente,
Qui maintenant aux cieux se roule indépendante,
Le sombre Alighieri,
Le tribun combattant pour la liberté morte,
Le Dieu qui, de l'enfer, brisa la vieille porte,
Torrent de pleurs nourri.... (1.)

L'influence de Barbier sur Leconte de Lisle persiste pendant la période qui suit celle des Premières Poésies... et de la Variété, c'est-à-dire, pendant les années où Leconte de Lisle fait ses débuts poétiques dans la revue de La Phalange, 1845-1847. Ici également c'est le style en même temps que les idées qui subit cette influence, le meilleur exemple est celui du poème ^LArchitecture, (2.) publié dans La Phalange en 1845. Il y a des parties de ce poème qui sont des paraphrases de Barbier. C'étaient évidemment des idées qu'on trouve un peu partout... la dégradation de l'art pur, le sort malheureux de l'artiste qui s'éloigne de la foule banale et grossière. Mais comparons ces vers, pour le style aussi, avec le Desperatio de Barbier, ou avec le Campo Vaccino, et nous trouverons à ne pas en douter, des morceaux qu'on pourrait insérer dans les poèmes de Barbier sans en changer ni le sens

1. Op. cit. Lettre XXXV. Page 139.

2. La Phalange, Pages 428-432. Tome II.

né le ton général ni le mouvement de la pensée. Rappelons le début de Desperatio:

J'ai demandé d'abord ma poésie au ciel....
Plus de Dieu, rien au ciel, ah! malheur et misère....

Voici, dans L'Architecture de Leconte de Lisle:

Ah! c'est un dur supplice à bien peu réservé,
Que cette heure d'angoisse où...
L'amant désespéré de la forme sacrée
Demande aux cieux éteints l'étincelle qui crée!

Dans ce passage du même poème comparons le style avec le style général de Barbier:

Ah! grâce à celui-là, jamais la foule épaisse
Ne vendra par morceaux l'autel qu'elle dépèce,
Ou bien n'insultera dans un siècle fatal
La sainteté de l'art de son amour brutal.....
La banalité mord l'esprit comme un ulcère,
Toute chasteté sainte est en proie au vendeur!
Du lourd attachement de la foule insensée,
La vieille architecture en nos jours malheureux
Porte une large plaie à son flanc généreux...

Nous avons, dans La Recherche de Dieu, (1.) une description de la Rome catholique (thème que le poète reprendra dans Les Paraboles de Dom Guy,) qui, dans ce premier essai du moins, nous fait penser aux passages analogues du Campo Vaccino. Leconte de Lisle dit ici:

Un jour le chaud soleil d'un éternel été
Rougeait les sept notés monts de la grande cité;
Et les pavés brûlants et les dalles romaines
Disparaissaient, poudreux, sous des vagues humaines,
Les pâles étrangers, les robustes bandits,
Tombés de la montagne aux repaires maudits;
Les cardinaux mondains, et les moines moroses,
Les femmes, bras chargés d'enfants aux lèvres roses,
Et le pâtre au col brun, sur son bufile appuyé,
Qui marche et ne sait pas ce qu'il foule du pied..

Barbier avait dit:

C'était l'heure où la terre appartient au soleil,
Où les chemins poudreux luisent d'un ton vermeil...
Les superbes troupeaux, à la gorge pendante,
Reviennent à pas lents de la campagne ardente.

Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
 Ramenant à ~~pas~~/~~légers~~ chefal les chariots de foin.
 Puis passe un vieux prélat et quelque moine sale,
 qui va battant le sol de sa triste sandale....
 Des femmes en drap rouge et de brune figure
 Descendent en filant les degrés de ~~ver~~dure....

Dans ce poème aussi reparait le thème du Campo Vaccino, et celui du Campo Santo. Barbier avait désespéré de ce qu'est devenu le catholicisme dans la ville de Rome, où l'on n'a plus aucun respect pour les monuments pieux. Tout ce poème du Campo Vaccino d'ailleurs est de la plus grande importance pour l'étudiant de l'esthétique de Leconte de Lisle, et même de l'esthétique parnassienne en général.

La forme, (dit Barbier,) elle a perdu sa pureté première,
 Partout l'homme aujourd'hui maltraite la matière...
 Vous, poètes divins, chanteurs au front austère,
 Et vous, prêtres de l'art, ô peintres qui sur terre,
 Pliant les deux genoux, comme l'antiquité,
 Nous faites de la forme une divinité;
 Vous tous, êtres nerveux, qui ne vivez au monde
 Que par le sentiment de sa beauté profonde,
 Oh! comme je vous plains, oh! comme je conçois
 Votre douleur sans bornes et vos lèvres sans voux,
 Lorsque de vos amours les lignes périssables
 S'effacent devant vous comme un pied dans les sables...

On se demande si, dans son poème d'Hélène, (1.) dont la première version est de 1845, Leconte de Lisle n'a pas pensé, peut-être inconsciemment, au passage sur Goethe de ce même Campo Vaccino, L'invocation au début:

O vous qui saisissez la vivante harmonie
De la forme parfaite alliée au génie,
Apôtre épris d'amour pour l'antique beauté...

peut être rapprochée de celle de Barbier à Goethe:

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
 Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,...
l'on vit promener sur tes superbes dalles
Mille jeunes beautés aux formes idéales,
 Longtemps tu fas le roi d'une noble cité,
 Quel l'harmonie un jour bâtit à ton côté...

La pensée de l'Hélène de Goethe est certainement dans l'esprit de Leconte de Lisle, car il parle ailleurs dans le poème des

.....beaux membres d'Hélène,
(et de) Faust, en vieillissant, par l'amour altéré,
Vers l'idéal qui sauve ardemment attiré.....

Dans La Vénus de Milo, (1.) dont la première esquisse est aussi de cette époque, nous pouvons faire des rapprochements avec Barbier en fait de style. Comparons le mouvement ici:

Nul sanglot n'a brisé ton sein inaltérable,
Jamais les pleurs maudits n'ont terni ta beauté....(2.)

avec celui de Michel-Ange:

Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière,
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

et nous avons, dans la strophe qui suit de La Vénus de Milo, un écho de La Curée:

Tu marches fières et nue, et le monde palpite,
Et le monde est à toi, déesse aux larges flancs...(3.)

Ce qui est très intéressant à remarquer, c'est que la conception de l'antique et du barbare de Leconte de Lisle à cette époque trouve déjà son expression dans l'oeuvre de Barbier. Leconte de Lisle n'a pas encore, à l'époque de La Phalange, rejeté la civilisation romaine en faveur de celle de l'Inde dans sa conception de l'antique. La Grèce et Rome sont l'antiquité; tout le reste est barbare. Or, Barbier avait dit, s'adressant à l'Italie:

Car ce qui n'est pas toi, ni la Grèce ta mère,
Ce qui ne parle pas ton langage sur terre,
Et ne respire pas sous ton ciel enchanteur,
Trop souvent est barbare et frappé de laideur...(4.)

1. Phalange, 1846. III. Pages 278-80.
2. "...pleurs humains" dans la version finale.
3. Phalange, loc. cit. 1846.
4. Il Pianto, ..Divine Juliette.....

A mesure que le génie de Leconte de Lisle s'approche de la maturité il subit moins, bien entendu, toute influence étrangère à lui-même. Mais les échos de Barbier persistent çà et là surtout pendant la période de 1850 à 1862; jusqu'à l'apparition des Poèmes Barbares; et notamment toutes les fois qu'il s'essaie à la satire. L'Anathème est de cette période, (1855) et Les Montreurs furent écrits en 1862. Aux Modernes vient plus tard, mais les mêmes remarques s'y appliquent. Le sonnet des Montreurs est le plus important de tous les poèmes de Leconte de Lisle à cet égard; chaque vers, presque chaque mot, fait écho aux Iambes, et nous disons sans hésitation que c'est dans les Iambes qu'il faut chercher la source des Montreurs. On se rappellera le sonnet:

au'
Tel un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Pour mettre un feu stérile en ton oeil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal,
Avec tes histrions et tes prostituées.

Or, dans le Prologue des Iambes Barbier avait dit:

Que me font, après tout, les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase,
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase?...

Dans La Curée Barbier parle d'une "halle cynique" et nous avons, à plusieurs reprises, le mot "pavé" dans La Curée et La Popularité. Dans Melpomène nous lisons:

Oh, Muse, qu'as-tu fait de ta blanche tuni*q*ue?.....
De tes chastes habits, prêtresse*n*, qu'as-tu fait?....

et, plus loin, sur le théâtre immoral de l'époque:

C'est à qui chaque soir sur les planches banales
Etalera le plus de honte et de scandales...

Malheur au poète d'inspiration sincère, dit Barbier, dans Le Rire:

Le rire à l'oeil stupide est là, qui le regarde,
Et cette âme perdue aux voûtes éternelles.....
.....s'en ira bien loin vers quelque coin obscur,
Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume,
Mourir avant le temps, le coeur gros d'amertume...

et dans Terpsichore aussi, il dit:

Pudeur, voile de pourpre, adorable manteau,
Déchire-toi devant cet ignoble tableau;
Et toi, mon âme, ainsi qu'une vierge immortelle,
Couvrant son front pensif de l'ombre de son aile,
Rentre, rentre en toi-même....

La conception général du siècle, que l'or est souverain, a paru
chez Barbier, (Melpomène, Campo Vaccino, etc.) et reparaitra chez
Leconte de Lisle, dans l'Anathème, où il dira:

L'idole au ventre d'or, le Moloch affamé,
S'assied, la pourpre au dos, sur la terre avilie,.....

Nous trouvons dans le même poème des vers qu'on peut comparer avec la
description du Spleen chez Barbier:

Les Ennuis énervés, spectres mélancoliques,
Planent d'un vol pesant sur un monde aux abois;
Et voici qu'on entend gélir comme autrefois
L'Ecclésiaste assis sous les cèdres bibliques....

Barbier*40* avait dit au Spleen:

Au sein de nos cités, fantôme solitaire,
Jour et nuit l'on te voit, maigre et décoloré,
Courir on ne sait où, comme un chien égaré....

et il avait cité plus haut les paroles mêmes de l'Ecclésiaste:

Vanité, vanité, tout n'est que vanité....

Leconte de Lisle poursuit:

L'amour, l'amour est mort avec la volupté;
Nous avons renié la passion divine....

et Barbier, s'adressant à l'Ennui:

Hébète tous nos sens, et ferme leurs cinq portes
Aux désirs les plus vifs, aux ardeurs les plus fortes...

Aux Modernes exprime une pareille déception, un pareil dégoût de la génération moderne. Une comparaison s'impose entre ce sonnet et les sentiments qu'on trouve partout dans les Manches:

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde.

Votre cervelle est vide autant que votre sein,
Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,
Que la mort germe seul en cette boue immonde.

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

Barbier avait écrit:

.....l'homme ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie....(1.)

C'est un

....vrai siècle de boue, où, plongés que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit;
Où comme en un linceul, dans le mépris des hommes,
Le monde entier s'ensevelit. (2.)

Amions-nous en dégoût pris toute gloire humaine,
Et vivant pour nous seuls, sans amour et sans haine,
N'aspirons-nous qu'au jour où le froid du tombeau
Comme un vieux parchemin nous jaunira la peau? (3.)

1. La Cuve.

2. La Popularité.

3. Campo Santo Vaccino.

La fin du sonnet de Leconte de Lisle rappelle très clairement, au point de vue du mouvement, le dernier vers de Michel-Ange:

Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui..

Des échos de Barbier reviendront dans Dies Irae, à Le Vent Froid de la Nuit. Chez Barbier nous avons:

....comme en un linceul dans le mépris des hommes
Le monde entier s'ensevelit...

et il dit au poète:

Le coeur vide et l'oeil sec, si tu peux, fais-la toute -(i.e. la
..... route de la vie.)
Alors, pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,
Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide....(1.)

Leconte de Lisle dira:

Si rien ne répond dans l'immense étendue,
Que le stérile écho de l'éternel désir...

et

Tais-toi, le ciel est sourd, la terre te dédaigne,
A quoi bon tant de pleurs, si tu ne peux guérir?....

Une autre pièce des Poèmes Barbares rappelle Barbier. C'est Solvat Seclum, qui termine:

Ce sera quand le Globe et tout ce qui l'habite,
Bloc stérile arraché de son immense orbite,
Stupide, aveugle, plein d'un dernier hurlement,
Plus lourd, plus éperdu de moment en moment,
Contre quelque univers immobile en sa force
Défoncera sa vieille et misérable écorce,
Et, laissant ruisseler, par mille trous béants,
Sa flamme intérieure avec ses océans,
Ira fertiliser de ses restes immondes
Les sillons de l'espace où fermentent les mondes.

N'y a-t-il pas là, un souvenir plus développé du Campo Vaccino?

Le globe, dépouillé de grâce et de jeunesse,
Faute de forme irait, sans secousse et sans maux,
Replonger de lui-même au ventre du chaos...

Les idées de Barbier sur la dégradation de l'art, qu'il exprime avec tant de vigueur dans Melpomène, trouvent leur équivalent dans Hypatie, (1.) et Hypatie et Cyrille, (1.) où Leconte de Lisle parle de la "robe immaculée" d'Hypatie, et dit:

Dors! ô blanche victime, en notre âme profonde,
 Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotus;
 Dors! l'impure laideur est la reine du monde,
 Et nous avons perdu le chemin de Paros. (2.)

et ailleurs:

Ils te déchireront, ma fille bien-aimée,
 Ces monstres en haillons.....(qui)
 Blasphèmement la beauté, la lumière et la vie...(3.)

Voici Barbier à Melpomène:

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
 O muse, qu'as-tu fait de ta blanche tunique?....
 De tes chastes habits, prêtresse, qu'as-tu fait?
 Tu les as échangés contre des haillons sales;
 Ton beau corps est tombé dans la fange des halles....

Evidemment cette idée est à jamais associée aux théories de Leconte de Lisle et elle paraît et reparaît dans son oeuvre; mais nous avons ici des analogies verbales en même temps que morales.

Avant de quitter l'Italie, Barbier lui fait ses adieux, s'imaginant qu'il la contemple du haut d'une colline, et croyant laisser derrière lui, dans ce pays enchanté, sa jeunesse et ses meilleures années.

Ainsi, près de sortir du céleste jardin,
 Je me retourne encor sur les cimes hautes,
 Pour contempler de là son horizon divin
 Et longtemps m'enivrer de ses grâces lointaines....
 Et tout mon coeur soupire, oh! comme si j'avais
 Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines
 De mes jours effeuillé les rameaux le plus frais....

Ainsi Leconte de Lisle dans Requies:

Comme un morne exilé, loin de ceux que j'aimais,
 Je m'éloigne à pas lents des beaux jours de ma vie,
 Sur la haute colline où la route dévie
 Je m'arrête, et vois fuir à l'horizon dormant
 Ma dernière espérance et pleure amèrement... (4.)

1. Poèmes Antiques. 2. Hypatie. 3. Hypatie et Cyrille.
4. Poèmes Barbares.

La forme est supérieure, l'émotion plus précisément accusée; mais il y a certainement parenté d'idées.

Le thème de La Nature se retrouvera dans La Forêt Vierge, (1.) de Leconte de Lisle. Celui-ci n'a-t-il pas dû se rappeler, en composant ces vers, que Barbier avait traité le même sujet; son poème nous fait penser à celui de Lazare à plusieurs reprises. La Forêt Vierge débute :

Depuis le jour antique où germa sa semence,
Cette forêt sans fin, aux feuillages houleux,
S'enfoncé plus puissamment sans les horizons bleus
Comme une sombre mer qu'anfle un soupir immense.

Or, Barbier avait demandé:

Que diront les grands monts si leurs neigeux sommets
Descendent dans la plaine et s'abaissent à jamais?...
Et les hauts monuments des antiques forêts,
Les chênes, les sapins et les cèdres immenses,
Le plein déroulement de toutes les semences,
Si le germe divin et ne vit et ne croît
Que par l'ordre de l'homme, au signal de son doigt?

L'homme est le destructeur de la force primitive, le "roi des derniers jours," selon Leconte de Lisle; également chez Barbier les

Races des premiers jours, antiques animaux,
sont forcés maintenant à faire place "à des peuples nouveaux..."
Chaque poème se termine sur la même note d'espoir; la nature est indestructible, les forêts renaîtront à jamais.

Après 1865, date de la Forêt Vierge, l'influence de Barbier sur Leconte de Lisle ne se marque plus aussi nettement. On peut dire que toutes les influences que le maître du Parnasse a subies sont maintenant incorporées dans sa propre personnalité. Mais çà et là, pendant la période que nous venons de parcourir, et même après, nous trouverons des tournures qui rappelleront Barbier, des expressions et des phrases dont le mouvement fera penser tout de suite au style des Iambes et du Pianto.

1. Poèmes Barbares.

Nous savons par Heredia que Leconte de Lisle a beaucoup admiré les vers sur Goethe du Campo Vaccino; et il emprunte l'expression dont Barbier désigne le poète allemand; "...avec les mains en feu..." dans un poème de la période de La Phalange, ---Le Voile d'Isis;

Dût la foudre d'Ammon me dérober au monde,
Tordant son seuil de bronze avec des mains en feu...(1.)

La Vigne de Naboth reprendra l'image de La Curée:

Voici venir pour la curée, ô roi sanglant,
La meute aux crocs aigus que fouettent tes victimes...
Les vengeurs de Naboth arrivent en hurlant!
Ouvre l'oeil et l'oreille. Ils bondissent de joie,
Ayant vu dans la vigne Akhab et Jézabel,
Et de l'ongle et des dents se partagent leur proie....(2.)

Comparons La Curée:

.....alors chaque matin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue et les abois féroces
Roulent de vallon en vallon....

et, plus loin, le vers:

Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche..

La Vigne de Naboth contient aussi un vers qui semble venir directement de Barbier; on croirait devoir en trouver l'équivalent exact dans les Iambes:

Et qu'en ce siècle impur, en qui le mal abonde...

Le Corbeau (3.) de Leconte de Lisle rappelle un peu La Tentation, poème publié dans la première édition seulement des Iambes. Dans le poème de Barbier, Satan veut tenter le poète; dans celui de Leconte de Lisle Sérapion, à la vue du Corbeau, croit avoir affaire au diable. Tous les deux le repoussent:

Sérapion lui dit: Si ton nom est Satan,
Démon, chien, réprouvé, je te maudis! va-t'en! (Leconte de Lisle;)

1. Phalange, Poèmes 1846. 164-70. Tome IV.
2. Poèmes Barbares. 3. Idem.

Satan le foudroyé, tu n'auras pas ma main;
 Va-t'en chercher ailleurs à mordre au genre humain.....
 Je ne veux pas, Satan, de toutes tes richesses.
 Esprit maudit, va-t'en; ailleurs tourne tes pas....(Barbier.)

Ce poème de Leconte de Lisle contient aussi une imitation verbale de Barbier qui est parmi les plus frappantes de toutes. Barbier avait de beaux vers dans le Campo Santo:

Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
 J'aime à faire sonner le cuir de les sandales
 Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles....

Comparons Leconte de Lisle dans Le Corbeau:

L'abbé Sérapiion, d'un pas lent, sur les dalles,
 Marchait, faisant sonner le cuir de ses sandales...

Ces rimes reparaisent dans Runoïa:

.....les Runas fondaient....
 Rapides, bondissant, serpentant sur les dalles,
 Et brûlant les pieds nus dans le cuir des sandales.... (1.)

Dans les Poèmes Tragiques, Epiphanie contient un souvenir de Michel-Ange: (Nulle larme jamais.....)

Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
 Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon célesteK...

Mais évidemment ces vers rappellent aussi Baudelaire:

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris...(2.)

Le Sacre de Paris des Poèmes Tragiques est imprégné de souvenirs de Barbier; c'est comme si Leconte de Lisle, après avoir délaissé Barbier pendant un certain temps comme source directe d'inspiration, du moment qu'il veut exprimer, en 1871, une indignation civique et patriotique, se tourne tout de suite et instinctivement vers celui qui l'avait si bien exprimée en 1830. Ne pense-t-on pas tout de suite à la Liberté amazonienne de Barbier en lisant cette description de Paris?

La foudre dans les yeux et brandissant la pique,
 Guerrière au visage irrité,

1. Poèmes Barbares.
2. La Beauté, 1857.

Qui fis jaillir des plis de ta toge romaine
La victoire et la Liberté!

Toi qui courais pieds nus, irrésistible, agile,
Par le vieux monde rajeuni!
Qui, secouant les rois sur leur tréteau fragile,
Chantais, ivre de l'infini!

Le poème, comme on voit, est écrit en iambes, (1.) fait significatif.
Il est bourré d'apostrophes telles que Barbier nous en donne à plaines
mains.....

O Paris, qu'attends-tu? la famine ou la honte?
Furieuse et cheveux épars,
Sous l'aiguillon du sang qui dans ton coeur remonte
Va! bondis hors de tes remparts!

Enfonce cette tourbe horrible où tu te rues,
Frappe, redouble, saigne, mords!
Vide sur eux palais, maisons, temples et rues;
Que les mourants vengent les morts!

N'a-t-on pas un écho de La Curée dans ces strophes: ?

Vois ! la horde au poil fauve assiège tes murailles!
Vil troupeau de sang altéré,
De la sainte patrie ils mangent les entrailles,
Ils bavent sur le sol sacré!

Tous les loups d'outre-Rhin ont mêlé leurs espèces:
Vandale, Germain, et Teuton,
Ils sont tous là, hurlant, de leurs gueules épaisses,
Sous la lanière et le bâton....

Le Paris des Trois Glorieuses revit dans ces vers de Leconte de Lisle:

Dans le carrefour plein de cris et de fumée,
Sur le toit, l'Arc et le clocher,
Allume pour mourir l'auréole enflammée
De l'inoubliable bûcher!

Consume tes erreurs, tes fautes, tes ivresses,
A jamais, dans ce feu si beau,
Pour qu'immortellement, Paris, tu te redresses,
Impérissable, du tombeau....

La guerre franco-allemande a inspiré à Barbier de nouveaux iambes (qu'on
publiera avec ses poésies posthumes,) mais ils sont, hélas! fort au-
dessous de ses élans de jeunesse. C'est Leconte de Lisle qui prend la

1. Leconte de Lisle s'est servi de la forme de l'iambe pour les
poèmes suivants: Les Etoiles Mortelles, La Source, (P.A.) Le Manchy
(P.B.) Le Sacre de Paris. (P.T.)

torche flamboyante du Tyrtée de 1830, et donne à la génération de 1870 son iambe vengeur.

En 1864 Leconte de Lisle a publié dans Le Nain Jaune une série d'articles sur la poésie contemporaine, qu'il a ensuite incorporée dans le volume des Derniers Poèmes. Son choix de poètes ~~repr~~ représentatifs est intéressant. Après un avant-propos général où il expose ses théories poétiques, il choisit, pour ses études, les noms suivants:- Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Barbier et Baudelaire. On comprend facilement le choix des grands noms....mais pourquoi Béranger et pourquoi Barbier? Leconte de Lisle, qui n'aime pas Béranger, commence pourtant par lui, l'adoptant comme exemple de tout ce qui n'est pas poésie. Ceci fait, il passe aux génies qu'il admire, pour une raison ou pour une autre, et Barbier est jugé digne d'une place entre Vigny et Baudelaire. Leconte de Lisle dit ailleurs, dans l'article sur Vigny:

...Je suis entré, par l'hommage rendu au génie de Victor Hugo, dans le monde des vrais poètes, et je n'en sortirai plus....

Barbier est donc un vrai poète, il est étudié comme tel; cet article, d'ailleurs, sert de base aux théories de Leconte de Lisle sur la poésie satirique; donc, selon lui, Barbier est le plus digne représentant de ce genre.

Les quatre premiers paragraphes sont voués à un sujet cher à l'auteur, à l'idée de l'art pour l'art, et la question des poètes moralisateurs. Leconte de Lisle admet qu'un poète s'adonne à la satire, qu'il tâche d'améliorer les ~~mœurs~~ mœurs ou les idées de son époque, pourvu que ses efforts après la réforme ne l'amènent pas à oublier son art, qu'il ne

...s'abaisse pas au niveau des excitateurs à la vertu par l'appât des mauvaises rimes....

Mais qu'il fasse bien attention!

Mettre en relief et en lumière, avec vigueur, justesse, et précision les vices et les ridicules individuels ou sociaux, voilà l'unique mission du satirique. Du reste, qu'il use en pleine et absolue liberté de toutes ses ressources.....si le vers est de trempe solide, habile, voulu, non sermonneur et vierge de plates maximes à l'usage du troupeau banal, tout est bien.

Le poète passe ensuite à l'étude de Barbier, qu'il admire beaucoup, "là où il est admirable," mais chez qui il ne trouve pas de convictions politiques assez nettes. Le satirique en souffre. Il est trop raisonnable, il n'a "ni colère, ni fanatisme, ni amertume profonde." Un satirique, selon Leconte de Lisle, ne saurait être raisonnable. D'où il s'ensuit que se révèle dans l'oeuvre de Barbier "un homme de concorde et de paix revêtu de la peau de Némée." Même dans les Iambes et Il Pianto, malgré des parties superbes,

...que de vers asthmatiques, blêmes, épuisés, n'en pouvant plus!

Quant aux critiques qui ont loué la spontanéité de Barbier, (lui pardonnant ainsi ses mauvaises rimes!) Ils fournissent à Leconte de Lisle encore une preuve, s'il en fallait une, de l'ignorance de la "critique courante." Il faut qu'un poète soigne ses vers; il ne doit pas se laisser emporter par la ferveur de ses émotions, oubliant ainsi la dignité de son art, dans sa recherche des faveurs du public.

De cette recherche Barbier n'est pas coupable. Son culte du beau est sincère et désintéressé; il serait, dit Leconte de Lisle, le premier à blâmer les imperfections de son oeuvre, s'il pouvait les voir avec les yeux d'un autre; car

...il sait qu'une oeuvre d'art complète n'est jamais le produit d'une inspiration irréfléchie, et que tout vrai poète est doublé d'un ouvrier irréprochable....

Donc, comme satirique Barbier n'est pas impeccable; il a trop de "modération native;" il est, en somme, trop raisonnable. Mais Leconte de Lisle lui trouve d'autres qualités admirables:

...le regard qui saisit du premier coup les magnificences naturelles, (qui l'a aidé à produire, dans Il Pianto,)... toute la chaleur et toute la lumière italiennes. Il voit bien; il aime le beau; ce sera toujours Il Pianto qui restera son vrai titre de gloire.

L'article est modéré dans son admiration, admettons-le. Il est sévère parfois dans ses critiques. Mais il est évident que c'est parce que Barbier lui semble grand poète, "là où il est admirable," que Leconte de Lisle lui fait ces objections. Un poète vraiment poète ne devrait jamais se laisser aller à l'oubli de la forme, aux négligences qui nuisent à son oeuvre. Puisque Barbier a été sublime pendant un certain temps, ^{il} n'aurait pas dû gâter l'harmonie de l'ensemble par une technique imparfaite.

Nous avons trouvé encore un jugement de Leconte de Lisle sur Barbier dans la courte étude qui précède le choix de poèmes de Barbier dans la série Nos Poètes. (1.) Dans le volume où figure Barbier, Leconte de Lisle contribue deux études, celui sur Barbier et celui sur Hugo. Voici ce qu'il dit de Barbier:

Auguste Barbier est un grand et vrai poète, Il y a dans les Iambes une éruption de jeunesse, pleine d'éclat et d'énergie, des vers drus, spacieux, animés d'un sentiment mâle et superbe. On y entend gronder le souffle âpre et haletant du fougueux poète des Tragiques, qu'il rappelle parfois....là où il est sans tâche, il a des rencontres soudaines, des beautés d'expression d'une force et d'une originalité admirables.

Barbier possède...le sentiment profond des magnificences naturelles et le sens très averti de l'art et de l'histoire. Les sonnets sont justement célèbres, les paysages empruntés à l'Italie en reproduisent avec ampleur les nobles horizons et la chaude lumière. Il voit les choses par la masse plus que par les détails, mais il les voit bien.

Nous ne savons si les deux poètes se sont très bien connus; mais du moins Leconte de Lisle a-t-il assisté aux obsèques de Barbier. (2.) Cette admiration, d'ailleurs, semble avoir été réciproque. Selon Fernand Calmettes, quand Leconte de Lisle s'est présenté à l'Académie française pour la deuxième fois en 1877, "il n'obtint que deux voix, celle

1. Publiée par Lemerre à partir de 1887.

2. Selon une notice du Figaro du mardi 27 février, 1882.

d'Auguste Barbier s'étant jointe à celle de Victor Hugo." (1.) Voici la lettre que Leconte de Lisle lui a adressée en remerciement:

...Je suis très touché et très fier qu'un grand poète tel que vous ait bien voulu me juger digne d'être son collègue...(2.)

L'admiration que Leconte de Lisle a témoignée pour Auguste Barbier est donc incontestable; ses articles de critique suffisent à le démontrer; mais nous espérons avoir prouvé que cette admiration a été pratique en même temps que théorique, qu'elle a agi sur l'oeuvre même du chef du Parnasse. C'est une question qui a été jusqu'ici négligée; à tort, selon nous, car elle éclaire, tout un côté, le côté satirique, de l'oeuvre de Leconte de Lisle.

1. Calmettes: Un demi-siècle littéraire, Page 321. Note 1.
2. Citée par Rebelliau, Revue Bleue, 1905. 10 juin, Page 714.
Auguste Barbier et ses amis.

CHAPITRE NEUF.Vie, 1869 jusqu'à la mort, 1882.

Barbier fut élu très tard à l'Académie française. En effet, nous dit Barbey d'Aurévilly, dans un passage caractéristique qui date de 1868, il n'avait pas besoin d'en être pour paraître académicien.

On dirait de celui-là, qui n'a pas besoin d'être de l'Académie pour avoir l'air d'en être, que ce n'est pas l'habit d'académicien mais la peau, qui lui a poussé. L'adre d'esprit comme eux, il est étonnant que tous ces ladres d'esprit ne lui aient pas ouvert leur maladrerie et qu'ils ne l'aient pas gratté dans leur discours de réception comme les ladres se grattent entre eux....Il serait vraiment bien là. (1.)

Paul Foucher également, en 1867 (2.) s'était demandé, dans des termes peu indulgents pour l'assemblée des lettrés, pourquoi Barbier n'était pas académicien, pourquoi il n'avait même pas reçu la croix d'honneur. C'était sans doute parce qu'il se tenait éloigné des partis et des intrigues, croyait Foucher:

...S'il pouvait servir de représentant aux colères combinées des vétérans du canapé, des doctinaires et des correspondants académiques, de la camarilla romaine et de la congrégation de l'Inde, comme on s'entendrait, comme on se presserait autour de lui!

---ce qui semble prévoir les bruits qui vont courir en 1869, après l'élection du poète de l'Idole, suggérant que ce n'est qu'à son "Corse aux cheveux plats" que Barbier devait d'avoir gagné les voix d'une Académie devenue hostile au Second Empire. Foucher n'avait pas grande espérance.....l'Académie, selon lui, n'ouvrirait pas ses portes à un vrai poète comme Barbier. Si celui-ci

...espère voir s'ouvrir devant lui les portes de ce pavillon des Quatre-Nations qui rappelle la halle aux blés, (comme architecture bien entendu...la halle aux blés étant un établissement utile et fidèle à sa destination,) il sera probablement déçu dans ses outre-guidantes prévisions. Il n'aura pas été le collègue de MM. tel ou tel dans cette enceinte où, à défaut de la grandeur du passé, on

1. Les Vieilles Actrices. Le Musée des Antiques. Pages 196-7.

2. Entre Cour et Jardin, Pages 216-244.

retrouve ses petites haines, mais Auguste Barbier aura contribué du moins,....et c'est peut-être une consolation...à la gloire de la France et à la popularité du 41e. fauteuil...

Foucher n'a certainement pas beaucoup affectionné l'Académie; et Barbier lui-même, pensant à son ami Brizeux, avait trouvé des choses fort dures à dire de cette auguste assemblée. Brizeux à'y était présenté sans succès, et Barbier attribuait cet échec au mépris académicien de la pauvreté de l'auteur de Marie.

L'Académie, dit-il, a souvent le tort de se considérer plus comme salon mondain que comme sénat littéraire.(1.)

Victor de Laprade avait essayé de faire élire Barbier en 1864, à l'occasion de la publication des Silves, et avec l'appui du groupe catholique.(2.) Voici la lettre qu'il avait écrite à Barbier là-dessus:

J'ai vu récemment à Royat M. de Falloux, l'homme le plus influent de ce groupe qu'on appelle catholique. J'ai traité la question avec lui dans les plus grands détails, et je l'ai trouvé admirablement disposé et laissé complètement décidé en votre faveur. Sa voix représente d'une manière sûre celle de MM. de Montalembert, Dupanloup, Berryer, Noailles, presque sûrement celle de MM. de Carne et Albert de Broglie....Il est bien entendu que c'est pour le fauteuil d'Ampère. Je ne parle pas de la mienne, qui vous appartient en tout état de cause....La majorité de l'Académie comprendra, je n'en doute pas, qu'elle ne peut faire un meilleur choix que le vôtre; il est indiqué, prescrit par les circonstances, et j'y travaille non seulement par ma vieille admiration et affection pour vous, mais par devoir et patriotisme académique. Il nous faut un nom très littéraire, très libéral, très indépendant du pouvoir sans être directement agressif. L'opinion, que je tâte en province, vous portera à l'unanimité. Laissez-nous faire, et aidez-nous un peu...(3.)

La candidature de Barbier ne fut posée qu'en 1869; et il fallut presser le poète, bien entendu; Edouard Grenier, dans ses Souvenirs, nous raconte le rôle que lui-même joua dans cette élection.(...)

1. Nous n'avons pu préciser la date de cette étude sur Brizeux; elle est certainement postérieure à 1858, date de la mort de Brizeux, mais si elle est antérieure à l'élection, de Barbier lui-même nous l'ignorons. De toute façon, Barbier s'est bien présenté lui-même au "salon mondain." L'article sur Brizeux paraît dans ses Silhouettes Contemporaines, Page 239.
2. Revue Bleue, III. 1905. Rebelliau, A. Barbier et ses amis.
3. On avait parlé, paraît-il, de la possibilité de la candidature de Barbier en 1862, pour le fauteuil de Biot. Voir Revue anecdotique des lettres et des arts, 1862. V. Page 103.

Grenier, paraît-il, était chez Montalembert un jour, et on parlait de l'Académie. On cherchait à remplir le fauteuil de Jean-Jacques Ampère. Gautier? Non, il était trop bonapartiste, étant bibliothécaire et mentor littéraire de la princesse Mathilde.

Eh, bien, dit Grenier, "si c'est un candidat qui soit contre l'Empire que vous cherchez, je connais exactement celui qu'il vous faudrait.....Auguste Barbier, l'auteur des Iambes. Mais il est mort! (1.)

Convaincu enfin que Barbier vivait toujours, Montalembert vit dans l'auteur de L'Idole, dans celui qui avait crié: "Sois maudit, ô Napoléon!" un digne représentant de l'hostilité académicien témoignée envers le neveu du "Corse aux cheveux plats;" et Montalembert, Guizot Thiers, tous ceux qui étaient contre l'Empire se mirent à combattre pour Barbier, qui se laissa mener, sans se douter du rôle qu'avait joué son ami dans l'affaire. Grenier dit, en effet:

Je ne pouvais lui raconter ce dialogue sans lui montrer à quelle profondeur d'oubli il était descendu, même parmi les lettrés, et combien l'éclipse de sa gloire était complète, puisqu'elle avait été jusqu'à faire croire à sa mort.

Barbier ne se rendit sans doute pas compte de ce que lui avaient valu ses opinions de 1831; il paraissait ne pas reconnaître que c'est à ses opinions anti-napoléoniennes qu'il devait la faveur des Guizot et des Montalembert, car, chose étrange, le premier à qui il demanda un conseil, ce ne fut pas un ami intime, mais celui avec qui il était en froid depuis bien longtemps, et qu'il avait fort malmené dans ses Silhouettes Contemporaines; un homme qui était, en outre, un des membres de l'Académie les plus favorables à l'Empire.....Sainte-Beuve lui-même! Le récit que fait Charles Monselet de cette entrevue est bien amusante; mais ne nous fions pas trop à l'authenticité de cette conversation:

L'entrevue ne manqua pas d'originalité, s'il faut écouter les indiscretions.

- En croirai-je à mes yeux? s'écria le grand lundiste.
- Croyez-les-en, mon cher ami.
- Vous, Barbier!
- Moi-même; Sainte-Beuve.
- Après quinze ans!
- Et peut-être davantage.

J'imagine alors que les deux romantiques, s'examinèrent, comme pour se rendre compte des ravages exervés par le temps sur chacun d'eux.

-Pourquoi n'être pas venu me voir plus tôt? reprit le premier Sainte-Beuve avec ce petit ton sec qu'il cherchait parfois à se donner.

-J'allais vous adresser la même question, dit Barbier.

-Vous rappelez-vous le temps où vous ~~veniez~~ dînez chez ma mère?

-Pas plus que vous n'avez oublié celui où ma mienne avait le bonheur de vous recevoir à sa table.

-Quelles bonnes heures!

-Les meilleures peut-être de notre existence littéraire! celles de l'enthousiasme, de la conviction, de la foi dans la poésie!

-Je devine ce que vous osez me dire, ami Barbier, répliqua Sainte-Beuve, en secouant mélancoliquement la tête; c'est vrai, j'ai dû adieu à la Muse; j'ai renoncé aux enchantements de ces premières années dont vous évoquez le souvenir toujours vivace en moi. Je suis devenu un critique, quelque chose comme une bête noire; je fais peur aux gens....

-Pas à tout, dut penser M. Auguste Barbier.

-Que voulez-vous? Tout le monde n'a pas l'heureuse chance de pouvoir faire sa vie, comme vous.

Il y eut une minute de silence, au bout de laquelle Sainte-Beuve reprit:

-Je n'ai pas besoin de vous demander l'objet de votre visite. Vous voulez ma voix?

-Je la désire tout au plus, répondit M. Barbier; mais ce que je désire^{te} principalement, c'est de savoir de vous, qui êtes aussi avant que possible dans les secrets de l'Académie, si j'ai raison de me porter comme candidat?

Raison, oui; chance, non.

-Aucune chance?

-C'est Théophile Gautier qui passera, dit Sainte-Beuve, avec un accent affirmatif.

-Vous en êtes sûr?

Tout le monde est pour lui.

-C'est bien, dit M. Barbier en se levant.

-Eh bien, où allez-vous? fit Sainte-Beuve.

-Retirer ma candidature, Du moment où je n'ai aucune chance d'être reçu, je ne tiens pas à jouer un rôle ridicule.

- Sainte-Beuve demeura muet. Il était évident qu'il se livrait en lui un combat entre son amitié d'autrefois et ses engagements de la nouvelle heure. A la fin il eut un brusque mouvement d'épaules, et il dit à M. Barbier: Ne retirez rien.

-Pourquoi?

On ne sait pas ce qui peut arriver.

Avait-il une vision? (1.)

Suivit la visite chez Montalembert, entreprise sur les conseils de son ami, Victor de Laprade; celle chez Madame Lenormant, qui avait beaucoup d'influence, grâce à sa parenté avec Madame Récamier. Nous rappelant l'amitié qui avait existé entre celle-ci et la mère de Barbier nous ne nous étonnons pas que Madame Lenormant ait promis son concours au fils.

Barbier ne put faire visite à Victor Hugo à Guernesey, mais nous avons trouvé la lettre qu'il lui adressa à cette occasion; elle est intéressante à plus d'un égard. D'abord, elle constitue presque un défi jeté à l'Empire, adressée comme elle est à un poète "absent pour le service de la liberté." Hugo ne pouvait sans doute pas voter lui-même, in absentia: mais son influence dans certains milieux académiques a dû être plus grande encore pendant son exil, quand ses adhérents ont pu presque canoniser le poète des Châtiments comme apôtre de la liberté. Barbier s'est donc fort bien rendu compte des avantages de qu'il tirerait de l'appui du grand Hugo. Voici la lettre:

Paris, 20 avril, 1869.

Monsieur et illustre maître,

Il est probablement à votre connaissance que je me présente à l'Académie française pour occuper l'un des fauteuils laissés vacants par la mort de MM. Viennet et Empis. Ne pouvant aller à Guernesey vous faire la visite d'usage, permettez-moi d'accomplir ce devoir par quelques mots écrits et par l'envoi de à votre adresse du plus marquant de mes ouvrages, mes Dambes et Poèmes.

Quoique loin de la terre natale, Monsieur, vous y êtes présent en esprit. La fécondité de votre imagination s'y épanche en oeuvres grandioses et saisissantes et toujours vous nous remuez. Il m'eût été très agréable de profiter de l'occasion de ma candidature pour m'entretenir un moment avec vous et pour conquérir personnellement votre intérêt. Cet avantage je ne l'aurai point. Je me console toute fois, de ma mauvaise fortune en pensant que si le grand poète est hors de son milieu naturel, Paris et la phalange académique, on peut dire militairement de lui: "absent pour le service de la liberté". Et ce n'est pas sa moindre gloire que d'être le champion toujours actif et toujours puissant d'une si belle cause.

Veuillez, Monsieur et illustre maître, agréer l'expression profonde de mes regrets et l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Auguste Barbier. (1.)

Quant à la sincérité de la lettre, nous n'en sommes pas tout à fait convaincus car en 1875, dans l'étude sur Hugo de ses Silhouettes Contemporaines, Barbier laisse percevoir sa vraie opinion des idées politiques de celui-ci. Il dit à ce propos:

...légitimiste, philippiste, impérialiste, républicain et socialiste
...il a parcouru toute la rose de la politique. Il est un de ceux
qui...ont le plus contribué à la légende napoléonienne.

Au fond, avec toutes ses ambitions de penseur et de politique,
ce n'est qu'un artiste. (1.)

Mais évidemment il faut de la flatterie, il faut du ménagement dans une lettre destinée à gagner la sympathie et l'appui; et Barbier s'est laissé emporter avec le courant populaire.

La lutte fut ainsi engagée...d'un côté le camp hostile à Napoléon III, agissant pour Barbier; de l'autre la princesse Mathilde qui agissait à l'aide de Sainte-Beuve, Mérimée et de Sacy, pour sa bibliothécaire.

Le jour de l'élection arriva, le 29 avril, 1869; on avait trois fauteuils à remplir, pas celui d'Ampère, déjà rempli, mais ceux de Viennet, Berryer et Empis. Léon Séché (2.) nous raconte les ^tpetites intrigues qui dirigeaient les événements du jour, et qui valurent à Barbier son succès. Le premier fauteuil à remplir était réservé à d'Haussonville, qui l'emporta. Champagny et Duvergier de Hauranne se disputaient celui de Berryer. Duvergier de Hauranne était appuyé de l'élément voltairien, par Mignet, de Rémusat, Prévost-Paradol, Thiers, tandis que pour Champagny luttait le parti de Guizot, les champions également de Barbier pour la troisième élection. Les voltairiens signalèrent aux secondeurs de Gautier qu'ils étaient prêts à faire un échange de voix..... qu'ils voteraient pour Gautier si le groupe Sainte-Beuve appuyait Duvergier de Hauranne. Mais ce groupe crut mieux assurer

1. OP. cit. Page 269.

2. Revue Bleue, III. 1905. Voir aussi pour ce même récit, Le Temps du 5 juillet 1911. Article sur Gautier et S.-Beuve. Le 41e fauteuil, par Jules Troubay.

l'élection de Gautier en appuyant Champagny, le candidat de l'Empereur et ils ont dû le regretter, car les anciens partisans de Duvergier de Hauranne, les voltairiens, par esprit de revanche, votèrent pour Barbier, catholique et appuyé du groupe catholique, qui battit ainsi Gautier après quatre tours de scrutin. Nous donnons le résultat exact, d'après le Journal Officiel du 30 avril:

Au premier tour, MM. Barbier et Théophile Gautier ont obtenu chacun onze voix. Les trois autres concurrents, MM. Marmier, Laya et Halévy le premier neuf voix, les deux autres chacun une voix. Au deuxième tour, M. Barbier a obtenu douze voix; M. Théophile Gautier treize; M. Marmier six; les deux autres chacune une. Au troisième tour, M. Barbier a obtenu seize voix, M. Théophile Gautier quatorze; M. Marmier deux.
Au quatrième et dernier tour, M. Barbier a obtenu dix-huit voix et M. Théophile Gautier quatorze. Il y a eu une voix perdue, trente-trois votants. (1?)

Il reste un détail tout à fait amusant à raconter sur cette élection; le résultat déclaré aux partisans de l'Empire, qui étaient dans la chambre de M. de Sacy à l'Institut, Sainte-Beuve se consola finalement en disant: Après tout, c'est toujours un poète. Mais la famille impériale n'était pas de tout contente. La princesse Mathilde s'écria à de Sacy: C'est la dernière fois que je mets les pieds dans cette maison! (2.) Et nous cueillons ce fait dans les journaux de 1882, dans leurs notices nécrologiques sur Barbier: "Il fut dispensé, en 1870, de la visite officielle à l'Empereur." (3.)

1. Journal Officiel, 30 avril, 1869.
2. On avait cependant prévu l'élection possible de Barbier, si ce n'est dans les milieux mondains. Voir à ce propos Journal des Goncourt, III. Page 170: (19 février, 1869.)
Nous allons voir Sainte-Beuve. Nous le trouvons triste de son état, triste de la politique, triste de l'état de la littérature. Il nous dit les hontes de l'Académie abaissée, le tripotage des voix et des coteries, les "manigances" de Guizot. Il nous conte ce dialogue entre la duchesse de Galliera et Lebrun, que Lebrun répétait avec une indignation et une amertume de vieux lettré: -Eh bien, M. Lebrun, disait la grande dame, au moment où il entrait dans son salon, le premier fauteuil est donné. ---Oui, à M. d'Haussonville. ---C'est une chose faite. ---J'ignorais, faisait l'académicien... ---Pour le second, le troisième, probablement M. Barbier.....
3. Voir entre autres, Le Temps, 15 fév., 1882. La Presse, 16 février.

Après l'élection, Victor Hugo écrivit au nouvel académicien, le félicitant et disant: "Vous voilà à l'Académie, L'Académie n'est rien quand on a la gloire. Je félicite l'Académie."

La réception de Barbier à l'Académie n'avait rien d'extraordinaire, son discours de réception non plus. Le poète avait comme parrain un académicien distingué, Victor de Laprade lui-même, et l'on s'attendait à un discours digne du poète des Iambes. On était déçu! (L.) Or, quelle étaient les réactions de l'Assemblée? Jules Claretie assistait à la séance et il nous la décrit dans un article écrit à l'occasion du centenaire du poète. Voici ses impressions:

Quelle séance! Un petit homme ratatiné dans son habit vert, un discours d'une langue abolie qui rappelait le style de M. Jay ou les harangues de M. de Jouy. A un moment donné, ayant à parler du mariage, le récipiendaire usa d'une paraphrase comme les timides adapteurs de Shakespeare traduisaient "mouchoir" par "tissu." Auguste Barbier eut le courage de définir le mariage, le mariage, où M. Paul Hervieu, très brave, exige aujourd'hui statutairement l'amour.....il eut, ce bon Barbier, l'audace de l'appeler la "cage hyménéenne." Cette cage, c'était les Tenailles et la pensée du poète avait sa crânerie. Mais l'expression! Il y eut, sous la coupole, un sourire à ces mots, "la cage hyménéenne," et hors de l'Institut un éclat de rire. (L.) (1.)

Malgré la déception de L/ que subit l'Assemblée, à entendre ces banalités de vieillard bourgeois, le directeur de l'Académie, M. de Sacy, n'attendait pas mieux, à en croire les termes bien polis, mais assez mordants au fond, de son discours d'accueil:

Par une fortune singulière, ...le titre de la première et de la plus brillante de vos productions est devenu, pour ainsi dire, votre nom personnel. Bien des gens qui ne connaissent pas M. Barbier; l'auteur des Iambes est connu de tout le monde....

On vous a si bien lu, Monsieur, et vos vers sont entrés si profondément dans les mémoires, qu'aujourd'hui encore une bonne partie du public en est demeurée à vos Iambes et vous considère, ou peu s'en faut, comme un homme mort depuis bien des années pour la poésie....

Et Barbier ne s'indigna nullement, il accepta comme la chose la plus naturelle du monde cette déclaration de mort prématurée.

Après le bruit suscité en 1869 par l'apparition de ce Barbier fantôme, nouvel académicien, le nom du poète retomba peu à peu dans l'oubli; les derniers jours de Barbier étaient tranquilles et retirés, et la production littéraire de cette douzaine d'années se borna à la publication d'oeuvres écrites pour la plupart avant 1870, et à la composition d'études qui ne furent publiées qu'après la mort du poète, par Edouard Grenier et Auguste Lacaussade.

Une lettre à Alexandre de Haye, publiée à l'occasion du centenaire de Barbier par Jacques Lux, témoigne de la résignation littéraire du poète à cette époque. C'est une lettre du 9 décembre, 1875, envoyée en réponse à une ode d'Alexandre de Haye, qui avait demandé la raison du silence de Barbier; elle explique fort bien son état d'esprit:

Paris, 9 décembre, 1875.

Monsieur,

Je vous remercie des vers trop aimables que vous avez bien voulu m'adresser. Mon silence vous a ému et vous avez désiré en savoir le motif. Vous l'attribuez, dans vos strophes éloquentes, à de la défiance et du doute à l'égard de moi-même et des hommes, et vous ne vous trompez pas beaucoup. De bonne heure, j'ai pénétré le fond des choses; j'ai vu que le mal corrompait vite le bien et que la plupart du temps les mauvaises passions et les bas intérêts arrêtaient l'élan des coeurs et détournaient de leur but les plus nobles idées et j'ai écrit les Iambes. Depuis, bien d'autres commotions sont survenues, et elles ne m'ont pas montré grand changement dans l'esprit des hommes. Aussi, ce que j'ai dit, il y a quarante ans, s'applique-t-il encore à ce qui se passe aujourd'hui, Je ne ferais que me répéter. Cela, toutefois, ne serait pas une raison pour m'imposer silence. L'indignation et le patriotisme sont de puissantes incitations à reprendre la plume; mais retrouverais-je l'accent des premiers jours? Je ne le pense pas. On ne vieillit pas impunément. Dans le jardin de l'art il faut chanter divinement ou se taire. Vous me dites qu'Homère a écrit d'admirables vers dans un âge avancé. Je pourrais ajouter que Sophocle faisait son Oedipe à Colone à quatre-vingts ans. Mais ces hommes étaient des Grecs, des privilégiés de la nature, les premiers poètes du monde, et il n'est pas possible qu'un petit barde welche entre en comparaison avec eux. Mon silence de satirique s'explique donc tout naturellement. J'ai vieilli et je le sens. Maintenant, je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est de pouvoir, avec le peu de force qui me reste, achever les travaux que j'ai, peut-être imprudemment, entrepris. C'est à cela que se bornent mes vœux. Voilà, Monsieur, une petite confession littéraire. Je la

devais à votre bienveillante et poétique apostrophe. En vous voyant si bien manier les vers lyrique, je regrette que des nécessités de profession vous aient éloigné du commerce des Muses.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués
Auguste Barbier. (1.)

Barbier ne quitta pas Paris pendant le siège et la Commune. En 1870 il écrivit pour la Revue des Deux Mondes des vers pleins d'indignation patriotique contre les envahisseurs allemands. (2.) Ces poèmes, Devant l'Ennemi, Les Fils des Huns, A l'Allemagne, furent publiés avec l'oeuvre posthume de 1884, et c'est avec cette oeuvre que nous nous proposons de les examiner. Du reste, ils expriment les sentiments de tous les Français de l'époque, à l'égard de l'Allemagne.

Sous la Commune, l'appartement de Barbier fut forcé. (3.) Barbier habitait en ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, un petit appartement au cinquième, rue Jacob. Il était sorti ce jour-là, et sa bonne dut défendre les biens de son maître:

Que fait-il votre patron? ---Il est écrivain.---Qu'est-ce qu'il gagne? ---Pas grand'chose. (Ce qui était vrai, d'ailleurs; Barbier se serait mal tiré d'affaire s'il avait dépendu pour vivre du profit de ses oeuvres.)

Les fédérés examinèrent bien le modeste petit appartement et la bonne eut quelque difficulté à leur persuader que Barbier ne vivait pas dans l'opulence. Les détails de l'anecdote peuvent être apocryphes et exagérés jusqu'à un certain point; mais nous avons l'autorité de la famille Hons-Olivier, qui est notre plus proche rapport avec le poète, que les fédérés vinrent en réalité avec un mandat d'arrêt, et qu'ils tirèrent même un coup de fusil dans un tableau. Le tableau existe toujours avec la trace du coup de feu.

Après 1871 la vie du poète redevint tranquille. On a plusieurs

1. Revue Bleue. 29 avril, 1905. Faits et Aperçus.

2. 1870. Tome 89. Pages 559-563.

3. Revue du Sud-Est, 1906. III. Pages 145-58. Article de Frédéric Plessis.

descriptions plus ou moins malignes de Barbier comme il paraissait à cette époque. Voici celle de Bonnières, écrite à l'occasion de la mort du poète:

En fait, Barbier, ou "le père Barbier," comme on l'appelait dans la jeunesse des écoles, était devenu d'assez bonne heure un petit vieux ratatiné dont la personne s'était empreinte de la médiocrité même de sa vie intime.....

Le menton en casse-noisette, des lunettes d'écaille, un chapeau gris avec un crêpe, un éternel parapluie sous le bras et des guêtres blanches comme pour célébrer le printemps.... (1.)

Il passait souvent ses étés à Fontainebleau, endroit qu'il affectionnait beaucoup, et où il possédait une maison de campagne, 17, rue Saint-Louis. (2.) Il devait même une grande figure de la ville, et l'on rapporte qu'un majestueux chêne de la forêt, baptisé jadis "Prince Impérial," reçut plus tard, (changement ironique,) le nom d'Auguste Barbier!

Tout, en effet, tend à souligner la tranquillité de la retraite du poète. Selon Rebelliau, Victor de Laprade aurait vainement essayé de rallier Barbier à la lutte pour la liberté et pour le christianisme. Déjà en 1868, il lui avait écrit, le 3 janvier:

...Quel noble et fécond exemple que celui d'un grand poète civique comme vous, proclamant la graie notion de Dieu et de l'homme! Peut-être a-t-il quelque courage à le faire aujourd'hui; et cela doit vous tenter. Affirmer Dieu, et flétrir '93 devant la démocratie actuelle, peu de gens osent le faire.... (3.)

Dans une lettre du 23 février, 1875, il essaya de réveiller en Barbier le "poète-patriote," le "porte-drapeau des poètes honnêtes gens." (4.)

Mais Barbier ne se laissa pas persuader. C'est plutôt vers la religion qu'il se tournait à cette époque, vers un catholicisme tout orthodoxe, qui contraste avec la liberté de sa pensée de jeunesse, mais qui en garde tout^efois quelque trace.

1. Mémoires d'Aujourd'hui. II. Pages 54-66.

2. La maison a malheureusement été détruite depuis.

3. Revue Bleue, 1905. III. P. 672. Rebelliau; A.B. et ses amis.

4. 12 janvier, 1874.

Rebelliau a trouvé parmi les papiers du poète une lettre de Sully-Prudhomme, datée de 1878, qui indique chez Barbier une pleine compréhension des difficultés et des doutes qui assaillaient l'autre. Il avait, paraît-il, examiné un poème de Sully-Prudhomme (1.) au point de vue de doctrine, et y avait trouvé des traces de stoïcisme qu'il essaya, dans une lettre au jeune poète, de transformer en "la doctrine du doux rabbi de Nazareth." Sully-Prudhomme lui répondit par une lettre où il expliqua ses objections: sa raison est "mise en défiance par un dogme qui le révolte et par une histoire où la part de la légende est extrêmement difficile à déterminer."

...Je suis en garde malgré moi. Je n'obéis pas, du moins sciemment, aux suggestions de l'orgueil philosophique, car la philosophie m'a plutôt fait sentir les bornes de mon esprit que son étendue. Vous avez eu la bonté de suivre l'évolution de ma pensée depuis mon étude sur Lucrèce, et vous l'avez vue tourner sur elle-même sans faire un pas en avant. Il m'eût été facile de me ranger sous l'une des bannières de ~~la~~ la philosophie contemporaine, sous celle du positivisme ou celle du spiritualisme rajeuni par Hartmann; cela m'eût dispensé des recherches qui me fatiguent et m'attristent; mais j'ai le respect autant que le besoin de la vérité; je n'ai encore pu donner ma foi entière à aucune doctrine...(2.)

Barbier lui avait parlé de "l'éternel instinct de l'humanité touchant son rôle dans l'univers;" c'est une idée que garde le poète des Iambes depuis sa jeunesse:

...j'entends dans mon coeur la voix mâle et profonde
qui le dit que tout homme a son rôle dans ce monde...(3.)

Sully-Prudhomme se défend de l'athéisme:

...Je prononce rarement le mot de Dieu; je cache je ne sais quoi de vague et de formidable dont je crains toujours de parler témé-
rairement. Mon vocabulaire est athée, ma pensée ne l'est pas, car j'entends par Dieu l'inconnu quel qu'il soit, qui rend l'univers intel-
ligible et justifiable....

On n'aurait pu écrire une telle lettre à un catholique outré; Sully-Prudhomme a dû s'attendre à une certaine mesure de compréhension

1. Il s'agit probablement des Destins^{poème} qui est de 1871.
2. Citée par Rebelliau; art. cit.
3. Il Pianto; Prologue.

sympathique de la part du vieux poète; et il n'a sans doute pas été déçu¹. Mais Barbier s'inclinait, de plus en plus, à la fin de sa vie, vers les formes extérieures du catholicisme.

On ne manque pas de nous parler de ce petit poète qui allait à la messe; (1.) et nous savons qu'il confessa avant sa mort, et qu'il laissa des instructions exactes au sujet de ses funérailles à l'église de Saint-Germain-des-Prés; il exprima aussi le vœux qu'il pût être suivi à l'Académie française par Mgr. Perraud, ce qui est, en effet, arrivé. (2.)

Nous allons voir à quelles productions littéraires la résignation de ses dernières années le bornait. En 1872 les Silves et les Rimes Légères furent réunis en un seul volume; (3.) 1874 vit la publication des Etudes dramatiques, c'est-à-dire, le rapprochement dans un volume de Benvenuto Cellini, et de la traduction française de Jules César, qui avait paru pour la première fois en 1848. Rien n'est changé dans les deux études; seule une préface générale, datée de 1872, les précède.

En 1876 parut la traduction de la Chanson du Vieux Marin de Coleridge, étude intéressante, et rendue d'autant plus attirante au public de 1876 par les illustrations de Gustave Doré qui l'accompagnaient: c'est, en effet, une fort belle édition.

The Rime of the Ancient Mariner doit être un des poèmes anglais les plus difficiles à traduire dans une autre langue. Il serait déjà assez difficile d'en rendre l'atmosphère d'épouvante et de mystère en prose anglaise, tellement cette atmosphère dépend, dans le poème, du langage et du style de Coleridge, et de la forme rythmique qu'il a choisie.

1. Bonnières: loc. cit.

2. Ces faits sont rapportés par Le Français du 16 février 1882.

3. Paris, Dentu, in-18.

Barbier l'a traduit en prose, ayant sans doute compris que les formes métriques françaises étaient peu propres à contenir un poème de ce genre. Un choix entre deux manières a dû le confronter: sacrifier l'exactitude à l'atmosphère et rendre assez librement l'effet de l'anglais, ou bien s'efforcer toujours à reproduire en français chaque mot, chaque expression, chaque répétition de l'original, quand même un tel effort exigerait des périphrases maladroites qui détruiraient totalement l'essentiel du poème. Barbier a préféré être exacte; rien ne l'effraie, rien ne le détourne de la précision; et nous n'avons trouvé qu'un seul mot qui l'ait complètement dérouté: il ne traduit pas l'épithète dans la phrase: *The silly buckets on the deck...*!

Nous signalons quelques exemples de ces périphrases laborieuses: La concision de la strophe:

The fair breeze blew, the white foam flew,
The furrow followed free;
We were the first that ever burst
Into that silent sea...

se perd complètement dans la version française;

Le bon vent soufflait, la blanche écume volait, et le havire formait un long sillage derrière lui. Nous étions les premiers qui eussent navigués dans cette mer silencieuse.

Deux strophes plus loin, on sent encore la supériorité de l'anglais:

Dans un ciel chaud et tout d'airain, le soleil apparaissait comme ensanglanté, et planait; à l'heure de midi, juste au-dessus des mâts pas plus grand que la lune.

"The sun's rim" devient "...les extrémités supérieures du soleil..."

Une des plus frappantes strophes de la Rime of the Ancient Mariner est celui qui décrit si habilement le voyageur solitaire:

...Who walks in fear and dread...

Barbier l'interprète:

...J'étais comme un voyageur qui, dans un chemin solitaire, marche escorté de la peur et de l'effroi, et qui, ayant regardé une fois

autour de lui, continue son chemin sans plus retourner la tête, parce qu'il sait qu'un ennemi terrible lui ferme la route par derrière.

Mais il y a des parties qu'i, si elles n'égalent pas l'anglais, reproduisent du moins quelque chose de l'atmosphère de l'original:

L'eau, l'eau était partout, et toutes les planches du bord se resserraient; l'eau, l'eau était partout, et nous n'avions pas une goutte d'eau à boire...

Et Barbier débute bien:

C'était un vieux marin; trois jeunes gens passaient, il en arrêta un, ----Par ta longue barbe grise et ton oeil brillant, pourquoi m'arrêtes-tu?

La porte du marié est toute grande ouverte, je suis son proche parent, des hôtes sont arrivés, la noce est prête, n'en entends-tu pas le joyeux bruit?

Le vieux marin serrait le bras du jeune homme de sa main écharnée; Il y avait un vaisseau, dit-il. Lâche-moi, ôte ta main, drôle à barbe grise!

Et aussitôt la main tomba....

Mais dans la dernière strophe française nous cherchons en vain la conclusion si connue de l'anglais:

Il s'en alla comme un homme étourdi, et qui a perdu le sens, le lendemain il se leva plus triste, mais plus sage.

C'était évidemment un essai trop ambitieux; et peut-être Barbier aurait-il mieux réüssi s'il s'était permis de s'éloigner un peu plus du sens littéral de l'anglais; si, en somme, il avait consulté son imagination un peu plus, son dictionnaire un peu moins. C'est l'imagination, bien plus que l'érudition, qui lui a manqué. Il en a été de même dans la ~~résumé~~ traduction de Jules César; et il en sera de même dans le recueil de traductions et d'adaptations qu'il publiera en 1882, sous le titre de Chez les Poètes.

En 1876 aussi Barbier fit imprimer le discours qu'il avait prononcé quand, en 1872, en qualité d'académicien, il avait inauguré un monument de Ronsard à Vendôme. Il parle dans ce discours, de l'inconstance de

l'opinion du public à l'égard de Ronsard; c'est un poète qui avait été idolâtré de son vivant; cinquante ans après sa mort, il est tombé dans un oubli où il est resté jusqu'au "magnifique mouvement littéraire" de la Restauration. Malherbe et Boileau, dans leur critiques de la Pléiade, demande Barbier:

...n'ailèrent-ils pas trop loin? ne furent-ils pas, sous prétexte de correction, beaucoup trop des "regratteurs de mots." ?

Ce discours nous intéresse surtout au point de vue des idées littéraires de Barbier. Nous y trouvons d'abord son attitude envers la fameuse querelle des Anciens et des Modernes; en 1872 même il est toujours partisan fervent de l'école romantique. Il garde aussi des jours de sa jeunesse ses idées sur le but moral, philosophique, religieux, de la poésie; il ne suffit pas d'être, comme Goethe, ou comme Hugo, (1.) artiste tout simplement; l'art, "ce bel enfant des cieux," n'a-t-il pas été créé pour "enseigner la parole des Dieux." ? (2.)

Laurent-Pichat trouve que Barbier dans son discours a réhabilité Ronsard, qui n'inclina pas, à vrai dire, vers la liberté:

Avoir pour avocat le plus ferme des poètes, celui qui n'a jamais bronché, cela nettoie Charles IX, cela purifie. Votre discours devrait être placé en tête de toutes les éditions de Ronsard. (3.)

En 1878 Barbier reçut un honneur qu'il n'avait ni cherché ni, s'il faut en croire Edouard Grenier, voulu. On lui accorda la croix de la Légion d'Honneur. Le Temps du 9 février de cette année donna la liste des honneurs, et cite parmi ceux atteignant au grade de chevalier:

Barbier (Augusté) membre de l'Académie française, auteur des Iambes et autres volumes de poésie. Services exceptionnels.

1. "Remuer de mots seulement," selon Barbier. Voir Silhouettes Contemporaines, Etude sur Hugo.
2. Iambe XII.
3. Lettre du 31 juillet, 1872. Citée par Rebelliau, art. cit.

Selon Edouard Grenier, (l.) Bardoux, ministre de l'instruction publique l'avait nommé d'abord sans le consulter. Barbier prit mal la chose, et menaça de renvoyer la croix sur-le-champ, Grenier et un confrère de l'Académie, Mézières, durent tâcher de le calmer, non sans quelque difficulté; Grenier rapporte les objections du vieux poète qui avait déclaré:

...que la Légion d'honneur était une institution monarchique, une invention de Bonaparte, une fausse noblesse contraire à toute notion vraiment républicaine; que, si le ruban rouge devait exister, il devait être seulement le signe du sang versé pour la patrie et remplacer les sabres d'honneur de la République; qu'il ne voyait d'ailleurs aucune corrélation entre une belle oeuvre d'art et la récompense d'une belle action; que Balzac n'avait pas été décoré et que personne ne s'avisait de demander si Musset était chevalier ou Lamartine officier.

Finalement, à l'instigation de Mézières, M. Bardoux lui-même vint chez Barbier et lui persuada d'accepter l'honneur.

Les Contes du Soir furent publiés ensemble en 1879. Le recueil consiste en trois contes, composés à d'assez longs intervalles; le premier, Le Chevalier de Lussan, en 1875; Anselmo et Angélica, en 1860, Alan Morison en 1868. Le livre est dédié aux amis de Barbier:

...A Monsieur et Madame Hons-Olivier, en remerciement de leur aimable hospitalité dans leur propriété de Mons-Athis.

L'histoire du Chevalier de Lussan se passe en France au moyen-âge; le héros est un jeune chevalier âgé de vingt ans, l'héroïne une jeune fille turque habillée en garçon et page à Don Juan de Watteville, prêtre de mauvaise renommée. Le chevalier, ayant découvert le sexe du page, qui l'avait déjà intéressé, tombe amoureux de la jeune fille, et l'intriague se complique. Après diverses aventures il lui demande de s'enfuir avec lui; mais ayant entrepris entre temps un duel avec M. de Watteville, il est gravement blessé, et reste malade pendant quelques jours. La jeune fille, ne voulant pas compromettre l'avenir du

chevalier, et ne pouvant rester chez de Watteville s'en va toute seule, et entre finalement dans un couvent. Le jeune homme se décide à suivre son exemple, et devient membre de l'ordre de Malte. Ils s'écrivent l'un à l'autre pendant une vingtaine d'années; puis le chevalier meurt en bataille. On rapporte ses restes à Athis, et quand la religieuse meurt aussi on l'enterre à côté de lui.

L'intrigue est assez mince, mais non sans un certain charme et une agréable naïveté. La région décrite est celle qui entoure Mons-Athis, où Barbier était souvent allé passer des vacances chez les Hons-Olivier peut-être était-ce une histoire qu'on racontait dans le voisinage, et qui y commençait à prendre quelque chose de la légende?

Le même charme, la même évocation du passé, se trouve dans le deuxième conte, celui d'Anselmo et Angélica, histoire italienne du ~~moyen~~ quinzième siècle. On pense d'abord à Roméo et Juliette en lisant ce récit de deux familles rivales; mais la ressemblance ne va pas très loin. L'intrigue se noue autour de deux nobles familles de Sienne, les Salimbeni et les Montanini. Ces derniers sont tombés dans la pauvreté; il ne reste d'eux qu'un frère et une soeur, Carlo et Angélica. Anselmo Salimbene est amoureux d'Angélica mais n'ose le lui dire. Il trouve l'occasion de sauver Carlo de ruine, et celui-ci, en marque de reconnaissance, fait don à Anselmo des personnes de sa soeur et de lui-même. Angélica y consent, avec une mauvaise volonté, et les deux se rendent chez Anselmo. Celui-ci, comprenant les sentiments d'Angélica, répond à la noblesse par la noblesse: appelant toute sa famille, il fait préparer un festin pour célébrer ses fiançailles avec la jeune fille; la liberté est rendue à Carlo, Angélica est sauvée du déshonneur et les deux familles renouvellent joyusement leur amitié d'antan.

Barbier choisit l'Angleterre du dix-neuvième siècle comme scène du troisième conte. Nous sommes à Londres:

Londres n'est pas une ville comme une autre; point de limite à la masse de maisons qui la composent, les quartiers s'ajoutent aux quartiers, les paroisses aux paroisses, et l'immense cité se semble nullement distincte du reste de l'Angleterre. (1.)

L'histoire commença en 1833 par la visite de Henry Bromley chez son ami Alan Morison à Bayswater. Celui-ci est un clerc parlementaire qui fait des miniatures dans ses heures de loisir. Il vient d'en faire une de Miss Jane Greeville, une jeune fille de haute société dont il est amoureux. Pendant une promenade dans Hyde Park, il raconte à Bromley les événements récents de sa vie, son travail comme secrétaire de Mr. Greeville, son amour pour Miss Jane, qu'il croit réciproque, sa résolution de se rendre digne d'elle.

Quelque temps après cet incident M. Greeville meurt à Ramsgate, et Jane part pour l'Ecosse sous la protection de son cousin, Lord Ramsden. Alan lui rend visite, dès son retour, et lui dit qu'il l'aime; elle, pourtant, ayant promis à son père d'épouser son cousin, n'est plus libre. Dans un éclat de colère, Alan s'élance hors de sa maison, s'en va avec une prostituée irlandaise qu'il rencontre, et l'épouse. Ils se rendent en Irlande, d'où Alan écrit à Bromley, lui apprenant la nouvelle de son mariage. De retour à Londres, il acquiert peu à peu de la renommée par ses miniatures, sous le pseudonyme de Gregory Parker. Une amie de Jane vient un jour lui demander s'il n'est pas en réalité Alan Morison; elle lui annonce que Ramsden est mort, Jane libre et prête à l'épouser.

Alan tombe dans une mélancolie de plus en plus profonde, mais il refuse de divorcer Suzanne, sa femme. Il est atteint enfin d'une grave

maladie des yeux, et, en proie à des souffrances atroces, s'empoisonne avec du laudanum. Suzanne prend peu à peu l'habitude de boire, et tombe un soir dans la rivière; Jane adopte sa fille. Longtemps après, dit Barbier, un voyageur français à Londres vit le tombeau d'Alan à Greenwich; au bas de la pierre on avait inscrit au crayon: Always much regretted.

Qui était venu payer ce tendre hommage au défunt? Un camarade d'enfance? un ami de l'âge mûr? un confrère peut-être; mais l'écriture fine et déliée indiquait plutôt une main de femme, Quoi qu'il en fût, c'était un souvenir simple et touchant qui témoignait de la valeur de celui qui gisait sous la pierre, et le voyageur s'éloigna de cette tombe tout pensif, et en se souhaitant à lui-même la marque d'une amitié si fidèle. (1.)

Simple et peu prétentieux, ces contes n'ont pas été très remarqués au moment de leur apparition; le lecteur d'aujourd'hui les trouvera faciles à lire, sans beaucoup de substance, très moraux, comme nous le voyons, mais non sans un certain charme. Ils sont plus tranquilles et ont moins de passions violentes et de coïncidences exagérées que les Trois Passions qui les avaient précédés, et qui sont le premier essai de Barbier dans ce genre.

En 1880 Barbier fit paraître ses Histoires de Voyage, C'est un volume de souvenirs et d'anecdotes cueillies lors de ses différents voyages dans son pays, et l'auteur ^{l'} a orné de petits dessins, de sa main, car il n'a pas manqué d'hériter d'une bonne partie du talent de son père.

Les pages que nous offrons au public, écrit-il, sont de simples récits rédigés d'après diverses notes prises en parcourant, non les pays étrangers, mais la France, "notre cher et tant doux pays de France," comme l'appelaient si bien nos pères. Elles ont été écrites de 1830 à nos jours, dans une période de cinquante ans environ, à longue distance et un peu à bâtons rompus. Elles ne renferment pas de minutieuses et savantes descriptions de la nature et des monuments de l'art ancien et moderne, ni même aucune peinture des mœurs

1. On trouve aujourd'hui, au cimetière Père-Lachaise, ces mêmes paroles inscrites sur le tombeau de Barbier, en réponse au vœux ainsi exprimé.

de nos différentes provinces, mais quelques faits humains provenant de l'histoire ou de la vie du monde, les uns rappelés par la vue des lieux qui en furent témoins, les autres rencontrés inopinément, par hasard, au milieu des sites visités, une chanson, une aventure, un entretien, suggérant des réflexions philosophiques ou morales. Telle est la trame légère du tissu de nos souvenirs, souvenirs que nous n'avons pas voulu laisser entièrement se perdre, et que nous avons reproduits avec les idées et les impressions du moment. La brièveté et la variété de ces histoires nous font espérer que le lecteur s'y intéressera sans fatigue; peut-être y trouvera-t-il un peu du plaisir que nous avons éprouvé nous-même à les retracer.(1.)

C'est l'attitude que Barbier a adoptée à cette époque envers tout ce qu'il avait écrit. Il n'a pas voulu que ses souvenirs, ses esquisses, ses petits poèmes, ses contes, qu'il a dû savoir médiocres, se perdent dans un oubli total. Il a fallu tout publier; et s'il eût vécu un peu plus longtemps, il eût sans doute exécuté lui-même la tâche qu'il a léguée à ses exécuteurs testamentaires, la publication d'une oeuvre posthume ne consistant, comme ces publications des dernières années, qu'en des morceaux écrits à différents moments de sa vie, et n'ayant, pour la plupart, aucune prétention à la valeur littéraire.

Comme oeuvre littéraire, les Histoires de Voyage ne valent pas grand(chose; le style en prose de Barbier ne change pas beaucoup dans le cours de cette cinquantaine d'années. Il est simple et assez plat, tout en témoignant quelquefois de ces pouvoirs descriptifs qui marquent aussi les récits des voyages en Italie de 1838 et 1860: (ces derniers ne seront publiés qu'avec l'oeuvre posthume dans les Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines.)

La première de ces Histoires de Voyage est de mai, 1830, au moment d'un séjour aux Pyrénées; une promenade au château de Monségur a donné lieu à une conversation entre le jeune homme et son hôte, sur les doctrines albigeoises, dont il existait toujours des traces dans ces régions.

Le mois prochain, il est à Marseille avec sa mère; la vue du port lui inspire une description énergique, que nous citons ici. Qu'on se rappelle que ce récit est de juin, 1830, et antérieur aux Iambes:

Figurez-vous un immense bassin d'eau remué par le passage incessant d'une multitude de navires en arrivée ou en partance, et là, sur l'onde et sur les quais dallés qui l'entourent, l'éclat, le bruit, le mouvement, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Là, des teints bronzés, des bras nerveux toujours à l'air et toujours en l'air, des yeux noirs étincelants à travers de longues dentelles blanches, des petits pieds fuyant comme des lézards, des vieilles agiles comme des jeunes, et des jeunes bavardes comme des vieilles; vingt costumes différents de forme et de couleur, depuis la veste européenne jusqu'au caftan oriental, tous les âges et tous les sexes confondus, des enfants sortant de chaque seuil et roulant sous les pieds des passants, des gamins tourmentant des rames ou agaçant des perroquets, des mousses chantant en se balançant sur des cordages, des haleurs aux cris monotones chargeant les barques; des gens de bourse et de négoce causant, fumant et gesticulant, des soldats marchant en armes au son des tambours, des cloches carillonnant au haut des églises, puis les jeux, les querelles, les batailles; enfin à travers une forêt de voiles et de mâts, une mêlée de tartanes, de bricks et de trincadours; sur les toits rouges des maisons, sur les bannes rayées des boutiques, et le pavé des quais tout blanc de poussière, le rayonnement splendide d'un ciel sans nuage. Voilà le portrait assez fidèle du port de Marseille et de sa fameuse Cannebière, ainsi que je les voyais dans les premiers mois de juin, 1830, et en revenant avec ma mère de la visite que nous avons faite aux montagnes de l'Ariège. (1.)

Pour le récit qui suit, Une Histoire de Table d'Hôte, Barbier nous amène encore une fois aux Pyrénées, qu'il visite cette fois en compagnie d'un Monsieur L., vieil ami de la famille, et gravement malade des poumons. Un Nid d'Hirondelles a été raconté ailleurs, dans l'étude sur Madame Desbordes-Valmore des Silhouettes Contemporaines. (2.) En 1834 Barbier se trouve à Avignon, où il visite les divers objets d'intérêt, et trouve, entre autres, le tombeau de Laure à l'église des Cordeliers, et le monument élevé par un voyageur anglais en son honneur; Barbier lui-même n'a pu ériger de monument, mais du moins avait-il consacré à Laure une de ses premières tentatives poétiques, son beau sonnet sur Laure de Noves. (3.) Il aurait voulu faire plus, dit-il, ici:

1. Pages 27-28. 2. Nous avons déjà cité cet incident à propos du voyage en Italie, 1831-2. 3. Voir sur les Rimes Héroïques.

J'avais même l'intention de peindre dans un petit poème élégiaque, la première rencontre de Pétrarque avec elle. La pièce fut commencée et non achevée; en voici les premiers vers:
 On était aux beaux jours de la fleur avrilière,
 A l'heure où du matin la divine courrière
 Brille encore au sommet de la voûte des cieux.
 Avignon se rendait gravement aux saints lieux,
 Pour baiser les pieds morts du Rédempteur du monde.
 Un jeune clerc, déjà de science profonde,
 Le front enveloppé d'un grand capuce noir,
 Allait aussi, rêveur, accomplir son devoir,
 Sur ses pas un couvent, celui de Sainte-Claire,
 Entr'ouvrait son église. Il entre et vers la pierre
 Où tremble l'eau bénite, il incline la main.
 A peine elle y descend qu'une dame soudain
 Y plonge aussi la sienne, et déraggeant son voile,
 Découvre deux beaux yeux plus brillants qu'une étoile.
 Le jeune homme ébloui, crut voir à son côté
 Descendre du ciel même un ange de clarté.
 Jamais femme n'avait montré beauté pareille,
 Si bien qu'au prompt départ de la jeune merveille,
 Immobile, longtemps, il la suivit des yeux,
 Oubliant tout, le monde et l'heure et les saints lieux...

L'histoire qui suit, Le Roman de Pierre de Provence, est toute charmante. Cette fois ^aBrbier a voyagé à Arles où, sous la voûte d'une galerie du cloître Saint-Trophime, il parcourt un vieux livre qu'il vient de trouver chez un bouquiniste. Il résume le roman, qui rappelle à plusieurs égards Aucassin et Nicolette. Pierre, le héros, est un jeune Provençal qui va à Naples à la recherche de l'aventure. Il y trouve Maguelonne, fille du roi Maguelon, devient amoureux d'elle, et lui persuade de s'enfuir avec lui vers la Provence. Divers malheurs les séparent: Pierre est pris par des corsaires et emmené en Egypte, et Maguelonne arrive finalement à Rome. Elle devient pèlerine et va en Provence en compagnie d'une religieuse. Inévitablement les deux amoureux se retrouvent; Maguelonne s'est vouée à la guérison des malades dans un hospice à l'embouchure du Rhône, et c'est là qu'arrive Pierre, à demi-mort, au sortir d'un naufrage. Joyeuse réunion et éternel bonheur!

Comme réflexion finale, nous avons une note très humaine telle que Barbier n'en laisse entendre que fort rarement. Elle est de juin, 1834 il a vingt-neuf ans:

Je revoyais en imagination les deux figures de Pierre et de son ami se dessiner au milieu des fêtes et des tournois de la ville de Naples, et me voyant aller à souhaiter leur destin devant les belles jeunes filles que je rencontrais sur ma route, je me disais qu'il se pouvait qu'il y eût, pour moi, parmi elles, une douce Maguelonne; mon coeur y était tendrement disposé, mais, hélas! je n'avais plus les dix-huit ans et les grâces aimables d'un Pierre de Provence.

Barbier semble avoir passé beaucoup de temps en Provence dans cette année de 1834. En août se promenant entre Toulouse et Castel-Laudary il est témoin d'une scène dramatique entre des bohémiens qu'il rencontre. Il décrit la reine:

Cette femme qui avait bien la soixantaine, était vêtue d'une basquine noire à longs plis; sa taille élevée était encore droite et quoique sa figure brune fût très ridée, le feu qui brillait dans ses yeux annonçait en elle de la force et de l'intelligence; un mouchoir à raies rouges noué autour de sa tête laissait tomber de longs cheveux gris sur ses épaules...

En 1836 Barbier est allé avec sa mère à Boulogne-sur-mer; c'est de là qu'il rapporte l'épisode intitulé l'Album du Matelot. L'Angleterre l'attire à cette époque; il vient de la visiter, en 1835, et il pense pendant son séjour à Boulogne au pays qu'il voit à l'horizon:

J'avais emporté un Shakespeare, et, au bruit confus des flots, en vue des côtes blanches de l'Angleterre, je mettais en vers français le Jules César du grand poète breton.

Il est donc heureux de faire la connaissance d'un jeune matelot anglais qui lui montre son album de voyage, écrit et illustré pendant un voyage à la terre de Van Diémen. Le jeune auteur s'était intéressé à tout, et spécialement aux voyageurs, et Barbier croit assister à tout ce qui s'est passé pendant le trajet. Il voit incarné dans ce matelot le type national anglais:

Le matelot anglais peut être grossier, ivrogne, brutal, mais l'idée de Dieu et celle du devoir l'abandonnent rarement. Quand je lis la vie de Nelson, le héros de la marine anglaise, et je puis dire de l'Angleterre, car l'Angleterre, est un vaisseau, comme l'a fort bien dit le poète Alfred de Vigny, j'y retrouve au plus haut degré la confirmation de cette remarque%%..

Le mois d'après, en septembre 1836, Barbier se trouve en Flandre. Il visite la prison de l'abbaye de Loos, par une sorte de curiosité morbide:

La curiosité nous entraîne vers ces demeures terribles, et l'on veut voir si les êtres qui les habitent diffèrent, au physique, de ceux qui vivent librement à la clarté du jour.

C'est un certain M. Dobignie qui lui sert de cicerone; sans doute est-ce le père du beau-frère de Barbier, dont la famille est des environs de Lille.

Une promenade faite à la Chapelle de la Vassivière, en Auvergne, où Barbier a passé le juillet de 1837, l'a beaucoup impressionné. Il a mangé près de la chapelle dans une chaumière, où on lui a raconté la légende de la statue de la vierge de la chapelle, qui descend toute seule dans l'église du village dans la vallée, et y passer l'hiver, et revient avec le printemps sur les hauteurs!

L'histoire du Cabriolet de la Malle-Poste nous fournit la seule indication que nous ayons de l'existence d'un frère cadet de Barbier. Il s'agit de revenants dans une conversation entre le poète et le courrier en route pour Paris de Clermont-Ferrand, en cabriolet. Barbier est incrédule, et le courrier tâche de le convaincre par l'histoire d'un certain M. Comte de Paris qui avait une soeur malade dans une maison de santé. Une nuit il la voit entrer chez lui vêtue de noir, et faisant trois fois le tour de la chambre, s'approcher de lui: et le lendemain il apprend que sa soeur est morte, en effet, à l'heure où il l'a vue. Barbier y voit toujours la main de la coïncidente; sur quoi le courrier, trouve une histoire personnelle pour le convaincre.

Pendant les dernières guerres de l'Empire, comme courrier de cabinet il avait dû partir en Allemagne quelques semaines après la mort de sa femme. On l'a logé dans une chambre d'auberge où, deux jours auparavant, un voyageur était mort. Vers minuit quelque chose de blanc s'est élevé vers lui, il a appelé sa femme, il n'a pas eu de réponse; il a entendu trois cris, a cherché partout sans rien trouver, puis revenu à son lit il a senti une main passer le long de ses jambes jusqu'à ses genoux, sur quoi il s'est évanoui. Barbier n'est toujours pas convaincu; mais il ne laisse pas de raconter un incident personnel à sa famille:

J'avais un frère cadet, jeune homme charmant, fort aimé de moi, et plus encore de ma mère. Il mourut à l'âge de dix-huit ans d'une fièvre putride, et après une longue maladie. Depuis plusieurs jours on en désespérait, il ne répondait plus et son pauvre cerveau flottait dans les ombres de l'agonie. Ma mère, qui avait veillé à son chevet toute une nuit et un jour, voulut prendre un peu de repos, et se jeta tout habillée sur un lit placé dans une chambre voisine. Je restai près de mon frère. A trois heures du matin je me lève et vais voir si ma mère reposait encore. Je la trouve éveillée, et sur son séant, et sa première parole est celle-ci; Armand est mort! Je répondis:- Non, ma mère, non, tu te trompes. -Je dis qu'il est mort, je viens de le voir passer devant mes yeux comme un éclair. -Encore un coup, rassure-toi, mon frère est bien mal, mais il vit toujours. Et je l'embrassai en pleurant. Cependant elle se lève et me suit auprès du malade. Hélas! le pauvre enfant ne respirait plus et un froid glacial couvrait son visage et ses membres. Il avait expiré au moment où je l'avais quitté, la garde ne s'en était même pas aperçu; ma mère avait raison...

Barbier trouve une explication de cette apparition; ...le froissement du cristallin dans l'oeil produisant des clartés même dans l'ombre,... et il reste toujours incrédule.

Un voyage sur la Saône en septembre 1838 donne lieu à une conversation qui le frappe: il rencontre sur le bateau une religieuse qui arrive de Cayenne, et va à Montpellier, et le récit qu'elle fait de sa vie de religieuse-infirmière évoque la vive admiration du poète:.

En 1843 il est à Pornic où il fait la connaissance d'un médecin, et les deux font ensemble une excursion à la pointe de Sainte-Gildas.

Barbier devient de plus en plus croyant avec le passage des années; ce fait en mis en évidence par la conversation qui s'ensuit après leur rencontre avec une femme dont le médecin avait une fois sauvé la vie, et qui ne cesse pas de lui exprimer sa reconnaissance. Le docteur dit qu'elle ne fait qu'obéir à ses instincts, à la nature qui veut qu'elle se conserve pour ses enfants, mais Barbier affirme que Dieu aussi a sa part dans les sentiments de reconnaissance qu'elle vient d'exprimer.

Nous savons que Barbier s'est toujours intéressé aux chansons populaires: il existe une lettre de lui à Charles Chautard, mise par celui-ci en tête de son recueil de Chansons de métier et Chansons du Village (1.) Barbier admire le recueil, y trouvant beaucoup de finesse et une vraie compréhension de la vie et des besoins du peuple.

Je vous le répéterai, si les moeurs villageoises s'en vont, il faut, le plus possible, en laisser l'histoire.

Nous ne nous étonnons donc pas que Barbier soit allé, un jour qu'il était en vacances à Plombière en 1844, à la chasse aux chansons:

Si tous les amis des lettres, dit-il, avait cette pensée, dans leurs moments de loisir et de voyages à travers la France, on sauverait certainement de l'oubli bien des chefs-d'oeuvre de sentiment populaire.

Mais il est destiné à la déception cette fois; il trouve un garçon de huit ou dix ans à qui il demande de venir à son hôtel un soir avec ses soeurs. Les enfants arrivent, tout endimanchés, et avec un mélange de chansons de toute espèce, mais dont très peu sont anciennes:

On ne peut pas s'imaginer combien de chansons sans caractère ni sentiment vrai inondent les provinces. Les paysans préfèrent les vaudevilles de Paris à leurs anciennes ballades.

En 1847 Barbier a visité Etretat, où, dans une des nombreuses grottes des environs, il fait la connaissance d'un vieux garde-pêche qui y passe ses journées. On parle de Napoléon, et la conversation a dû se

transformer en argument, le vieillard étant un fervent admirateur de l'Empereur; nous savons l'opinion de Barbier! Le poète a réfléchi, en se couchant, à tout ce qu'on lui a dit: la conversation l'a vivement frappé et nous pensons à son fameux iambique en lisant ces réflexions:

Cet homme, quel était-il? un de ces météores terribles qui passent dans le ciel des nations et pèsent d'un poids immense sur la destinée des peuples. Ce n'est pas seulement dans le petit coin de la France que l'astre napoléonien fit sentir son ardeur, mais dans le globe entier qui fut rempli de son bruit et de son action. Que de milliers d'êtres, pendant quinze ans, l'ont encensé et adoré; que de milliers aussi l'ont maudit et exécré! Et, tout compte fait, qu'a-t-il fait? Le brûlant soleil n'a pas corrompu et dévoré plus d'âmes qu'il n'en a fécondé et réjoui?

En 1852 Barbier est à Amboise; une scène à laquelle il assiste dans la forêt de Montrichard donne lieu à des réflexions sur la prière. Il voit passer devant lui l'émir Abd-el-Kader avec sa suite; c'est la fin de leur chevauchée journalière, et ils s'agenouillent tous ensemble devant le soleil couchant, formant un tableau émouvant.

Un être humain en prière, quand il n'est pas un idiot ou une pure machine, a toujours été pour moi l'objet du plus grand intérêt.... qu'on appelle la prière une illusion sonore et plaintive du cerveau, une vaine mêlée de mots sans portée et sans conséquence, cela se conçoit chez les négateurs de Dieu....mais pour ceux qui y croient et admettent leurs relations, n'est-elle pas une réalité bienfaisante?

En 1869 Barbier est allé dans les Pyrénées avec une jeune fille malade. Il la quitte un jour pour faire une excursion à Saint-Savin, et il nous fait la description du paysage par lequel il passe:

Bientôt nous atteignîmes la fin de la gorge, et un magnifique panorama se déroula devant nous; c'était le val d'Argèdes. La petite ville, à droite, s'étalait paisiblement au bord du gave et au milieu des plus fraîches prairies, le soleil inondait l'azur et dorait chaudement les blancs nuages qui s'y balançaient. On semblait échapper aux sombres escaliers d'un puits dantesque, et arriver à la pure lumière des régions du Paradis.

Toute cette région le charme à un tel point qu'il pense un moment venir y habiter; et l'idée lui vient

...qu'un conservatoire de musique, habilement dirigé, serait aussi bien placé au château de Miramont que sur le ruisseau bourbeux du faubourg Poissonnière...

Dans l'anecdote finale, qui est de date assez récente, (1872,) Barbier rapporte une histoire qu'on lui a racontée pendant un séjour dans la région du Loiret, chez la famille Dentu. C'est la légende de Sainte-Emerantienne, qui, attaquée dans la forêt par trois bûcherons ivres, s'est jetée dans une fontaine à laquelle on a attribué depuis des qualités curatives. Barbier se moque de la superstition qui s'y attache; mais l'histoire et son raconteur l'amusent; et de même son raconteur, le vieux jardinier des Dentu, lui sert de guide à un endroit également intéressant, au monument élevé à un soldat turc tué pendant la guerre franco-allemande. Barbier fait un dessin du monument, et le met en tête de l'anecdote.

Ainsi se termine le volume. Si ces petites anecdotes ne servent à rien d'autre, du moins réussissent-elles à nous révéler certains aspects de la personnalité de Barbier; son intérêt dans le curieux et l'original; son habitude de parler librement aux gens qu'il rencontre en voyage; son admiration du grandiose dans la nature; la méfiance de la superstition qui persiste en lui, même jusqu'en 1872. C'est dans ces vues sur l'homme que réside le principal intérêt des Histoires de Voyage: il y a là une simplicité, parfois une naïveté, qui a son charme. Certaines histoires témoignant d'une foi dans un Etre suprême sympathisant avec une race humaine dont la vie n'est que trop souvent rendue malheureuse par "l'oppression des hommes et des choses." Les réflexions personnelles qui se mêlent de temps en temps à ces anecdotes sont d'autant plus intéressantes qu'elles ne dérivent que de l'intérêt que porte le poète-voyageur à toute ce qui est des hommes et du monde. C'est un humaniste au vrai sens du mot.

Le volume a moins de valeur au point de vue littéraire; la prose de Barbier manque surtout de cette énergie qui avait marqué les

les Iambes; on lit trop souvent des épithètes banales, des conversations sans vie, des platitudes ternement exprimées; la prose de Barbier, en somme, n'a jamais égalé sa poésie.

Une des meilleurs preuves qu'il y ait de l'éclectisme littéraire de Barbier, c'est ce petit ouvrage, recueil de traductions et d'adaptations, tiré à trois cents exemplaires en 1862, l'année même de la mort du poète. Pour ces études, le poète trouve partout des sources d'inspiration, dans toutes les littératures, dans tous les genres de la poésie. La préface nous le promet:

Dans notre longue vie d'écrivain, une de nos plus douces occupations a été la lecture des poètes, non seulement ceux de l'antiquité classique, mais encore ceux des pays étrangers, du vieil Orient ou de l'Occident moderne. Toutes les fois qu'une pièce de vers, un fragment de poème, nous charmaient et nous émouvaient, nous ne pouvions résister au plaisir de les faire passer dans notre langue et, alors, selon la portée de nos connaissances, nous les traduisions strictement de l'original, ou nous les imitions ou même nous n'en prenions que l'inspiration. En tâchant de conserver le plus possible quelque chose de la vigueur, de la grâce et même de la forme du maître. C'est ainsi que, sans esprit de système et presque à l'aventure, s'est formé ce petit recueil. On peut trouver de semblables essais de traduction et d'imitation dans l'oeuvre de presque tous nos poètes, depuis Ronsard jusqu'à nos jours.

Le poète s'inspire d'abord des Latins, imitant de Tibulle un Hymne à la Paix et traduisant de Stace l'histoire d'Achille et Déidamie. Ensuite nous avons la fameuse traduction de la fameuse ode à A

Quintus Dellius d'Horace:

Souviens-toi de garder toujours une âme égale
 Dans le malheur et si la fortune s'installe
 Près de toi, ne vas point par trop t'enorgueillir!
 O Dellius, tu dois mourir!

Les vers français manquent, forcément, de la précision du latin:

Aquamemento rebus in arduis
 Servare mentem, non secus in bonis
 Ab insolentia temperatam
 Laetitia, morituro Dellii.....

Une traduction de Virgile, Didon aux Enfers, est assez exacte. Il y a un endroit où les vers français arrivent presque à égaler la beauté des vers latins:

Dès qu'il l'eut reconnu à travers l'ombre obscure,
Ainsi que quelque'un voit ou croit voir la figure
De la lune au début de son cours et sortant
D'un nuage, il pleura...

Mais que la fin est faible!

Et le héros, ému d'une fin si cruelle,
Longtemps la suit des yeux, pleure et gémit sur elle..

à côté du Virgile:

ne minus Aeneas, casu perduſsus iniquo,
Proſequitur lacrymans longe, et miſeratur euntem..

Barbier s'inspire ensuite de Lucrèce pour La Vache de Lucrèce, en traduisant la description de la vache qui a perdu son veau. (I.)
C'est une traduction fort libre, presque une paraphrase de l'original latin. Suit une paraphrase d'une Satire de Virgile, qui est assez courte pour que nous la donnions en entier, et dont le premier vers vaut tout le reste:

Quand le boeuf à pas lents a labouré la plaine,
A d'autres le blé des sillons;
Quand l'abeille fervente a fait la ruche pleine,
A d'autres le miel des rayons;
A d'autres les beaux nids que l'hirondelle vive
Maçonne pour dormir le soir;
A d'autres les baisers qu'une bouche naïve
Sur vos yeux devait laisser choir;
A d'autres le gibier qu'un pauvre chien de chasse
Tout un long jour a pourchassé;
A d'autres le profit des rimes qu'on enlace;
A d'autres ce qu'on a pensé.

On s'attend à ce que le poète des lambes ait bien connu Juvénal, et dans le poème qui suit il s'inspire à d'idées chères au poète latin; il compare d'abord l'époque de Juvénal à la sienne; elle est:

.....plus semblable au nôtre
qu'on ne pense....

I. De Rerum Natura. II. 352-366.

Puis il s'en prend au luxe, cause de tous les crimes, terminant:

O puissant Juvénal, telle était l'hyperbole
Que sur Rome lançait ta mordante parole;
Et c'était justement qu'ainsi tu la navrais
Car le feu du barbare et sa chute étaient près.

Quittant la poésie latine, le poète se tourne vers le nord, et traduit "librement" l'Invocation au Soleil d'Ossian. On ne peut pas dire que Barbier réussisse à ratztraper l'atmosphère créée par Macpherson; ce que nous avons ici, c'est plutôt un hymne au soleil qui pourrait figurer parmi les Chants civils et religieux. (1.) Le gaélique inspire Barbier encore une fois dans le poème qui suit, composé d'après une poésie du temps d'Edouard Ier. Intitulé Pendant une Massacre de Bardes, le poème est un vâgoureux appel aux bardes de mourir plutôt que de succomber à la tyrannie; chaque strophe a pour vers final:

Jamais les fils du chant ne vivront dans les chaînes...

Pour Monsieur Van Tieghem ces deux études sont également mauvaises.

..Où le poète était encore, enfant, ou il n'était plus lui-même quand il écrivait ces choses. (2.)

Passant ensuite à la poésie suédoise, Barbier imite le chant d'un pirate: L'Amour de la Mer. Puis après les pays du nord, c'est d'ancienne littérature de France qui l'attire; il transpose d'abord une chanson bretonne, Le Vin des Gaulois et la Danse des Epées, qui a pour refrain

Feu, feu, feu, fer et feu; feu, feu, feu, fer et feu!
O terre, ô chêne, ô flot; terre, chêne et flot bleu! (3.)

Il donne ensuite une version de la Mort d'Olivier de la Chanson de Roland, dans laquelle il a su conserver la naïveté de l'original, comme en témoigne le morceau que nous citons ici:

1. Monsieur Van Tieghem dans sa thèse érudite sur Ossian en France (Paris, 1917) s'est plu à ignorer tout ce qu'il peut y avoir de beau dans cette invocation et à citer des vers épars qui ne valent certainement pas grand(chose). 2. Idem, Page 787.

Olivier sent venir le noir moment;
 Ses deux yeux vont dans sa tête tournant;
 Il perd l'ouïe et la vue et mettant
 Pied sur la terre il s'y couche de flanc.
 Là, confessant ses péchés clairement,
 Il joint ses mains et dit en les haussant:
 Dieu, donnez-moi le paradis riant,
 Bénissez Charles et douce France autant
 Et par-dessus tout le monde Roland!
 Le coeur lui manque, et, sa tête tombant,
 De tout son long sur le sol il s'étend,
 Ah! c'en est fait, il est mort maintenant.
 Auprès de lui pleure et gémit Roland.
 Jamais n'oirrez un homme plus dolent.

Aoi.

De François Villon il "arrange et rajeunit " une ballade, non pas une des meilleures ni des plus connues. La première strophe est typique:

Qui veut en amourette
 Devenir vite heureux
 Doit être généreux
 Et porter riche aigrette.
 Ce que dames émeut,
 C'est train de seigneurie,
 Mais, par Sainte-Marie,
 N'a pas ce train qui veut!

Le moyen-âge inspire toujours Barbier dans l'Esprit des Faux, imité du vieil allemand: la poésie allemande est aussi la source des six poèmes qui suivent, dont Scène d'Eté, ins^pirée de Goethe, qui inspire aussi Vanitas Vanitatum; ce dernier rappelle un peu Villon et la Pléiade également, par le sentiment de sa strophe finale:

Maintenant je ne pense à rien;
 Aussi le monde m'appartient;
 Tout fuit, chanson, bonne chère;
 Resté le plus mauvais du vin;
 Buvons-en la goutte dernière!

La ballade du Chevalier Toggenbourg, est imitée de Schiller; Nuit d'Eté, de Betty Paoli, pseudonyme d'Elisabeth Glück, est une légère poésie amoureuse du genre des Rimes Légères.

De Mickiewicz, qu'il a connu et admiré, Barbier s'inspire dans le sonnet La Tempête, qui est de qualité très inégale. Il rappelle encore une fois la poésie polonaise dans Le Chant de Kornély imité de C.

Ayujeski, poète tué dans l'insurrection polonaise de 1863. C'est le cri que les Polonais jettent vers Dieu, car malgré leurs malheurs, ils refusent de perdre leur foi. Ils vaincront finalement, disant-ils, et auront leur liberté.

Nous savons déjà que Barbier a bien connu et apprécié la poésie anglaise. Il a été, en effet, un étudiant fort érudit de Shakespeare et s'est souvent plu à en traduire plusieurs passages. Voici d'abord "All the world's a stage," en alexandrins. On sent tout de suite que c'est la forme de l'alexandrin qui gêne cette étude. Le poète est obsédé par les nécessités de la rime, et forcé de donner quatre vers français à une idée que le poète anglais a pu exprimer en deux; par exemple:

Après lui, vous voyez le jeune homme amoureux,
Chaud comme une fournaise, il étale ses feux
Et chante nuit et jour une chanson dolente
Faite sur le sourcil de sa superbe amante.

Que d'idées inutilement ajoutées!

Dans le vers "One man in his time plays many parts," "in his time" devient "...dans le cours long ou brève de la vie." Et voici l'écolier:

Ensuite l'écolier apparaît dans la lice;
Les yeux toujours en pleurs et frais comme un matin
De printemps, il se traîne, un petit sac en main,
Telle que le limaçon à la démarche molle
Lentement, tristement, jusqu'au seuil de l'école...

(Et malgré toute cette préoccupation avec les rimes, elles ne sont pas bonnes, remarquons "matin, main; molle, école.")

Qu'on regrette le

His youthful hose, well saved, a world too wide
For his shrunk shank...

de Shakespeare dans la version de Barbier:

Le sixième âge monte, avec un front plus gris,
Un maigre corps flottant en de trop grands habits...

Il a bousse au côté, sur le nez des lunettes,
 Et ne laisse tomber que des notes fluettes,
 Un aigre sifflement, un fausset enfantin
 D'un gosier qui jadis tonnait comme l'airain...

Mais blâmons moins Barbier que la forme qu'il a adoptée. Dans le sonnet qui suit, version française du sonnet lxxvi de Shakespeare, il reste plus fidèle à son modèle. Il garde la forme anglaise du sonnet, trois quatrains et un couplet final. La critique shakespearienne des vices du monde est ^{le} fidèlement rendu, et le dernier couplet nous paraît assez heureux:

Oui, las de tout cela, je finiraismes jours,
 N'était que de mourir c'est-à-dire quitter mes amours.(1.)

Dans L'Invocation au Sommeil, qu'il traduit d'Henry IV (I, Acte III, Scène I.) Barbier revient à l'alexandrin; il débute assez bien, mais son vers

Et dans l'oubli des maux ne plonge plus mes sens...
 ne saurait rendre la beauté de l'anglais:

And steep my senses in forgetfulness...

Au reste on pourrait appliquer les remarques sur la traduction de As You Like It. On se demande pourquoi Barbier n'a pas fini le passage. Il a complètement omis la fin si connue:

Then happy now, lie down!
 Uneasy lies the head that wears a crown...

Après Shakespeare il se met à traduire Milton. Nous avons d'abord une traduction libre de la Song on May Morning, que Barbier appelle Salut au Printemps. Le Sonnet de Milton qui suit est supérieur. Barbier savait faire les sonnets. Sa traduction n'est pas littérale, mais il y a des parties très bien faites, par exemple ce vers:

Calme, je marche droit et ne perds point l'espoir.

1. Ce poème a figuré dans la contribution de Barbier au second Parnasse Contemporain.

et le tercet final:

Ce penser me soutient, et, seul, guidant ma vie,
Par le fracas du monde et dans sa comédie,
Me contente le coeur jusqu'en la cécité.

Suit une version de La Rose Mouillée de Cowper; et ensuite deux versions de Burns, qui font penser tout de suite à la traduction de l'oeuvre complète de Burns par l'ami et collaborateur de Barbier, Léon de Wailly. Barbier a traduit John Anderson, my Jo, John, et On a Wounded Hare. Nous avons comparé les versions des deux poètes; celles de Barbier sont plutôt des paraphrases, comme il arrive si souvent, bornées par les exigences de la rime et du rythme; De Wailly, par contre, traduit littéralement, sans rime; on pourrait écrire sa version comme un passage de prose. Cependant nous croyons que c'est lui qui a le mieux retrouvé l'esprit du poète écossais, --en tant qu'on puisse reproduire Burns dans une langue étrangère.

Barbier a beaucoup admiré Byron, on le sait par son poème de Westminster; sa version des Derniers Vers de Byron est plutôt une paraphrase: voici les deux dernières strophes:

Pourquoi vivre, si tu regrettes ta jeunesse?
N'as-tu pas devant toi les plaines de la Grèce,
La terre de l'honneur et d'une belle fin?
Debout! à la bataille et dans sa rouge ivresse
Finis ton douloureux destin!

Cherché ce qui souvent est aux champs de ce monde,
Moins cherché que trouvé, cette fosse profonde,
Où du brave sans vie on enferme les os; (1.)
C'est pour toi le meilleur....vois, regarde à la ronde,
Prends ta place et fais ton repos....

Une version intéressante de Longfellow termine les traductions de poèmes en langue anglaise. Voici quelques-unes des strophes les plus connues dans l'original:

Les ombres de la nuit tombaient vite sur terre
Au moment où passait dans un village alpin

1. Cf. l'anglais: a soldier's grave...!

Un jeune homme portant à travers cèdre et pin
Et neiges et glaçons une blanche bannière
Avec cette devise en brillant caractère:
Excelsior!

Ne tente pas la passe⁴, ô voyageur, arrête!
Lui crie un bon vieillard! l'orage sur ton front
Va fondre, le torrent qui mugit est profond,
Prends garde! Mais la voix toujours plus forte et nette
Et semblable au clairon retentit et répète:
Excelsior!

Prends garde aux rameaux ^{secs} des pins quand l'ombre gagne
Surtout crains l'avalanche au terrible pouvoir!
Tel fut du paysan inquiet le bonsoir
A l'ardent voyageur poursuivant sa campagne
Et ce mot retentit au loin sur la montagne:
Excelsior!

C'est ensuite la littérature italienne qui fournit à Barbier des études de traduction. Il commence par une chanson napolitaine, Le Rêve du Pêcheur, puis il traduit de Franco Sacchetti une idylle du quatorzième siècle, Les Cueilleuses de Fleurs. On sait que Barbier a été un fervent admirateur de Dante. Voici une version de l'épisode des amants de Rimini. Nous avons comparé sa version avec celle d'Antoni Deschamps, que Barbier, lié avec Deschamps comme il était, n'aura pas manqué de lire. (1.) La traduction de Deschamps est à certains égards plus fidèle, mais lui aussi ajoute ou omet une idée çà et là. Voici ses premières vers:

Comme au tomber du jour deux colombes fidèles
Volent à leur petits, battant l'air de leurs ailes,
Ainsi vinrent à nous ces esprits malheureux,
Tant mon appel touchant eut de force sur eux!

L'esprit général de la version de Deschamps est plus dantesque que dans celle de Barbier; bien que Deschamps fasse souvent de graves omissions d'idées que Barbier amplifierait, un vers de Deschamps suffit comme ne suffiraient pas dix de Barbier à nous rappeler la concision de Dante: par exemple:

1. Divine Comédie, 1829. in-8°.

Barbier: Amour nous conduisait à la même souffrance,
La même mort.....

Deschamps: Amour nous a conduits tous les deux au trépas...

Malgré certaines ressemblances nous croyons que la traduction de Barbier est indépendante de celle de Deschamps. C'est probablement par Deschamps que Barbier a d'abord connu le poème de Dante; avant son premier voyage en Italie il ne parlait pas bien l'italien, Mais il est probable que cette traduction date d'une époque beaucoup plus récente, époque où il connaissait assez bien l'italien pour le traduire indépendamment.

Barbier a conservé le plan de rimes de Dante, des strophes de trois vers, rimant a,b,a,. Mais les exigences de la rime et du vers alexandrin empêchent que la traduction soit tout à fait exacte. Il y a parfois quelque chose d'omis, parfois quelque chose d'ajouté. Voici les deux premières strophes: nous soulignons ce qui est ajouté:

Comme deux blancs ramiers que leur désir entraîne
D'un coup d'aile volent à leur doux nid,
De même, hors du groupe où Didon, triste reine,

Souffrait, ces deux damnés que la tendresse unit
Arrivèrent à nous au travers de l'air sombre,
Répondant à l'appel que notre voix leur fit. (1.)

Nous trouvons quelquefois des périphrases regrettables; "la terra dove nata fui " devient:

Le sol où Dieu m'ouvrit les yeux à la ~~ma~~ lumière.....!

La traduction française de

.....Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria....

n'a pas la beauté de l'italien:

....Il n'est pas de plus grande douleur
Que de se rappeler dans ses jours de martyre
Le temps; qui fut heureux....

1. Dante: Quali colombi, dal disio chiamate,
con l'ali alzate e ferme al dolce nido
Vengon per l'aer dal voler portate....

Barbier n'a pas traduit tout le chant; sa version se termine par le récit de Francesca. Voici la fin de sa traduction:

Quand nous vîmes au point de la tendre lecture
Où l'amant imprima sur le souris charmant
De l'amante un baiser, celui que Dieu torture,

Mais que rien ne saurait me ravir maintenant,
Tout tremblant, se pencha sur sa bouche...l'ouvrage
Fut notre Galéhaut en ce fatal instant,

Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

Un sonnet de Michel-Ange sur Dante est son prochain essai.

Descendu de ce monde au déjour ténébreux,
Dante vit de l'enfer les royaumes rebelles
Et, vivant, jusqu'aux cieux montant avec les ailes
De l'âme, il nous en fit le récit merveilleux.

Astre aux puissants rayons, il découvrit aux yeux
Des mortels aveuglés les choses éternelles
Et reçut pour le don de tant de clartés belles
Le prix que trop souvent l'on donne aux plus fameux.

Sa grande oeuvre fut mal accueillie et comprise
Ainsi que l'amitié vive qu'il avait mise
En un peuple du juste ennemi résolu.

Ah! que ne suis-je né pour un destin semblable!
J'eusse au sort le plus doux et le plus enviable
Préféré son exil amer et sa vertu. (1.)

Barbier adopte encore une fois la forme du sonnet dans l'heureux Déclin, traduit sur un sonnet du Tasse. Puis se tournant vers la poésie italienne de son époque, il traduit librement la description de l'Infini de Leopardi; un de ses vers:

La majesté du silence infini...

est magistral, avec ses réminiscences de Pascal. Sainte-Beuve aussi a fait une version de ce poème(2.) que nous avons cru pouvoir étudier à ce propos. Celle de Barbier est plus longue. Barbier a beaucoup ajouté à l'italien, mais il nous semble qu'il a conservé plus de vraie poésie qu'on n'en trouve dans la version plus concise

1. Ce sonnet a paru dans le second Parnasse Contemporain.

2. R.D.M. 15 sept. 1844. Page 932. Poètes modernes de l'Italie.

de Sainte-Beuve. Barbier abandonne en partie l'alexandrin:

Chers ~~monts~~ m'ont toujours été ce talus solitaire,
 Et cette haie en verte frondaison
 Qui, formant un obstacle au jeu de ma paupière
 Entièrement me cachent l'horizon.
 Assis et regardant ce rempart, j'imagine
 Bien au-delà des espaces sans fin,
 Des silences que rien n'interrompt, ne domine,
 Des cœurs pleins d'un effroi souverain.
 Et tout en écoutant le vent dans le feuillage
 Pénétrant fort ou glissant à demi
 Je m'en vais comparant à son vain babillage
 La majesté du silence infini.
 Alors l'éternité revient à ma pensée,
 Avec ses jours morts, éteints à jamais,
 Et je me dis: qués sont, sous son onde glacée,
 Tous les grands bruits que les siècles ont faits?
 Dans cette immensité je m'abîme et me noie;
 Pour en sortir je ne fais nul effort;
 Au contraire je sens même une douce joie
 A naufrager dans cette mer sans bord.

C'est dans un article sur les poètes contemporains de l'Italie que Sainte-Beuve trouve l'occasion de traduire Leopardi. Il garde la forme de l'alexandrin:

J'aimai toujours ce point de colline déserte,
 Avec sa haie au bord, qui clôt la vue ouverte,
 Et m'empêche d'atteindre à l'extrême horizon.
 Je m'assieds; ma pensée a franchi la buisson;
 L'espace d'au-delà m'en devient plus immense,
 Et le calme profond et l'infini silence,
 Me sont comme un abîme; et mon cœur bien souvent
 En frissonne tout bas? Puis, comme aussi le vent
 Fait bruit dans le feuillage, à mon gré je ramène
 Ce lointain de silence à cette voix prochaine;
 Le grand âge éternel m'apparaît, avec lui
 Tant de mortes saisons, et celle d'aujourd'hui;
 Vague écho. Ma pensée ainsi plongé à la nage,
 Et sur ces mers sans fin j'aime jusqu'au naufrage.

Un Premier Trait du Cid est imité du Romancero. Barbier a choisi l'incident qui décrit comment Don Diègue décide lequel de ses enfants est digne de le venger. Du portugais de Camoëns il s'inspire pour l'élégie qui suit. Nous ne savons si Barbier lisait le portugais; de toute façon Camoëns avait été beaucoup traduit en français pendant

le dix-neuvième siècle. Les trois poèmes qui suivent sont imités du persan, de Jaumi, de Hafiz et de Sadi. (1.) Ce sont des poèmes d'un lyrisme léger: le premier décrit Le Réveil de la Sultane par un beau matin parfumé. Le Chant du Buveur exprime la même idée que le

Rubaiyat d'Omar Khayyam:

Tout n'est que nuage ici-bas,
Illusion qui fait nos pas;
Ainsi donc, aux corps déliés,
Aux parfums blancs et roses,
Borne tes vœux sans espérer
Jamais comprendre et pénétrer
La sainte obscurité des choses!

Suit une courte odelette, Pluie de Printemps, imité d'un poète chinois; du chinois aussi vient La Plainte des Soldats, imitée du poète Thou-Fou, d'après la version de Harvey Saint-Denis. Les trois études qui suivent sont inspirées de la Bible, Nous avons d'abord une imitation (fort amplifiée) du premier psaume. Comparons les deuxième et troisième strophes avec la version biblique. La forme poétique n'a pas rendu plus belle la prose de la Bible:

Mais heureux qui se plaît aux lois de l'Eternel
Tellement qu'absorbé dans les choses du ciel
Nuit et jour il médite
La parole donnée au Sina tout en feu
Et par la forte main du prophète de Dieu
Sur les tables écrites!

Il sera comme l'arbre auprès des vives eaux
Qui rend dans la saison des fruits nombreux et beaux,
Et dont le vert feuillage
Toujours touffu, toujours frais et renouvelé,
Ne laisse jamais voir de son bois désolé
Le stérile branchage...

La paraphrase de la Lamentation de Jérémie est si bien faite que nous croyons pouvoir la citer en entier:

1. Nous n'avons pas trouvé de traduction de Jaumi dont Barbier ait pu se servir; de Hafiz il n'y a pas de traduction française avant celle de A.L.M. Nicholas en 1898; peut-être Barbier a-t-il eu accès à une traduction anglaise ou allemande. Quant à Sadi, la seule traduction française antérieure à 1882 que nous ayons pu trouver est de 1834.

Près des fleuves de Bab~~la~~ assis les yeux tout en pleurs;
Nous songions à toi, Sion, et muets dans nos douleurs

Nous laissions nos harpes pendre aux saules verts du rivage:
Alors nos vainqueurs ont dit, pour railler notre esclavage:

Chantez des airs de Sion! Ah! comment pouvoir chanter
Le saint nom de Jéhovah sur le sol de l'étranger?---

O chère Jérusalem! que ma langue soit flétrie
Et ma main froidie et séchée avant que mon coeur t'oublie!

Non, jamais aucun de nous point ne cessera de voir
En toi le champ du salut et l'étoile de l'espoir!

O Babel! heureux qui, te rendant nos misères,
Prendra tes petits enfants et les broîra sur les pierres.

Finalement, en fait d'inspiration biblique, Barbier imite d'une vieille
Bible du dix-septième siècle un fragment du Cantique des Cantiques.

Il trouve des phrases fort jolies:

Je suis la rose de Sâron,
Le muguet odorant qui croît dans le vallon...

et bien que la simple et légère gaîté printanière de l'original ne
soit plus la même dans les alexandrins de Barbier, elle est cependant
assez heureusement interprétée:

Car l'hiver a quitté les fonds de la vallée,
Et pour longtemps du ciel l'onde s'est écoulée.

Partout croissent des fleurs, aux prés, sur les buissons,
Et comme elles partout renaissent les chansons:
Et dans tout le pays vert de familles nouvelles
Retentit doucement la voix des tourterelles.

Le figuier a poussé déjà ses premiers fruits;
Les vignes sont en grappe et leurs grains élargis
Répandant dans les airs une odeur ravissante
Laisse, laisse ton lit, ma belle languissante!

Les travaux arabes de M. Fulgence Fresnel inspirent Barbier dans
les trois poèmes qui suivent. Les traductions en question se trouvent
dans les Lettres sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme(1.) du
même Fresnel. Les versions de celui-ci sont en prose, Barbier les a

transposées en vers. D'abord il donne une poésie arabe de l'époque avant Mahomet, La Mort de Sakhar, étude que Barbier a publiée dans le second Parnasse Contemporain en 1871. Au Désert exprime les adieux au monde de Schanfara, le coureur, qui s'en va vivre au désert. On a assez comploté contre lui; il veut désormais vivre en paix.

C'est de la poésie indienne que Barbier s'inspire ensuite, d'abord pour une série de Paysages, Intérieur de Forêt, L'Illusion, La Tempête, Epitaphe Sanscrite. Il ne donne de source que pour le deuxième qui est d'Amarou. Ce sont de courtes études que ces paysages dans grande valeur poétique. Le Sacrifice de Sita est "imité de la traduction latine d'Eschoff," selon Barbier. C'est probablement une version du Bhagavata-Purana---nous n'avons pu la trouver.

Tout le reste du recueil s'inspire de la littérature grecque. D'abord Barbier imite de Platon une courte Prière Socratique dans laquelle le poète implore les dieux de lui accorder la beauté de l'âme plutôt que celle du corps. Le Berger de Moschus respire une beauté pastorale rafraîchissante. L'étude Les Larmes de Cypris est traduite librement du poème de Bion, décrivant les lamentations sur la mort d'Adonis. Barbier ne rend que celles de Cypris. Elle se jette sur le corps mort d'Adonis, le priant de se réveiller. Que pourra-t-elle faire sans lui? Bien qu'elle soit déesse, elle n'y peut rien. Perséphone l'a vaincue cette fois. Comme poésie cet effort de Barbier ne vaut pas grand'chose; mais remarquons ce vers:

Tu voles sur les bords de l'onde ténébreuse..
vers tout racinien dans sa sonorité et son équilibre harmonieux.

De Tyrtée, à quel Barbier a été si souvent comparé par les critiques, il traduit une Eloge à la Valeur; il est intéressant de noter qu'il l'a traduite en iambes. Il n'y a pas à en douter, avec

la forme du sonnet celle de l'iambe est la forme où excelle Barbier. Il réussit à lui donner une vigueur et un entrain qui emportent le lecteur :

Jeunes gens, apprenez à bien agir en guerre;
Des braves imitez les faits;
Sous votre bouclier ne restez pas arrière,
Loin du bruit et du vol des traits!

.....
Erappez, casque sur basque, aigrette sur aigrette,
Pied contre pied, sein contre sein,
Luttez et pique ou glaive, en vigoureux athlète,
Zrâc! Arrachez l'arme de sa main...

Homère inspire Barbier dans la partie de l'Illiade qui décrit les adieux d'Hector à Andromaque et à leur fils. Barbier traduit la scène en alexandrins. Les deux morceaux qui suivent sont des essais dramatiques, traduits d'Aristophane et d'Euripide. D'Aristophane nous avons un fragment de la comédie de Plutus. On se demande pourquoi Barbier l'a traduit en vers de dix syllabes; peut-être pour donner au morceau la légèreté qu'exige le genre comique. De la comédie Barbier passe à la tragédie et traduit toute la scène de la mort d'Alceste d'Euripide. On remarque une variété de rythmes, d'abord une strophe et anti-strophe dans lesquelles Alceste et Admète se plaignent de leur malheur et implorent la pitié des dieux. Les deuxièmes strophes et anti-strophes sont écrites en iambes; Alceste voit déjà la barque de Charon, et Adès qui la regarde d'un oeil terrible. Suit une épode, écrite en vers octosyllabes; et le reste du morceau est en alexandrins

L'essai final consiste en des pensées traduits de Pindare. Nous donnons tout le morceau, qui n'est pas long:

Homme qui passes sur la terre,
Qu'est-ce être ou ne pas être? Ta vie est un instant;
C'est le rêve d'une ombre, encor n'est-il brillant
Et doux qu'autant que Zeus y répand sa lumière.

Tout ce qu'on entreprend au rebours de nature
Et l'on fait sans souci de la divinité
Est oeuvre secondaire et de faible structure,
Peu digne de passer à la postérité.

La Mort de Barbier.

En 1880 et 1881 la santé de Barbier déclinait visiblement; c'était en 1880 un vieillard de soixante-quinze ans qui avait vécu pendant les trois quarts d'un siècle fort troublé. Selon Edouard Grenier, (1.) ce fut à la fin de 1881 qu'il se rendit à Nice pour réchauffer au soleil du Midi son sang refroidi. Il fut accompagné de Madame Hous-Olivier, à qui s'occupa de lui jusqu'au dernier moment.

A la même époque Victor de Laprade était malade à Cannes: des nouvelles officielles de l'état de santé des deux écrivains parvinrent de temps en temps à l'Académie française. Le 14 février 1882, jour même de la mort de Barbier, parut le matin dans le Moniteur Universel une note à ce sujet:

L'Académie française a reçu des nouvelles officielles de la santé de MM. de Laprade et Barbier. Les deux malades vont beaucoup mieux, M. de Laprade est en voie de guérison. Quant à M. Barbier, l'air de Nicé lui fait beaucoup de bien.

Les nouvelles officielles avaient été trop optimistes. Depuis quelque temps Barbier lui-même savait que sa fin était prochaine. Grenier nous décrit une visite qu'il fit au vieux poète la veille de sa mort.

Il savait son état, et il m'en parla avec la simplicité et la sérénité d'un vieux sage.

Tout malade qu'il était, il pensait à Laprade, et lui envoya par Grenier des mots pleins d'affection et de sympathie;

Dites-lui que jusqu'au dernier moment je l'ai aimé, et ce dernier moment est venu.

Cette preuve d'amitié est d'autant plus touchante que Laprade lui-même, quand Grenier alla le voir, le jour de l'enterr^ement de Barbier, fit pareille preuve d'affection. Ne sachant pas que Barbier était déjà mort, car il était lui-même trop malade pour que Grenier eût osé le

lui annoncer, il dit à celui-ci :

Vous irez voir Barbier à Nice, j'espère qu'il va mieux que moi. Nous ne nous verrons plus, sans doute, car je suis condamné. Faites -lui toutes mes tendresses et dites-lui que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment.

En effet, il ne survécut à Barbier que d'une année.

Dans ce même récit, Edouard Grenier fait la louange des soins infatigables de Madame Hons-Olivier, qui avait quitté Paris, son mari et ses enfants pour alléger les derniers jours de son vieux parrain. Barbier semble avoir depuis longtemps adopté cette famille Dentu-Hons-Oliviers comme la sienne. S'étant éloigné de la famille de sa soeur, comme il paraît, et restant sans femme et enfants lui-même, il avait adopté ou plutôt il s'était fait adopter par la famille de son ami Edouard Dentu; il se rendait chez eux fort souvent, à Paris, et dans leur propriété de campagne à Mons-Athis; et ce fut lui qui devint parrain d'une fille de la famille, qui se maria avec M^r. Hons-Olivier. Il existe toujours à Paris des membres de la famille Hons-Olivier, que nous avons eu l'honneur de connaître. C'est chez eux que se trouve une bonne partie des lettres, des tableaux, des meubles même qui ont appartenu au poète; c'est un vrai musée Barbier. Ce qui nous a été surtout précieux, c'est le témoignage verbal que nous avons pu obtenir de Madame Hippolyte Hons-Olivier, belle-fille de la Madame Hons-Olivier dont nous avons fait mention. Madame Hippolyte Hons-Olivier a été liée avec les familles Dentu et Hons-Olivier avant son mariage même, et se rappelle avoir vu Auguste Barbier chez les Hons-Olivier quand elle était encore petite fille.

Le dernier jour/et/ arriva le 14 février, 1882, la dernière heure à sept heures du matin, selon l'acte de décès. (1.) Dans l'écrit

1. Déposé aux Archives de la Mairie de Nice:

Acte de décès de Barbier, Henri Auguste, chevalier de la Légion d'honneur....décédé à Nice, rue Jenny, à 7 heures du matin.....

testamentaire qui contient la profession de foi faite par le poète avant sa mort, il avait ~~exprimé~~ exprimé le désir que ses obsèques eussent lieu à l'église de sa paroisse, Saint-Germain-des-Prés, et c'est là qu'elles furent célébrées. Nous en trouvons le récit dans la plupart des principaux journaux de l'époque, (la mort de Barbier avait éveillé plus d'intérêt qu'aucun événement de sa vie, depuis les Iambes,) Le Gaulois, Paris-Journal, Journal des Débats, Constitutionnel, le Figaro, le Temps, La Presse, le Moniteur Universel, etc. Laissons parler le Figaro: ce journal donne la liste des principales célébrités qui y assistèrent:

Hier à midi ont eu lieu à l'église Saint-Germain-des-Prés les obsèques de M. Auguste Barbier, de l'Académie française... Le deuil était conduit par le neveu (sic) de l'auteur des Iambes, M. Jules Barbier, et par M. Daubigny, (sic) son beau-frère, Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Camille Rousset, directeur, Camille Doucet, secrétaire, Caro, chancelier, de l'Académie française et Ferdinand Denis, de la Société des Gens de Lettres, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geheviève.

Dans l'assistance très nombreuse nous avons remarqué MM. Alexandre Dumas, Désiré Nisard, duc d'Andiffre-Pasquier, duc de Broglie, Eugène Labiche, Ernest Renan, Jules Simon, Hippolyte Taine, Gaston Zola, Boissier, Rousse, J.B. Dumas, Sully-Prudhomme, Henri Martin, John Lemoine, baron Larcey, Bertrand, Barbier de Maynard, Edouard Thierry, ...Auguste Maquet, Arsène Houssaye, Leconte de Lisle, Robert de Bonnières, Anatole France, EM. Gonzalès, E. Dentu, ...Tony Révillon, François Coppée, etc...

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise. Selon la volonté expresse du défunt les honneurs militaires ne lui ont pas été rendus, et aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe. (1.)

La plupart des journaux et des revues disent la même chose: (2.) une courte revue de la vie de Barbier, une impression générale de son oeuvre, une anecdote plus ou moins apocryphe, un dernier regret qu'il n'ait pas réalisé la promesse des Iambes, voilà comment nous pouvons résumer la plus grande partie de ces articles. Celui du Constitutionnel

1. Mardi, 21 février, 1882.

2. Avec ceux dont nous avons fait mention, La Revue des Deux Mondes, lui consacra un article; la Revue Bleue eut un article, et des notes Voir aussi les Mémoranda de l'Académie de Caen, et la Nuova Antologia.

du 15 février est en particulier plein d'inexactitudes et de platitudes

Du Moniteur Universel nous savons que le premier occupant du fauteuil académique de Barbier était Chapelain. Paris-Journal donne, le 16, un article de F. de Fourcy, qui contient des critiques assez sévères. Puis le lendemain, autre article, de H.P.; celui-ci parle de "l'injustice" du premier, et appuie ses propres louanges de Barbier par l'article de Sainte-Beuve paru dans le National de 1833. (1.) Ce journal nous donne aussi d'intéressants détails biographiques, nous disant que la soeur de Barbier lui a survécu, que Jules Barbier, l'auteur de ~~la~~ Batique, est neveu de Barbier; (en réalité ils sont cousins) et que le grand-père maternel de Barbier était orfèvre de la couronne sous Louis XVI. C'est aussi ^{le} Paris-Journal du 3 mars qui cite ce mot de Sainte-Beuve:

Barbier! ... c'est un exercice à feu que nous avons pris pour une bataille!

Un article de Janus dans Le Figaro du 15 février nous fournit cette description quelque peu malicieuse du vieux poète:

Le menton en casse-noisettes, des lunettes d'écaille, un chapeau gris avec un crêpe, un éternel parapluie, ..et des guêtres blanches comme pour célébrer le printemps...

Cet article témoigne des sympathies parnassiennes du journal en admirant Il Pianto plus que toutes les autres oeuvres de Barbier, comme l'avaient admiré les poètes du Parnasse.

Jules Charétié, dans Le Temps du 17 février répète encore un bon mot de Sainte-Beuve, mot empreint de toute la malice dont celui-ci était capable:

Barbier...me représente assez bien un homme qui entre dans une rivière. Il se jette à l'eau et commence par nager admirablement, ou plutôt, comme il a pied, il se tient droit et fait bon visage, puis, à mesure qu'il avance, il sent le terrain manquer sous ses pas; l'eau monte, le sable dérobe, et l'homme s'enfonce. Il barbote!

Le Monde Illustré du 25 février 1882, ne diffère pas des autres dans son résumé des principaux faits de la vie du poète. Pierre Véron, cependant, dans son article consacré à Barbier, s'écarte de la plupart des critiques, trouvant dans tous les articles "la même ritournelle."

qui aurait jamais cru que ce vieillard ratatiné, (j'ai compté "ratatiné" une trentaine de fois!) fût l'auteur des Iambes qui... Comment les Iambes, ce chef-d'oeuvre, ont-ils pu sortir de ce cerveau rabougri, dont...

-On ne comprend pas que l'homme qui ensuite ~~signa~~ signa des oeuvres d'une médiocrité incontestable ait pu...

Et tout le temps sur ce ton d'écrasante aménité! Malheureux Barbier!

Polybiblion (1.) donne une courte notice nécrologique; l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux dit qu'à la fin "Barbier n'était plus que l'axonomie de lui-même," suivant le mot d'un pittoresque confrère, (2.) (3.) "Nominis umbra!" L'Illustration reproduit le médaillon que David d'Angers avait fait du poète des Iambes, (ce médaillon est actuellement chez les Hons-Olivier,) mais ne dit rien de nouveau sur sa vie; et l'on ne s'étonne plus à lire des critiques comme la suivante:

Les éclatants débuts de Barbier devaient, toute sa vie, peser sur lui. Créateur d'un genre nouveau et d'une langue nouvelle, au moins par le choix et l'accouplement des mots, on le claquemura dans ce genre sans jamais lui permettre de mettre sa lyre d'accord avec le temps.

(Il peut y avoir du vrai dans ce dernier jugement.)

En somme, nous pouvons résumer ce qu'ont dit tous ces articles ou au début à la fin, en citant Henri de Chantavoine:

Il vit et il vivra parce qu'il a eu en lui à une date bénie, d'original et de passionné.

Tout est là; laisser après soi un livre, une page, un mot, qui ne passeront point; un brin de laurier qui pousse sur une tombe, vert et vivace; un mot qui dure et triomphe, malgré la mort et malgré le temps. (4.)

1. Deuxième série, Tome XVZ. 1882.

2. 25 février, Page 97.

3. 25 février, Page 120.

4. Revue Bleue, III. 18 février, 1882. Page 196.

CHAPITRE DIX.L'oeuvre posthume.

Barbier a laissé après sa mort une quantité de notes, de souvenirs épars, de poésies inédites, quelques-uns de ces fragments sont d'une grande valeur; d'autres ne semblent pas servir à grand{chose, ni au point de vue biographique ni au point de vue littéraire. Le poète n'a rien voulu sacrifier. S'il avait vécu un peu plus longtemps, il aurait sans doute tout publié lui-même: il avait déjà fait imprimer pendant sa vieillesse plusieurs ouvrages qui sont d'une période très antérieure. L'oeuvre posthume consiste en fragments composés à divers moments de sa vie, A ses exécuteurs testamentaires, il a légué la tâche de les classer, tant bien que mal, en faisant des volumes aussi homogènes que possible.....et de ne rien omettre! Edouard Grenier et Auguste Lacaussade, les exécuteurs en question, avaient été les amis intimes de Barbier; ils ont admiré son oeuvre....mais ils en ont reconnu les bornes; leur admiration n'a pas été sans quelques réserves. Aussi se sont-ils trouvés dans un certain embarras, confrontés par cette masse de feuilles diverses, dont chacune devait être communiquée au public. Edouard Grenier en fait l'aveu dans ses Souvenirs littéraires:

Il nous confiait le soin de publier tous ses manuscrits, sans nous donner la liberté d'y faire un choix ou des coupures. La tâche était difficile, et notre piété affectueuse fut quelquefois en conflit avec notre goût personnel, comme le respect que nous portions à la mémoire du poète le fut avec le devoir qu'il nous avait imposé. En effet, pourquoi pas le dire? Barbier était encore moins artiste dans sa prose que dans ses vers, où l'inspiration l'emportaient d'un coup d'aile vigoureux au-dessus des petites règles qui gouvernent la langue et même la grammaire. Dans la prose il en va autrement, et là la négligence du vieux poète était extrême et sans compensation. Les poésies mêmes qu'il nous priait, ou plutôt qu'il nous enjoignait de publier, se ressentaient de ce laisser-aller; elles n'avaient rien qui pût ajouter à sa gloire.....

Un cas de conscience littéraire se posait ainsi devant nous. Pouvions-nous faire un choix? Non, le testament était formel; nous n'étions pas libres; il fallait donc tout publier, même l'inutile et le dangereux, que faire en pareil cas? où était la vraie piété? Nous avons pensé qu'elle était dans l'obéissance au vœu du testateur, non une obéissance aveugle qui eût touché à la trahison, mais une obéissance raisonnée...(1.)

Ils ont donc tout publié, mais en corrigeant "les petites fautes" de grammaire ou de prosodie, Grenier répond à Monselet, qui leur reproche d'avoir tout publié, (2.) lui signalant qu'ils n'ont pas eu la liberté du choix:

nous

...puisque Barbier lui-même avait lié les mains, et que nous étions les premiers à la regretter. (1.)

Le premier volume qui résulte des soins de ces deux amis est le recueil de mémoires intitulé Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines. Celle-ci est de beaucoup la partie la plus intéressante de l'oeuvre posthume. Elle jette de la lumière sur les événements de la vie de Barbier, sur son tempérament, sur ses amitiés et ses inimitiés, elle est, en somme, de la plus grande importance pour tout biographe d'Auguste Barbier, et presque également, pour les biographes de ses contemporains. C'est un livre que nous avons eu mainte fois l'occasion de citer. Nous nous contentons ici d'en indiquer les grandes lignes.

Ces souvenirs sont divisés en deux catégories, les souvenirs personnels et ceux qui concernent les contemporains célèbres du poète. Les premiers sont précieux au point de vue biographique; c'est par eux que nous reconnaissons le dévouement filial du poète pour sa mère, l'affection chaude qu'il témoignait envers son vieux oncle; c'est là que nous avons le récit intéressant du rôle qu'a joué Barbier dans la révolution de 1848, récit qui a sa valeur historique

1. Souvenirs littéraires, Chapitre sur Barbier.

2. Mes Souvenirs littéraires 1888. 57-65. Sur les Souvenirs de

en même temps que biographique. Nous avons des impressions poétiques du voyage italien de 1831-2; les Souvenirs personnels nous fournissent en prose des détails des voyages subséquents, de 1838 et de 1860.

Les Salmenettes contemporaines ont une valeur plus générale. Nous voyons les grands hommes du jour par les yeux d'un contemporain, bienveillant pour la plupart, sans aucune malice, mais s'obstinant, là où il s'est décidé à désapprouver quelqu'un, à n'en voir que le côté noir. C'est une galerie de portraits peints dans des couleurs modérées, mais par un pinceau qui n'est point désintéressé. Là où Barbier aime, il excuse les défauts; là où il n'aime pas, il les exagère. Il raconte les anecdotes, il répète les bons mots; et il décrit en détail les rencontres qu'il a eues avec les personnages en question.

Balzac est une de ses bêtes noires; le début même de son étude l'indique:

Un jour, étant à Naples, je descendis en courant... toute la rue de Tolède pour voir passer... le romancier anglais Walter Scott. En aurais-je fait autant pour contempler les traits de M. Honoré de Balzac, gloire parisienne et des plus retentissantes? Je ne le pense pas... (1.)

Il le rencontre à une soirée où se trouve aussi Léon de Wailly. Balzac ayant attaqué le Chatterton de Vigny, les deux fidèles de Vigny l'ont défendu ardemment. Finalement

...M. de Balzac, qui ne pouvait plus parler, et à qui M. de Wailly ne répondait plus, vexé de son insuccès et de sa situation ridicule et grotesque, prit son chapeau et dit assez grossièrement pour être entendu de tout le monde: Ma foi, j'en ai assez et je m'en vais, je ne savais pas que je fusse tombé ici dans un guépier de poètes. (2.)

Hugo non plus n'est pas parmi ses favoris:

Au fond, avec toutes ses ambitions de penseur et de politique, ce n'est qu'un artiste.... que restera-t-il de lui? Une babel immense peuplée de créatures monstrueuses ou étranges et sans vitalité réelle. Il a été beaucoup loué et flatté par ses disciples et ses contemporains, mais quelques esprits ont percé le ballon multicolore (3.)

Sainte-Beuve est parmi les seuls à provoquer une vraie indignation. Dans l'étude sur Gustave Planche, Barbier cite un "méchant article" du critique des Lundis, qui déclare que lorsque Planche a loué, ce n'est pas par admiration désintéressée pour une oeuvre d'art. Les opinions de Sainte-Beuve valaient-elles mieux, demande Barbier:

..valaient-elles celles de Gustave Planche, le critique désintéressé qui n'a jamais sollicité un bout de cordon, une place à l'Académie, et qui est mort dans un hospice, vous, M. le commandant de la Légion d'honneur, le rédacteur du Constitutionnel, à vingt mille francs d'appointements, le propriétaire, l'académicien et le commensal et portraitiste de Madame la princesse Mathilde? Comme il est toujours vrai, le va victis! (1.)

Dans l'étude sur Sainte-Beuve il en est de même. Barbier semble s'être piqué d'abord d'un incident insignifiant de sa jeunesse; Sainte-Beuve l'a présenté à Lamennais comme l'auteur de La Popularité; pourquoi pas comme l'auteur de La Curée? Il signale les diverses évolutions dans l'opinion philosophique et politique du critique; pour Barbier il a été et reste un sceptique épicurien. Barbier se plaît à répéter sur le critique mort les bons mots de ses contemporains, dont il semble avoir choisi exprès les plus malicieux. Les lignes de Barbier aussi ne sont pas sans malice:

Qui est entré dans son cabinet de travail durant les dernières années de sa vie, a dû être étonné de n'y voir que des bustes et des portraits de jolies femmes. Il y en avait jusques sur sa cheminée, et pourtant, Dieu sait quelle figure et quelle tournure avait ce Céladon! C'était un petit homme à cheveux roux, quand il en avait, et le visage taché de rousseurs avec une mise de maître d'études de province...(2.)

Mais le mot de cette énigme de mépris semble se trouver dans le paragraphe que voici:

M. de Sainte-Beuve, depuis une certaine époque, avait montré fort peu de goût pour mes poésies. Après Il Pianto et les lambes il s'était tenu à mon égard dans une réserve complète. Cependant, il avait fait sur ces deux ouvrages deux articles élogieux, l'un dans la Revue des Deux Mondes, l'autre dans le National de Carré. Je pouvais croire qu'il m'estimait comme poète pour quelques oeuvres.

Mais non. La dernière année de sa vie, mécontent peut-être de mon entrée à l'Institut, il lui prit fantaisie de parler de moi au dernier volume de ses Causeries du Lundi, et voilà, en substance, ce qu'il dit: On m'a demandé pourquoi je n'ai jamais réimprimé les deux articles que j'ai faits sur M. Barbier; je répondrai que, pour moi, ces deux articles n'avaient pas d'importance, et que ce n'étaient que des réclames de librairie.

Un homme comme il faut se fût-il comporté ainsi? (1.)

Pour ses amis, au contraire, le poète est des plus indulgents. Les études sur Vigny, Brizeux, Léon de Wailly, Antoni Deschamps, Berlioz, que nous avons citées à diverses reprises, en témoignent. Envers Lamartine il ressent de l'admiration, mêlée de respect.

Peu d'être ont été aussi bien doués que M. de Lamartine. Il a eu en partage la beauté, le courage, la générosité, l'intelligence, et le don poétique...(2.)

mais il qualifie son opinion:

Il y avait en lui plus d'intuition que de réflexion, plus de sentiment que d'idée, plus d'impétuosité que de raison...(3.)

Pour Madame Récamier il choisirait comme épitaphe:

Elle était belle et bonne...(4.)

Mais somme toute, ces exemples de parti pris exceptés, Barbier a formulé des jugements assez modérés, faisant des efforts évidents vers l'impartialité. Telles les études sur Armand Carral et David d'Angers. Ses critiques littéraires et artistiques sont pour la plupart claires et sensées. Il voit dans Delacroix une "imagination byronienne;" dans l'oeuvre d'Ingres "l'amour de la forme, la conscience de l'exécution, le choix dans le vrai." Horace Vernet est "un talent rémunéré au-dessus de sa valeur" Il avait de l'esprit, du mouvement, du naturel et une prodigieuse facilité d'exécution, mais peu ou point de couleur, du dessin tout juste et pas de style. Quant à George Sand:

...elle étonne, elle charme, elle intéresse, mais ne touche pas. Trop de verbiage et de rhétorique. Les meilleures parties de son talent sont une certaine finesse d'analyse plutôt des sentiments

féminins que des sentiments de l'homme, et une habile description des choses de la nature. (1.)

De Musset

...a eu de beaux élans de lyrisme et de passion; mais, en définitive son plus grand mérite, selon moi, sera d'avoir possédé une qualité rare en France, l'imagination dans l'esprit. (2.)

Un trait tout humain et excusable amuse parfois le lecteur. L'auteur des Iambes, a été modeste, sans prétentions; mais il témoigne çà et là de petits égoïsmes; en racontant une anecdote qui contribue à son honneur, un mot favorable qu'il a entendu dire par quelqu'un au sujet de son oeuvre. Il se plaît à rappeler l'intérêt que Madame Récamier avait porté au fils de son amie d'enfance. L'étude sur Véron ne consiste qu'en le récit des circonstances attendant la publication de La Curée; et celle sur Winterhalter sert d'excuse et d'encadrement pour l'anecdote suivante, épisode d'un voyage en Belgique avec le même Winterhalter. En route pour la Hollande ils sont arrêtés par un avant-poste hollandais qui leur défend de continuer et demande à voir leurs passeports.

Monsieur est artiste? dit-il en se tournant vers mon compagnon. Oui, monsieur. -Je le vois par ce passeport; et vous, monsieur, en s'adressant à moi, vous êtes homme de lettres? -Oui, monsieur. -Seriez-vous M. Auguste Barbier, l'auteur des Iambes? -Lui-même. En ce cas, monsieur, laissez-moi me réjouir du plaisir que j'ai de cette rencontre, car elle me donne l'occasion de voir l'auteur du livre que je lis en ce moment même." En ce disant, il tira de sa poche une petite édition in-32, contre-façon belge de ses oeuvres. "Ces coquins de belges, ajouta-t-il, vous font du tort, messieurs les artistes français, mais ils nous procurent le moyen de vous lire à bon marché et quoique disposé pour ma part à leur envoyer bien des coups de fusil, je profite de leurs contre-façons, --Il est flatteur pour moi, monsieur, d'être goûté par vous, et de pouvoir vous distraire quelques moments des ennuis du bivouac? --De fait, votre livre m'intéresse tant que je suis disposé à enfreindre la consigne à votre égard. Monsieur, vous pouvez continuer votre route avec votre ami sur Bréda, et je vais donner l'ordre de vous laisser passer. Je suis fort heureux d'avoir rencontré l'auteur des Iambes et de lui avoir rendu ce petit service. (3.)

Et sur cette anecdote le recueil se termine.

Charles Monselet est assez sévère pour les Silhouettes contemporaines

....La plupart ...n'ont d'autre valeur que celle de notes écrites au courant de la plume; tantôt une anecdote insignifiante, tantôt un jugement superficiel, en 25 lignes; le tout marqué au coin d'une sévérité de parti pris ou tout au moins d'une visible mauvaise humeur. (1.)

Elles lui semblent indignes de Barbier, chétives, injustes. Barbier est inexact parfois; il avait dit que George Sand était maigre en 1834:

...tous ceux qui ont approché Madame George Sand à cette époque... peuvent attester qu'elle était le contraire de la maigreur...
...Auguste Barbier était moins situé que personne pour ce métier d'épigrammatiste. Vivant très retiré, misanthrope, ombrageux, il avait mauvaise grâce à prétendre pénétrer les gens, même de loin. Son intuition était forcément incomplète. Il manquait de légèreté..

L'article est malicieux; rappelons-nous que Monselet en avait la réputation.

En 1884 parut le deuxième des ouvrages posthumes, les ~~XXX~~ Tablettes d'Umbrano, et les Promenades au Louvre, recueillies en un seul volume. A première vue le lecteur ne sait pas très bien comment s'y prendre. La préface même, au lieu d'éclaircir ce curieux mélange de notes et d'impressions, ajoute au mystère; ces espèces de poèmes en prose, sont-elles de Barbier ou sont-elles vraiment de l'ami dont il parle, parti pour le Canada en 1868? C'est un recueil que Barbier semble avoir préparé avant sa mort, sans avoir eu le temps de le faire imprimer. Nous citons une partie de la préface; c'est le meilleur moyen de lier ensemble, dans l'esprit du lecteur, cet assemblage de "frames" et de "symboles" si hétérogène.

Un de mes amis, parti, deux ans avant la guerre, pour une des villes du haut Canada, me remit avant de s'éloigner plusieurs MSS. avec la faculté d'en user comme il me plairait; au nombre des écrits laissés dans mes mains se trouvaient des fragments d'histoire moderne, une dissertation sur le beau et un recueil de divers morceaux de prose intitulé Tablettes d'Umbrano, Umbrano, personnage attristé d'un églogue de Camoëns, prêtait son nom à mon ami pour exposer au grand jour de la publicité les effusions de son âme secrète. C'est ce dernier ouvrage que je prends la liberté d'offrir au

monde littéraire, comme le plus complet et le moins défectueux. Les pièces qu'il renferme sont de petits drames historiques, des symboles philosophiques et moraux, à travers lesquels se dessine la personnalité de l'auteur, sous forme d'éclats lyriques et élégiaques

Une grande partie de ces "pensées" consiste en des réminiscences littéraires, historiques, artistiques. Une Amazone blessée, un incident du règne de Caligula, des faits de l'histoire italienne, de l'histoire suédoise, de l'histoire anglaise, dans tout ce qu'il entend et lit il trouve sujet de méditation. Il se rappelle le dévouement d'Adam Lux envers Charlotte Corday, l'amitié d'un David et d'un Jonathan. La porche de Notre-Dame le fait méditer sur l'égalité de tous devant Dieu; L'Amour sacré et l'amour profane du Titien évoque la pensée que la plupart des gens prennent le profane pour le sacré, l'ombre pour la réalité.

C'est souvent d'une légende ou d'une anecdote que s'inspire "Umbrano"; il la raconte parfois sans commentaire. Telle l'histoire de la femme du Turc, Defteçdar, qui, jalouse d'une autre femme, en sert la tête à son mari! Tel aussi le miracle des Roses, légende de Saint Théophile, et l'histoire du jeune pâtre qui s'en va à la recherche de l'herbe d'or et trouve que ce suprême trésor c'est la ^a patience. Nous voyons une barque de naufragés, mourant de faim, se mangeant enfin jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un seul qui lui-même tombe victime de la mer; c'est ainsi dit l'auteur, que vit la société humaine.

C'est parfois un paysage, ou la vue d'une fleur ou d'un arbre, qui inspire une méditation; la jeunesse lui paraît comme le commencement d'un beau voyage: un lever et un coucher de soleil lui inspirent des sentiments de reconnaissance envers Dieu; la vue d'un gros crabe portant un petit sur le dos évoque son admiration. Un bouquet de narcisses lui rappelle une jeune fille morte qu'il a aimée; un palmier solitaire lui semble pareil à plusieurs mortels transplantés hors de leur propre

nature, qui croissent et meurent dans la solitude et la stérilité. La vie humaine ressemble à la durée d'une bulle d'eau, apparaissant une seconde pour s'évanouir à jamais. Cependant, il refuse d'accepter la doctrine des matérialistes:

L'âme de l'homme et sa pensée seront toujours pour moi autre chose qu'une parcelle chimique de matière, un atome de force sans conscience et sans volonté!

Le recueil a une subjectivité qui nous fait penser que ~~ces~~ ces "tablettes" sont de Barbier lui-même, et non pas d'un ami anonyme et mystérieux. La philosophie, le langage, le style, tout est typique de l'auteur des Silves et des Etudes littéraires et artistiques, qui suivront; "l'âme discrète" c'est celle de Barbier, qui n'a pas voulu signer de son propre nom des contemplations et ses rêveries.

Nous avons déjà eu mainte preuve de l'intérêt que Barbier a toujours prêté à l'architecture, à la peinture, à la sculpture, et du talent artistique qu'il hérite de sa mère et qui se manifeste le plus clairement dans ses essais de critique artistique. Les Promenades au Louvre pourraient avec profit accompagner aujourd'hui tout visiteur de ce musée. Barbier erre çà et là, s'arrêtant devant quelques toiles, celles qui lui plaisent, celles qui le frappent; puis il est amené à penser à l'oeuvre en général de tel ou tel artiste, ou à débiter une réflexion philosophique devant certains sujets. Nous trouvons ses idées sur Murillo, sur Raphaël, qui a atteint le plus haut point de l'art: "l'harmonie du beau moral et du beau physique." Il compare Poussin et Claude Lorraine, tous deux interprètes élevés de la nature. Léonard de Vinci manque d'âme: il n'a pas d'ailes, comme Michel-Ange, Corrège et Raphaël.

La peinture d'une assemblée de prêtres et de moines, par Herrera le Vieux, inspire des réflexions sur l'église catholique actuelle. Elle

ne devrait pas entrer en lutte contre les institutions civiles.

Si l'Eglise veut durer, il faut qu'elle se résigne à n'être que la fontaine des consolations et des bons exemples.

La statue d'Achille c'est l'homme dans toute sa force, sa grâce et sa beauté. Celle de Laocoön " fait éprouver une émotion qui est plus du domaine des esprits grossiers que des âmes délicates."

Le Jugement Dernier^{1.} de Michel-Ange l'emporte sur le Campo Santo de Pise. C'est une excursion dans le domaine de l'épopée, qui vous jette l'âme dans une sorte de terreur grandiose." Le Voyage à Cythérée de Watteau le fait penser à Naples au lever du soleil;

C'était des hauteurs du Pausilippe que je le contemplais un matin. Le ciel s'entr'ouvrait comme une voûte, et son roi, son prince étincelant, sortant du sein des mers, montait radieusement dans l'azur. Les rivages brillaient comme de l'or, les pentes ombragées brillaient comme des émeraudes...

Il pense à la tristesse des pays du nord, et réfléchit que ce n'est que dans les pays de la lumière que se trouve la vraie beauté.

Un Vase Borghèse lui rappelle le poème de Keats, dont il traduit quelques vers:

Quels sont ces hommes et ces dieux! Quelle lutte de jeunes filles,
Quelle folle poursuite, quels efforts pour échapper,
Quel concert de flûtes et de tambours, quelle extravagante extase!

.....

Douces sont les mélodies entendues, mais douces encore
Celles qui ne le sont pas. -C'est pourquoi, flûtes, jouez toujours.
Non pour l'oreille sensuelle, mais ce qui est plus précieux,
Jouez pour l'esprit nos muettes chansons.
Beau jeune homme, tu ne peux, sous ces rameaux, finir
Ton chant, ni ces branches ne peuvent perdre leurs feuilles.
Amant hardi, jamais tu ne pourras embrasser ton amante,
Quoique touchant au but. N'en sois pas affligé,
Toujours tu aimeras, toujours elle sera belle....

Poésies Posthumes.

C'est un curieux mélange que ce recueil de poésies posthumes. (2.)
On peut y trouver des vers caractéristiques du poète à tous les

1. Cette toile se trouve dans la Chapelle Sixtine.

2. Lemerre 1884.

moments de sa vie littéraire: nous croyons y retrouver l'auteur des Chants civils et religieux, le satirique à la Horace des Satires de 1865, quelquefois le sonnetier des Rimes Héroïques, le poète-voyageur, et même, parfois, le patriote indigné des Iambes, qui se récite^r, en 1870⁰ contre l'Homme de Sédah:

Je n'ai jamais maudit qu'un seul être de ma vie,
C'était ce cavalier bourreau
Qui dans l'Europe en pleurs et la France asservie
Répandait le sang comme l'eau.
Mais il en est un autre encore plus haïssable:
C'est le Napoléon sournois
Qué, dans ses lâchetés, la France impardonnable
Trois fois dressa sur le pavois.
Celui-là, c'est ensemble et la honte et le crime.
Le meurtre lui mit sceptre en main,
Et la corruption fut le support infime
De son trône de libertin.
O mon pays, tu l'as voulu! Dix-neuf années,
Tu livras au César menteur
L'or de tes travailleurs, la fleur de tes armées,
Tes libertés et ton honneur;
Et cet homme et sa bande ont fait de toi litière,
Jusqu'au jour où le foi puissant
Jouant ton sort au jeu d'une effroyable guerre,
Avec toi sombra dans le sang. (l.)

Admettons-le dès le début----l'ancien élan entraînant, impétueux, lyr-
lyrique, des Iambes de 1831 n'est plus; plus de métaphores saisissantes,
d'images inoubliables, de vers comme "la cavale" qui emportent le lec-
teur presque malgré lui. Mais l'ancienne indignation du poète des Trois
Journées n'est pas moins sincère et sentie pour être exprimée d'une
façon plus terre à terre: le vers de Barbier est toujours "honnête
homme au fond."

Le premier poème du recueil rappelle le pire des Chants civils et
religieux. Une seule strophe suffira à montrer jusqu'à quelles profon-
deurs de banalité, de puérilité même, a pu descendre le poète du Pianto

Pur est le vaste ciel au-dessus des nuages;
Limpide comme le cristal
Est le flot azuré qui sort des monts sauvages
Et baigne le rocher natal;

Blanche est la neige au front de l'Alpe qui décro
 Le pays du Suisse indompté;
 Mais plus pure, plus blanche et plus limpide encore
 Est ton âme, ô Sincérité!

quinze poèmes suivent, écrits en 1873, et que l'auteur appelle des Masques, crayons satiriques à la Goya. Comme dans ses premières satires, le poète s'excuse de ses hardiesses:

Ces fantômes sont vrais, plus vrais qu'on ne le pense,
 Plus d'un m'est apparu dans ma longue existence,
 Et par ses faits pervers ou son outrecuidance,
 Justifia les coups de mes rythmes cinglants.

Sous des noms anciens, il châtie des vices actuels; dans Cadet Machiavel les ambitions des hommes d'Etat, et les moyens douteux qu'ils emploient pour les atteindre; dans Turcaret les prêteurs d'argent à intérêt, dont on fait les dieux du jour. La manie des procès criminels, le matérialisme qui refuse de voir le beau et de reconnaître les choses de l'esprit, et qui ---- comble d'excentricité, selon Barbier, --- lègue son corps à la science médicale; l'art pour l'art sous sa forme la plus excessive, tous sont condamnés. Son pessimisme confine parfois au fatalisme:

L'homme, ce roi marqué d'un divin caractère
 Par l'esprit et les vœux altiers,
 Ne peut point avancer d'un seul pas sur la terre,
 Sans fouler un être à ses pieds...

Il revient de ce pessimisme pour s'indigner dans Dufatras contre le poète qui, parce qu'il sait rimer, se croit capable de diriger les hommes; mais dont les efforts pour se mêler à la politique sont tous en vain. Barbier est également sévère pour le soldat, toujours prêt à faire n'importe quoi pour l'argent et toujours adoré du peuple; et pour les médecins charlatans, encore pires au dix-neuvième siècle qu'à l'époque de Molière:

Son vieux Daafoirus valait mieux que le nôtre;
 Il n'était pas athée et tuait moins que l'autre...

Pichroccla nous rappelle à certains égards La Fontaine; le peuple est comparé à un troupeau de moutons auxquels des renards, qui sont les hommes d'Etat, ont persuadé de choisir le lion comme roi, à cause de son grand nom et de sa noble race. Finalement, roi et conseillers dévorent tous les sujets incrédules. Le Dernier Age, dernière de ces satires, est une condamnation générale du monde moderne. Ce n'est plus le monde rouge du sang des martyrs et des persécutions; mais un monde noir de la boue de la corruption, une sentine qu'ont quittée depuis longtemps toutes les vertus. On pense à l'iamba sur Paris, où Barbier avait employé la même métaphore.

Suit le Livre des Silles, que le poète explique ainsi:

Chez les Grecs les Silles étaient écrits en vers hexamètres et en vers iambiques, mais plus souvent en vers iambiques. Leur marche était régulière. L'insulte à la personne en était bannie; on y attaquait moins les hommes que la société.

Barbier se donne toujours comme but la poursuite et la flagellation du mal:

Oui, sans pitié poursuivons l'infâmié,
Et fouettons-la d'une voix ennemie.

Il condamne d'abord le laisser-aller de tant de politiciens^{ne}; l'impossibilité de rester honnête homme dans la vie politique, la nécessité d'être ou brigand ou intrigant sont parmi ses thèmes. Ensuite il parle de la poésie, des exigences de la critique, du rôle moral du poète; et il en revient toujours à se plaindre que le mal soit partout si bien vu. Heureusement Vigny est mort! Que dirait le chantre d'Eloa devant toutes ces factions et tous ces crimes, qui dirait-il surtout du "drame de Sedan?" Il passe de sujet en sujet, (sans ordre très logique, d'ailleurs,) que de gens, dit-il, qui font la morale, qui savent prêcher fort éloquentement, sans jamais penser à suivre leurs propres conseils!

La perte de l'Alsace-Lorraine en 1872 lui inspire des vers où il pense à un serpent coupé en deux dont les deux parties tâchent de se rejoindre, sans le pouvoir; les liens de l'humanité, coupés ainsi, peuvent se réunir. Il suffit d'une force de volonté assez sincère et profonde.

Barbier décrit le nombre incalculable de rimeurs se croyant poètes, qu'il faut louer pour qu'on vous laisse en paix; la facilité avec laquelle on change d'opinions politiques de jour en jour sans en être blâmé, éveille tous ses sentiments de dégoût. La chute de la statue de Napoléon dans la place Vendôme, pendant un orage du 28 septembre 1875, lui inspire de nouveaux vers contre Napoléon, vers qui n'ont plus, hélas! l'ancienne vigueur de la "cavale." Il avait espéré qu'on y mettrait la statue de la France, mais on a remis celle de l'Empereur:

Et le Corse aux faux aits éésariens, hélas!
 Reprit sur le sommet sa pose d'arrogance,
 N'importe! à tour de bras, un long câble grinçant
 Peut hisser de nouveau sur sa base hautaine
 Le fuyard de Moscou, le bourreau de Vencehha,
 Mon invective ira toujours le maudissant:
 Et ce cri furieux né d'une juste haine
 Vibrera dans les coeurs tant qu'aux bords de la Seine
 Le langage français sera retentissant!

On s'est servi pendant la Commune, des cimetières comme tribunes politiques:

On y parle de soi, du progrès politique,
 Très peu de mort, et point de Dieu!

Il est souvent évident que Barbier a été si choqué par l'arreligion de la Commune parisienne, qu'il ne s'est jamais donné la peine de regarder plus loin et d'en considérer les doctrines fondamentales. Toujours il s'en prend beaucoup plus au matérialisme non-chrétien de la Commune qu'à ses idées sociales et gouvernementales.

Les vrais faiseurs de révolutions, dit-il, se sont les politiciens ambitieux qui ont "dérangé du pouvoir l'ancienne fixité," et, à la poursuite de leurs propres ambitions:

.....livré, sans souci de ses peines futures,
Pour bien longtemps aux folles aventures...

Dans Les Eaux du Léthé le poète pense à l'oubli qui s'est répandu partout; on ne cherche qu'à tout oublier, l'amour, l'amitié, les dettes, les serments, tout. De la civilisation, qu'est-ce qui va rester? Les générations futures ne se soucieront pas de nos mœurs et de nos habitudes: et finalement viendra le jour où tout sera enseveli sous les flots du Léthé. Il n'en restera plus rien---mais Dieu s'en souviendra.

Le poète pourrait-il dire aujourd'hui, pendant ces jours de chômage et de misère, que pour s'élever jusqu'au plus haut rang, le peuple n'a besoin que de travailler et d'épargner, sans penser à des devises telles que "amour fraternel," "sainte égalité?" Les intentions de Barbier sont toujours bonnes, mais il n'approfondit pas assez les doctrines ou les théories, et n'a jamais tâché de vraiment comprendre les causes fondamentales de la souffrance et de la pauvreté. A quelle vaine utopie doit-il croire, en écrivant:

Travailler, épargner, oui, voilà les puissances
Qui sont le vrai salut des pauvres existences,
Et qui, les élevant des bas-fonds par degrés,
Les mènent saintement à des loisirs dorés.

Aux Soi-Disants Républicains de 1880, il écrit un nouvel iambique sur la Liberté:

La Liberté n'est pas une âpre crocheteuse
De serrures, de cadenas,
Une vile argousine en guerre furieuse
Contre des Carmes, des Oblats....
La Liberté du droit de tous est soucieuse,
Et par tous lieux, sous tous climats,
Elle sait respecter la foi religieuse
Que son coeur même n'admet pas...

Le Poème des Angoisses, qui suit le Livre des Silles, a pour sujet la guerre franco-allemande, et les événements de 1870-1. Il écrit, d'abord, le lendemain de la déclaration de guerre, un Hymne au Carnage;

pourquoi cette guerre? à quoi bon les gens se tuent-ils pour un bout de terre? faut-il que toujours dans l'histoire de l'humanité l'on fasse et refasse les mêmes crimes? Il maudit Napoléon III, dans un poème que nous avons déjà cité, (1.) comme auteur de tous ces maux.

Les trois poèmes qui suivent, Les Fils des Huns, Aux Allemands, Macte Animo, avaient été publiés dans la Revue des Deux Mondes en 1870. (2.) Selon son habitude Barbier a revu son premier essai, et la publication posthume révèle plusieurs changements de mots et de phrases. On s'étonne un peu de la force de haine exprimée dans ces poèmes. Les Huns sont des "barbares," des "ravageurs féroces," sans honte et sans pitié. On a vu

.....recommencer avec plus de science
L'oeuvre sans nom des hordes d'Attila!

C'en est fait de l'Allemagne, où domine l'élément prusse; mais la France n'est pas encore soumise, elle ne perdra pas l'Alsace et la Lorraine, Paris ne tombera pas, les Français lutteront jusqu'à la fin. Dans Les Plagiaires de '93 Barbier voit un retour aux jours de la Terreur; les clubs se sont rouverts, on entend de nouveau les noms de Hébert, de Marat. Suivent deux poèmes qui font entendre une note différente: ils sont écrits en l'honneur de deux victimes du combat de Buzenval. Et voici un poème d'une actualité frappante:

C'est affreux! le sommeil en vain clôt mes paupières,
Je ne puis pas goûter ses faveurs salutaires,
Tant m'émeut le fracas des obus sur Paris.
Quoique loin de leur vol et sous d'épais abris,
Je souffre trop du mal causé par leurs ferrailles;
Je pense aux malheureux dont les toits, les murailles,
Aux coups de l'ennemi sont le plus exposés,
Aux femmes, aux enfants en dormant écrasés,
Aux passants foudroyés dans leur marche hâtive....

Vaincus nous plonge dans les profondeurs du désespoir:

1. Voir à la page 475.
2. Tome LXXXIX. 559-563. Page 121.

Oh! que ne suis-je mort avant mes soixantes ans!
 Mon âme en prenant sa volée,
 N'aurait point, à travers de l'éternité des temps,
 Les feux de la voûte étoilée,
 Avec elle emporté l'atroce souvenir
 De ce spectacle abominable:
 La France au premier rang ne pouvant ^{plus} se tenir,
 Fronguée, ouverte et misérable...

Le poète sent si profondément les douleurs de son pays, qu'il en vient presque à souhaiter le retour du Napoléon qu'il a tant haï! Dans la Chute de la Colonne, décrivant les Prusses qui insultent la statue de l'Empereur, qu'ils ont fait tomber, il s'écrie:

Ah! si l'homme de bronze était encore en vie,
 Comme ils seraient à plat ventre à ses pieds!

Après le siège, la défaite et l'humiliation, la Commune lui paraît comme le comble des malheurs. Tout a été confusion et pillage à Paris; n'ayant aucune confiance dans les idées de la Commune il croit perdue à jamais

La foi dans le progrès et dans l'humanité!
 Dans un Epilogue il remercie sa Muse de lui avoir servi de refuge.
 Puisse-t-elle toujours soutenir ainsi les poètes, et leur conserver au coeur quelques lueurs d'espoir pour l'avenir. Et sur ce mot d' "espoir" se termine le Poème des Angoisses.

Le reste du recueil ne consiste qu'en un groupement de fragments et de poésies éparses, écrits à divers moments de la vie du poète, et dont, malheureusement, la plupart figurent ici sans date. Nous y trouvons d'abord des Fragments écrits entre 1823 et 1872.

Le premier, que nous pouvons supposer être de 1823, est la Première
Rencontre de Laure et de Pétrarque, fragment d'un poème ^aélégique.
 Nous l'avons cité ailleurs, car Barbier se le rappelle en racontant dans ses Histoires de Voyage un séjour à Avignon. (1.)

Ce poème est suivi des Limbes, "fragment d'un poème mystique," En effet il appartient bien à l'âge de dix-huit ou de vingt ans, de vouloir écrire de longs poèmes élégiaques, mystiques, épiques! Ces poèmes n'ont rien d'extraordinaire. De celui-ci presque chaque phrase ressent l'influence de Dante; ou pourrait presque le nommer une amplification de la description dantesque des Limbes dans le quatrième chant de l'Inferno.

Les trois poèmes qui suivent ont aussi pour sujet la tromperie féminine, la désillusion que peut apporter l'amour. Morosités est l'expression des désillusions de la vie en générale. C'est un poème qui a paru en 1832 dans la première édition des Iambes, dans titre; (Iambe IX.) il a été omis des éditions postérieures et Barbier ne l'a jamais publié après. La ressemblance est frappante avec les sentiments plus d'une fois exprimés par Baudelaire; il est, en effet, très probable, que celui-ci a connu la première édition des Iambes, avant d'écrire ses Flours du Mal. Comparons La Charogne ou ces vers de Danse Macabre:

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau? (l.)

avec Morosités:

Il arrive souvent certains jours dans l'année.....
Jours mauvais car partout où votre pied se pose,
Nature vous grimace une vilaine chose.
L'onde est forte et bourbeuse en passant sous le pont,
Le ciel noirâtre et gris pèse comme du plomb.....
Enfin, si, désertant le tumulte et le bruit,
Tout au fond d'un faubourg, en un petit réduit,
Promptement vous allez consoler votre âme,
Un instant la suspendre aux lèvres d'une femme,.....
A travers le satin de la plus fraîche joue,
Sous la plus fine peau, dans le plus doux transport,
Vous sentez percer l'os d'une tête de mort.

Le poème de 1848 qui suit exprime encore une déception, celle qu'a inspirée au poète la Révolution de cette année. La république qu'il a toujours louée, toujours respectée, l'a désillusionné:

Je m'élançai bientôt pour admirer ta face,
 Croyant y retrouver les traits de Washington;
 Mais las! quelle douleur! je ne vis à ta place
 qu'une fille de rue ameutant sur sa trace
 Tous les affreux bâtards de Babeuf et Couthon...

Le catholicisme presque outré de Barbier vieillard l'empêche de voir,
 devant un portrait de Calvin, la vraie nature du réformateur. C'est un

Homme aux traits anguleux et pleins de dureté,
 qui a, selon le poète, ôté du visage du Christ, tout son coloris, tout
 son éclat et toute sa grâce.

Il revient, dans les Trois Ombrages, à ~~une~~ contemplation de sa vie
 avec ses triomphes et ses déceptions; maintenant le calme est survenu
 avec la pensée de la mort.

Maintenant il n'y a plus d'yeux que pour le feuillage
 Du funèbre cyprès, et vers ce triste ombrage
 Cheminant sans frayeur, d'un pas ferme et certain,
 Il s'en approche avec un plaisir clandestin,
 Car il sait qu'à l'abri de la lugubre palme
 Les pauvres cœurs déçus sans fin trouvent du calme.

Cette pensée de la mort l'obsède toujours dans le poème qui suit: mais
 ici il est plus tranquille; il est triste

.....de penser qu'ici-bas tout s'efface,
 Que le pied lourd du temps y confond toute trace,
 Que même aux plus grands cœurs le souvenir a tort,
 Et que rien n'est si vite oublié que la mort.

Les deux poèmes qui terminent ces Fragmente ont quelque chose de
 stoïque dans leur attitude envers la vie. On dirait que le poète s'est
 laissé aller, dans tout ce qui précède, à exprimer ses désillusions,
 ses malheurs et ses craintes, pour les combattre ici:

Mon âme, vêts ton corps d'un double et triple airain,
 Rends-le fort à l'endroit de la malice humaine!

Mais si l'on ne peut pas vaincre la malheur:

....retrouvons dans ce moi qui ne mourra jamais;
 Et comme Prométhée au rocher de souffrance,
 Conservons-y l'espoir du jour de délivrance,
 Du libre essor de l'âme en l'éternelle paix.

Les six fragments qui suivent sont des Notes d'un Voyage en Suisse, fait en 1827. Il n'a pas parlé de voyage ailleurs; et il est difficile de préciser à quelle époque il a écrit ces "notes;" le ton "actuel" des poèmes fait croire qu'ils sont de 1827. Ce sont de petits poèmes purement descriptifs, évoquant des sensations d'un moment, des impressions de voyageur.

La dernière partie du recueil s'intitule Dernières Fleurs, écrites entre 1860 et 1880. Barbier s'est souvent essayé aux imitations et aux traductions, et de plus en plus en vieillissant. Ici, le premier poème, Coenis, écrit en 1869 et paraissant dans le Parnasse Contemporain, est inspiré de Virgile; le deuxième, Sur un Lièvre Blessé, est traduit de Burns; il a paru aussi dans Chez les Poètes et dans le Parnasse Contemporain. ^P~~Le~~ Le poème qui suit, Chant du Voyageur, est inspiré de Goethe. ~~Des~~ sonnets suivent, à la louange du Créateur, de la Beauté, qui exige beaucoup de ses adorateurs, à l'homme de bien, qui ne cherche jamais de récompense pour une noble action; au mépris dont se revêt l'homme honnête contre les clameurs du monde.

Dans Désaccord on sent parler le vieillard qui n'accueille plus le printemps avec joie:

Pourquoi? c'est que mon front grisonne;
J'ai passé l'âge d'être heureux,
Ce qu'à présent j'aime le mieux,
Ce sont les ^pâpâleurs de l'automne.

Il plaint Beethoven, tout en admirant chez lui la force de volonté stoïque, qui dit à l'homme:

Sois du sort, s'il le fait, la touchante victime,
Mais toujours blanc et doux comme un cygne sublime,
Meurs en chantant sans fiel ta sainte passion.

Jetant encore un regard sur sa vie écoulée il pense à ses amis morts, au bonheur que lui a valu son amour de la beauté, Mais malgré son

stoïcisme il étrouve que la vieillesse est triste et dure. Il y a tant de sincérité dans ces vers où il dit que le plus dur

C'est de perdre à jamais ce qu'on trouve d'aimant
Et d'adorable sur sa route;
C'est de demeurer seul sous un ciel sombre et bas,
Seul avec les corbeaux en place de colombes,
Et si l'on peut encore allonger quelques pas
De ne marcher que sur des tombes.

La pensée de la mort ne le quitte jamais. Quel est ce mystère qu'on ne peut pas dévoiler?

La mort, c'est l'inconnu, l'éternel inconnu;
Aussi, lorsque je songe à sonder cet abîme,
Un trouble involontaire, une torpeur infime,
S'emparent de mon coeur, me font irrésolu.

Dans Novissima Verba, il est plus résigné; après tout, la mort est la bienvenue. Il ne voudrait pas recommencer sa vie. Le poème final N'Importe est comme un résumé de sa philosophie. Bien que la vie ne soit qu'amertume et déception, que le bonheur ne dure que peu de temps, que l'art et l'amour apportent aussi leurs tristesses, il faut cependant avoir une croyance:

Il faut sortir de soi, vivre pour un autre être,
Dût l'ongle de la mort vous déshirer le coeur,
N'aimer point, c'est vivant au sépulcre se mettre,
Et le néant est pis cent fois que la douleur.

Enfin il faut en Dieu croire comme en un père,
Et bien qu'il se dérobe à nos terrestres yeux,
Il faut l'estimer bon puisqu'il est la lumière,
Et cheminer sans crainte et sans douter des cieux.

Et sur cette note résignée le recueil se termine.

Il a fallu quelques années encore pour classer et arranger en un recueil les divers morceaux de critique et fragments inachevés qui forment les Etudes littéraires et artistiques de 1888 et les Nouvelles Etudes littéraires et artistiques de 1889.

Dans les premières le poète donne une idée assez concise des imp-

ressions qu'il a eues à la lecture des classiques. Souvent il ne fait que formuler une idée généralement reçue; parfois il trouve une phrase très juste ou ajoute une conception nouvelle. Il commence par les Grecs, par Homère, Démosthène, Aristophane, Euripide; passant aux Romains, il trouve chez Lucrèce un sentiment profond de l'infini, un nerf et une expbérance qu'on ne trouve pas chez Virgile. Mais celui-ci a toutes les qualités de la tendresse, de la chasteté, de la mélancolie, du patriotisme. Horace, est un des plus beaux et des plus fins esprits qui soient apparus sur la terre; Juvénal l'instrument de la vertu vengeresse; Cécéron le précurseur éclairé d'une plus haute civilisation

Le critique passe ensuite aux écrivains français, commençant par ~~une~~ quelques notes sur le style ^{de} divers auteurs mais sans rien dire de très nouveau. L'étude sur Chénier est plus originale: Barbier a trouvé les sources de Suzanne, dans un poème allemand de Merthgen, traduit par Leboux de Ma Bapeaumerie. Barbier préfère le poème de Chénier: "s'il l'avait fini, il eût enrichi la poésie française d'un~~e~~ ravissant ouvrage".

Des écrivains étrangers, ce sont d'abord les Italiens, qui l'occupent, Dante, Pétrarque, l'Érioste, le Tasse. Puis le critique passe à une pièce de Caldéron, au Faust de Goethe, "un Hamlet plus sensuel, moins honnête, au Don Carlos de Schiller. Barbier cite la notice de Mrs. Austin sur Justus Moeser, comme l'opinion d'une autorité en fait de littérature allemande. Des écrivains anglais il fait mention de Cowper et de Byron, et il traite des différents aspects de l'œuvre de Shakespeare. Il a plus écrit sur Shakespeare que sur aucun autre écrivain de n'importe quel pays. (1.)

Quelques impressions musicales et artistiques terminent la partie critique. La Flûte Enchantée de Mozart est du même genre que La Tempête

1. Voir à la page 174 et seq.

Mozart est le Raphaël de la musique; c'est la limpidité même. Il est intéressant de noter ses impressions de la Symphonie avec Choeurs de Beethoven; Il y contraste les chœurs de Handel, où tout est clarté et sentiment.

Suivent trois impressions artistiques, un petit tableau d'Ingres, Maria Bibiéna, La Barque des Illusions de Gleyre et l'oeuvre de Charles de Laberge. Le reste du recueil consiste en des Etudes morales, pensées diverses et ramassées par les exécuteurs; elles ne rivalisent guère avec les Maximes de La Rochefoucauld. Qu'on en juge d'après celle-ci:

Il y a bien peu d'hommes de guerre en qui l'héroïsme ne tienne pas à un fond de barbarie...

Il est piquant de lui voir répéter une belle pensée de Napoléon:

Il faut vouloir vivre et savoir mourir.

Dans les Nouvelles Etudes, Grenier et Lacaussade, presque à bout de patience et d'ingéniosité, sans doute, ont entassé pêle-mêle tout ce qu'ils n'avaient pu placer ailleurs, tous les fragments de drame, et ils sont nombreux, toutes les esquisses d'ouvrages à composer, toutes les mignardises que l'auteur n'a pas voulu rejeter; et le recueil n'a de valeur que parce qu'il renferme le Salon de 1837, qui avait paru dans la Revue des Deux Mondes, l'étude sur Angélica Kauffmann², la Ballade du Vieux Marin, le Discours d'inauguration de la statue de Ronsard à Ven^dôme, et le discours de réception à l'Académie.

Les fragments de drames sont de tous les sujets, de la légende de Marsyas à une scène de drame italienne du moyen-âge intitulée Stefania. Constance Mayer aurait été un "drame intime" du Paris de 1820; Berkeley House une "sauserie" dans un "château du Yorkshire;" Dans la Montagne nous transporte au Tyrol.

1. Voir à la page 251.

2. " " " " " 236.

La seconde partie du volume renferme des esquisses et des sujets de composition élaborées entre 1850 et 1880. Leur seul intérêt reste en ce qu'elles nous révèlent la variété de sujets qui ont attiré l'esprit de Barbier; elles n'ont aucune valeur littéraire. De Charlemagne à l'Inde antique, d'un maison spartiate aux astuces d'un renard, il trouvait tout susceptible de transformation et d'amplification. Leur nom est légion, cessé voeux d'auteur non réalisés, ces poèmes commencés mais non pas achevés, On ne saurait mieux juger d'où en est l'auteur de Iambes qu'en contrastant la Liberté de La Curée, la femme du peuple fougueuse et hardie avec la métamorphose que voici:

Son image est partout, au ciel et sur la terre;
 C'est le front noble et pur que nul remords n'altère,
 Et l'oeil qui sans cligner contemple le soleil;
 C'est le lion errant sur le sable vermeil,
 La course du poisson sur les ondes marine,
 Le carreau rutilant des fouarres serpentine,
 Dans l'azur étoilé à l'astre aux longs crins de feu;
 C'est le flot, c'est le vent, c'est l'infini, c'est Dieu!

Il n'est pas difficile de comprendre l'embarras de Grenier et de son ami ayant pour tâche de ternir la gloire d'Auguste Barbier par la publication de ces pièces médiocres.

CHAPITRE ONZE.Composition et Style.

Toute étude stylistique de l'oeuvre de Barbier aura les Iambes comme point de départ; on peut négliger à cet égard les essais de jeunesse qui les avaient précédés. Dans le volume des Iambes, le poème de La Curée, unique dans son genre, mérite qu'on l'étudie dans le détail de son plan et de sa forme, et servira ainsi d'exemple du plus haut point que Barbier a su atteindre comme artisan en vers. La forme de La Curée n'est pas seulement une curiosité parce qu'elle a représenté quelque chose de nouveau dans la poésie française; elle est admirable de vigueur et de justesse. Premier iambe à paraître, et supérieur à tous les autres, (sauf peut-être L'Idole,) La Curée renferme en elle-même toutes les qualités dont seules une ou deux reparaitront ailleurs.

Les divisions du poème sont nettes. Dans la première le Paris des Trois Journées apparaît devant nous, le Paris de l'insurrection populaire, de l'héroïsme de la "sainte canaille;" dans la deuxième, contraste direct: le poète décrit les jeunes aristocrates accroupis derrière un rideau, tremblant de peur. La troisième partie renferme un contraste en elle-même: le pendant féminin des jeunes peureux, la comtesse du ^{faubourg} boulevard Saint-Germain, est contrasté, dans le premier quatrain, avec la vraie Liberté, forte femme du peuple. Ensuite, dans la quatrième partie, s'étalent les exploits de cette jeune Amazone, culminant dans les événements des Trois Journées. Dans la cinquième partie, le poète se sert encore une fois du contraste; le Paris magnifique de la première partie devient la halle cynique de la deuxième:

Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer...

Enfin, pour comble de tout, le poème justifie son titre dans la dernière partie, qui nous offre la vigoureuse image de la curée, étude détaillée d'une justesse toute virgilienne, mais d'un réalisme presque brutal et nullement classique.

Cette recherche du contraste reparaitra à diverses reprises: mais jamais Barbier ne l'emploiera plus à propos qu'ici. Nous remarquons aussi dans ce poème une construction soignée, caractéristique des Iambes, mais qui, après Lazare, disparaîtra devant des préoccupations de morale et de doctrine, en faveur desquelles Barbier tendra à négliger tout effort de composition bien proportionnée.

Le poète manie habilement son langage dans La Curée. Les premiers vers sont rendus frappants par la répétition de "que:"

Oh! lorsque^a un lourd soleil chuffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait....

On remarquera la métaphore des troisième et quatrième vers, l'allitération de la phrase "comme la mer qui monte;" nous avons, plus bas, un autre exemple de la répétition:

C'était sous des haillons que battaient les coeurs d'hommes;
C'étaient alors de sales doigts
qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
qui mâchait la cartouche....

L'hiatus entre "des" et "haillons" donne plus de force au substantif, comme le fait pour les adjectifs "sales" et "vils" leur déplacement dans les phrases "de sales doigts" et "aux vils jurons;" et le mot final de "Mourons!" rend très bien la note désirée.

Barbier décrit le peuple et lui emprunte son langage. Ainsi sa

déscription du héros du "boulevard de Gand" est pris à l'argot populaire du jour; le poète fait allusion ici aux exilés rentrés à Paris pendant la Restauration, qui s'étaient d'abord réfugiés à l'étranger; les Bourbons exilés s'étaient établis à Gand. Leur "beau linge," leur "frac élégant" fait contraste avec les haillons de la strophe précédente comme le fait leur terreur devant l'héroïsme de la "sainte canaille."

Barbier crée souvent d'heureux effets cumulatifs par des entassements de phrases pareilles. La Liberté

Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours;
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds...

et dans la strophe suivante, la description de la Liberté est appuyée par des détails historiques:

C'est cette femme enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs....
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés...

L'insignifiante banalité de "quelques tas de pavés" fait contraste avec le "trône" du vers précédent. Même entassement, cette fois d'épithètes, au début de la strophe suivante:

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère,
Paris si plein de majesté,
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté,
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins délavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux,
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux...

et le passage contient deux habiles images:

Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déraciné la royauté...

et la comparaison entre les murailles trouées et "de vieux drapeaux."
Puis, contraste brutal: Paris, la ville sainte est "une sentine impure"
...et l'on remarque la vigueur d'expression et la hardiesse de langage
du passage qui suit:

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sorride et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer...

Nous arrivons à la métaphore finale avec sa puissante évocation d'une
curée:

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque matin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout s'élance et tout érie: Allons!

Admirens la force de "Il meurt," dans le septième vers, et l'effet de
la répétition de "toute la meute" dans les deux vers qui suivent; et
surtout le merveilleux effet d'un bond soudain que fait l'isolement du
verbe "bondit" au début d'un vers. La fin est admirablement bien racon-
tée, menant peu à peu au point culminant du dernier vers:

Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
 Fouillent ses flancs à plein museau,
 Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
 Car chacun en veut un morceau;
 Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
 Avec un os- demi-rongé,
 Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
 Jalouse, et le poil allongé,
 Il lui montre sa gueule encor rouge et qui grogne,
 Son os dans les dents arrêté,
 Et lui crie, en jetant son quartier de charogne:
 Voici ma part de royauté!

Les qualités que nous avons trouvées dans La Curée et qui paraîtront ailleurs, çà et là, dans tous les Iambes, sont d'abord et surtout des métaphores et des images frappantes; ensuite, un réalisme qui descend parfois jusqu'à la crudité, l'emploi d'un vocabulaire populaire pour décrire ce qui appartient au peuple; du contraste, employé à profit, de l'allitération et de l'assonance, d'habiles exemples de la répétition; un rythme élastique et entraînant qui est parmi les qualités les plus attirantes de cet extraordinaire recueil.

Des métaphores non moins frappantes que celle de la curée paraissent ailleurs dans le recueil. Les titres même de quelques iambes en sont témoins; Le Lion, où le peuple est comparé à un lion puissant, mais muselé; L'Idole, où Napoléon devient le dieu adoré de tous les Français; La Cuve, titre qui décrit la ville de Paris, égout de tous les vices et de toutes les corruptions. Dans Quatre-Vingt-Treize l'Etat devient un vaisseau, que le vent de la Terreur pousse vers la destruction;

Tous les rois de l'Europe, attentifs au naufrage,
 Tremblèrent que la masse heurtant quelque rivage,
 Ne mit du même choc les trônes au néant;
 Alors, comme forbans qui guettent une proie,
 On les vit tous s'abattre avec des cris de joie,
 Sur les flancs dégarnis du colosse flottant...

La Popularité est également transformée:

La Popularité! c'est la grande impudique
 Qui tient dans ses bras l'univers.....

C'est la mer, c'est la mer! --- d'abord calme et serein,
 La mer aux premiers feux du jour,
 Chantant et souriant comme une jeune reine;
 La mer blonde et pleine d'amour;
 La mer baisant le sable et parfumant la rive
 Du baume enchanteur de ses flots;
 Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive
 Son peuple brun de matelots;----
 Puis la mer furieuse et tombée en démente,
 Et de son lit silencieux
 Se redressant géante avec sa tête immense,
 Et tendant ses bras dans les cieux;
 Puis courant çà et là, hurlante, échevâlée,
 Et sous la foudre et ses carreaux,
 Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
 Comme un combat de cent taureaux;
 Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
 La bouche torse et l'oeil errant;
 Se roulant sur le sable et déchirant la terre
 Avec le râle d'un mourant;
 Puis, comme la bacchante, enfin lasse de rage,
 N'en pouvant plus, et sur le flanc,
 Retombant dans sa couche, et jetant à la plage
 Des têtes d'hommes et du sang!.....

Et, évidemment, la plus connue comme la plus habile de toutes, c'est
 la magnifique image de la cavale:

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
 Au grand soleil de Messidor!
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or,
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois,
 Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois,
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle,
 Pour la flétrir et l'outrager,
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnois de l'étranger;
 Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
 L'oeil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement!
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre et les tambours battant,
 Pour champ de course alors, tu lui donnas la terre,
 Et des combats pour passe-temps;
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
 Toujours l'air, toujours le travail,

Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail;
 quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
 Broya des générations;
 quinze ans elle passa, fumante à toute bride,
 Sur le ventre des nations;
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,
 De pétrir l'univers, et comme une poussière,
 De soulever le genre humain;
 Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
 Prête à fléchir à chaque pas,
 Elle demanda grâce à son cavalier corse;
 Mais, bourreau, tu n'écoutes pas!
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
 Pour étouffer ses cris ardents,
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 De fureur tu brisas ses dents,
 Elle se releva; mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
 Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
 Et du coup te cassa les reins.

Ce qui a fait ressortir ce recueil dès son apparition, c'est, avec ses brillantes images, son réalisme, qui descend parfois au familier et au grossier. On peut citer d'abord un vocabulaire tout spécial, l'introduction, dans l'usage poétique, de mots qui jusqu'à-là n'avaient appartenu qu'à la langue des rues; "la sainte canaille," "le pâle voyou," Le poète s'est obstiné à voir tout en noir, et son langage en fait preuve: que de "fange immense," de "bourbier," de "siècle de boue," de "squelettes" et de "pâles multitudes!" Remarquons les deux styles contrastants de ce passage de Melpomène:

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
 O muse! qu'as-tu fait de ta blanche tunique?
 Prêtresse du saint art, temple, oh! que sont devenus
 Les ornements sacrés qui couvraient tes pieds nus,
 Et les cheveux dorés relevés sur ta tête,
 Et le grave cothurne, et la lyre poète,
 Et les voiles de lin en ta marche à longs plis, ...

O belle fille antique, ô toi qu'on adorait!
 De tes chastes habits, prêtresse, qu'as-tu fait?
 Tu les as échangés échangés contre des haillons sales,
 Ton beau corps est tombé dans la fange des halles,

Et ta bouche, oubliant l'idiome de miel,
 Qu'elle semblait puiser dans les concerts du ciel,
 Ta bouche, aux passions du peuple descendue,
 S'est ouverte aux jurons de la fille perdue.

Et le poème continue sur le ton populaire, pour décrire les théâtres du jour, "d'infâmes repaires," des "temples de débauche," aux "planches banales," où s'étaient des "ordures." Dans ces "antres infects" on s'accroupit "sur de moires banquettes" pour écouter "la langue des bourreaux," pour voir "de lubriques tableaux," dans un air "fétide, empesté;" et Barbier dans ce poème atteint le comble d'horreur, avec les vers décrivant l'œuvre des dramaturges contemporains:

Ils ont fait sur la terre un monstre, un cul-de-jatte,
 Tronçon d'homme manqué, marchant à quatre pattes,
 Et montrant aux passants des moignons tout sanglants,
 Et l'ulcère hideux qui lui ronge les flancs!

Remarquons le vocabulaire de ce passage de La Cuve:

La race de Paris, c'est le pâle voyou
 Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;
 C'est cet enfant crâard que l'on voit à toute heure
 Paressaux et flânant, et loin de sa demeure
 Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs
 Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;

et le réalisme de Terpsichore:

Quand le coeur est sans foi, que faire de la vie?
 Alors, alors, il faut la barbouiller de lie,
 La couvrir de haillons, la charger d'oripeaux,
 Comme un ivrogne mort l'enfouir dans les pots.

Le poète se procure parfois l'effet désiré par la personnification. Nous avons assisté à plus d'une métamorphose de la Liberté, dans l'œuvre de Barbier. Ici dans les Iambes, de forte femme du peuple, elle devient déesse; dans L'Idole elle sera la victime de Napoléon meurtrier; dans La Reine du Monde "une femme austère;" et dans Le Progrès encore une fois déesse:

La vierge pure comme l'or,
l'immortelle déesse.

Varsovie en présente l'exemple le plus continu de cette personnification car la Mort, la Guerre et le Choléra-Morbus y sont représentés comme trois harpies vivant du carnage et de la destruction.

Nous avons remarqué l'habile usage du contraste dans La Curée. C'est là peut-être que le poète^{en} tire le meilleur parti; mais ailleurs aussi il l'emploie fort à propos; Ainsi dans L'Idole après des vers sur Napoléon tels que ceux-ci:

Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la Liberté;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un bâillet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges....

nous avons immédiatement

César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles;
Son nom dans tous les carrefours
Résonne incessamment....

Cet emploi du contraste vient d'un sens dramatique très évident dans les Iambes, mais que le poète perdra vite plus tard. Ce sens dramatique se révèle à la fin du Lion:

Mais lorsque bien repu de sang et de louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau;
Quand, ouvrant son oeil jaune et remuant sa peau,
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,
Sur son col musculeux dresser sa large tête,
Et les bardes au vent, le front échevelé,
Rugir en souverain.....il était muselé.

On le voit aussi dans l'exclamation de Dante:

Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer!
et surtout, dans le choc inattendu du dernier vers de l'image de la cavale:

Elle se releva; mais un jour de bataille

Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Barbier voit bien, comme le dit Leconte de Lisle; il a l'oeil observateur. Sa description du lion est très exacte et soigneuse:

Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté,
Jetant à l'air ses crins et sa gueule vorace;
Mouvoir violemment les muscles de sa face;
J'ai vu son col s'enfler, son orbite rougir,
Ses grands ongles s'étendre, et tout son corps rugir....

On croit voir l'intérieur même de la fournaise où se fond l'Idole:

C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la vôte, et l'assaut qui commence,
Chaque lingot se prend au flanc;
Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire.....

On croit assister à une révolte populaire dans l'Emeute:

Comme un vent orageux, des bruits rauques et sourds
Roulent soudainement de faubourgs en faubourgs;
Les portes des maisons, les fenêtres frémissent,
Les marteaux sur le bronze à grands coups retentissent;
La peur frappe partout, et les vieillards tramblants,
Les femmes en désordre, et les petits enfants,
D'un grand oeil étonné regardant ce qui passe,
Tout sur les toits voisins pêle-mêle s'entasse,
Se cache, et dans la rue un vaste isolement
Remplace tout à coup ce chaos d'un moment.

L'iambe est un véhicule admirable pour des métaphores aussi vigoureuses, des contrastes aussi brutaux. Malgré le titre du recueil cependant, cette forme n'est point commune à tout le volume. Barbier débute en alexandrins dans le Prologue; La Curée est en iambes, Le Lion qui suit, en alexandrins, comme Quatre-Vingt-Treize et L'Emeute; il revient à l'iambe avec La Popularité et L'Idole, pour choisir dans Varsovie le vers décasyllabe. Dante marque un retour à l'alexandrin, et cette forme est continuée dans Melpomène, Le Rire, La Cuve, Desperatio. L'iambe reparaît dans Les Victimes; Herpsichore et L'Amour de la Mort sont en alexandrins, La Machine est en iambes, Les Homicides en alexandrins, et le recueil se termine par les iambes du Progrès.

C'est un rythme très entraînant que celui de l'iambe; le vers de douze pieds est suivi d'un vers de huit et ce deuxième vers en prend de la force. Le premier vers semble être une préparation pour l'idée importante qui suivra; souvent le verbe principal se trouve dans le vers plus court, par exemple, dans L'Idole:

Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau;
Sitôt qu'à son déclin, votre astre tutélaire
Epanche son dernier rayon;
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.

Quand on lit à haute voix un poème en iambes, on est presque forcé de s'arrêter un moment à la fin du vers court, ce qui donne un effet saccadé et haletant qui est souvent très à propos dans cette poésie de mouvement rapide. Tel est le passage de la cavale, où le rythme semble imiter le galop d'un cheval; tel aussi le début de La Curée, avec sa description du va-et-vient de Paris en proie à la révolution. Les alexandrins sont souples aussi, avec un rythme entraînant qui emporte le sens de vers en vers, sans arrêt définitif à la fin de chaque vers. L'enjambement est souvent utilisé; et une phrase finit souvent sur la sixième syllabe du vers. Nous trouvons toutes ces qualités dans ce couplet de L'Emeute:

Où va-t-elle aujourd'hui? de ses longues clameurs
Va--elle épouvanter le sénat en rumeurs?

Voici de l'enjambement dans le Prologue;

Que j'insulte aux grands noms, et que ma jeune plume
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume;
Que me font, après tout, les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix...

et dans La Cuve:

Là, personne ne dort, là toujours le cerveau
Travaille, et, comme l'arc, tend son rade cordeau.

Remarquons le déplacement de la césure dans ce vers du Rire:

Depuis ce jour, Paris te remue à toute heure...

et:

Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume....

et de ceux-ci de Melpomène:

Et ta bouche oubliant l'idiome de mil~~l~~el...

Ta bouche aux passions du peuple descendue....

Barbier saura toujours profiter de l'allitération et de l'assonance

En voici des exemples dans L'Emeute:

Comme un vent orageux, des bruits rauques et sourds
Roulent soudainement de faubourg en faubourg...

et plus loin dans le même passage:

La peur frappe partout....

et: L'Emeute aux mille fronts, aux cris tumultueux...

L'Idole est riche à cet égard:

Elle demanda grâce à son cavalier gorse,

Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans hueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau....

Et: Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint....

Barbier cherche parfois l'effet pour l'oreille, par son emploi de noms propres. C'est un trait qui sera plus répandu dans Il Pianto; mais; nous en voyons un commencement ici: on se rappelle le beau vers:

O Dante Alighieri, poète de Florence..

et l'invocation à Melpomène:

O fille d'Euripide, ô belle fille antique...

Quelques-unes de ses phrases les plus appropriées et de ses épithètes les plus expressives font croire que le poète les a choisies pour le son; on peut répéter sans se lasser des phrases telles que:

Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase...

ou que

..... ce colossa à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons.....

Les Iambes de Barbier sont faits pour être lus à haute voix; et les meilleurs sont ceux qui se prêtent le mieux à cette lecture, comme L'Idole, La Curée, Le Lion, avec sa frappante répétition de "J'ai vu.." L'Emeute, où les flots de la révolte vous emportent dans leur course; Dante,^{iambe} plein de résonnance et de dignité, La Popularité, avec sa puissante description des aspects changeants de la mer. Voilà les meilleurs poème du recueil, selon nous; mais dans d'autres aussi, que de vers vraiment admirables, comme ceux-ci de Melpomène:

Et les voiles de lin en ta marche à; longs plis
Flottant et balayant les dalles du parvis....

de Desperatio:

Car le vent de la terre a désséché les plaines,
et cette image de la pudeur dans Terpsichore:

Couvrant son front pensif de l'ombre de son aile.

Il y a dans les Iambes des banalités, telles que nous en trouverons des quantités plus tard: il y a des vers peu soignés, des fautes de syntaxe, des platitudes, tout ce dont divers critiques ont accusé le poète. Mais il y a surtout et partout une pensée vigoureuse et sincère vêtue d'un style également vigoureux et spontané; un vers qui aime, peut-être, "à vivre et ramper dans la boue," mais qui sait à l'occasion s'élever aux plus hautes régions de l'expression poétique; et un rythme entraînant et résonnant qui emporte le lecteur comme la cavale de Napoléon.

Dans le recueil italien qui suit les Iambes, ce qui frappe le lecteur de prime abord, c'est le changement fondamental de ton et de

style. Barbier ne semble presque plus satirique; il est devenu élégiaque. Il pleure l'esclavage de l'Italie et regrette les gloires d'autant; il flagelle les Italiens contemporains, mais en les comparant tristement avec leurs glorieux ancêtres. L'Italie de 1833 ne lui semble pas un sujet de satire; c'est une femme morte qu'il faut pleurer, ou plutôt une beauté dormante, qu'on croit morte, mais qui n'attend qu'à être réveillée. C'est ainsi que le poème du Pianto est plus doux, plus lyrique que les Iambes; qu'il a plus de ces qualités qui font dire à Alfred de Vigny:

Les délices de Capoue ont amolli (la poésie de Barbier.) L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit La Gurée. (1.)

Il est vrai que le Prologue nous avait promis une assez rude satire; pour moi, dit le poète, s'obstinant à voir tout en noir:

.....cet univers est comme un hôpital,....
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures....

Mais c'est plutôt le sonnet suivant du Départ qui donne le ton du recueil:

J'irai, je foulerai, car j'en ai l'espérance,
Les champs délicieux de la douce Florence....

Barbier a beau peindre dans son détail le plus horrifique le Tableau de la Mort du Camposanto de Pise; sa description a son contre-poids dans le lyrisme des vers:

.....je t'aime, ô vieux Campo Santo!.....
J'aime à voir s'allonger tes longues galeries,
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,
Comme un moine qui passé et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales
Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles....

Il a beau flétrir l'impiété du peuple romain; on se rappelle de son Campo Vaccino plutôt les merveilleuses descriptions de la campagne romaine et son tableau final de

Quatre fort mendiants couchés avec mystère,
 Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,
 Disputent sourdement des baiques entre eux..

Il a beau regretter les beaux jours de l'amour à Venise, en décrivant la décadence morale du temps actuel; c'est son récit de la douce Bianca qui reste dans la mémoire.

Quelques traces du réalisme des Iambes subsistent encore; mais elles ont perdu la crudité et la hardiesse qui avaient caractérisé Malpomène et La Curée. Barbier revient au style du Prologue pour décrire Venise expirant "comme une pulmonique," et dans le Campo Santo

La Mort incessamment coupe toutes choses.....
 Et la stupide oublie, au fond de leur demeure,
 Tous les gens de béquille et qui n'en peuvent plus;
 Les porteurs de basace et les tristes perclus,
 Les catarrheux branlant comme vieille muraille,
 Les fiévreux qu teint mat qui tremblent sur la paille....

Mais la plupart du temps le ton est bien plus élevé que celui des Iambes, le vocabulaire moins osé, plus près de ce que l'on jugeait à l'époque un langage propre à l'expression poétique.

Les images et les métaphores ne sont pas pour cela moins frappantes

Le peuple de Venise est tout dénaturé!
 C'est un arbre abattu dans un sol délabré...(Bianca.)

De Dominiquin le poète dit:

Boeuf sublime, à pas lourds il creusa son ornière....

La pensée de Rome inspire à Barbier la réflexion que

Le champ de poésie est un morne désert,
 Où l'on voit à grand'peine un noble oiseau passer;
 Les plus lourds animaux y cherchent leur pâture,
 Les vils serpents y vont traîner leur pourriture,
 Et leur gueule noircit de poison et de fiel
 Le pied des monuments qui regardent le ciel;
 C'est un champ plein de deuil....

Le Colisée devient un monstre:

Le monstre, de son orbe envahissant l'espace,
 Foulait de tout son poids la terre jaune et grasse.
 Là, ce grand corps sevré de sang pur et de chair,

Etalait tristement ses vieux membres à l'air,
 Et le ciel bleu luisant à travers des arcades,
 Ses pans de murs croulés, ses vastes colonnades,
 Semait ses larges reins de feux d'azur et d'or,
 Comme au soleil d'Afrique un reptile qui dort....

et nous avons déjà cité ces vers frappants du Prologue:

Pour moi, cet univers est comme un hôpital,
 Où, livide infirmier levant le drap fatal,
 Pour nettoyer les corps infectés des souillures,
 Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

La personnification n'est pas moins caractéristique du nouveau recueil que du premier. Ainsi l'Italie se transforme en la Juliette endormie qui attend son Roméo; Pise, en une veuve qui, assise aux rives de l'Arno,

Ecoute solitaires à ses pieds couler l'eau...(Campo Santo.)

La forme pure dans l'art est personnifiée par la "chaste Hélène," que Goethe a aimée. La Liberté prend une allure plus classique que celle de la fille des rues qui avait animé La Curée:

La Liberté, pêcheur, la Liberté divine,
 Poserait ses pieds blancs sur ta poupe marine!
 Cette soeur de Vénus, cette fièle des flots,
 Dans Naples descendrait des mains des matelots!.....
 Sa robe est relevée, et, belle voyageuse,
 Pour notre peuple elle est trop rude et trop marcheuse. (Chiaia.)

Les épithètes de Barbier son toujours à remarquer; parfois elles frappent parce qu'elles sont bien choisies, mélodieuses, recherchées; mais trop souvent, et de plus en plus après Il Pianto, on les remarque parce qu'elles sont inutiles ou banales; des mots comme "céleste," "sublime," "noble," ne reviennent que trop souvent. On trouve encore des passages à admirer pour leurs épithètes dans Il Pianto; remarquons surtout l'équilibre des vers sur Goethe:

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
 Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
 Artiste au front paisible avec les mains en feu....

Certaines phrases pourtant semblent ne servir qu'à remplir le vers; par exemple, dans le Campo Santo:

Rien, absolument rien, et cependant la Mort
Ebranle sous ses pas ce qui semblait si fort....

Le deuxième vers de ce quatrain de L'Adieu gâte ce qui aurait été une très belle strophe:

Et puis le froid me prend, et me glace les veines,
Et tout mon coeur soupire, oh! comme si j'avais
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines,
De les jours effeuillé le rameau le plus frais....

Barbier se sert du contraste, comme il s'en était servi dans les Lambes; souvent, dans Il Pianto comme dans le premier recueil, le sens du poème exige une telle juxtaposition de choses disparates. La fin réaliste du Prologue est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec la description de la muse lyrique, enfant de seize ans, inspirant "les belles rêveries," "le divin caprice," "de folles chansons." Le Campo Santo dépend du contraste entre les deux aspects de la peinture d'Or-cagna, les jeunes gens heureux et sans crainte de l'avenir, à côté de ceux que la Mort vient de frapper d'une façon horrible. Bianca contraste pur et l'amour[^] spontané ~~de~~ de l'époque de la gloire vénitienne avec la vénalité et la prostitution que Barbier y remarque en 1832. Et partout dans le recueil, mais surtout dans le Campo Santo et le Campo Vaccino l'idée fondamentale est une idée de contraste entre les gloires passées de l'empire romain, ou les beautés artistiques de l'Italie du moyen-âge et de la Renaissance, et la décadence ou l'avilissement apportés par l'envahisseur barbare.

La versification du recueil est généralement habile, et fait preuve par moments d'un effort de composition plus soignée que d'habitude. On a si souvent l'impression chez Barbier qu'il ~~écrit~~ écrit à la hâte, que

les idées sont survenues pêle-mêle à son esprit, et que son objet principal a été de les coucher sur le papier au plus vite et tant bien que mal. Si, par hasard, un beau vers arrive tout à fait, tant mieux! Mais dans Il Pianto, quelquefois, malheureusement pas toujours, la forme semble l'avoir préoccupé presque autant que les idées; on comprend que c'est dans Il Pianto que Leconte de Lisle a trouvé "son meilleur titre de gloire."

L'allitération et l'assonance sont souvent employés à profit. Remarquons les voyelles de ce vers du Prologue:

Une ride ~~ch~~agrine au plus riant vasage....
la ressemblance de son un peu trop évident peut-être de celui-ci:
Ont baigné de sueur et des pleurs de leurs yeux...
et l'assonance plus habilement maniée de

En épais tourbillons vois rouler la poussière...
Le frappant emploi de la consonne "m" de Michel-Ange est bien connu:

Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière...
comme l'est le vers final, avec ses longues voyelles et ses nasales:

Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui...
La langueur d'un soir romain est admirablement exprimé par les voyelles de ce vers du Campo Vaccino:

Reviennent à pas lents de la campagne ardente...
L'effet de longueur désiré réussit encore dans ce vers:

J'aime à voir s'allonger tes longues galeries: (Campo Santo.)
et l'atmosphère du crépuscule est bien reproduite ici:

L'ombre pend à longs plis comme de noirs manteaux. (Campo Vaccino.)

Tout le recueil est composé d'alexandrins; et seules deux formes poétiques sont employées: celle du long poème continu, en couplets rimants, et celle du sonnet, A part des rimes usées comme "sombre,

ombre," "magnanime, sublime," "âme, flamme," "éternel, immortel," il y a une richesse de rimes que même les Iambes ne surpassent pas, comme dans ce passage du Campo Santo:

Sainte terre enlevée aux monts de la Judée,
Et du sang des martyrs encor tout inondée,
Sainte terre des morts qui portas le Sauveur,
Toi que tout front chrétien baisait avec ferveur,
Tu n'es plus maintenant qu'un terre profane,
Un sol où toute fleur dépérit et se fane,
Un terrain sans verdure et délaissé des cieux,
Un cimetière aride, un cloître curieux,
Qu'un voyageur parfois, dans sa course rapide,
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide.

ou dans les deux quatrains de Dominiquin, où les mots rimants sont humain, solitude, main, multitude, étude, Dominiquin, inquiétude, souverain.

La sésurée n'est pas constante: ce vers du Campo Santo donne toute sa force au premier mot important, par une division dans la première hémistiche:

Heurte: d'un pied léger: et d'un regard stupide...

et ce vers sur Goethe a deux divisions nettes:

O Goethe! : ô grand vieillard!! prince de Germanie!

mais la plupart du temps le vers se divise à la sixième syllabe, tout aussi distinctement que dans le passage final du dernier poème:

Car ce qui n'est pas toi, ni la Grèce ta mère,
Ce qui ne parle point ton langage sur terre,
Et ne respire pas sous ton ciel enchanteur,
Trop souvent est barbare et frappé de laideur.
L'étranger ne viendrait, sur ta couche de lave,
Que pour te garotter comme une belle esclave;
L'étranger corrompu, s'il te donnait la main,
Avilirait ton front et flétrirait ton sein,
Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes beaux yeux noirs qu'au sol de la patrie,
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau!

Le poète semble avoir groupé ses sonnets exprès au point de vue des rimes. Le premier, Le Départ, rime abba, abba, dans les quatrains

ccd, eed, dans les tercets. Il en est ainsi pour les trois sonnets qui suivent, Mazaccio, Michel-Ange, Allegri. La forme des quatrains change ensuite. Raphaël a l'arrangement abab, baba; Le Corrège, Dominiquin, Léonard de Vinci, Titien, également. Puis pour le dernier sonnet, l'Adieu, chose curieuse, Barbier adopte une forme shakespearienne, trois quatrains, rimant abab, bcbc, cdcd, avec un couplet final.

Il se montre, enfin, chez le Barbier du Pianto un talent purement lyrique et descriptif dont témoigne ce merveilleux passage du Campo Vaccino; le passage est lui-même un petit poème: on pourrait le dégager complètement du Campo Vaccino sans nuire à l'idée centrale du poème et sans rien laisser d'inexpliqué dans le morceau détaché:

Le long des chemins creux, mes regards entraînés
 Suivent des buffles noirs deux à deux enchaînés;
 Les superbes trzoupeaux, à la gorge pendante,
 Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
 Et les pâtres velus, bruns, et la lance au poing,
 Ramènent à cheval des chariots de foin.
 Puis passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
 qui va battant le sol de sa triste sandale,
 Des frères en chantant portent un blanc linceul,
 Un enfant demi-nu les suit et marche seul;
 Des femmes en drap noir et de brune figure
 Descendent en filant les degrés de verdure;
 Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas
 Se lèvent lentement pour prendre leur repas;
 L'ouvrier qui bâchait et roulait sa brouette,
 La quitte; le travail, les pelles, tout s'arrête,
 On n'entend plus au loin qu'un murmure léger,
 que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
 Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,
 quatre fort mendiants couchés avec mystère,
 Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,
 Disputent sourdement des baïoques entre eux.

On peut dire du style de Lazare ce qu'on a déjà dit d'une façon plus générale, des Lambes et du Pianto; Le mouvement rapide et vigoureux de La Curée et de L'Idole commencent à se ralentir; mais il attend parfois, quand même, à son ancien élan. Les beautés toutes lyriques

un
du Pianto trouvent parfois ^{un} écho dans le poème nouveau, faisant contraste à l'écho plus brutal des Iambes qui y résonne aussi. Ce que Barbier y garde de plus caractéristique, ce sont ^{ses} ~~des~~ vives images et ses métaphores frappantes. Dans les satires qui suivent, celles de 1840, il abusera de ses prédilections presque symboliques; dans Lazare même, certaines de ses images approchent de la fantaisie, mais elles sont pour la plupart suffisamment justes, sans être trop bizarres et recherchées.

Le titre même du poème est symbolique. Le peuple anglais est représenté par le personnage biblique de Lazare, pauvre et abandonné, ramassant à peine de quoi traîner une misérable vie, ignoré du riche auquel il demande en vain quelques miettes. Puis l'Angleterre, d'un sujet de parabole, se transforme en vaisseau de houille, " nef aux flancs salés, " que doit aborder le poète. Cette métamorphose marine est continuée dans Le Pilote; c'est William Pitt qui a guidé ce puissant vaisseau, pendant quatorze ans de guerre et de carnage.

Une des comparaisons les plus frappantes du recueil est celle de Londres, descriptive du soleil anglais:

s

Le soleil, comme un mort, le drap sur le viage,
Ou, parfois, dans les flots, d'un air empoisonné
Montrant comme un mineur son front tout charbonné...

Le Minotaure dépend d'une comparaison entre la ville de Londres et le monstre du mythe, exigeant chaque année des milliers de corps de femmes. Barbier emploie souvent des comparaisons animalières: dans La Lyre d'Airain:

....comme un taureau, la vapeur prisonnière
Hurle, mugit au fond d'une vaste chaudière...

Les Mineurs de Newcastle disent:

Nous vivons comme taupe, à six cents pieds sous terre....
Et la mort, vieux hibou, vole autour de nos fronts...

Byron dans le poème de Westminster devient tour à tour un chêne, un lépreux, Satan, un lion, un "jeune dieu sans cuirasse," un cygne.

Ce même goût de la comparaison fait que maint exemple de la personification se trouve chez Barbier. La Menace et la Corruption deviennent deux vieilles sorcières dignes de Macbeth; le Gin c'est le

.....dieu de la misère,
Fils du genièvre et frère de la bierre!

L'Albion devient une "matrone romaine;" la Nature une bienveillante mère qui parle au poète son fils et le reconforte. Il est donc naturel que l'apostrophe revienne partout dans le recueil. Le poète s'adresse d'abord à Dieu dans le Prologue; au Gin, entonnant un "hymne en son honneur;" à l'abbaye de Westminster, à Byron, à la Nature, et dans L'Epilogue, à la misère qu'il voit partout répandue autour de lui.

Les Iambes avaient marqué un commencement de réalisme dans la poésie française. Ce trait avait persisté, très modifié, dans Il Pianto; il reparaît dans Lazare. Le meilleur exemple se trouve dans les descriptions de la folie du poème de Bedlam. L'un des fous est un bloc de chair inanimé:

.....un buste tout nu retombant en silence,
Sur des reins indolents, des genoux sans ressorts,
Des bras flasques et mous, allongés sur le corps,
Comme les rameaux secs d'une vigne traînante;
Puis la lèvre entr'ouverte et la tête pendante,
Le regard incertain sur le globe des yeux,
Et le front tout plissé comme le front d'un vieux.

Pour appuyer ce réalisme et rendre plus vivants les tableaux qu'il peint, le poète fait de visibles efforts après la couleur locale; il emploie des mots anglais, comme le gin, le spleen, les hustings, le coboner, La Corruption promet aux électeurs:

.....tant de brocs de porter écumeux,
Tant de poissons salés et tant de rouges viandes,
Que le ventre a dompté les coeurs consciencieux....

Il emploie avec soin le vocabulaire de l'industrie; La Lyre d'Airain surtout en témoigne, par des passages tels que

C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons se croisant, se heurtant,
Un concert infernal....

Et le bruit des métiers de plus fort recommence,
Et chaque lourd piston dans la chaudière immense,
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse,
S'enfonce et se relève avec un sourd fracas.
Les leviers ébranlés entre-choquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives
Lancent leurs cris aigus....

Dans les Iambes Barbier s'était surtout servi de l'iambe et de l'alexandrin; dans Il Pianto de l'alexandrin. Ici, au contraire, il emploie toute une variété de formes métriques; l'~~Iambe~~ iambe dans Le Pilote et Le Prologue; le vers décasyllabe dans Le Gin; le vers de huit syllabes dans La Tamise; de six, dans l'Épilogue. Le poème le plus habilement manié à cet égard est La Lyre d'Airain. Là, le poète veut reproduire l'effet d'une composition musicale. Le prélude est un curieux arrangement de sept syllabes:

Quand l'Italie en délire
L'Allemagne aux blonds cheveux,
Se partagent toutes deux
Les plus beaux fils de la lyre...

Puis vient une strophe plus passionnée à laquelle un mélange de vers de douze et de dix syllabes apporte une lenteur et une dignité plaintives. Le passage qui suit est tout en alexandrins; c'est un passage puissant, descriptif d'une usine et des clameurs de ses machines. Le chant de l'ouvrier suit, en vers octosyllabes; puis la plainte des enfants, en alexandrins; le cri de la femme, en vers décasyllabes, fait pendant à celui de l'homme; il est suivi de la réponse du maître en vers octosyllabes. L'alexandrin reprend l'accompagnement sourd

sourd du bruit des machines; une strophe plus douce et plus triste suit, dans un mélange d'alexandrins et d'octosyllabes; et la fin reprend le mélange de la deuxième strophe, d'alexandrins et de vers décasyllabes. L'effet général est frappant; on croit sentir l'accompagnement des machines à travers tout le poème, le bruit retentissant des leviers et des rouets.

L'épithète de Barbier dans les Iambes et dans Il Pianto avait été juste et bien choisie; à de rares moments il s'était laissé tomber dans des banalités ou des superfluités, mais la plupart du temps, ses adjectifs avaient eu de la force et de la propriété. Dans Lazare cependant, commence à se révéler une tendance qui deviendra la règle dans les ouvrages qui suivront. L'épithète perdra sa force; un mot banal, une phrase superflue servira à remplir le vers ou à fournir le mot de la rime. Aussi trouvons-nous ici des phrases telles que "forces sublimes," "la douceur souveraine," "suprême beauté," "céleste flamme," "lutte ardente," "âmes généreuses," ou un vers tel que

C'est de leur leur rappeler sans cesse, par exemple,
Qu'en laissant dépérir les fondements du temple,
Le monument s'écroule et tout tombe avec lui.... (1.)

Aux exigences de la rime aussi doivent s'attribuer des périphrases pour décrire la mer, comme "humides campagnes," "liquide plaine." E

L'allitération est fréquente:

Et pourtant, pauvres gens, pêle-mêle et nu-pieds,
Sur le pont des vaisseaux près de mettre à la voile...

lit-on dans les Belles Collines d'Irlande; et dans le même poème:

.....les toisons
Dont nos lacs ont lavé les magnifiques laines...

Lazare contient des vers d'une vraie beauté, égalant tout ce que peut offrir de mieux Il Pianto même. En voici quelques exemples:

1. Les Mineurs de Newcastle.

Chercher aux cieux lointains une meilleure étoile...(1.)
 qui fait rêver à des perspectives bleues et profondes; la plaintive
 beauté du cri des enfants:

Et nous mourons, les yeux tournés vers la campagne....
 et l'habile emploi de voyelles nasales dans les trois premiers vers de
Westminster:

Vieille et sombre abbaye, ô vaste monument,
 Baigné par la Tamise et longé tristement
 Par un sol tout blanchi de tombes délaissées..

On admire dans La Nature les vers:

.....semblable à la fleur qui se passe,
 Par la main du Seigneur effeuillée dans l'espace...

et la réminiscence de Chiaia (Il Pianto) dans ce couplet:

Toujours, ô mon enfant, toujours les vents sauvages
 De leurs pieds vagabonds balayeront les plages...(2.)

mais, selon nous, ce qu'il y a de meilleur dans le recueil c'est le
 mot final sur Shakespeare:

Ton génie est pareil au soleil radieux
 Qui toujours immobile au haut de l'empyrée,
 Verse tranquillement sa lumière sacrée
 Sur la folle rumeur des flots tumultueux...

strophe qui devance ~~par~~ son idée autant que pas son langage le langage
 et les idées de l'école parnassienne.

Avec les Nouvelles Satires, quelle descente vers le trivial et le
 prosaïque! quel déclin de style et de composition également! Selon
 Planche, ces deux satires témoignent d'une# incorrection de style et
 d'un défaut de précision inexcusables:

...où les deux nouvelles satires de Barbier n'obtiennent pas le même

1. Les Belles Collines... 2. Cf. Chiaia:
 Toujours, ô mon Rosa, toujours les vents contraires
 Ne déchireront pas les voiles de nos frères...

succès que ses précédents ouvrages, il devra s'en prendre surtout au moule indécis dans lequel il a jeté ses idées....(1.)

ⁱ
Barbier s'élo^agne de plus en plus, avec ce recueil, de la versification romantique, et ses nouvelles tand^ances se manifestent de d^averses façons. Ses épithètes ont maintenant toute la banalité des pires imitateurs du style classique. Voici la lamentation des trois nations dans Pot-de-Vih:

Toujours nos yeux sont pleins de larmes obstinées,
Nos coeurs d'amers soupirs, de longs gémissements,
Oh! les plus désolés des enfants de la terre!
Quand verrons-nous finir notre injuste misère?
Quand les voiles du deuil seront-ils déchirés?
Et quand, ra^approchant tous d'une clarté divine,
Vers le ciel adouci, notre antique origine,
Pourrons-nous relever nos fronts déshonorés?

C'est trop souvent une succession de mots tels que: infâme, insensible, généreux, imp^aie, frémissant, horrible, sombre, sublime, ou de leurs synonymes. Quelquefois même, l'épithète qui accompagne affaiblit le sens d'un substantif:

^o
Que nous im^orte, à nous, le triste et vain amas,
Des antiques^a vertus, la pudeur soucieuse,
La foi, le dévouement^a, la pitié égénèreuse..... (2.)

On a l'impression^a que les épithètes de Barbier ne font pas partie intégrante de sa pensée; même on pourrait dire parfois qu'elles ne lui servent qu'à remplir le vers.

Certains traits lui restent de ses premières oeuvres: les métaphores et les comparai^sons qui^a avaient caractérisé les Iambes et Il Pianto, l'invocation de Lazare, l'allitération, la personnification, Les faibles efforts qu'il a faits dans Erostrate après la couleur locale n'ont nullement réussi^a à nous convaincre. Malgré ses fréquentes allusions classiques, --marque d'une surabondance d'érudition, comme l'a observé Planche--- cette couleur locale reste superposé. Il n'y a rien dans

le poème, sauf les noms, d'essentiellement grec.

Les deux poèmes sont composés pour la plupart en alexandrins, Les chants, les hymnes, les plaintes, sont écrits tantôt en vers octosyllabes, tantôt en vers de six pieds, tantôt dans une alternation de l'alexandrin et du vers de huit. Ainsi nous avons, dans l'hymne des prêtres de Mammon:

L'or est le prince des métaux,
Le lustre de la terre et l'ornement du monde;
Le soleil est tout or, et le ciel qu'il inonde
A la couleur de l'or dans les jours les plus beaux;
A l'or la suprême puissance;
C'est le nerf des états et la force des rois;
L'or est le grand parleur, et toute noble voix
Pâlit devant son éloquence.
L'or est la meilleure des clés
Pour renverser d'un coup les invincibles portes.....

Le chant des matelots dans Erostrate est une alternation d'alexandrins et de vers de six. Le discours que fait la Beauté à Erostrate suit ce plan: 8.12.12.12. 8.8.12.8.8.12. 8.12.8.12.12.12.8.12.8.12.

La régularité est une caractéristique bien marquée de ce recueil. A cet égard aussi Barbier avance vers le classicisme. La césure est la plupart du temps invariable, se trouvant après la sixième syllabe, quelquefois cependant, nous trouvons des exceptions à cette règle: tel ce vers:

Disparaissez devant ce rameau triomphal...(1.)
et: Ne bondis plus autour de mes malheureux flancs...(2.)

Voici un vers à deux divisions:

Tire-moi du péril où je suis, ^ô mon père....(3.)

Les rimes nous rappellent plutôt l'alexandrin classique que celui des romantiques. Voici les mots rimants d'une page typique: fortune, Neptune, matelots, flots, visage, courage, mourir, engloutir, repaître, eau, manteau.

1. Erostrate, P. 190. 2. Idem. 3. Pot-de-Vin, P. 76.

Malgré l'aspect plutôt classique du recueil, nous trouvons parfois des enjambements, comme :

que nous importe à nous, le triste et vain amas
Des antiques vertus.....? (1.)

Alerte, matelots! La conque des tritons
Rappelle de Thétis les coursiers vagabonds...(2.)

Ta véritable affaire est de laisser chacun
Agir comme il lui plaît.....(3.)

Somme toute, ce recueil ne fait que marquer le déclin du poète, à tous les points de vue. Il restera aux Chants civils et religieux, de révéler jusqu'à quelle profondeur de prosaïsme, de banalité et de négligence s'est laissé tomber le poète des Iambes.

Ce recueil est peut-être le pire de tous les ouvrages du poète. A le lire, on a de la peine à croire que ces chants sont du même auteur que les Iambes; on incline presque à penser, avec Madame de Girardin, que Barbier avait volé les Iambes, et que dans les Chants civils et religieux c'est un accès de conscience qui le prend, le forçant à délaïsser son ancienne hardiesse. Nous éprouvons une certaine hésitation à parler ainsi de sentiments moraux si admirables, de croyances si fermes et si sincères, mais ces sermons en vers ne font qu'ennuyer le lecteur. Vigny a écrit sur la résignation, mais en des vers qui vivront toujours. Que de poètes ont célébré l'amitié, et en ont fait de la vraie poésie! En lisant les hymnes au travail dans le recueil de Barbier, on pense----avec combien de regrets---- aux Georgiques de Virgile. En vérité, la lecture des Chants civils et religieux causerait une telle déception à l'amateur des Iambes, qu'il vaudrait mieux qu'on ne les lise pas!

Comme les Nouvelles Satires, ces poèmes sont écrits pour la plus

part en alexandrins; quelquefois Barbier varie l'alexandrin par des vers de six ou de huit syllabes. Ainsi dans l'Hymne au Soleil, et le Chant paternel, nous avons des strophes de quatre vers, dont trois alexandrins, et un sixain, rimant a,b,b,a. L'Hymne à la mer est en strophes de six vers, avec le plan 12,8, 12, 12, 12, 8, 12, 8. (abab.) Quelquefois nous avons des vers octosyllabes, comme dans l'Hymne à la Nuit et celui à la Résignation, et bien souvent le poète mélange tout sans plan apparent. Ainsi dans l'Hymne à la Vigne, nous avons un mélange d'alexandrins et de huitains, avec , à la première page, deux vers de dix syllabes. Le Chant du Poète est divisé en strophes toutes inégales: voici le nombre des vers dans les différentes strophes: 7.9. 9.4. 7.10.4.7.8.9.8.

Les rimes sont pour la plupart riches et exactes. Dans l'Hymne à la Terre, se trouvent des rimes embrassées, dans l'Hymne aux Montagnes, des couplets rimants, avec des rimes qui sont parmi les plus riches du recueil: légères, fougères, chevelus, tordus, herbes, superbes, glissants, puissants..

On a vu trop souvent dans ce recueil, comme dans le précédent, que Barbier choisit ses mots, et surtout ses épithètes, plutôt pour la rime que pour la pensée. "Reptiles superbes" n'est pas très heureux; et voici d'autres exemples du même genre:

(Si).....l'affreuse gèrre, indomptable cavale,
 Sans bride et sans mors, sous ses sabots d'airain
 Brise à coups redoublés le froment souverain;
l'on verra bientôt d'une façon hautaine
 Le noir désordre entrer dans la famille humaine...

Il y a toujours trop de "sublime" et d'"immortel;" de "sombre " et "ombre," de "flamme" et "âme."

On sait combien sont nombreuses chez Barbier les allusions classiques. Relevons ~~ici~~ ~~ici~~ la mention de Saturne dans l'Hymne aux

Montagnes, celle des amis célèbres des temps anciens dans l'Hymne à l'Amitié:

Et tel fut ce troupeau de sublimes mortels.....
 Achille aux pieds légers, Patrocle à l'âme fière,
 Oreste et son Pylade, et Damon, Pythias,
 Et le grand roi David et son cher Jonathas....

Ce recueil typifié comme les autres le goût du poète pour la comparaison, pour la personnification, pour des métaphores qui nous étonnent parfois. Certaines de ces comparaisons sont bien trouvées; par exemple, le passage dans l'Hymne au Travail, presque virgilien, où Barbier compare l'homme et son travail au boeuf de la ferme; et ces trois vers de l'Hymne à la Résignation, où les pleurs du Christ au mont des Oliviers sont

Comme la voix douce et profonde
 D'un beau cygne qui fait du monde
 Ses mélancoliques adieux.

trois vers qui sont parmi les plus poétiques du recueil.

Avec les Rimes Héroïques le style de Barbier reprend quelque chose de son ancienne vigueur et de son originalité première. Mais le poète s'est déjà essayé, dans Il Pianto, à la forme du sonnet; et il n'a pas égalé, dans le recueil de 1843, la perfection nette et précise du Corrège et du Michel-Ange de sa jeunesse.

Le vocabulaire est ici beaucoup moins riche que celui des Iambes et d'Il Pianto. C'est l'idée plutôt que le mot qui a préoccupé le poète; on ne trouve point ici le vocabulaire bien choisi de la Pléiade, on trouve peu qui anticipe la couleur et la richesse des Trophées. Nous avons eu la curiosité de chercher à ce propos toutes les épithètes de couleur dans les Rimes Héroïques: il n'y en a que quatorze, dont le mot noir y revient sept fois; et le recueil contient en tout quarante-six sonnets!

Les épithètes de Barbier sont plutôt des mots abstraits, tels que "sublime, infâme, noble, généreux, stoïque," mots qui décrivent des qualités de l'âme plutôt que celles du monde matériel. L'invocation est fréquente; on s'y attendait. Parfois le poète fait appel au héros ou à l'héroïne qui forme le sujet du recueil; parfois il invoque la qualité abstraite que représente pour lui son personnage.

Barbier a adopté le sonnet italien, favorisé par la Pléiade, ressuscité par les Romantiques, c'est-à-dire, deux quatrains suivis de deux tercets. La suite de rimes que nous y trouvons le plus fréquemment c'est abāba, abba, ccd, eed; mais cet arrangement n'est pas constant. Barbier nous dit dans sa préface qu'il a

...varié les formes autant que les lois de l'harmonie le lui ont permis...

La variation la plus fréquente est aabb, aabb, ccd, eae. Parfois d'une édition à la prochaine, le poète change les quatrains, ou de abba, en abab; ou de abab en abba. Les tercets varient aussi, mais beaucoup moins souvent. Au lieu de ccd, eed, nous avons quelquefois ccd, ede, ou ccd, dee. Il est rare que le poète emploie plus de cinq rimes. Nous en avons un exemple dans le sonnet sur Henri de Nemours, aabb, ccdd, eef, fgg, où tout est en couplets rimants; et dans celui sur Hubert Goffin, abab, bcba, ded, eff; et celui sur John Brown^{est} écrit en forme de deux tercets suivis de deux quatrains, et rimant aab, ccā, dede, fgfg.

Le choix des rimes est d'ordinaire exact, quelquefois, il est vrai le poète rime "flamme" et "âme;" "loups" et "tous" (pronom.) Souvent dans ses rimes masculines, il se contente de rimes telles que "Golgotha" "relèvera" "Parthénon," "Byron", mais d'ordinaires les rimes

sont d'ordinaires riches et bien trouvées, comme dans cette première strophe de Geneviève de Nanterre:

Lutèce gémissante était dans la terreur,
Car des peuples errants comme un flot sans rivage
Les Huns, traînant partout le meurtre et le ravage,
Approchaient de ses tours leur barbare fureur...

Ce sont peut-être trop souvent les mêmes mots qui riment, et des mots typiques de Barbier; le poète a un vocabulaire de banalités tout à lui dans les ouvrages qui suivent Lazare. On commence à lui en vouloir de ses: "flamme, âme, ailes, immortelles, abîme, sublime, crimes, victimes, généreuse, douloureuse, ombre, sombre, gloire, victoire..."

Nous avons pu tracer parfois, le plan que Barbier a suivi en écrivant ces sonnets. Il y a un certain intérêt à y noter la variété. Voici le sonnet sur André Doria, où l'exploit qui forme le sujet du sonnet ne figure que dans la dernière strophe. Dans les deux quatrains, d'autres faits de Doria s'étaient devant nous; dans le premier tercet nous attendons toujours à savoir ce que Doria a fait de si glorieux, et ce n'est que dans le second tercet que nous arrivons à le savoir:

Gloire à toi, Doria, gloire, gloire éternelle!
Non pour avoir vaincu dans ces combats divers,
Humilié l'Afrique et chassé l'infidèle
Des beaux champs azurés de l'empire des mers;

Non pour avoir sauvé la ville maternelle
Des mains de l'étranger qui la tenait aux fers,
Armé les saintes lois d'une vigueur nouvelle,
Et montré Gênes grand aux yeux de l'univers;

Mais bien pour avoir fait ce qu'ici-bas nul homme,
Depuis les jours fameux de la Grèce et de Rome,
N'eut la force de faire, ô vieux Ligurien!

Pour avoir refusé le royal diadème,
Et placé dans ton cœur le nom de citoyen
Au-dessus des appas de la grandeur suprême.

Dans le sonnet sur Madame Roland le poète loue d'une façon plus ou moins générale la foi inébranlable; ensuite, pour commencer le second

quatrain, nous avons le mot "ainsi," (comme Barbier débute très souvent) et une description de l'époque; puis dans les tercets seulement, il s'agit de Madame Roland, et de la foi qu'elle avait toujours dans "la sainte liberté." Le Comte d'Egmont nous fournit encore un exemple de ces sonnets où le point culminant n'est atteint qu'au dernier vers. Le poète invoque d'abord la Liberté, qu'il montre penchée sur la ville de Bruxelles, qu'est-ce qu'elle aime le mieux à regarder, qu'est-ce qui la rend la plus fière? L'Hôtel-de-Ville, cette merveille d'architecture? La cathédrale? Non, c'est (dans le dernier vers:)

Le pavé sur lequel coula le sang d'Egmont.
Mais pour la meilleur exemple de plan soigné, comme pour le meilleur sonnet du recueil, relisons Laure de Noves. Le plan en est tout net: le premier quatrain décrit la tombe de Laure à Avignon. Dans le second, le poète médite sur tout ce que le Temps a laissé de cette belle dame d'antan. Puis dans les tercets, il se reconforte; elle aura l'immortalité, car Pétrarque lui a donné le tombeau splendide de ses vers.

Il serait plutôt vain d'étudier dans le détail le style et la composition des Silves et des Rimes Légères; leurs défauts ne nous sont déjà que trop connus, leurs bonnes qualités sont malheureusement assez rares. Les défauts sont ceux des recueils que nous venons de traiter, ceux d'un poète qui vieillit avant le temps, qui s'installe plus profondément dans les comforts de sa vie bourgeoise, dans la placidité, dans la banalité.

Les Silves sont marqué d'un lyrisme plus subjectif que nous n'en

avons encore trouvé chez Barbier; et avec ce changement de ton sont venus plus de variété dans les formes métriques, un vocabulaire qui s'élargit, des sujets qui laisse^{nt} voir qu'à la rigueur Barbier savait être versatile. Mais les vieilles platitudes persistent, les métaphores usées, les rimes que le poète ne saurait tout à fait éviter! Comme tout cela est fade et "manquant d'haleine," à côté des Iambes! Comme ces nouvelles descriptions perdent leur couleur et leur ligne à côté des paysages italiens si nettement esquissés dans Il Pianto! On se rappelle la simplicité touchante de l'Adieu de ce recueil italien:

Et puis le froid me prend et me glace les veines,
Et tout mon coeur soupire, oh! comme si j'avais,
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines
De mes jours effeuillé le rameau le plus frais,
Et sur le sein vermeil de la brune déesse,
Épuisé pour toujours ma vie et ma jeunesse.

Barbier n'a pas su rattraper cette simplicité dans La Branche Morte; là aussi il pense à sa jeunesse, lui, arrivé maintenant à l'automne de son âge; il voit une feuille encore verte sur une branche morte:

Son apparition splendide m'attendrit,
Et soudain m'arriva la pensée à l'esprit
Que dans sa survivance au reste du feuillage
Cette fraîcheur était comme un rêve d'été,
Un heureux souvenir épanchant sa gaieté
A travers les brouillards et les glaces de l'âge.

Alors moi-même, alors je revis mes vingt ans,
Avec tous leurs plaisirs, leurs espoirs éclatants,
Leurs secrètes amours, leurs amitiés sans voiles,
Et de ces souvenirs qui ravivaient mon coeur
Quelques-uns surpassaient les autres en douceur,
Comme la blanche lune efface les étoiles....

Le style des Rimes Légères se modèle sur le titre; il est des plus légers, mais d'une légèreté un peu trop voulue, qui fait que le poète change entièrement de langage; sa violence habituelle se transforme en mièvreries, ses épithètes vigoureuses en banalités, en phrases communes. L'abeille devient une "odorante ouvrière" une étoile "la

pèlerine des cieux," Le soleil devient "le disque solaire," le monde "le terrestre empire;" un fusil "l'arme meurtrière." On s'attend à des épithètes telles que

La vague ondoiyante et limpide, "
"sublimes" "suprêmes," que le poète applique à des objets fort divers; la mer est "profonde," le sommeil "doux," le firmament "calme," la lumière "éclatante," et l'on trouve plus d'un "coeur fidèle," "dort funeste," de "belles nature."

Il y a cependant plusieurs images et comparaisons qui sont bien trouvées. Voici un poème qui dépend de la comparaison:

Jamais le disque solaire,
Dans son cours vainqueur,
Deux fois n'échauffe et n'éclaire,
Les campagnes de la terre,
D'une égale ardeur.

Jamais dans le même automne,
Deux fois le beau fruit
Qu'avec soin mûrit Pomone
Sur le fût qu'il abandonne
Ne se reproduit.

Jamais le torrent qui passe
Ne garde l'élan
Des premiers bonds de sa trace;
Il s'épuise dans l'espace
Et meurt faible et lent.

Jamais, lorsque se desserre
Un doux noeud d'amour,
Si tendrement qu'on opère
Nul doigt ne peut le refaire
Tel qu'au premier jour. (1.)

Une critique du recueil est parmi ceux qui demandent à cette époque quand reparaitra Barbier le satirique. Celui que nous connaissons est à ne pas en douter mort à jamais. Ce critique, Louis, Ratisbonne, (2.) est plutôt favorable pour Barbier; même, peut-être, est-il intéressé. (3.) Après des remarques tout à fait indulgentes

1. La Voix du Sort. 2. Journal des Débats, 8 sept. 1854.
3. Selon Ferdinand Denis dans une lettre à Brizeux de 1854, cet article serait dû aux demandes de Vigny.

le critique soulève le voile de l'anonyme qui avait caché le recueil:

...j'ai ouï dire, non sans étonnement, que M. Auguste Barbier n'était pas étranger à la composition de ces délicates bluette..

Remarquons-le, lui aussi est plutôt étonné; il n'y a pas de lien entre ce genre nouveau au poète et ses satires initiales; et Ratisbonne croit (avec nous) que

(la) veine naturelle (de Barbier) est la satire, ou l'ode satirique. Il était né pour l'iambe âpre et enflammé...

Pourquoi a-t-il ~~quitté~~ le genre flagellateur? Ne reste-t-il pas de vices à révéler, de travers à condamner?

L'auteur des Iambes paraît avoir un médiocre souci du public et du bruit. C'est plutôt, nous le croyons, un caprice qu'il a voulu satisfaire, un luxe qu'il a voulu se donner, en se composant pour lui-même et pour quelques amis un bouquet de fraîches et de fragiles chansons.

Barbier lui-même n'était pas très sûr au moment de la première édition de la façon dont on accueillerait le nouveau recueil, bien que dans l'édition de 1860 il paraît en être satisfait. Voici la préface de 1860:

La première édition de ce recueil d'odelettes et de chansons, bouquet de petites fleurs cueillies çà et là dans des moments de loisir et d'heureux oubli, a paru sans nom d'auteur au commencement de l'année 1851. Le voile de l'anonyme ayant été soulevé par plusieurs critiques, je n'ai pas cru devoir le laisser retomber. Je craignais que le public n'acceptât pas avec faveur cet essai de poésie très-différente de forme et de fond de mes premiers vers. Hélas! trompé dans les appréhensions, je lui offre une seconde fois ces rimes, avec des corrections et quelques pièces en plus.

Mais après 1860 le succès initial du recueil n'a certainement pas duré, et après leur réédition avec les Silves en 1870, les Rimes Légères sont tombés dans un profond oubli.

Les mêmes remarques s'appliquent aux recueils poétiques qui suivent; c'est l'énergie qui manque désormais à Barbier, énergie de rythme, énergie de vocabulaire, d'idées même. Les Satyres de 1865

sont horatiennes plutôt que juvénalesques, les caricatures d'un vieillard qui observe le monde de loin, sans s'y mêler, qui se moque mais ne s'indigne plus. Et quand en 1870 il s'essaiera de nouveau à l'iambe vengeur, il aura perdu sa force et son haleine, il ne saura plus retrouver l'expression de cette indignation qui l'avait autrefois si heureusement inspiré. Voici des iambes de 1870: leur rythme entraînant parti, leur vigoureuses épithètes affaiblies, quelle travestie du Tyrtée des barricades de 1830!

O France! ma patrie! avec des pleurs de sang
 J'écris cette poignante rime,
 Car c'en est fait de toi; sur ton front impuissant
 Le malheur du vaincu s'imprime.
 Vaincus! oui, par la faim bien plus que par le fer,
 Vaincus par nombre de souffrances,
 Par les fléaux du ciel et par ceux que l'enfer
 Déchaîne dans les jours de transes;

Ces iambes n'ont été publiés qu'avec les Poésies Posthumes. S'ils avaient paru en 1870 auraient-ils même été remarqués? Aurait-on pu croire que quarante ans auparavant le même poète avait lancé un tel cri de défi que La Curée, un tel jet d'indignation que L'Idole?

CHAPITRE DOUZE.La Pensée de Barbier.

La pensée de Barbier n'a pas, à vrai dire, évolué avec la maturité et la vieillesse du poète; elle est devenue avec les années de plus en plus indéfinissable, de moins en moins nette et considérée. Le poète des Iambes avait bien une philosophie de ^{la} vie; il avait bien certaines doctrines sociales et politiques; celui des Silves avait-il même une politique nette et distincte? et ne semble-t-il pas avoir essayé de toutes les doctrines philosophiques, sans vraiment en absorber aucune, pour revenir à un catholicisme résigné, où persiste même quelque chose de ce panthéisme qui avait envahi les Chants civils et religieux?

Les idées qui se détachent de l'œuvre de Barbier peuvent être divisées en deux catégories, celle de la politique et des questions sociales, et celle de la religion et de la "philosophie" dans le sens général du terme; il conviendra d'abord de considérer l'aspect politique; cet aspect ne manquera pas d'éclaircir l'autre.

Barbier n'a pas eu le sens très pratique en matière politique; il n'a pas basé ses idées sur une science économique ou politique bien fondée, il n'a vraiment pas compris les causes des maux sociaux qui l'ont inquiété. C'est, à la période de La Curée, sous l'inspiration des Trois Journées, un révolutionnaire.....mais un révolutionnaire borné. Le peuple est tout-puissant, du peuple on peut tout espérer, "la grande populace et la sante canaille" subissent une apothéose à ses yeux. Aussi la Liberté est-elle typifiée comme une "forte femme" de la rue, qui n'aime que le peuple, qui ne promet d'espérer que pour la classe ouvrière. Mais La Curée est basée sur un idéalisme trop peu pratique, sur une admiration qui ne comprend pas les vrais besoins, les vraies qualités populaires. Barbier comprend la nécessité de la réforme

sociale en France; mais il ne propose aucune solution des maux actuels, il n'exprime rien de constructif pour l'avenir. Surtout il ne comprend pas que le peuple ait besoin de savoir exactement pourquoi et dans quels sens il agit; qu'il ait besoin d'un guide pour l'enseigner, pour le conseiller, pour l'encourager et le corriger. Ainsi dans Le Lion, Barbier se rend compte de la facilité avec laquelle on peut tromper ce peuple dont la puissance apparente peut masquer une impuissance réelle; mais il n'offre pas de remède. Il se contente de critiquer l'état des choses. Dans Quatre-Vingt-Treize, aussi, tout en regrettant le peu de durée des idées vraiment révolutionnaires, ^{et humanitaires,} après la Révolution de 1830, il ne semble pas comprendre par quels moyens on a rendue vaine la victoire du peuple; il ne semble même pas se rendre compte jusqu'à quel point est responsable de ce nouveau mouvement de réaction la classe bourgeoise à laquelle lui-même appartient. C'est ainsi que dans L'Emeute l'idéaliste en Barbier est déçu par les révoltes populaires, par les excès qui en résultent, sans comprendre la vraie cause de ces émeutes; il commence même à accepter comme inévitables les conditions qui ont forcé le peuple à ~~adap~~ adopter ce moyen de lutter contre l'injustice et la famine:

O ma mère patrie! ô déesse plaintive!
 Verrons-nous donc toujours dans la ville craintive
 Les pâles citoyens désertir leurs foyers?
 Toujours les verrons-nous, implacables/guerriers,
 Se livrer dans la paix des guerres intestines?

Avec La Popularité toute idée de la toute-puissance du peuple a complètement disparu. Les masses sont trop facilement menées, elles ne savent vraiment pas ce dont elles ont besoin. Il leur faut un dictateur bienveillant:

Une âme toute en fer, sans peur à la tribune,
 Sans peur devant un glaive nu....

qui sache imposer sa volonté malgré tous les obstacles. Cette idée de la facilité avec laquelle on peut mener la foule reparaît dans L'Idole; là c'est avec un véritable mépris que le poète déclare que le peuple:

....ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon;
Il n'aime que le bras qui dans les champs humides
Par milliers fait pourrir ses os;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur son dos.

La déception que lui a inspirée le peuple se transforme dans l'iambe sur Dante en une désillusion générale; Barbier^{ne} semble même plus chercher de remède: il commence à ressentir la tristesse dégoûtée d'un Dante:

O Dante Alighieri, poète de Florence!
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance...

Cette déception est transférée dans Malpomène aux mœurs, et la satire de Barbier devient morale plutôt que politique, comme si c'est maintenant à l'individu que Barbier attribue les maux de l'époque. Il en est ainsi dans Le Rire et La Cuve; nous sommes loin, dans cette dernière, de l'apothéose du peuple de Paris qui avait fait lire La Curée; ce peuple est devenu, en 1831 seulement, une

.....race au coeur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé!
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux, tous les porte-couronnes!
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux,
Et qui retombe après, plat et silencieux!
Race unique en ce monde! effrayant^{assé}/ assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge;
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas!

Dans Les Victimes, il désespère même de la Liberté, et semble croire inutile de lutter pour elle. La Reine du Monde, La Machine, Les Homicides, continuent la satire des mœurs. Desperatio est parmi les Iambes les plus frappants du recueil. Le poète est si découragé à l'égard de l'humanité qu'il a presque perdu sa foi en Dieu; c'est ici

l'exemple le plus remarquable que nous ayons du doute chez Barbier:

Plus de Dieu, rien au ciel! ah! malheur et misère!
 Sans les cieux maintenant qu'est-ce donc que la terre?
 La terre! ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
 Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu....

Dans l'iambe final, La Justice, il doute de tout; quel contraste entre la vigoureuse espérance de La Curée et des vers tels que ceux-ci:

Nous rêvions un ciel doux, un ciel exempt d'orages,
 Un éternel et vaste azur,
 Tandis que sur nos fronts s'accumulent les nuages,
 L'avenir devenait obscur.
 Et nous avons revu presque tous les scandales
 Des siècles les plus éhontés,
 Les lâches trahisons, les voluptés brutales,
 Et les basses cupidités;
 Puis nous avons revu ce qu'avaient vu nos pères:
 Le sang humain dans les ruisseaux,
 Et l'angoisse des nuits glaçant le cœur des mères,
 Quand le plomb battait les carreaux;
 Le sombre régicide aux vengeances infâmes,
 L'émeute aux sinistres combats, (sein
 La baïonnette ardente entrant au ~~début~~ des femmes,
 Les enfants percés dans leurs bras;
 Enfin les vieux forçats d'une époque cruelle,
 Se sont tous relevés, hélas!
 Pour nous faire douter qu'en sa marche éternelle
 Le monde ait avancé d'un pas.

La Justice est de 1844; cette attitude n'a-t-elle pas été celle de beaucoup de poètes de cette génération romantique, qui avaient tant espéré du nouveau régime, et qui, dès 1844, en ont complètement désespéré, dégoûtés qu'ils étaient du matérialisme croissant d'un âge de finance et d'affaires.

Avec Il Pianto le poète regagne un peu d'espoir; assez, du moins, pour lui faire adopter le rôle de guide et de mentor, comme une tâche imposée par le Destin. Sa poésie sera désormais didactique, elle devra flageller et corriger; et il nous est permis de croire que Barbier a été de ces poètes qui ont cru, avec Vigny, que le poète doit être le guide de l'humanité. Encore du désillusionnement dans le Campo

Santo, mêlé d'un pessimisme qui semble sans espoir, d'un fatalisme qui n'attend que la Mort. Le Campo Vaccino exprime la même déception; c'est ici que Barbier fait la défense de l'art qui est l'expressions avant le temps des buts artistiques de l'école parnassienne. Tout l'art n'a pas besoin d'être didactique, paraît-il. Barbier peut réconcilier son rôle de poète moralisateur avec celui des artistes qui

.....(font) de la forme une divinité..

Vous tous.....

Il continue-t-il

.....êtres nerveux, qui ne vivez au monde,
que par le sentiment de sa beauté profonde...
Oh! comme je vous plains, oh! comme je conçois
Votre douleur sans bornes et vos lèvres sans voix,
Lorsque de vos amours les lignes périssables
S'effacent devant vous comme un pied dans les sables.

Ce quatrain de Raphaël exprime la même idée:

Ce qui donne du prix à l'humaine existence,
Ah! c'est de la beauté le spectacle éternel!
Qui peut la contempler dans sa plus pure essence,
En garde sur ses jours un reflet éternel. immortel.

Bianca aussi:

O poésie, amour, perles de la nature,
Des beautés de ce monde essence la plus pure,
Sublimes diamants et bijoux radieux,
Semés à tous les plis de la robe des cieux,
Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières?
Pourquoi, dimins objets, rouler dans les poussières?

Chiaia nous semble représenter deux aspects du poète; nous y retrouvons dans les paroles de Salvator Rosa, les vers désespérés du Barbier de

Desperatio: la vie est sans joie et sans espoir:

Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire;
Il faut de notre sang engraisser les abus,
Des fripons et des sots supporter, les rebuts;
Il faut voir aux clartés de la pure lumière
Des choses qui feraient fendre et crier la pierre;
Puis dans le creux des doigts enfermer avec soin
Son âme, et s'en aller gémir dans quelque coin;
Car la plainte aujourd'hui nous mène au précipice
Aux doux épanchements le sol n'est point propice,
Notre terre est infâme, et son air corrupteur
Sur deux hommes causant enfanter un délateur;...

Rosa s'en ira, loin du monde, et avec la mort, dit-il:

Je disparaîtrai là comme un peu de fumier,
Comme un souffle perdu sous la voûte sublime,
Comme la goutte d'eau qui rend dans l'abîme,
Sans laisser après moi ce qui toujours vous suit,
La laideur d'un squelette et l'écho d'un vain bruit.

mais le Pêcheur qui lui répond trouve quelque chose de l'optimisme et de la foi sociale de La Curée:

Du peuple il faut toujours, poète, qu'on est père,
Car le peuple, après tout, c'est de la bonne terre,
La terre de haut prix, la terre de labour;
C'est le sillon doré qui fume au point du jour,
Et qui, rempli de sève et dort de toute chose,
Enfante incessamment et jamais ne repose;
C'est lui qui pousse aux cieux les chênes les plus hauts,
C'est lui qui fait jaillir les hommes les plus beaux.

Il viendra un avenir peilleur; il faut espérer:

Toujours, ô mon Rosa, toujours les vents contraires
Ne déchireront pas les voiles de nos frères;
Des célestes balcons les dieux penchés sur nous
Souffleront moins de bise et des zéphyrus plus doux.
S'ils sont justes là-haut, s'ils régissent la terre,
Ils prendront en pitié notre longue misère;
Ils ne laisseront pas, les bras tendus en vain,
Toujours les braves gens en lutte avec le pain.

Dans Lazare, Barbier reprend en quelque sorte son rôle de défenseur du peuple. Le peuple anglais est représenté par le personnage de Lazare, et il est très évident qu'il a toutes les sympathies du poète. Le poème entier consiste en un cri d'indignation contre le matérialisme et l'avarice d'un âge de finance et d'industrie. Mais encore Barbier n'a pas de conseil d'action à offrir; ce sont de vagues idées humanitaires qu'il exprime, un idéal qu'il ne sait pas atteindre. Cette préoccupation avec l'âge d'or revient à diverses reprises; les habitants de Londres ne sont que

Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal,
Et courant après l'or par le bien et le mal..

En Angleterre:

....pour faire à grand-peine un gain de quelques sommes,
Le fer use le fer, et l'homme use les hommes...

Ici encore Barbier n'est pas révolutionnaire; il ne voudrait pas voir abolir complètement le système des profits individuels; aussi, des mineurs ne demandent-ils pas de changement de système, mais simplement qu'on les traite d'une façon plus humanitaire, qu'on se rappelle qu'ils sont des hommes et non des animaux:

Nous ne demandons pas le tumulte des choses,
Et le renversement de l'ordre ici-bas;
Nous ne te prions pas de nous mettre à la place
Des hommes de savoir et des hommes de race,
Et de remplir nos mains de l'or des potentats. (1.)

Lazare approche le plus, parmi les ouvrages satiriques de Barbier, de la satire politique; même les quelques satires de moeurs que contient le recueil ont pour base le système social de l'Angleterre en 1835; tous les maux, tous les excès sont engendrés ou par l'avarice des uns, ou par la misère qui en résulte pour les autres.

Les Nouvelles Satires sont encore une manifestation du rôle du poète satirique que Barbier s'est imposé. Leur but est moral, elles sont dirigées ⁿ contre le matérialisme croissant de la Monarchie de Juillet; mais encore une fois, elles l'offrent pas de remède, elles n'appartiennent définitivement à aucune école de politique. Barbier s'est mis à la recherche d'un idéal d'humanité qui ne sera qu'une vaine utopie tant qu'il n'existera que dans son imagination, tant que le poète ne se met pas à la tâche pratique de l'organiser.

L'avenir des peuples, dit-il, ne (devrait) pas être entièrement dans le bonheur matériel, mais aussi dans la dignité de l'âme et de l'humanité. (2.)

1. Les Mineurs de Newcastle.
2. Nouvelles Satires. Préface.

Avec les Chants civils et religieux, Barbier s'éloigne de plus en plus de la terre; il devient moins réaliste, plus idéaliste et "moral" dans le sens religieux du terme. Le titre même promet une collection d'hymnes; (1.) et c'est à peu près ce qu'on trouve. Barbier a quitté l'arène politique pour la chaire; voici son nouveau but, basé sur une espèce de panthéisme chrétien:

Montrer la divinité dans le spectacle de la nature et dans le jeu des institutions civiles, faire partout sentir avec les formes du beau en présence sur terre, telle est la tâche à laquelle il paraît utile aujourd'hui de s'appliquer; car peut-être est-ce un moyen d'amener les masses aux sentiments élevés et de diminuer le nombre des passions égoïstes et brutales. C'est donc dans le dessein que, quittant les sentiers de la satire et les réalités gongolaises de la rue, j'ai suivi d'illustres modèles dans des routes inconnues à mes pas, et j'ai appelé les vers que je livre au public: Chants civils et religieux. (2.)

Désormais toutes les théories de Barbier seront basées sur la foi religieuse qu'il vient, pour ainsi dire, de retrouver; il nous sera impossible de séparer désormais le fil des idées politiques et de celui des idées religieuses. Traçons maintenant le développement de sa pensée morale, afin de voir par quelles étapes elle a passé du Desperatio sans illusion des Iambes à la ferveur des Chants civils et religieux.

L'influence de sa mère, les préceptes de sa jeunesse, tout avait tendu à faire de Barbier un croyant avant la période des Iambes; et La Tentation, poème qui précède la première édition de ceux-ci, avait révélé ces tendances toutes chrétiennes, avec ce respect du symbole et du pittoresque dans le christianisme qui sont la marque de plus d'un jeune romantique de 1830. On dirait aussi, à lire ce poème, que le poète voudrait échapper aux tristes réalités de la vie; mais les

1. Ainsi il a paru aux bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui ont catalogué le recueil parmi les recueils d'hymnes et non, comme le reste de l'oeuvre poétique de Barbier, avec les oeuvres poétiques proprement dites.
2. Préface, Page lv.

réalités sont les plus fortes, et le Prologue le révèle tout conscient de son rôle de satirique. C'est l'homme qu'il faut changer; il ne dépend que de l'homme pour rendre meilleure la vie sur la terre. Parfois même cet homme matérialiste semble avoir tué le Dieu qui l'a créé et le poète est amené à croire que Dieu n'existe plus, que l'âge du matérialisme est vraiment arrivé. Lui-même cependant n'est nullement matérialiste dans sa philosophie, même à cette époque de sa vie où le doute semble le plus envahir son esprit.

Nous avons vu avec quel désespoir croissant il a composé les Iambes. Il Pianto est encore plus pessimiste, et surtout du côté religieux. C'est toujours l'homme qui a abîmé un monde si plein de belles choses; c'est l'homme aussi qui a ~~et~~ falsifié la religion. Le Campo Vaccino et le Campo Santo contiennent des attaques sans voile contre les formes extérieures du catholicisme. Il est encore chrétien, à ne pas en douter; la vue du Campo Santo lui fait penser aux origines de ce terrain, à la piété d'autrefois:

Sol de Jérusalem que tant d'homme pieux
Ont baigné de sueur et des pleurs de leurs yeux;
Sainte terre enlevée aux monts de la Judée,
Et du sang des martyrs encor tout inondée,
Sainte terre des morts qui portas le Sauveur,
Toi que tout front chrétien baisait avec ferveur,
Tu n'es plus maintenant qu'une terre profane,
Un sol où toute fleur dépérit et sa ~~fl~~ane,
Un cimetière aride, un cloître curieux,
Qu'un voyageur parfois, dans sa course rapide,
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide.

Il admire, avec Orcagna, les "hommes du Seigneur," qui vivent retirés, dans la paix et la solitude:

Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure,
Il comprend sans effort le mystique nature...

que la foi religieuse s'est détériorée en Italie! Orcagna ne reconnaîtrait plus son pays. Seule reste la pompe extérieure du catholicisme:

A quoi bon tant de voix, de cris et de cantiques,
 Les milliers d'encensoirs fumant sous les portiques,
 Le chœur des prêtres saints déroulant des anneaux,
 Et la pourpre brûlant aux flancs des cardinaux?.....
 Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie,
 La foi n'a plus d'accent pour parler au génie...

Plus de cette foi naïve et touchante du moyen-âge:

.....plus d'hommes primitifs,
 Ebauchant leur croyance en traits secs et naïfs,
 De pieux ouvriers s'en allant par les villes
 Travailler sur les murs comme des mains serviles,
 Plus de parfums dans l'air, de nuages d'encens,
 De chants simples et forts, et de maîtres puissants.....
 Le vieux catholicisme est morne et solitaire,
 Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre,
 La Mort l'a déchiré comme un vêtement vieux,
 Pour longtemps, bien longtemps, la Mort est dans ces lieux.

La sonnet sur Allegri a de l'importance dans cette question de la religion de Barbier. Il semble bien qu'il commence à douter vers cette époque; et ce sonnet est presque un aveu que ce n'est que le côté esthétique de la religion qui puisse ramener sa foi:

Si dans mon coeur chrétien l'antique foi s'altère,....
 Ton archet bien souvent me ramène aux saints lieux,
 Adorer les pieds morts du Sauveur de la terre.

Alors mon âme vaine et sans émotion,
 Mon âme par degré prend de l'émotion,
 Et monte avec tes chants au séjour des archanges,

Et, mystique poète, au fond des cieux brûlants,
 J'entends les bien heureux dans leurs vêtements blancs,
 Chanter sur des luths d'or des divines louanges.

Le Campo Vaccino constitue une défense esthétique, plutôt que religieuse le poète s'en prend surtout à ce négligent peuple romain qui laisse tomber en ruine des bâtiments qui avaient été la gloire de l'antique empire. Il faut respecter les temples, de quelque culte qu'ils soient:

Les temples, quels qu'ils soient, sont les âmes des villes;
 Sans eux, toute cité n'a que des pierres viles,
 Du foyer domestique et du corps des vieillards,
 Les monuments sacrés sont les derniers remparts;
 Et, lorsque sur la terre ils penchent en ruines,
 Leurs ruines encore sont des choses divines,
 Ce sont des prêtres saints que l'âge use toujours,
 Mais qu'il faut honorer jusqu'à leurs derniers jours.

Comme Chiaia avait exprimé, selon nous, deux aspects des opinions sociales et politiques de Barbier, aussi ce poème semble-t-il traduire deux côtés de son attitude envers la vie en général. Il paraît ne pas savoir, vers cette époque, quel parti prendre, de la foi résignée du Pêcheur:

La patience rend légère la souffrance;
Toujours une grande âme, en butte aux coups du sort,
Sous ce manteau divin se résigne et s'endort.

ou de l'impatience désespérée de Salvator Rosa, qui s'abandonne, à la fin, à la négation de toute fin spirituelle, de toute espérance en l'humanité. Les vers qui terminent ce dialogue sont purement matérialistes:

Je disparaîtrai là comme un peu de fumier,
Comme un souffle perdu sous la voûte sublime,
Comme la goutte d'eau qui rendre dans l'abîme....

A notre avis, il s'en est fallu de peu, à cette époque, que Barbier ait quitté complètement la foi chrétienne. Il est probable qu'il a dû à sa mère d'être resté croyant. Après 1840 surtout, il ne semble plus jamais douter; il semble même ne pas vouloir se donner la peine de chercher le mot de l'énigme: sa foi devient aveugle et sans question.

Le recueil de Lazare révèle tout d'abord une confiance absolue en Dieu et dans la force de la conscience. Il reconnaît les difficultés de sa tâche de poète satirique:

Mais il est dans le ciel un Dieu qui m'encourage
Et qui m'entraîne loin des bords.

O toi! qui du plus haut de cette voûte ronde,
D'un oeil vaste et toujours en feux,
Sondes les moindres coins des choses de ce monde,
Et perces les plus sombres lieux.....

Oh! maintiens-moi toujours dans les routes heureuses
De l'éternelle vérité.

Il semble parfois que sa foi dépende pour une bonne part de la chaleur

et du pittoresque du catholicisme dans les pays latins, L'Angleterre est froide et sans joie, une terre misérable où même la religion ne sait consoler:

.....pas une église entr'ouverte;
Si quelque'une l'est par hasard,
Une voûte creuse et ~~déserte~~ déserte,
Et de l'ombre de toute part.
Pas un christ et pas une image
Qui vous redresse le visage
Et vous aide à porter la croix;
Pas de musique magnanime,
Pas un grain d'encens qui ranime,
Rien que des pierres et du bois...

Malgré la foi initiale du Prologue, le poète devient de plus en plus pessimiste. Byron a souffert non pour ses fautes, selon Barbier, mais parce qu'il a relevé les travers de son pays:

C'est l'éternel destin! c'est le sort mérité
Par tous les coeurs aimant trop fort la vérité!
Oui, malheure en tout temps et sous toutes les formes
Aux Apollons fougueux qui, sur les reins énormes
Et le crâne rampant du vice abâtardi,
Poseront comme toi leur pied ferme et hardi.

Il n'y a plus rien à espérer des hommes, pense le poète dans Les Justins tous sont motivés par:

.....un pouvoir infernal,
(Par) ce pouvoir cablé dans toute créature,
qui mène toute chose à son terme fatal,
Et fait que rien de beau dans ce monde ne dure.

Mais dans Shakespeare résonne une note plus optimiste:

C'en est-il fait du beau sur cette terre sombre,
Et doit-il sous la nuit se perdre entièrement?
Non, non! la nuit peut bien jeter au cien son ombre,
Elle n'éteindra pas les feux du firmament.

La Nature est peut-être le poème le plus purement "philosophique" du recueil. Là, le poète est une fois de plus presque au désespoir. L'homme réussira-t-il à vaincre sa mère Nature? si la beauté primitive devra faire place à un âge de machines:

.....si les destins veulent qu'à larges pas
Fuyant et reculant devant nos attentaits,

2 Tu remontes aux cieux et tu livres la terre
 A des enfants ingrats et plus forts que leur mère,
 O nourrice plantive! ô Nature, prends-moi,
 Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi.

Mais la nature le console; elle n'est point impuissante, elle n'est
 point muette; et Barbier jette un démenti aux idées de son ami Vigny
 lorsqu'il fait dire à la Nature:

.....je ne suis point muette;
 Bien que le livre obscur du lointain avenir
 Ne puisse sur mon sort devant toi s'entr'ouvrir,
 Que, dans le mouvement d'une vie incessante,
 Un bandeau sur les yeux, je conçoive et j'enfante,
 Je puis crier pourtant, et les nombreuses voix
 Qui s'élèvent des monts, des ondes et des bois,
 L'hymne mélodieux, le suave antique
 Qui monte incessamment du globe magnifique,
 Dans ton oreille chaste à longs flots pénétrant,
 Viendra toujours calmer ton cœur désespérant....

Toujours resteront le soleil, les vents, la beauté de la nature:

.....jusqu'au jour où la terre,
 Comme le grain de blé qui s'échappe de l'aire,
 Et qu'emportent les vents aux champs de l'infini,
 Aura développé son radieux épi;
 Jusqu'au jour, où, semblable à la fleur qui se passe,
 Par la main du Seigneur effeuillée dans l'espace,
 Elle ira reformer un globe en d'autres lieux,
 Et fleurir au soleil de quelques nouveaux cieux.

La mère de Barbier est morte en 1838; son influence sur le poète
 semble s'être accrue; et dès 1840, année de la publication des
Nouvelles Satires, il a pris définitivement son parti: il est désor-
 mais un croyant et un réformateur zélé. Barbier exprime-t-il sa pen-
 sée à lui, ou croit-il seulement débiter la philosophie de la Grèce
 ancienne, lorsqu'il fait dire par le pilote dans Erostrate:

L'existence de l'homme est un point dans le temps;
 Son corps un composé d'étranges éléments;
 Son âme une vapeur, une haleine inégale,
 Qui s'échappe du sang, et dans les airs s'exhale;
 Sa fortune changeante une profonde nuit;
 Sa renommée un songe, et son nom un vain bruit;
 Pour tenir sur la terre une plus grande place,
 Pour vivre et s'agiter un peu plus dans l'espace,
 L'homme a le même sort que tous les animaux,

qui rampent dans la fange et glissent sous les eaux;
 Il ne vit qu'un moment et n'est qu'une parcelle
 qui rentre tôt ou tard dans l'âme universelle.....
 Il n'est rien d'éternel que la divinité,
 Le reste est périssable et plein de vanité....

Les Chants civils et religieux sont tout chrétiens, imprégnés par moments, cependant, d'un panthéisme presque païen. Aucune philosophie nette ne se dégage de ces hymnes; il n'y a là qu'une conception crédule et indistincte des origines et des raisons d'être de l'univers. La préface est comme une critique de la poésie du moi de l'âge romantique:

De notre temps, la place du moi, si bien faite dans l'art par ces hommes illustres, est devenue plus large encore, trop peut-être; elle s'est accrue, ce me semble, par le manque de foi non-seulement aux choses religieuses, mais aux choses politiques, La philosophie du dernier siècle ayant ébranlé les croyances catholiques, et l'expérience fatale des révolutions ayant attiédi le coeur du citoyen, il en est résulté que l'individu n'a plus cru qu'à lui-même, à ses propres sensations, et qu'en se plaçant sur l'autel, il s'est encensé divinité bonne ou mauvaise. Renouvelée de cette manière, la poésie de notre âge a poussé une gerbe de fleurs sublimes, mais quelquefois aussi d'une odeur énervante et délétère.

Loin de moi cependant la pensée de proscrire toute pensée ayant pour base la personnalité. Je sais quels services elle a rendus à la psychologie; combien elle a augmenté ses richesses, et ouvert des jours nouveaux et profonds dans son obscur domaine. Tout ce qui tend à compléter le tableau de l'homme n'est pas inutile; en fait d'art et de sentiment, il faut bien se garder d'être exclusif; seulement, ce qui est important peut-être aujourd'hui, c'est de lutter contre le scepticisme des temps; en essayant de retrouver le sentiment général et religieux des anciens dans la poésie moderne, et en tournant au profit de la patrie et de l'humanité les beaux talents qui pourraient s'user dans la contemplation orgueilleuse du moi.

Cette note panthéiste dont nous avons fait mention paraît dès le premier poème:

Le monde est contenu dans le sein d'un seul être,
 qui de tous les côtés l'anime et le pénètre;
 Dans la nature et dans l'humanité,
 A travers l'infini des soleils et des ombres,
 Dieu filtre et se déroule, ainsi que l'unité
 Se développe dans les nombres...(1.)

La nature est comme une vaste symphonie:

Où le moindre de la terre et du ciel,
 La mouche ou le ciron, a sa part d'harmonie,
 Et son rôle pieux dans l'hymne universel! (2.1.)

Derrière tout et dans tout, se révèle un esprit intelligent et tout-puissant; en décrivant l'origine du monde, le poète s'écrie:

.....ces élans, ces monstrueux efforts
 ne sont pas l'acte fou d'un Titan aux bras forts,
 mais l'effet d'une main intelligente et sage
 qui pour un noble but façonne un grand ouvrage. (2.)

Barbier sait réconcilier avec ses croyances les nouvelles découvertes scientifiques sur l'évolution de la vie terrestre; nous avons ici une version poétique des théories de Cuvier et de Darwin:

.....l'un sur l'autre entassés,
 Les monts durcis au ciel lèvent leurs fronts glacés,
 La grande eau qui couvrit quelque temps leur surface,
 S'évapore dans l'air, ou dans leurs creux s'amasse,
 Et fait de vastes mers où mille germes chauds
 Enfantent des milliers de flottants animaux.
 Sur les rocs des lichens et les mousses légères
 S'étendent; par-dessus s'enlacent les fougères,
 Puis croissent les palmiers, les cèdres chevelus,
 Et les chênes pesants aux grands rameaux tordus,
 Autour des larges troncs et sous les hautes herbes
 Sonnent les anneaux d'or des reptiles superbes;
 Sur ces corps imparfaits, onduleux et glissants,
 S'élèvent d'autres corps plus complets, plus puissants;
 L'éléphant monstrueux, l'hippopotame énorme;
 L'épais rhinocéros et le bison informe,.....
 Enfin, dernier produit de la féconde terre,
 L'être humain apparaît, sublime mammifère!
 L'homme droit comme un cèdre, et tournant vers le ciel
 Les rayons enflammés d'un regard immortel;
 L'homme au front noble et haut porteur de la pensée,
 L'homme dominateur de la fange insensée;
 Et l'oeuvre est achevée; et ce dernier chaînon
 Unit le créateur à la création;
 Et le plan merveilleux de l'architecte immense
 Est compris par le coeur et par l'intelligence.

L'harmonie même de ce plan fait du poète un croyant; il doit y avoir un Dieu:

Le sublime ouvrier, l'ordonnateur du monde....

Le Chant de Poète réitère le rôle de la poésie:

1. Au Soleil.

2. Aux Montagnes.

.....jusqu'au tombeau
 Son noble coeur n'admet pour lois supérieures
 que les lois émanant des célestes demeures,
 Celles du bien, celles du beau;
 Et son front souverain, dans la course divine,
 Où l'entraîne l'ardeur de ses ailes de feu,
 Son front paré d'éclairs ne se courbe et s'incline
 que devant la grandeur de Dieu.

Par tout le recueil l'homme est noble et beau, point culminant de la création; "...pur reflet d'un Dieu puissant et bon." Ce qu'il faut pour être heureux, c'est la simplicité du coeur:

Simplicité du coeur, que vous êtes aimable!
 Comme avec vous la vie est chose supportable,
 Et comme sans encombre et sans honteux remord
 Son flot limpide et doux vous entraîne à la mort!
 Tout ce que vous touchez, comme aux mains de génie,
 Se pare et se revêt d'une grâce infinie,
 Car vous êtes vraiment de l'essence du beau,
 Et comme un doux reflet de l'image d'en haut.

Dans l'Hymne à la Résignation on croirait trouver quelque influence du Wigny de la Mort du Loup. Mais la résignation de Barbier n'est point celle de son ami; Barbier ne défend pas qu'on se plaigne du sort:

Il vaut bien mieux laisser la plainte
 S'écouler librement du coeur,
 Comme l'eau fuit d'une urne sainte,
 quand elle est sous un pied vainqueur.
 Seulement, dans les douleurs vives,
 Il faut, vers le mont des Olives
 Tourner sa pensée et ses yeux,
 Et là, prenant Christ pour modèle,
 Mesurer ses plaintes à celle
 Dont il frappa les vastes cieux.

La Mort n'a pas de terreurs pour lui; elle est un "ineffable bienfait;"

Je chanterai la Mort, la Mort inexorable,
 Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
 Et sur un mode injurieux;
 Mais je la chanterai d'une noble manière,
 Comme on chante au matin la divine lumi-re,
 Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

L'Hymne à Dieu est un renouvellement de foi dans un Esprit tout-puissant qui a soin de tout, jusqu'aux moindres de ses créatures; et le poète se consacre à jamais à son Dieu:

Monte, monte, mon âme, monte au grand foyer des âmes,
 Va de toute ton aile au réservoir des flammes,
 Dirige là ton vol de feu;
 Monte, monte toujours, et ne fais point de pauses,
 Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,
 Rapproche-toi toujours de Dieu!

L'Epilogue résume le sentiment de tout le recueil:

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience
 A soupiré l'esprit de Dieu;
 Le grand désir du bien a causé ma licence,
 Et de force il me tiendra lieu.

Oui, quoiqu'il se rencontre en cette symphonie
 Des tons et des rythmes divers,
 L'Eternel, je l'espère, en sera l'harmonie,
 Comme il l'est de tout l'univers.

Ce recueil semble le reflet de la croyance placide à laquelle le conduit la vie de plus en plus tranquille et bourgeoise qu'il mène avec une fortune augmentée et un avenir assué. Cette simple foi reparaît dans les Rimes Héroïques, où le poète est toujours le défenseur de la Liberté contre la tyrannie et l'oppression, où il réaffirme le rôle moral et social du poète vraiment poète. Dans tous ses actes désormais, aussi bien que dans ses écrits, il appuyera le côté humanitaire, contre la violence et l'injustice; et sa foi religieuse, inspirée par une vie tranquille et sans incident, motivera ses croyances politiques.

Aucune doctrine politique nettement définie ne se dégage de son récit des événements de 1848. Barbier dans son rôle de garde national, reste toujours le petit bourgeois de juste-milieu, très typique de sa classe dans sa recherche de la paix et de l'ordre. Mais l'humanitaire en lui est sincèrement conscient des maux de la classe ouvrière. Un poème des Silves écrit vers cette époque en témoigne; pourquoi faut-il de la pauvreté dans un monde si abondant? Une vieille femme qui ramasse avec peine quelques morceaux de bois pour l'hiver, l'y fait penser:

Cette femme venait, rencontre malheureuse,
 De faire repasser sous mon oeil attristé

Des maux les plus cuisants de notre humanité.
 Je pensai derechef à tous les misérables
 qu'au milieu des trésors de ses flancs adorables
 Nature chaque jour voit expirer de faim,
 Elle qui peut si bien donner à tous le sein;
 Et le coeur vivement peiné de ce contraste,
 D'un lugubre soupir je frappai le ciel vaste. (1.)

Il est évident qu'il ne voudrait pas penser à la misère des autres; mais sa sincérité innée lui défend de s'y soustraire. Dans cette partie du poème paraît une légère trace de la conception de la Nature qu'avait formulée Alfred de Vigny: la Nature est implacable et sourde, c'est d'un ~~mag~~ visage impassible qu'elle voit se dérouler devant elle toute cette misère. Cette ~~idée~~ est cependant reniée dans la seconde partie du poème, où, dans la résignation qui est à base de la doctrine chrétienne, le poète trouve la réponse à ses demandes:

.....dans ce monde il faut que chacun ait sa peine;
 Notre-Seigneur Jésus n'a-t-il pas eu la sienne?

Ce sont les paroles de la vieille; et Barbier l'admire qui

.....formant sur Christ sa pensée et ses pas,
 Acceptait fermement les douleurs d'ici-bas,
 Et prenait son parti sans haine et sans envie,
 De l'inégalité des lots de cette vie.
 O résignation! ô céleste vertu!
 Comme avec ton secours serait tôt résolu
 le problème effrayant de l'existence humaine,
 Problème qui pourtant d'une voix si hautaine,
 S'agite et qu'on ne peut ni ne doit dédaigner!
 Mais qui sait, de nos jours, qui sait se résigner?
 Qui croit que ce bas monde est un lieu de passage
 D'où l'on doit arriver à quelque autre rivage
 Meilleur, et sur lequel se fera le paiement
 De tous les maux soufferts par nous innocemment?

Maintenant et désormais, la foi de Barbier dirige sa politique; il est plus résigné que lutteur, plus prêt à accepter les injustices du monde; et les satires qu'il écrira après 1848 seront morales bien plus que politiques.

Avec les Silves, publiés en 1864, le poète se réfugie dans les

beautés de la nature; on dirait qu'il se cache aux réalités de la vie, qu'il est las de lutter contre un mal qu'il croit indestructible. C'est ainsi que Laprade, Vigny et d'autres ont essayé et essaieront en vain de le rappeler dans la lice satirique. Que de vices à fouetter? leur disent-ils; pourquoi délaisse-t-il un rôle qu'il a si bien rempli autrefois? Mais l'Archiloque de 1830 s'est tu, presque à jamais. Il est vrai que 1865 voit la publication de certaines Satires; mais celles-ci sont plutôt "bonhommes," détachées, moqueuses, et impersonnelles. Plus é ici d'indignation profondément sentie; déjà nous ~~ava~~ avons presque du cynisme désillusionné, le rire de Voltaire que le poète des Iambes avait autrefois condamné.

Barbier a-t-il essayé de lutter contre ce désillusionnement, de trouver encore un moyen de sauver l'humanité? Ses écrits nous éclaircissent peu à ce sujet. Peut-être avec les années la question a-t-elle cessé de la troubler, peut-être est-ce avec raison que les critiques malins nous le font voir plus préoccupé de sa santé et de son bien-être domestique que de la littérature ou de la réforme sociale. Quoi qu'il en soit, Barbier semble avoir abandonné la lutte, et notamment après le Coup d'Etat de 1851. Est-ce à cause de sa haine de la tyrannie napoléonienne que la date se précise aussi nettement? On dirait, en effet, que c'est le Second Empire tant méprisé, qui l'a finalement fait taire, par dégoût non seulement du gouvernement, mais d'une nation qui a pu l'accepter et supporter pendant une vingtaine d'années. Avec le passage de l'Empire en 1871, Barbier est déjà presque un vieillard, sans vraiment plus de préoccupations, semble-t-il, que sa santé, que sa religion, que ses devoirs académiques nouvellement acquisés. Ses croyances religieuses sont fermes, sans plus de doute.....trop résignées, peut-être,

chez un poète tel que Barbier avait été. C'est en catholique fervent qu'il fait sa dernière confession de foi la veille de sa mort en 1882. Il n'a jamais été bigot; (le souvenir de son oncle à Gentilly l'en empêche-t-il?) et il a toujours conservé la faculté de voir chacun des deux côtés qu'il y a de toutes les questions. En effet, il a toujours essayé de tenir un chemin de juste-milieu, même à travers l'impétuosité des Iambes; à ce propos, ce qu'il reproche à Lamannais, c'est que:

En religion et en politique, il alla aux extrêmes par logique ou par orgueil, par les deux mobiles peut-être à la fois et ce fut son écueil (1.)

Il n'a pas eu, non plus, les hauts idéals stoïques de son ami Vigny; et quand on lui a raconté la mort douloureuse et désespérée de celui-ci, il la commente ainsi:

Nous sommes loin de la Mort du Loup, ce symbole élogieux de la mort muette et solitaire du stoïque; mais j'aime mieux cette fin, elle est plus naturelle et plus humaine. (2.)

Il est vrai de dire, selon nous, qu'Auguste Barbier a évolué à petits degrés d'un républicanisme en politique et d'un quasi-scepticisme en religion vers la résignation en matières sociales et un catholicisme sans réserves. Cependant nous pouvons lui appliquer, du moins pour la période militante de sa vie, les mots que lui-même avait prononcés sur un ami qui a dû l'influencer, Léon de Wailly:

Libéralisme complet en politique et en religion; sincérité en tout et pour tout. Personne n'était plus que lui l'ennemi du faux, du convenu du prétentieux, et de l'exagéré, qu'il ne cessa de poursuivre...(3.)

1. Silhouettes contemporaines, Page 287.
2. Idem, Page 366.
3. Idem, Page 369.

CHAPITRE TREIZE.CONCLUSION SUR L'HOMME ET SUR L'OEUVRE.Sur l'Homme.

Ce n'est pas d'après son oeuvre, la plupart du temps, que nous pouvons nous faire une idée du tempérament de Barbier. Les Souvenirs personnels.. mis à part, l'oeuvre de Barbier n'a presque rien de subjectif. Elle nous éclaire sur certains aspects de son auteur; mais d'ordinaire c'est chez les contemporains du poète, dans leurs descriptions favorables ou malignes, selon le cas, que nous pourrons le plus facilement nous renseigner.

Comme nous le savons, Barbier avait des amis et des connaissances fort distingués; il semble y avoir eu quelque chose en lui, dans sa dignité irréprochable de bourgeois "honnête homme," qui aurait attiré des esprits plus grands que le sien, qui aurait semblé digne d'estime et de confidences à des hommes aussi différents l'un de l'autre qu'un Alfred de Vigny, qu'un Berlioz, qu'un Victor de Laprade. Voici comment en 1833 il a frappé David d'Angers, qui vient de lui être présenté:

(A Victor Pagie.) Paris, 20 janvier, 1833.

.....Je viens d'être de faire la connaissance de Barbier. Tu ne l'aimes pas? Je trouve cependant que cet homme a un génie puissant. Il m'a remué fortement, mais tu sais que j'aime aussi ce qui est noble et beau. Peut-être que ses opinions politiques ont réveillé mes passions. Cela pourrait bien être. C'est ce qui prouve qu'il est bien difficile de juger ses contemporains. Il va faire paraître demain un poème; je l'attends avec impatience...(1.)

Vigny est resté son admirateur jusqu'à la fin; et les amis intimes des dernières années, Laprade, Edouard Grenier, Auguste Lacaussade, ne se sont pas lassés de le vénérer. C'était lui le doyen des petites réunions en souvenir de Brizeux, comme en témoignent les Souvenirs de Grenier.

1. David d'Angers et ses relations littéraires, Correspondance publiée par Henry Jouin, Paris, Plon, 1890. P. 70. Lettre 71.

Mais avec la vieillesse, avec l'arrivée à la maturité d'une génération plus jeune qui n'avait pas vu éclater les Iambes, Barbier a été plutôt mis de côté dans la mémoire du public. Les gens qui ne le connaissaient pas dans l'intimité, qui voyaient seulement de temps en temps ce petit vieillard myope et retiré, ont commencé même à se moquer un peu de lui: une comparaison entre le Barbier de 1830 et celui de 1870 est devenu à la mode, dans le monde journaliste; et puisque, comme toutes les modes, celles-ci s'est exagérée, nous ne sommes pas forcés à croire tous les racontars que nous trouvons dans les périodiques. Barbier ne s'est sans doute pas soucié de ces critiques, (sauf peut-être de celle de Sainte-Beuve,) Voici un extrait de l'étude sentimentale de Jules Claretie dans Le Temps de 1905:

...On t'a conté que ce fut un peu l'amour filial qui empêcha Barbier de donner après des éclatantes oeuvres de ses débuts, d'autres oeuvres aussi dignes de la postérité. Il ne voulut jamais quitter sa mère, et vécut à ses côtés, d'une vie toute modeste, gagnant peu d'argent avec ses vers, lisant des vieux auteurs, ciselant lentement quelque sonnet auprès de la cheminée maternelle, menant dans l'étroite salle à manger la vie obscure de quelque petit employé, une existence d'expéditionnaire de la poésie. Il vieillissait, vieillissait, les années succédaient aux années, et les générations nouvelles poussaient sa génération à lui par les épaules.

Vieillard, il continuait son existence humble de jeune homme laborieux et rangé; sa mère avait disparu qu'il allait, venait, sortait comme au temps où la chère femme adorée l'attendait patiemment au logis: "Comme tu rentres tard, Auguste!" Et je crois bien que c'est en songeant à Auguste Barbier que M. François Coppée a conté la vie obscure de ce septuagénaire aux pas et gestes réglés..... (1.)

Et ainsi de suite!

Barbier a possédé certaines qualités indéniables, comme une rigoureuse sincérité, une haine de l'hypocrisie sous toutes ses formes, Toute son oeuvre sert à mettre en lumière cette véracité, à fournir des exemples de cette inflexible "honnêteté." On peut citer à maintes reprises; son invocation à son guide divin dans Lazare servira

à ce propos; que Dieu le maintienne toujours, souhaite le poète:

.....dans les routes heureuses
De l'éternelle vérité...

Il ne tâchait jamais de dissimuler les sentiments qui l'inspiraient. Son culte de la Liberté, par exemple, était toujours apparent. Affolphe Brissot se rappelle avoir vu des lettres écrites par le poète à Charles Coran. Ces billets

.....témoignent de son invincible attachement à la Liberté, et d'une fierté noble et touchante....(1.)

Et voici quelques preuves de la vive admiration de Laurent-Pichat, qui témoignant également de la sincérité de Barbier:

Barbier a une vérité à dire, elle éclate; il ne flatte pas...
Barbier ne fit aucune concession à la vaine popularité...(2.)

Et nous ne saurions espérer meilleur tribur d'éloges à cet égard que celui de l'ami du poète, Edouard Grenier:

...Sa nature si morale, si honnête, qui lui avait dicté de si beaux accèpts d'indignation vertueuse dans sa jeunesse, avait pris le dessus avec l'âge....

Quelle âme droite, pleine des meilleurs sentiments, incapable de compromissions et de défaillance! Une âme d'hermite, sévère, implacable envers toutes les lâchetés de la politique, ou les sophismes qui offensaient son idéal de pureté et de justice! Un type touchant et rare de la probité intellectuelle et de la conscience en toute choses...(3.)

Barbier a vécu fort retiré vers la fin de sa vie, par excès de timidité, disent ses critiques, qui expliquent ainsi les gaucheries de sa première apparition devant l'Académie française; par modestie, disent ses amis, parmi lesquels Edouard Grenier peut encore une fois nous servir de témoin:

Le trait principal de son caractère était la bonhomie, la modestie, la simplicité....La modestie de Barbier était extrême et touchante. Il semblait avoir oublié le grand cri qu'il avait poussé en 1830;... il fallait le presser, le forcer, pour le mettre sur ce chapitre... (4.)

Nous savons ce qu'il a fallu de persuasions et de cajoleries pour lui

1. Le Temps, 20 février, 1900. 2. Poètes du Combat, Pages 22-64.
3. Souvenirs litts. Pages 154 et seq. 4. Idem, Chapitre VI.

faire poser sa candidature à l'Académie; (1.) avec quelle difficulté on est arrivé à lui faire accepter la Croix de la Légion d'honneur; (2.) et l'on se rappelle que c'est d'après ses propres demandes qu'on a célébré ses funérailles sans les discours solennels prononcés sur sa tombe, sans les honneurs dûs à un officier de la Légion d'honneur.

On peut donc se faire une idée assez précise de la personnalité de Barbier. Elle nous échappe à certains égards, surtout par le côté des faiblesses. Nous voyons en lui un homme sincère et sans affectation aucune, évitant la lumière et la popularité, ne sortant de son obscurité, selon ses amis, que pour flétrir quelque vice politique ou personnel qui l'aurait indigné outre mesure. Il semble avoir eu un ^{sens} très profond de ses devoirs et de ses obligations, dans ses relations personnelles aussi bien que dans sa vie littéraire; nous savons avec quelle dévotion filiale il a soigné sa mère; avec quelle fidélité il s'est chargé des derniers jours d'un père pour qui il n'avait cependant pas beaucoup de sympathie. Sa mère a été le principal objet d'adoration de sa vie; envers elle, du moins, il s'est révélé capable d'une très réelle affection. A-t-il témoigné d'une affection semblable envers d'autres? La réponse n'est pas claire; d'après ses lettres et ses réminiscences, il aurait été plutôt froid; mais le fait qu'il a pu inspirer une si chaude amitié à quelques-uns de ses amis, parmi lesquels des hommes de génie, semble indiquer plus de chaleur et d'affection dans les relations de Barbier avec ses amis qu'il n'en paraît dans ses écrits. Il ne s'est pas marié; s'il a jamais été amoureux, nous ne savons. Cette observation sur l'amitié féminine est de ses Etudes littéraires et artistiques, (non datée.) Le poète pense-t-il à Mrs. Austin, l'Anglaise qui semble l'avoir tellement influencé?

1. Voir à la page 416.

2. Voir à la page 430.

Il est heureux pour un homme non-marié et qui a passé le milieu de sa vie d'avoir une habitude, c'est-à-dire, une personne aimable à visiter tous les soirs. Ce tendre et spirituel lien vous occupe, vous intéresse, et vous préserve des folies du vieil âge, qui sont toujours ridicules et désastreuses. (1.)

Quoi qu'il en soit, ce qui ressort très nettement de toute enquête dans sa personnalité, c'est cette probité absolue, source d'admiration pour tant de ses contemporains, en sorte que le meilleur mot qu'on puisse prononcer à son endroit est celui des Iambes: pendant toute sa vie, il a été parfaitement "honnête homme."

Conclusion sur l'Oeuvre.

Pour vraiment comprendre l'énigme que présente la carrière littéraire d'Auguste Barbier, il faut tenir compte de la nature sensationnelle de l'apparition de La Curée en 1830, et du reste des Iambes en 1831. Nous avons déjà fait remarquer cette popularité subite, cette rapide renommée. Peut-être bien, au lecteur moderne, déjà si éloigné d'événements devenus irréels, avons-nous semblé exagérer, faire de l'auteur des Iambes un prodige tel qu'il n'y en eût jamais, lui prêter une renommée qu'il n'a point connue. Nous n'en croyons rien; au contraire, il nous semble impossible de trop appuyer sur la réputation glorieuse acquise par les Iambes dès leur apparition. Il faut reconnaître cette réputation, se la rappeler sans cesse: c'est le seul moyen de se rendre compte des possibilités latentes de génie que Barbier a laissé tomber en désuétude, ou bien qu'il a perdues tout de suite après leur première manifestation.

Nous avons vu l'opinion contemporaine des Iambes, celle de Sainte-Beuve, par exemple, et des critiques de la Revue de Paris et de la Revue des Deux Mondes, l'accueil des différents groupes politiques, l'influence instantanée que le nouveau recueil a pu exercer sur la

1. Etudes littéraires et artistiques: Sur l'amitié féminine.

littérature comme modèle de poésie satirique. Dès lors la critique n'a pas cessé ses louanges: les déceptions que les nouveaux recueils de l'auteur des Iambes lui ont inspirées, semblent avoir redoublé son enthousiasme pour La Curée, son acclamation de la verve géniale de L'Idole. Et bientôt tous ces critiques vont dire la même chose: ils acclameront les Iambes, ils décriront la carrière subséquente de Barbier, avec des remarques ou des allusions plus ou moins malignes, selon le critique, puis tous deviendront presque élégiaques dans leurs lamentations sur les gloires d'antan; ils citeront les Iambes, quatre-Vingt-Treize, par exemple:

Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
que pour trois jours au plus.

puis ils trouveront pour résumer quelque phrase bien tournée, quelque métaphore plus ou moins originale pour décrire cette curieuse situation. Une fois on fait frapper le jeune Auguste d'un coup du soleil de Juillet, pour faire disparaître son génie avec la Révolution qui l'avait évoqué!

Déjà en 1840 Hippolyte Auger peut dire:

~~LE POÈTE~~ Après la chute de Charles X, M. Auguste Barbier a fait La Curée; depuis qu'a-t-il pu faire? (1.)

Treize ans après, Jules Janin demandera:

Le seul poète de ces temps d'orage (1830) ce fut Auguste Barbier...
qu'est-il devenu?...pourquoi ce silence obstiné? (2.)

Mais qu'est-ce que ce silence obstiné de la part de Barbier? N'a-t-il pas donné, entre 1831 et 1853, Il Pianto, Le Lazare, les Nouvelles Satires les Chants civils et religieux, les Rimes Héroïques, des essais de traduction, des articles de revue? Janin ne s'est-il même pas donné la peine de les remarquer? Maxime du Camp, dans la Préface de ses Chants

1. La France Littéraire, 1840. Tome 37. Page 103.

2. histoire de la littérature dramatique, 1853. Page 57.

Modernes rangera Barbier en 1855 avec les grands hommes de sa génération

Quand les hommes forts de notre race ont paru dans la foule, quand Victor Hugo, Lamartine, Auguste Barbier, Alfred de Vigny, Balzac, ont parlé.....d'un seul élan, on les a placés si haut que nul encore de nos jours n'a pu les atteindre...(1.)

Mais selon lui aussi Barbier n'a fait que garder le silence depuis:

...Auguste Barbier se tait depuis qu'il a poussé, dans les Iambes, le cri sublime qui ne s'éteindra pas....(2.)

Baudelaire en 1861 saura être plus original, (3.) en ce qu'il profite d'une étude sur Barbier "pour traiter une fois de plus cette fastidieuse question de l'alliance du Bien avec le Beau." Il débute par un examen des premières publications, qu'il admire. Remarquons que c'est en 1861 que l'auteur des Fleurs du Mal peut constater encore avec assurance:

La gloire de ce poète est faite....la postérité ne l'oubliera pas... Ses premières compositions sont restées dans toutes les mémoires...

Il a sa façon à lui d'expliquer la chute subséquente de la renommée de Barbier; celui-ci s'est donné comme but la morale et l'utilité; à ce but il a sacrifié lyrisme, syntaxe, style, toute la poésie de ses premières oeuvres:

... A travers toute son oeuvre nous retrouvons les mêmes défauts et les mêmes qualités. Tout a l'air soudain, spontané; le trait vigoureux, à la manière latine, jaillit sans cesse à travers les défaillances et les maladresses. Je n'ai pas besoin, je présume, de faire observer que Pot-de-Vin, Erostrate, Chants civils et religieux, sont des oeuvres dont chacune a un but moral. Je saute par-dessus un petit volume d'Odelettes qui n'est qu'un affligeant effort vers la grâce antique, et j'arrive aux Rimes Héroïques. Ici, pour tout dire, apparaît et éclate toute la folie du siècle, dans son inconsciente nudité. Sous prétexte de faire des sonnets, en l'honneur des grands hommes, le poète a chanté le paratonnerre, et la machine à tisser. On devine à quel prodigieux ridicule cette confusion d'idées et de fonctions pourrait nous entraîner...

et il résume:

Auguste Barbier est un grand poète, et justement il passera jou-

1. Chants modernes, Préface. Page 2.

2. Idem, Page 3.

3. Revue fantaisiste, 15 juillet 1861. L'article a réapparu dans L'Art Romantique.

jours pour tel. Mais il a été un grand poète malgré lui, pour ainsi dire; il a essayé de gêner par une idée fausse de la poésie de superbes facultés poétiques; très-heureusement ces facultés étaient assez fortes pour résister même au poète qui les voulait diminuer..

Tony Révillon en 1864 remarque que Barbier est déjà mort pour le public littéraire;

Tout le monde sait le nom. L'oeuvre est dans toutes les bibliothèques. Les vers sont dans toutes les mémoires. L'homme est devenu inconnu.

--Auguste Barbier est-il mort? me demandait, il y a un mois, un de mes amis.

L'auteur des Iambes venait de publier un nouveau recueil...(1.)

Barbey d'Aurévilly exprime la pensée de plusieurs en se demandant pourquoi Barbier a survécu au Pianto:

Il se précipita de son zénith sans discussion et il sombra nettement tombant à pic dans les Chants Patriotiques (sic) et Religieux.
Jamais on n'avait vu d'ascension plus haute et plus rapide, ni de prostration plus soudaine. (2.)

Dans les Silves il voit presque un cas de "pathologie littéraire;"

Auguste Barbier est un grand artiste d'élan qui ne sait pas son métier et qui ne le sait pas à une époque où le métier est devenu plus obligatoire que jamais pour l'artiste, puisqu'il est la seule chose dans l'artiste que le temps puisse perfectionner. Ainsi quand Barbier perd son inspiration (ce qui peut arriver à tous,) il fait de ces terribles chutes que, par exemple, Théophile Gautier qui n'avait pas son génie, ne ferait pas, quand il l'aurait!

En 1868 il est encore plus tranchant:

(Barbier) n'est pas seulement un vieux. Ce n'est pas seulement un mourant. C'est un mort!

Un mort sur pied. Poète sublime, la durée d'un jour, qui nous donna l'idée de ce que devait être Archiloque, peut-être a-t-il crevé de l'effort qu'il a fait pour cela! (3.)

Zola enfin, écrivant vers 1876, émettra à peu près le même jugement:

Ce poète, qui eut un éclair de génie dans son existence et qui tomba ensuite à une production médiocre, est un des cas caractéristiques de notre littérature. Beaucoup de personnes s'imaginent que l'auteur de La Curée et de L'Idole est mort depuis longtemps: et il est mort, en effet, bien qu'Auguste Barbier vive toujours!(4.)

Nous avons déjà fait remarquer la foule de notices nécrologiques

1. Le Nain Jaune, 25 mai, 1864.

2. Les Œuvres et les Hommes, Les Poètes. Pages 125-40.

3. Les Vieilles Actrices, Page 195. 4. Documents litts. Les Poètes

Contemporains. Pp. 163-194.

qui ont suivi la mort^{réelle} du poète. Là surtout, c'est ^{une} histoire de répétitions et de platitudes, appuyées par des citations de Sainte-Beuve ou de Baudelaire. Les critiques de journaux ont été particulière-ment superficiels; ceux des revues littéraires semblent du moins s'être donné la peine de lire une partie de l'œuvre du poète mort. Le long article de Blaze de Bury dans La Revue des Deux Mondes est parmi les meilleures des études de cette époque:

Au nombre des plus grands succès du siècle qui s'achève il en est trois dont le retentissement aura dépassé tout; en 1819, le Naufrage de la Méduse; en 1820, les Méditations; en 1830, les Iambes ou, pour parler plus exactement, La Curée. Il y a cependant une manière de s'en tirer, soit comme Géricault, en mourant jeune, soit comme l'auteur des Harmonies et de Jocelyn, en prenant pour devise: Excelsior. Barbier ne fit ni l'un ni l'autre; et c'est pour-quoi, vu à distance des événements, sa destinée de poète a presque l'air aujourd'hui d'une ironie. (1.)

Il a connu et aimé Barbier, et son article est sympathique; en terminant il excuse les défauts de l'œuvre par les mérites de la vie:

On a ~~éproché~~ reproché à Barbier sa longévité laborieusement stérile. On lui en veut presque de n'être pas mort après La Curée, après L'Idole, et l'imagination éprouve une certaine déconvenue à voir le brillant poète des journées de juillet continuer à trotter avec des lunettes et son parapluie sur le théâtre de la vie... Barbier fut bon et même excellent pendant une heure de sa vie et "passé cela" si le poète eut le ~~tout~~ peut-être de ne point abdiquer l'homme au moins vécut sans reproche.....

Arsène Houssaye sera plus tard parmi les commentateurs plutôt charitables de l'énigme:

.....Il n'avait conscience ni de sa force ni de sa faiblesse.... craignant les hardiesse du génie, parce qu'il était asservi par les timidités bourgeoises. Qu'importe puisqu'il a eu son heure plus qu'aucun autre, puisque son nom ne s'effacera pas tant quand tant de noms aujourd'hui célèbres seront oubliés...(2.)

Malgré la déception des critiques, et le silence qui s'est fait autour des œuvres postérieures aux Iambes, on continuait à lire et à louer les Iambes. Un critique anonyme de la Revue anecdotique des Lettres et des Arts dit en 1862:

1. 1882. Tome 53. Pages 721-757. Numéro du 15 octobre.

2. Les Confessions, Page 320. Dentu 1865.

Réserve faite des oeuvres poétiques de M^r. de Lamartine, Victor Hugo, et Alfred de Musset, aucun volume de vers n'a eu, depuis quarante ans, un plus grand succès de vente que les Iambes de M. Barbier.

Ce livre.....a atteint cette année-ci sa douzième édition. (1.)

La dix-neuvième est de 1868, la trentième de 1880; en 1898 l'amⁱ de Barbier, M. Hons-Olivier, a fait publier une édition spéciale des Iambes et Poèmes. L'édition française la plus récente, que nous sachions, est celle de 1913, parue chez Arthème Fayard. On les a traduits et publiés à l'étranger; en 1832 a paru à Quedlingburg et à Leipzig une édition allemande, (2.) et nous savons par Barbier qu'il y a eu une édition belge. (3.) En 1907 la Clarendon Press a donné en Angleterre une édition abrégée et expurgée des Iambes, du Pianto, et de Lazare, avec une préface de Charles-Marie Garnier qui fait preuve, de la part de l'auteur, de recherches considérables dans la vie de Barbier.

En Italie surtout Barbier avait été fort admiré. La mort de Barbier en 1882 a donné lieu à des articles de critique, celui, par exemple, de Ferdinando Martini, réimprimé en 1909 avec des Simpatie; Studi e Ricordi, (4.) et celui de Boglietti dans la Nuova Antologia; (5 et 6.) Tous deux font remarquer l'aspect original et audacieux des Iambes; tous deux constatent la déception qu'ont inspirée les ouvrages suivants. Martini attribue le silence du poète au dégoût que ce siècle maudit et rétrogressif lui inspire: Boglietti fait la louange de son honnêteté en citant Mamiani:

Fu ad un tempo un gran poeta e la rettitudine in persona.

1. Tome V, Page 103.
2. Geisselheibe für die grosse Nation, von Auguste Barbier. Aus dem Französischen übersetzt von L.G. Förster.
3. Silhouettes... Etude sur Winterhalter.
4. Pages 309-319. Febbraio, 1882. 5. Pp. 427-443. Tome XXXIII.
6. Carducci fait mention d'un autre, (Bozzetti e Scherme, Page 294 Etude sur Barbier.) 26 febbraio, 1882, dans la Fanfulla domenicale, art. de Nencioni.

Nous avons vu à quel égard Barbier a pu servir de modèle à Carducci.

Le poète italien s'est fort intéressé à la littérature française, surtout à celle de l'époque romantique; il a consacré à Barbier deux de ses plus longs ^{ue} études; (2?) un article nécrologique paraissant d'abord dans la Domenica letteraria du 5 mars, 1882, et réimprimé dans ses Oeuvres complètes; (3.) et une étude intitulée Auguste Barbier in Italia (4.)

Carducci a beaucoup d'admiration pour Barbier:

Di poesia politica la letteratura francese non aveva ancora dato un getto così forte, così pieno, così alto, e d'una tale caldezza fulva di bronzo; satira così virile, così accorata, così minacciosa, e crollante con altrettanto leonino disdegno la lirica criniera, dalle Tragiche del d'Aubigné in poi, non ni aveva più avuto...

Il contraste l'iambe de Barbier avec celui de Chénier:

Il giambo ...di Andrea Chénier ...e un sfogo dell'individuo; un grido di solitario indignazione, che racchiuso tra le mure del carcere...

L'oeuvre de Barbier:

...per l'intonazione, che è la satira sociale, e per la forma, che è la descrizione^a grandi tratti fra epici e drammatici, e per lo stile, che è d'un colore quasi caricato, tutt'altro dal fare di Andrea....

Il traduit souvent, par exemple le fameux passage de L'Idole, se terminant "Sois maudit, ô Napoléon!"

Or bene, in tutte coteste giornate di viltà, e di dolore, per tutti cotesti oltraggi che non han nome, io non ho mai caricato del mio odio che uno: sii maledetto, o Napoleone!

et il témoigne d'une connaissance profonde des Iambes. Mais après Lazare, Barbier ne fut plus lui-même. Il aurait été difficile de soutenir ce ton indigné:

1. Voir à la page 104.
2. G. Maugain, dans une longue étude des Annales de l'Université de Grenoble, (1911, T. xxiii,) sur Giosuè Carducci et la France, y signale les emprunts évidents que le poète italien a faits dans ses articles, aux grands critiques français; et il relève pour la partie sur Barbier, maints points de comparaison avec des articles de Sainte-Beuve, de Planche, de Léon de Lailly.
3. Tome 23, Pages 291-309. 4. Opere, 23. 397-437.

...credo che poesia come i giambi non se ne può fare che un momento nella vita. Andrea Chénier ne feci negli ultimi suoi giorni, dinanzi al patibolo giacobino; Victor Hugo più oltre che a metà degli anni, contro la dittatura proditoria dell'impero: Auguste Barbier nel fiore della gioventù, contro il trionfo della borghesia impersonata negli Orléans...

L'article sur il Pianto s'inspire largement de Sainte-Beuve; (1.) il relève ce que Barbier apporte de nouveau à la conception française de l'Italie, et fait l'analyse des poèmes du recueil, ajoutant parfois d'assez longues traductions en italien, surtout du Campo Vaccino poème qu'il estime "il più bello...di tutti.." Voici sa version du magnifique passage final:

Ecco che il giorno cade; dalle cime dei tetti, in fronte ai capitelli, l'ombra pende a lunghe pieghe come di neri mantelli; il solo diviene più rosso e gli alberi più cupi. Di dietro i grandi archi, traverso le macerie, lungo le strade incassate, i miei sguardi come attratti seguono le coppie dei bufali neri legati a due a due. I superbi armenti, dalla gioiata pendente, tornano a lento passo dall'arsa campagna, e i pastori vellosi, adusti, con in pugno la lancia, a cavallo, radducono le carra del fieno. Poi passa un prelado o qualche monaco sucide che va battendo il suolo col suo ~~andò~~ tristo zoccolo; frati portano cantando una bara: un ragazzo mezzo nudo lo segue e cammina solo; donne in vesta rossa, brune, scendono, filando da scalini coperti di verdura...

Il connaît aussi les Rimes de Voyage, de 1864; il en cite et traduit quelques morceaux. Des sonnets il préfère celui sur le Corrège à Michel-Ange, "più bello o almeno più andante e colorite e sonante, ~~che~~ nel gusto vecchio francese di Ronsard e Du Bellay..." L'invocation à la divine Juliette ne lui plaît pas:

L'Italie "alma parens," paragonata a una ragazza innamorata che piglia velono; una Giulietta poi con figliuoli, e che tra i figliuoli ha da cercare l'amante.....mi par di quella retorica romantica, di quella declamazione colorata, che troppo spesso i nostri padri scambiarono per poesia...

Il examine ensuite les ouvrages subséquentes de Barbier, s'arrêtant seulement aux allusions ou aux emprunts faits à l'Italie. Il cite en détail les récits des voyages italiens de 1838 et de 1860,

entre autres les descriptions de Rome en 1838, et la rencontre avec Cavour en 1860. Enfin, termine Carducci, en jetant un coup d'oeil sur l'histoire italienne de son temps, le rêve de Barbier s'est réalisé, l'Italie a trouvé en Garibaldi son Roméo libérateur:

I poeti, quand'anche non vati, son sempre de'logici onesti; sempre, s'intende, che non siano retori egoisti e vigliacchi, o ciarlatani farabutti.

Nous trouvons avec les années que le nom de Barbier, tout en perdant quelque chose de cet éclat qui avait ébloui la génération des Iambes, rend encore un faible écho de son ancienne gloire. L'année 1905 vit surtout un renouvellement d'intérêt dans l'auteur des Iambes. Le Paris littéraire de cette année célébra le centenaire du poète; ou plutôt, La Revue Bleue s'imposa la tâche de rappeler à la capitale un poète qu'elle avait failli oublier, Auguste Barbier, immortel auteur de La Curée! Cette périodique semble, surtout à cette époque, s'être piquée de rechercher les petits poètes, et de leur rendre l'hommage qu'ils n'avaient pas trouvé ailleurs. En feuilletant les pages de la revue, on trouve des comptes-rendus de plusieurs célébrations de ce genre. C'est ainsi que dès le mois d'avril, 1905, le nom de Barbier fit figure dans la Revue Bleue, et, en même temps, reparut dans des périodiques comme Le Gaulois, Les Annales Politiques et Littéraires, Le Temps, etc. (1.) Nous donnons

1. Voir à ce propos:

- Annales Romantiques, 1905. II. Pages 223-54
- Annales Politiques et Littéraires, 29 avril, 1905.
- Revue du Sud-Est, 1906. III. Pages 145-1158.
- Le Gaulois, 28 avril et 1er mai, 1905.
- Le Temps, 7 avril, 1905.
- Revue Bleue, 8 avril, 431-6. 448.
- 29 avril, 542-4.
- 27 mai, 672.
- 3 juin, 676-681. 682.-7. 703-4.
- 10 juin, 712-5.

d'abord un poème écrit pour la Revue Bleue par Emmanuel des Essarts,
sans commentaire:

Le Centenaire d'Auguste Barbier.

Les poètes sacrés, les grandioses maîtres,
 Voués à l'immortalité,
 Ont avec la nature et l'élite des êtres,
 Une éclatante affinité.
 Hugo, c'est l'aigle prêt à jaillir de son aire,
 Dans un élan prodigieux,
 Familier du soleil et voisin du tonnerre
 A travers l'infini des cieux.
 Lamartine inspiré, c'est la candeur insigne,
 Argentant le miroir des eaux,
 Pur modèle légué par Platon, c'est le cygne
 Au cheenn musical des oiseaux.
 Musset, qui fait songer aux brises enivrantes
 Caressant les airs de leur vol,
 Comme dans les beaux soirs et les nuits murmurantes,
 C'est l'ineffable rossignol.
 Banville est l'alouette émergeant de l'aurore
 Et Brizeux le doux alcyon;
 Mais Auguste Barbier à la fougue sonore
 C'est le formidable lion!

Le lion qui reçut de l'antique Archiloque
 Et du moderne André Chénier
 L'Émbe, cet effroi du mal à toute époque,
 Cette arme du bien prisonnier;
 Le lion qui, sentant son athlétique force,
 Avec son geste souverain,
 Seul osa faire face au grand cavalier corse
 Droit sur sa colonne d'airain,
 Le lion se ruant sur la meute effarée
 Et de ses honds déconcertants
 Dispersant la cynique et rapace curée
 Des "arrivistes" de son temps;
 Le lion qui laissant à ses rivaux l'églogue
 Marqua de ses crocs irrités
 La race au front menteur, l'arrogant démagogue,
 Voleur des popularités;
 Puis soudain au repos, serein et pacifique,
 Qui dans l'horizon du Pianto
 Contempla l'art superbe et l'azur magnifique,
 Mais qui se redressa bientôt
 Pour faire de nouveau gronder sa voix sincère
 Et frémit ses muscles d'acier
 Et rugir la clameur de la pâle misère
 En son Lazare justicier.

Poète, tu fus grand par ce triple chef-d'oeuvre,
 Et ta robuste honnêteté,

Ton renom ne craint pas l'envieuse couleuvre
 Ni le flot jaloux du Léthé;
 Tu fus le verbe altier au cri de délivrance
 Qui par son chant audacieux
 Fit comme resurgir aux lèvres de la France
 La Marseillaise des aïeux,
 Et sage patriote et bienfaisant génie,
 Rêvant d'un prochain Floréal,
 Tu prédis la cité d'amour et d'harmonie,
 République de l'idéal.
 Reste celui qui loue et celui qu'on vénère,
 Artiste humain, coeur fraternel;
 Les siècles garderont ta gloire centenaire,
 O Barbier, lion éternel! (1.)

La Revue Bleue se donna véritablement de la peine pour célébrer l'affaire.
 La première mention du prochain événement parut dans le numéro du 8
 avril, dans les Faits et Aperçus. Jacques Lux y rappelait l'admiration
 que la Revue avait témoignée en 1882, à l'occasion de la mort de Bar-
 bier, et déclara l'intention de la Revue de célébrer dignement

...la naissance d'un homme qui laissa un si bon exemple d'inspira-
 tion lyrique et d'idéalisme républicain.

Le programme, dit-il, consisterait en "une visite à la tombe du poète,
 une manifestation devant sa maison, et une soirée littéraire." Enfin,
 il corrigeait les biographes du poète qui l'avaient fait naître le 29
 avril 1805, au lieu du 28, et il avança comme preuve l'acte de baptême
 que nous avons eu l'occasion de citer ailleurs. Dans les Faits et
Aperçus du 29 avril, le même critique consacre une étude détaillée,
 fort originale à bien des égards, au centenaire et à certains incidents
 de la vie du poète. Il paraît que la Revue avait demandé la collabora-
 tion de plusieurs "géants du monde artistique et littéraire" qui
 avaient, bien entendu, répondu fort poliment, et, pour la plupart,
 sincèrement. Anatole France, nous dit Jacques Lux, avait loué les
 "délicieuses images" du Pianto. Ludovic Halévy avait déclaré que
 l'admiration qu'il témoignait pour Barbier lors de sa vingtième année

n'avait nullement diminué après un demi-siècle écoulé. Les contemporains qui avaient connu Barbier personnellement avaient tous aimé, paraît-il, "le vieillard discret" (le mot est joli,) qu'il était devenu. "C'était un honnête homme dans toute la force du terme," avait dit Gabriel Monod. Mgr. Perraud, successeur de Barbier à l'Académie française, ajouta son nom au "Comité du Centenaire," En effet, l'idée d'une telle célébration semblait combler les vœux de tous. On pourrait composer un Livre d'Or avec les lettres adressées à ce propos à la Revue Bleue, dit Lux. Jules Clarétie, André Theuriet, Abel Lefranc, Tous trouvèrent des paroles admiratrices; quant à Mounet-Sully, "surpris ...à son réveil," il

...exhala l'admiration la plus passionnée pour les Iambes, et, sans plus tarder, de mémoire, déclama avec une émotion et une puissance merveilleuses ces vers d'airain.

Un Comité du Centenaire se forma donc, sous la présidence de Sully-Prudhomme et de Léon Bourgeois. Nous donnons la liste des adhérents, telle qu'elle apparut dans la Revue Bleue:

MM. Marcelin Berthelot, le grand savant empressé à soutenir les nobles causes, J. G. de Heredia, V. Sardou, Léon Dierx, P. Delombre, Joseph Reinach, R. Poincaré, A. Croiset, F. Buisson, L. Barthou, H. Roujon, J. Caillaux, R. Strauss, Maurice Tourneux, G. Leygues, E. Boutroux, G. Lanson, E. Aulard, P. Deschanel, A. Fouillée, C. Stryienski, Ch.-V. Langlois, Albert du Bois, Rébelliau, E. des Essarts, L. Ernest-Charles, Louis Vigouroux, A. Gervais, H. Chantavoine, Paul Flat, J. Bardoux, Camille Mauclair, Edmond Pilon, L. Havet, de Selves, préfet de la Seine, Brousse, président du Conseil municipal de Paris, Herbert, maire du VI^e. arrondissement, auxquels s'adjoignent les parents et amis des dernières années d'Auguste Barbier: MM. Hons-Olivier, Jules Barbier, Alexandre de Haye.

On ne put célébrer le centenaire le 28 avril; mais ce jour-là, du moins, quelques admirateurs se rendirent au Père-Lachaise, où la Revue Bleue déposa des fleurs sur la tombe du poète.

Le centenaire même aurait lieu, promet Lux, au mois de mai, et il indiqua le programme. Suivirent des remarques sur la maison natale de

Barbier, et sur les souvenirs littéraires du quai Malaquais même. Pour ceux de nos jours qui se sont demandé, comme nous, en voyant au no. 19 du quai la plaque commémorative d'Anatole France, pourquoi il n'existe pas une plaque semblable pour Barbier, voici la preuve qu'on y a du moins pensé:

La maison avait été achetée dès 1831... par la famille de M. de Gasco, qui s'y fixa quelques années après. Président de la Chambre à la Cour des Comptes, et de convictions légitimistes, il servit avec une égale distinction la Restauration, la Monarchie de Juillet qui le fit pair de la République qu'il n'aimait point, et l'Empire.... Ses petites-filles possèdent encore le vieil hôtel sur lequel, hélas! la Revue Bleue, se conformant à leur désir, ne pourra apposer de marbre commémoratif...

En parlant des dernières années de Barbier, de ses hivers à Paris dans son petit appartement de la rue Jacob, de ses séjours à Fontainebleau, Jacques Lux révéla que les Iambes furent cédés à l'éditeur Dentu pour la somme de 2000 francs. Si c'est là, dit-il, tout ce que Barbier avait obtenue de son oeuvre la plus connue, et la plus lue, il ne vivait certainement pas par sa plume! Et cependant il a pu laisser 300000 francs à ses légataires!

Edouard Grenier

Nous avons cité ailleurs le récit que fit Lux de l'affaire de la Légion d'honneur: Lux aussi raconta cet incident. Il donna ensuite la lettre inédite du vieux poète adressée à Alexandre de Haye, qui lui avait demandé "dans une ode à l'Empire enflammée" pourquoi il s'était tu. (2.)

Le numéro de la Revue Bleue qui suivit le centenaire en donna une description détaillée:

Par l'une des plus lumineuses soirées si radieuses à Paris, dans l'aimable et somptueux décor des Champs-Élysées, se sont réunis, à un dîner chez Ledoyen, les admirateurs les plus notoires d'Auguste Barbier, invités par le directeur de la Revue Bleue. En l'absence de M. Bully-Prudhomme, retenu par le douloureux état de sa santé, le maître vénéré Léon Dierx représentait la poésie, auprès des membres éminents du Parlement, de l'Université des Lettres, de la Presse, auprès d'amis de la Revue Bleue, amis de longue date, tel M. Joseph Reinach, ou récents, et des parents du Poète de 1830, M. Hons-Olivier et Pierre Barbier.... (3.)

1. Voir à la page 431. 2. Voir à la page 425. 3. 3 juin, P. 703.

Le savant russe Kovalevsky, invité au banquet, mais empêché d'y assister par les événements survenus dans son pays, s'excusa dans un télégramme qui loua le poète français. Une allocution fut prononcée par Félix Dumoulin, rappelant la gloire des Iambes, la succession d'oeuvres qui les suivirent, les injustices et les oublis que le poète, tout en gardant une certaine estime, devait subir. Les vers de Des Essarts furent ensuite déclamés, et l'on peut se figurer l'enthousiasme avec lequel on acclama Auguste Barbier, au milieu de l'admiration et du bon vin!

La Revue alla plus loin, en consacrant une série d'articles d'études à Barbier; d'abord un article de Edmond Pilon qui ne contient pas grand'chose de nouveau. Pilon vît dans La Curée une source d'inspiration pour Delacroix, Daumier, Carrel, et Blanqui, et pour Hugo lui-même dans les Châtiments. Il affirma même que Barbier avait dépassé Chénier par la vigueur de ses Iambes, fit avec Sainte-Beuve la louange du Pianto, et trouva une mention admiratrice d'Anatole France. Dans la Revue Bleue aussi, Rébelliau publia des articles fort intéressants sur les amis et la correspondance de Barbier, études que nous avons eu à citer ailleurs.

Les autres périodiques ressuscitèrent d'à peu près la même façon la gloire fanée d'un poète presque oublié. Elles condamnèrent ses critiques, protestèrent contre les injustices qu'il avait subies, lui trouvèrent plus de qualités qu'on ne lui en avait attribué depuis 1831 et racontèrent de nouveau une foule d'anecdotes, vraies ou apocryphes, Léon Séché publia dans les Annales Romantiques et dans Le Gaulois un récit fort intéressant de la publication de La Curée, et dans les Annales Politiques et Littéraires et les Annales Romantiques également des détails précieux sur l'élection de Barbier à l'Académie française.

Dans les Annales Politiques et Littéraires, (1.) Charles Monselet raconta la publication de La Curée, et cita l'article de Baudelaire qui nous a déjà intéressée, et la dernière étude que Sainte-Beuve avait faite sur l'auteur des Iambes. Le Temps dans un article du 7 avril fait par Jules Clarétie, (qui avait écrit sur Barbier en 1882 aussi,) anticipa le centenaire. Cet article ne contient pas grand'chose de nouveau: l'éclat des Iambes, la désillusion qu'apportaient peu à peu les ouvrages subséquents, l'oubli dans lequel Barbier était finalement tombé, Clarétie raconte l'élection académique et la séance où Barbier fit son discours de noviciat; puis l'oubli, entourant une vie obscure et sans prétentions. Voici encore des anecdotes: une visite chez les Dentu racontée pour la première fois:

L'éditeur Dentu, qui avait vu Auguste Barbier revenir de l'Italie jadis, me conta sa stupéfaction, lorsque, accouru, lui tout jeune, pour voir de près le fameux auteur de La Curée, il se trouva devant un petit-monsieur qui semblait dessiné par Henri Monnier, et qui, son chapeau haut-de-forme entre les genoux, expliquait l'Italie à Madame Dentu mère, en promenant son index sur le fond du chapeau:

---Ici, vous comprenez, Madame, c'est Turin; là Milan; plus loin, Venise; plus bas, Florence; en descendant, Rome est là.... Naples à cet endroit-ci.... Le chapeau est un peu trop étroit pour vous désigner la Sicile. Au fait, Madame, la Sicile pourrait être figurée par mon genou. Suivez bien mon explication, Madame, En quittant Turin...

Le jeune Dentu regardait ce monsieur d'un air effaré. Eh quoi! ce cicerone qui traçait sur le fond d'un chapeau une carte imaginaire c'était le poète farouche, effroi des charlatans et des faiseurs d'emphase, qui avait chanté "la grande populace et la sainte canaille

Clarétie trouva aussi quelque'un pour prétendre que Barbier n'était pas l'auteur des Iambes, et que cet honneur appartenait à Brizeux:

...j'avais acquis jadis l'édition originale des Iambes (Canel et Guyot) où je ne sais quel bibliophile amateur d'autographes avait fait relier une lettre de l'auteur des Scènes de la Vie de Bohème, adressée à son ami Léon Noël.... Pourquoi une lettre de Mürger en fête d'un volume d'Auguste Barbier? (La lettre) est datée du 18 septembre, 1841, et Henri Mürger y passe en revue pour son ami...les principaux événements parisiens, ... Voici ce qui concerne les Iambes:

"Ce qu'il y a de plus neuf en littérature, dit Henri Mürger, c'est la publication des Ternaires de Brizeux. J'en ai parcouru des fragments qui sont loin de l'autoriser à croire que ce soit lui qui ait fait La Curée de Barbier, comme la Fizelière, qui les connaît, voulait me le soutenir, en disant que Brizeux avait renoncé à publier ses Iambes parce qu'il allait publier Marie, et que cela ferait un trop grand disparate..."

..Albert de la Fizelière était un érudit, un de ces lettrés d'autrefois qui savaient tout sur le bout des ongles...On pourrait croire qu'il était informé en souvenant à Mürger que Brizeux avait fait La Curée, et en brave homme plutôt indulgent, et ennemi du dénigrement, ce n'était pas pour diminuer Barbier qu'il donnait ce renseignement. Il racontait, comme on raconte tout à Paris, ce qu'on lui avait conté à lui-même....Avait-il des preuves?

"Si, ajoutait avec raison Mürger, Brizeux avait réellement fait les Iambes, je crois qu'il les aurait plutôt publié (sûr) que de Marie."

L'année d'après, dans la Revue du Sud-Est, (1.) Frédéric Plessis rappela ce centenaire dont, dit-il la public ne s'était guère aperçu. Il commenta de nouveau la singulière destinée de Barbier et l'erreur de ses contemporains qui se le figuraient un homme farouche comme ses vers. Lui aussi trouva des anecdotes à raconter, d'abord celle de qui traite de l'irruption, faite dans l'appartement de Barbier pendant la Commune; et voici une rencontre avec Heredia fort amusante:

Lui-même, imprudemment, contribuait à répandre parmi ses amis des productions au-dessous du médiocre. Une fois, devant l'Institut, il rencontra Heredia, qui de sa voix cordiale et sonore lui récitait fièrement quelque beau passage des Iambes. "J'ai fait mieux que cela," lui dit-il; et il lui communique une pièce des Silves si insignifiante, conta Heredia, que je ne l'ai jamais bien distinguée d'une dizaine d'autres, d'ailleurs fort mauvaises, que j'ai fini par ne plus m'en souvenir du tout, et qu'il vaut mieux, en effet, pour ce pauvre Barbier, que je ne m'en souviens plus.

Plessis émit quelques critiques, puis passa aux bonnes qualités de Barbier. Il trouvait dans les Iambes des "impropriétés" d'expressions et de syntaxe, "images faussées et d'un goût détestable, prosaïsme ou maladresse..." mais somme toute, il estimait qu'il y avait là de bien belles choses; et il termina en disant ce qu'ont dû bien des autres avant et après lui:

Il arriva à Barbier ce qui est arrivé à d'autres...il demoura.. l'homme d'un seul livre, les Iambes.

En 1912 encore, (1.) T.G. du Temps ressuscita les anecdotes relatives à l'élection de Barbier à l'Académie, et raconta les impressions d'un collègue de la maison et de la personne du poète des Iambes:

Il était curieux de voir, dans son intérieur, le Tyrtée de 1830, et d'approcher cet homme fantôme qui jadis avait surgi dans la notoriété "comme ces génies qui, par une trappe, au milieu des flammes, viennent présider au dénouement des drames fantastiques." Quel contraste! Le barde qui avait pétri et malaxé en vers éternels le bourdon de Notre-Dame avec le tumulte des barricades, le soleil de messidor,....habitait, rue de Rivoli, non loin de l'Hôtel de Ville, d'un appartement mesquin qui n'avait rien d'un Parnasse: mobilier d'acajou bien frotté, l'acajou des aïeux garni du velours grenat inévitable que durant de nombreuses années des hausses de couteil rayé avaient préservé du contact des fonds de culottes et des jupes de laine." Il régnait là une odeur spéciale, indéfinissable, qui tenait à la fois du renfermé, du chiaa mouillé, et de châte de vieille bonne ainsi que du culot des pipes et des résidus de tabac à priser. Ça sentait la vertu dans une cave; ça sentait le vieux garçon; ça sentait l'odeur des tables d'étude de robins aux bois noircis d'encre rance." Quant à l'impétueux poète de La Curée, c'était un petit vieux étriqué de formes, étriqué de gestes, ayant gardé à l'allure timide d'un de ces pauvres clercs qu'on voyait naguère dans les antiques études sises au fond de la cour, au 3e. rue de la Calande ou rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur; un bonhomme insignifiant, aux joues flasques et flottantes, à la bouche édentée et molle, au menton pointu, et qui semblait n'avoir jamais l'effervescence d'aucune passion. Il paraissait fort étonné de sa situation nouvelle, et ne pas comprendre pourquoi on l'avait élu académicien. Il vivait seul avec une vieille servante, sans orgueil, sans rancunes, sans autre préoccupation que sa santé et son ménage...

Qu'est-ce que Barbier représente pour notre génération à nous? M. Pierre Moreau voit en lui du classicisme à la mode de Vigny et de Brizeux, "un classicisme discret...un classicisme d'André Chénier." (2) Son inspiration, selon M. Moreau, est presque entièrement gréco-latine "le moyen-âge gothique n'a pas abrité (son) génie." M. Moreau, selon nous, pousse trop loin sa thèse; il semble ignorer les inspirations italiennes et anglaises dans l'oeuvre de Barbier. Nous aurons à examiner tout à l'heure ce que cette oeuvre nous semble offrir de

1. 1912. 18 septembre.

2. Le Classicisme des Romantiques. 187-291.

classique; ce qui est certain, c'est que Barbier n'est exclusivement ni classique ni romantique.

Souriau consacre tout un chapitre aux Iambes de Barbier, (1.) qui représentent pour lui un aspect de 1830, et lui fournissent surtout une indication des intérêts de plus en plus politiques et sociaux de la génération romantique. La date de 1830 lui fait penser inévitablement à Barbier; cette année et son jeune chantre sont à jamais associés, et il est intéressant de noter à cet égard que le 26 juillet, 1930, à l'occasion d'une Matinée Poétique de la Comédie française, tenue pour célébrer les Trois Glorieuses, on a déclamé, avant tout autre poème, trois Iambes de Barbier, Quatre-Vingt-Treize, La Curée, Le Lion. (2.)

Un jugement récent est celui de Fernand Gregh, (3.) qui remarque la singulière destinée de Barbier, rappelant surtout la nouveauté et la force de l'Idole. Il trouve admirables aussi des parties du Pianto:

Tous ces vers valent mieux que le silence qui les accueillit et qui rompit seul, trente-six ans plus tard, le cri de stupeur du public à la nouvelle que le poète n'était pas mort....

Une question importante qui reste à résoudre est celle du classicisme ou non-classicisme du poète des Iambes. Il nous semble impossible de le ranger définitivement dans l'une ou l'autre catégorie. Même à cette époque de 1830, où un chemin de juste-milieu entre un romantisme fervent et une féroce opposition classique ne semblait se trouver qu'avec difficulté, et où la jeunesse surtout fuyait la modération avant toute chose, à cette époque même le jeune Barbier a su ^{être} ~~être~~ modéré, il a su unir dans sa poésie des éléments romantiques et des éléments classiques.

1. Histoire du Romantisme, II. Pages 28-35. 2. Champion: La Comédie Fr. 1er. janv. 1927-31 déc. 1932. Page 227.
3. Portrait de la Poésie française au 19e. s. 1936. Ch. XVIII. 142-5.

Qu'est-ce qu'il a de romantique? D'abord et surtout, selon nous, des associations et des amis dans le mouvement, des inclinations de jeune homme qui l'entraînaient vers la jeunesse. Et la jeunesse de son jour était romantique. Nous savons que même avant 1830 il s'est lié assez intimement avec certains membres ou futurs membres de cette école. Après 1830 il se détacha avec toute la coterie Vigny, de l'école romantique comme telle; mais il gardera toute sa vie certains de ces éléments qui le rangent, en 1830, du côté du mouvement romantique. Il suivra toujours les sources d'inspiration étrangères, italiennes et anglaises surtout, se vouant jusqu'à la fin au Shakespeare et au Dante qui avaient enflammé sa jeunesse. Il aimera toujours à voyager, le pittoresque dans la nature et dans les mœurs nationales l'attireront toujours; et par ses goûts littéraires, artistiques, musicaux, il aura toujours quelque chose de romantique. Quant à son oeuvre, elle ne manque pas non plus de refléter les tendances de l'époque. Le Romantisme cherchait le nouveau et l'inattendu; Barbier ne l'a-t-il pas atteinte, cette nouveauté, par ses Iambes? Il a familiarisé la forme poétique de l'iambe, premier des romantiques à l'emprunter à Chénier; par ce culte de Chénier aussi il s'attache aux romantiques. Son langage est d'une hardiesse que n'aurait pas permise le goût ~~XIX~~ classique, sa versification est libre, sa satire n'est pas de la satire pure, mais un mélange de genres, de la satire et du lyrisme. Somme toute, Auguste Barbier représente à merveille en 1830 un certain aspect de cette école romantique toujours changeante, et devenue en 1830 didactique et socialisante.

Mais son lyrisme n'est pas le lyrisme romantique, même en 1830. Il ne se permet pas dans les Iambes ces épanchements du moi si chers à

ses contemporains. A cet égard Chénier dans ses Iambes à lui est plus romantique que Barbier, qui reste le commentateur désintéressé des maux de son époque, et ne se permet pas pendant un seul instant de quitter son masque. Son admiration de la Nature est également impersonnelle; la Nature ne lui représente pas seulement le miroir de ses propres sentiments; elle est pour lui plus qu'un moyen d'échapper aux tristes réalités de la vie. Il est classique aussi dans le sens le plus large du mot; humaniste toute sa vie, il s'est toujours intéressé à tout ce qui concerne l'humanité. C'est là peut-être, le mot de l'énigme. Barbier n'était exclusivement ni classique ni romantique, mais un homme qui s'est toujours intéressé si vivement à tous les aspects de la vie et de la culture humaines qu'il n'a pas pu manquer d'adopter certains aspects de ces mouvements; qui ne sont pas, après tout, aussi directement opposés l'un à l'autre qu'on voudrait parfois nous faire croire.

La principale question à résoudre, cependant, reste celle de la renommée si vite perdue du grand poète de 1830. Pourquoi cet échec soudain? Il vient, selon nous, de ce que les Iambes, poésie d'occasion, nés des événements de Juillet, n'auraient pu être égalés que par d'autres poèmes d'occasions, nés, eux aussi, d'événements aussi grands. Barbier est vraiment le génie d'un seul jour; c'est à l'éclat de ce jour qu'il doit sa renommée. Le poète vraiment génial n'a pas besoin d'un événement national pour faire voir ses talents: au contraire, il se peut que de ses oeuvres naissent les événements. C'est parce qu'ils expriment des idées propres à tous, que les Iambes ont captivé le public de 1830. Ne disons pas que Barbier n'eût pas de génie; il en avait, comme n'en avaient point cette foule d'auteurs qui, comme lui, se sont mis à célébrer les faits de 1830. Son oeuvre avait des éléments

imprévus et hardis qui présentaient quelque chose de nouveau au public français; Mais leur succès dépendait de leur nouveauté: une suite même de révolutions n'aurait pas servi à Barbier à conserver sa popularité; une suite même de diatribes comme les Iambes sans même ce changement de ton dans Il Pianto, n'aurait pas servi à le soutenir à sa place parmi les grands du jour.

Et d'ailleurs, que celui qui a lu les ouvrages postérieurs à Lazare ne se demande pas pourquoi on a oublié Auguste Barbier! Ce sont des ouvrages que fait lire le nom seul de l'auteur; leur mérite n'y est pour rien, car ils en ont peu; ce qu'ils ont, c'est une vertu trop consciente d'elle-même, des buts dont l'excellence morale nuit, à ne pas en douter, aux qualités littéraires de l'ouvrage. On avait pardonné, ignoré même, des défauts de syntaxe et de versification dans les Iambes auxquels avaient suppléé une sincérité énergique et un talent satirique incontestables. Mais le talent parti, l'énergie disparue, les défauts sont restés; et on a commencé à s'en rendre compte. Barbier a essayé tous les genres: il s'est obstiné à poursuivre une carrière littéraire que semblait justifier son succès premier; mais son public s'est obstiné à ne voir en lui, et non sans raison, que le poète d'un seul moment et d'une seule oeuvre, qui a passé le reste de sa vie à essayer de se rattraper. C'est une pensée assez triste: et cependant Barbier ne semble pas s'être beaucoup plaint de sa curieuse destinée. Il avait la disposition contentée et pas trop sensible, semble-t-il, en matières littéraires. Il a pu, du moins, être fier de sa renommée de jeunesse, et de ces Iambes, qui ont vraiment apporté dans la poésie française quelque chose de nouveau, une inspiration qui n'est nullement à regretter.

BIBLIOGRAPHIE.

BIBLIOGRAPHIE.1. Documents inédits.

Acte de naissance de Henry-Auguste Barbier, 28 avril, 1805.
(Archives départementales de la Seine, Paris.)

Acte de baptême du même. (Archives du sixième arrondissement à Paris.)

Acte de mariage de Constance-Henriette Barbier, soeur du poète,
1825. (Archives départementales de la Seine.)

Acte de décès de Barbier. (Archives de la Mairie de Nice, France.)

Lettres inédites: Lettre de Barbier à Théophile Gautier, (s. d.)
(Bibliothèque de l'Institut, Paris.)

Lettre de B. à Sainte-Beuve, (s.d.) (Idem.)
Lettre de Sainte-Beuve à Charles Asseline, (s.d.)
(Communiquée par M. Jean Bonnerot, Bibliothécaire
de l'Université de Paris.)

2. Barbier, Henry-Auguste. Oeuvres complètes.

Les Mauvais Garçons. (avec Alphonse Royer.) Paris, Renduel, 1830.

Iambes. (première édition.) Urbain Canel, 1832.

(deuxième édition, dans le volume Satires et Poèmes, comprenant Iambes, Il Pianto, Lazare.) Paris, 1837.

(Troisième édition,) Paris, 1840, Masgana.

(cinquième édition.) Paris, 1845. Masgana.

(vingt-troisième édition,) Paris, 1871.

(Poésies de Auguste Barbier. Iambes et Poèmes. Publié par M. Hons-Olivier.) Lemerre, 1898.

(Nouvelle édition française.) Paris, Arthème Fayard, 1916.

Geisselheibe für die grosse Nation, von Auguste Barbier,
aus dem Französischen übersetzt von L.G. Förster.
Quedlingburg und Leipzig. G. Basse. 1832.

Iambes et Poèmes. Edition anglaise. Clarendon Press. 1907.

Il Pianto. (deuxième édition.) Paris, Canel, 1833.

Nouvelles Satires. (première édition,) Paris, Masgana, 1840.

Chants civils et religieux. (première édition.) Masgana, 1841.
(deuxième édition.) Masgana, 1842.

Rimes Héroïques. Masgana, 1832.

Benvenuto Cellini, opéra en deux actes, paroles de MM. Léon de Wailly et Auguste Barber, musique de M. Hector Berlioz. Paris, 1838.

Démaméron de Boccace, traduit en français. Paris 1846.

Jules César de Shakespeare, traduit en français. Paris, 1848.

Rimes Légères. Chansons et Odelettes. Paris, Dentu, 1851.

Satires et Chants. (Nouvelles Satires, Rimes Héroïques, Chants civils et religieux.) Paris, 1853, Masgana.

Silves. (Première édition,) Paris, Dentu, 1864.

Satires. (Première édition.) Paris, Dentu, 1865.

Trois Passions Nouvelles. Paris, Dentu, 1868.

Silves et Rimes Légères. Paris, Dentu, 1872.

Etudes dramatiques. (Jules César, Benvenuto Cellini.) Paris, Dentu, 1874.

La Chanson du Vieux Marin, traduit de Coleridge. Paris, 1877.

Contes du Soir. Paris, Dentu, 1879.

Histoires de Voyage. Paris, Dentu, 1880.

Chez les Poètes. Paris, Dentu, 1882.

Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines. Dentu, 1883.

Tablettes d'Umbrano; Promanades au Louvre. Dentu, 1884.

Poésies posthumes. Paris, Lemerre, 1884.

Etudes littéraires et artistiques. Dentu, 1884.

Nouvelles études littéraires et artistiques. Dentu, 1889.

Varia: Hymne à la France. Paris, 1844.

Institut impérial de France: Académie française. Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Barbier, le 17 mai, 1870. Paris, Didot. 1870.

Institut de France: Académie française. Inauguration de la statue de Ronsard à Vendôme, le dimanche 23 juin, 1872. Discours de M. Barbier. Paris, Didot, 1872.

Périodiques. (en ordre alphabétique.)

L'Abeille Poétique du XIXe. siècle. (Limages 1845.) Contient de Barbier: La Foi, Le Corrège, La Lyre d'Airain.

Annales Romantiques. 1832. Leure de Noves.

La Lyre Nationale. Paris,, 1831. La Curée.

Le Diable à Paris. Tome II. Paris 1845. L'Indifférence.

Babel. 1840. Tome second. Cinq sonnets des Rimes Héroïques et Christophe Colomb.

Chansonnier des Grâces. Année 1834. Le Saule Pleureur.

Illustration. 10 avril, 1852. Page 240. Notice sur Buttura.

Intermédiaire des Chercheurs et Curieux. 1869, 10 juin et 10 juillet. Le Feu. (Silves.)

Le Magasin Pittoresque. 1854. Tome xxii. Page 302. Le Rossignol et le ver luisant. (Traduit de Cowper.)

Mercur de France. 16 novembre, 1851. La Statuomanie.

Le Parnasse Contemporain. Deuxième série, 1869-71. Paris, Lemerre.

Paris-JOURNAL Salle Barthélemy. Conférences littéraires. série 2. 1864. La Lyre d'Airain.

<u>Revue de Paris</u> . 1830. xviii. Page 138.	<u>La Curée</u> .
1830. septembre.	<u>Nisa</u> .
1831. xxiii.	<u>La Popularité</u> .
1837. xl. Pages 422-5.	<u>La Reine du Monde</u> .
1841. xxviii. 214-6.	<u>Hymne à la mort</u> .
1857. 15 mai.	<u>Le Secret d de Bien des Gens</u> .

Revue de Rouen. 1833. Tome I. 71-3. Les Victimes.

<u>Revue des Deux Mondes</u> .	
1831. Tomes III, IV.	<u>L'Idole</u> , Iambes.
1833. 15 janvier.	<u>Il Pianto</u> .
1833. 1er. mai.	<u>Beata</u> , nouvelle.
1834. 15 février.	<u>Tersichore</u> .
1836. 1er. août.	<u>Mortis Amor</u> .
1837. 1er. février.	<u>Lazare</u> .
1837. 15 avril.	<u>Le Salon de 1837</u> .
1838. 1er. mai.	<u>Angélica Kauffmann</u> , revue.
1840. 15 janvier.	<u>Trostrate au Temple d'Ephèse</u> .
1841. 15 avril.	<u>Hymne à la Famille</u> .
1863. 15 mars.	<u>La Charge de Wengrow</u> .

Revue des Deux Mondes, (suite.)

1864. 15 février.	<u>Silva.</u>
1864. 15 août.	<u>Rimes de Voyage.</u>
1865. 15 mai.	<u>Croquis satiriques.</u>
1870. 1er. octobre.	<u>Devant l'ennemi.</u>

Revue mondiale. 1921. CMLI. Pp. 259-71. Lettres inédites.

3. AUTRES AUTEURS. (en ordre alphabétique.)

Albert, Maurice. La Littérature française de 1789 à 1830. Paris, Lecène, Oudin et Cie. 1891.

Albert, Paul. La Littérature française aux XIXe. siècle. Tome II. Paris, 1885.

Ampère, Jean-Jacques. La Grèce, Rome et Dante. Paris, 1850.
Voyages, littérature et Poésie.

d'Anglemont, Edouard. Euménides. Paris, 1840.

Asselineau, Charles; Bibliographie romantique. Paris, 1872-4.

Aubry, Octave. Le Second Empire. Paris, 1938. A. Fayard.

Baldensperger, Fernand. Etudes d'histoire littéraire. 2e. série.
Paris, 1910.
Goethe en France. Paris, Hachette. 1904.
Alfred de Vigny. Contribution à sa biographie
intellectuelle. Paris, Hachette, 1912.
Nouvelle contribution....Paris, Les Belles
Lettres, 1933.

Balzac, Honoré de. Correspondance, Tome I. 1819-1850. Paris, C. Lévy,
1876.

Barbey d'Aurévilly, Jules. Les Vieilles Actrices Actrices. Le Musée
des Antiques. Paris, 1884.
Les Oeuvres et les Hommes: Les Poètes.
Paris, Lemerre, 1889.

Barbier, Nicolas-Alexandre. Manuel de Morale Pratique et Religieuse à
l'usage des Ecoles Primaires des deux sexes
...Auxerre, 1839.
(avec Mlle. V. Barbier) Le Maître d'aqua-
relle, Paris, 1861.

Bardoux, La Bourgeoisie française, 1789-1848. Paris, C. Lévy, 1886.

Barthélemy et Méry. L'Insurrection. Paris, Denain, 1830.

Barthélemy, Auguste M. Némésis. Paris, Perrotin, 1834.

Baudelaire, Charles. Oeuvres complètes, Tome II. (Les Fleurs du Mal.)
(édition Bibliothèque de la Pléiade.)
Idem. Tome III. (L'Art Romantique.)

Bellessort, André. Sainte-Beuve et le 19e. siècle. Paris, Berrin, 1927.

Berlioz, Hector. Correspondance, éditée Tiersot. Paris, M. Lévy, 1907.
Lettres intimes, Paris, C. Lévy. 1882.
Mémoires. Paris, M. Lévy frères. 2 vols. 1878.
Correspondance inédite. 1819-68. (éditée par D. Bernard)

Bertaut, Jules. L'Italie vue par les Français. Paris, 1895.

Biré, Edmond. Victor de Laprade; sa vie et ses oeuvres. Paris, Perrin, 1886.
Victor Hugo après 1830. Paris, Perrin, 2 vols. 1891.
Victor Hugo avant 1830. Paris, Gervais. 1883.

Bisi, Alceste. L'Italie et le romantisme français. Milan, 1914.

Bondy, François de: Une femme d'esprit en 1830: Madame de Girardin.
Paris, Laffite, 1928.

Bonnières, Robert de. Mémoires d'aujourd'hui; Tome II. Paris, Ollendorff. 1885.

Borgheroff, J.L. Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration.
Paris, Hachette, 1912.

Boschot. Un Romantique sous Louis-Philippe: Hector Berlioz, 1831-1842.
Paris, 1918.

Boulay-Paty, Evariste. Odes Nationales. Paris, Delaunay. 1830.
Sonnets. Paris, 1851.

Bourges, E. Recherches sur Fontainebleau. Fontainebleau, 1896.

Brandès, Georg. Les grands courants littéraires au XIXe. siècle:
l'Ecole Romantique en France. Paris, 1908.

Brenet, Michel. Deux pages de la vie de Berlioz. Paris, L. Vannier, 1888.
1889.

Brizeux, Auguste. Oeuvres, éditées St-René Taillandier. Paris, M. Lévy frères, 1860. 2 volumes.
Oeuvres, préface d'André Dorchain. Paris, Garnier, 1912. 2 volumes.

Brunetière, Ferdinand. La poésie lyrique en France au 19e. siècle.
Paris, Hachette. 1894. 2 volumes.

- Calmettes, Fernand. Un demi-siècle littéraire: Leconte de Lisle et ses amis. Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, 1902.
- Carducci, Giosué. Opere. III. Giambi ed epode.
Opere. XXIII. Bozzetti e scherma.
Opere. XXIV. Confessi e battaglie.
- Casini, Tommaso. La giovinezza e l'esilio di Terenzio Mamiani. Firenze, 1896.
- Cassagne, Albert. La théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes. Paris, Hachette, 1906.
- Castille, Hippolyte. Les Hommes et les Mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe. Paris, 1853.
- Champfleury. Les vignettes romantiques. Paris, 1883.
- Champion, Edouard. La Comédie française, 1er. janvier 1927-31 décembre 1932. Paris, 1934.
- Chautard, Charles. Chansons de métier et chansons du village. Paris, Dentu, 1883.
- Chénier, André-Marie. Oeuvres poétiques.
- Citoleux, Marc. Alfred de Vigny: persistances classiques et affinités étrangères. Paris, Champion, 1924.
La poésie philosophique au 19e. siècle. Paris, Plon-Nourrit. 1905-6. 2 volumes.
- Clement, N.H. Romanticism in France. New York. M.L.A. of America, 1939
- Condamine, l'abbé James. La vie et les œuvres de Victor de Laprade. Lyon, 1886.
- Coquard, Arthur. Berlioz. Paris, H. Laurens, 1909.
- Counson Albert. Dante en France. Paris, Fontemoing. 1906.
- Dante: Divina Commedia.
- Dauban, C.A. Les Prisons de Paris sous la Révolution. Paris, 1870.
- David (d'Angers) Pierre-Jean. Correspondance avec Victor Hugo, etc. (David d'Angers et ses relations littéraires... corr. publiée par Henry Jouin, Paris, Plon-Nourrit, 1890.
- Delavigne, Casimir. Oeuvres, Tome V. Messéniennes, chansons populaires et poésies diverses. Paris, Didier, 1846.

Delfour Catholicisme et romantisme. Paris, 1905.

Deschamps, Antoni. La Divine Comédie de Dante Alighieri. Paris, C. Gosselin, 1829.

/ Dernières paroles. Paris, Ebrard, 1835.

La Jeune Italie. Paris, L. Lévy, 1844.

Satires. Paris, P. Riga, 1831.

Desplaces, Auguste. Galerie des Poètes vivants. Paris, Didier, 1847.

Dorbec, Prosper. Les lettres françaises dans leurs contacts avec l'atelier du peintre. Paris, Presses Universitaires, 1929.

Dorison, Louis. Symbole social: Alfred de Vigny et la poésie politique Paris, 1894.

Dubeux, A. Les traductions françaises de Shakespeare. Paris, 1928.

Du Camp, Maxime. Chants modernes. Paris, M. Lévy, frères, 1855.

Dumas, Alexandre, père. Mes Mémoires, Tome VII. Paris, Cadot, 1852-4

Dupuy, Ernest. Alfred de Vigny: Amitiés.

Rôle littéraires.

(Paris, Société française d'imprimerie et de littérature
2 volumes, 1914.

Duvergier, Henry-Claude. A MM. Les consignataires de la réclamation adressée à M. le maire de Gentilly, le 4 octobre courant ... Paris, 1833.

Eggli. Schiller et le romantisme français. Paris 1927. 2 volumes.

Eggli et Martino. Histoire du romantisme. Tome I. Paris, 1933.

Estève, Edmond. Alfred de Vigny. Paris, Garnier, 1823.

Byron et le romantisme français. Paris, Hachette 1907

Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre. Paris, Boivin et Cie. s.d.

Evans, R.L. Les romantiques français et la musique. Paris, Champion 1934.

Fernessole. Les origines littéraires de Louis Veuillot (1814-1843.) Paris, Gigord, 1923.

Ferrand, Humbert. Grütly. Lyon, 1836.

Finch, M.B. and Peers, Allison. The origins of French Romanticism. London, Constable, 1920.

Fleischmann, Hector. Les Prisons de la Révolution. Paris, 1908.

- Flottes, Pierre. La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny.
Paris, 1927.
L'influence d'Alfred de Vigny sur Leconte de Lisle.
Paris, 1926.
- Fontaney, Journal intime; (publié par Jasinski.) Paris, Presses
françaises, 1925.
- Foucher, Paul. Entre Cour et Jardin. Paris, Amyot, 1867.
Les Comlisses du Passé. Paris, Dentu, 1873.
- Fresnel, Fulgence. Lettres sur l'histoire des arabes avant l'islamisme
Paris, 1836.
- Garson, J. Les Créateurs de la Légende Napoléonienne, Barthélemy et
Méry. Bruxelles, 1897.
- Gautier, L. Portraits du 19e. siècle. Tome I. Paris, Samard et Deran-
geon. 1894.
- Gautier, Théophile. Caprices et Zigzags. 1842.
Histoire de l'art dramatique en France depuis 25
ans. Tome I. Paris, éds. Hetzel. 1858.
Histoire du Romantisme. Paris, 1874.
Italia. Paris, Lecou, 1858.
Premières Poésies, 1830-2.
Poésies Diverses. 1833-8.
Collaborateur au: Rapport sur le progrès des
lettres par MM. Silvestre de Sacy, Paul Féval,
Théophile Gautier, et Edouard Thierry. Paris, 1868
- Gastinel, Pierre. Le romantisme de Musset. Paris, 1933.
- Girard, Henri. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique. Emile
Deschamps. (1791-1871.) Paris, Champion, 1921.
- Girardin, Madame Emile de .(Delphine Gay.) Le Vicomte de Launay.
Lettres parisiennes. Paris, M. Lévy, frères, 1868.
- Giraud, V. Tableau alphabétique et analytique des premiers Lundis,
Nouveaux Lundis, et Portraits Contemporains. Paris,
C. Lévy, 1903.
- Goncourt, les frères. Journal. Tomes III et IV. Paris, G. Charpentier
et E. Fasquelle. 1887-96.
- Grammont, Maurice. Le vers français, ses moyens d'expression, son
harmonie. Paris, Champion. 1923.
- Gregh, Fernand. Portrait de la Poésie française au 19e. siècle.
Paris, Delagrave, 1936.
- Grelé, Eugène, Barbey d'Aurévilly: Tome II. L'Oeuvre. Caen, 1902-4.

Grenier, Edouard. Souvenirs littéraires. Paris, Lemerre, 1894.

Gugenheim, Suzanne. Madame d'Agoult et la pensée européenne de son époque. Florence, 1937.

Hammond, J.E. and Barbara. The age of the Chartists., 1832-1854. London Longmans, Green, and CO. 1932.

Harvey Clarke, S. The works of Vigny judged by his contemporaries. Toulous, 1932.

Haussez, D. La Grande-Bretagne en 1833. 2 volumes. Paris, A. Pinard. 1834.

Hazard, Paul. La vie de Stendhal. Paris, Gallimard. 1928.

Hennequin, Victor. Voyage philosophique en Angleterre et en Ecosse Paris, 1836.

Heredia, José-Marie de Les Trophées. Paris, Lemerre.

Herriot, Edouard. Madame Récamier et ses amis. Paris, Gallimard. 1934.

Houssaye, Arsène. Les Confessions, II et IV. Paris, Dentu, 1885.
Histoire du 41e. fauteuil. ... Paris, 1856.

Hugo, Victor. Les Châtiments.
Les Chants du Crépuscule.
Les Feuilles d'Automne.
Les Orientales.
Les Rayons et les Ombres.
Choses Vues. (éditées par Gustave Simon et Paul Meurice)
1913. Tome II.

Hunt, H.J. La Socialisme et le Romantisme en France. Etude de la Presse socialiste de 1830 à 1848. Oxford, Clarendon Press, 1935.

Huy, Jules. Auguste Barbier, de l'Académie française, poésies posthumes. Annecy, 1885.

Inbrovac, Miodrag. José-Maria de Heredia, sa vie, son oeuvre. Paris, les Presses françaises, 1923.
Les Sources des Trophées. Paris, idem; 1923.

Isambert, G. Les idées sociales de 1815 à 1848. Paris, Alcan, 1905.

Janin, Jules; Barnave, Tome III. Paris, 1831.
Histoire de la littérature dramatique. I. Paris, 1853.

Jasinski. Les années romantiques de Théophile Gautier. Paris, Vuibert, 1929.

Jones, Ethel. Les voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830. Paris, Boccard, 1930.

- Jourda, Pierre. L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Paris, Boivin et Cie. 1938.
- Kramer, C. André Chénier et la poésie parnassienne. Paris, Champion, 1925.
- Kabensky. (Jean Polonius.) Erostrate. Paris, Gosselin, 1840.
- Lacroix, Albert. Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours. Bruxelles 1856.
- Laforêt, Claude. La vie musicale au temps romantique. Paris, Peyronnet, 1929.
- Lallemand, Pauline de. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840. Paris, Champion, 1927.
Lettres de Montalembert à Lammenais. Paris, 1932
Montalembert et ses amis dans le romantisme, 1838-40. Paris, Champion, 1927.
- Lamartine, Alphonse de. Cours Familier de Littérature. Octobre 1856X. Tomes II, III, XII, XIII. Paris, 1856-69.
Souvenirs et portraits. III. Hachette, 1880.
- Lamartine, Mme. Valentine de. Publication des : Lettres à Lamartine, 1818-1865. Paris. 1892.
- Laprade, Victor de . Essais de critique idéaliste. Paris, Didier, 1882.
Poèmes Civiques. Tribuns et Courtisans. 1879.
Parnette. 1868.
Odes et Poèmes. 1843.
Symphonies. 1855.
Lettres à Charles Alexandre, 1852-1871. Lyon 1934.
- Lassailly, Charles. Poésie sur la mort du fils de Bonaparte. Paris, Renduel. 1832.
- Latreille. Victor de Laprade. Lyon, 1912.
- Latouche, Henri de. La Vallée aux Loups. 1833.
- Laughton, John Knox. Memoirs of the Life and Correspondance of Henry Henry Reeve. 2 volumes. London, Longmans, Green, and Co. 1898.
- Laurent-Pichat. Poètes du Combat. Paris, 1862.
- Leblond. M.A. Leconte de Lisle. Paris, Mercure de France. 1906.
- Lecicgne, l'abbé. Auguste Macaussade, portrait littéraire. Arras, 1897
Brizeux, sa vie et ses oeuvres. Lille, 1898.
- Leconte de Lisle. Derniers poèmes. Paris, Lemerre, 1895.
Poèmes antiques. Lemerre, 1852.
Poèmes barbares. 1862.
Poèmes tragiques. 1884.
Premières poésies et lettres intimes. Paris, Charpentier, 1902.

- Lefèvre-Deumier, Jules. Le Clocher de Saint-Marc. Paris, Canel, 1825. Critique littéraire, 1825-45. Paris, Firmin-Didot, 1896.
- Lenient, Charles. La poésie patriotique en France, Tomes I, II. Paris Hachette, 1894.
- Leopardi, Giacomo. Poesie.
- Liefde, C.L. de. Le Saint-Simonisme dans la poésie française. Harlem 1927.
- Louet, Ernest. Le Figaro et M. de Lamartine. Paris, 1856.
- Macready, William C. The Diaries of Wm. C. Macready, 1833-51. (édité par Toynbee.) Vols I, II. London, 1912.
- Maignon, Louis. Le roman historique à l'époque romantique. Paris, Hachette, 1898.
Le romantisme et les mœurs. Paris, Champion, 1910.
- Mamiani, Ferenzio. Poesie. Firenze, 1857.
- Marsan, Jules. La bataille romantique. 2 séries. Paris, Hachette, 2 volumes, 1912 et s.d.
- Martin, Henri. Histoire de France depuis 1789 à nos jours. Tomes IV et V. Paris, 1879.
- Martini, Ferdinando. Simpatii. (Studi e ricordi;) Firenze, 1909.
- Menche de Loisne, Charles. Influence de la littérature française de 1830 à 1850 sur l'esprit public et les mœurs. Paris, Garnier frères. 1852.
- Mendès, Catulle. Le mouvement poétique français de 1867 à 1900. Paris, E. Fasquelle. 1903.
- Mengin, Urbain. L'Italie des romantiques. Paris, Plon, 1902.
- Michelet, Jules. Sur les chemins de l'Europe. Paris, Flammarion, 1893.
- Monselet, Charles. La Lorgnette littéraire. Paris, 1857.
Petits mémoires littéraires. Paris, 1885.
Mes Souvenirs Littéraires. Paris, 1888.
- Morand, Marcel. Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848. Lille, 1933.
- Moreau, Pierre. Le classicisme des romantiques. Paris, Evreux, 1932.
- Muret, Théodore. L'histoire par le théâtre, 1789-1851. Tome III. Paris, Amyot, 1865.

Napoléon I. Mémorial. Tome II.

Nettement, A. de. Histoire de la littérature française sous la Restauration. 2 volumes. Paris, 1853.
Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet. 2 volumes. Paris, 1859.

Neuville, Lemercier de. Pastiches critiques des poètes contemporains. Paris, Dentu, 1856.

Nisard, Désiré. Souvenirs et notes biographiques. Tome I. Paris, C. Lévy, 2 volumes. 1888.

Noli, Mlle. GR. Les Romantiques français et l'Italie. Dijon, 1928.

Pailleron, Marie-Louise. François Buloz et ses amis. Paris, C. Lévy. 1920.

Paléologue, Maurice. Alfred de Vigny. Hachette, 1891.

Partridge, Eric. The French Romantics' Knowledge of English Literature 1820-48. Paris, 1924.

Pauly, M.J. Les Voyageurs français en Irlande au temps du romantisme. Paris, G. Enault. 1939.

Pellissier, Georges. Le mouvement littéraire au XIXe. siècle. Paris, Hachette. 1895.
Le réalisme du romantisme. Hachette; 1912.

Perraud, Mgr. Discours de réception 19 avril, 1883, suivi de la réponse de L. Camille Rousset, directeur de l'Académie française. Paris, Oudin, 1883.

Peyre, Henri. Shelley en France.

Planche, Gustave. Portraits littéraires. Tome II. Paris, Charpentier, 1853.

Pontmartin, Armand de. Nouvelles semaines littéraires. Paris, M. Lévy, frères, 1863.
Souvenirs d'un vieux critique. Tome II. Paris, C. Lévy, 1882.

Ratisbonne, Louis. Impressions littéraires. Paris, 1855.

Renoux, Clément. Verges de fer. Paris, chez l'auteur. 1841.

Reymond, William. Corneille, Shakespeare et Goethe. Berlin, Paris, Londres, 1864.

Etudes sur la littérature du second Empire français depuis le coup d'Etat du 2 décembre. Berlin, 1861.

- Reynaud, L. Le romantisme. Ses origines anglo-germaniques. Paris, Armand Colin. 1926.
- Rochefort, Henri. Les Aventures de ma vie. Paris. Dupont, 1896-8.
- Ross, Janet. Three Generations of Englishwomen. London, John Murray, 2 volumes; 1888.
- Royer, Alphonse. Venezia la bella. 2 volumes. Paris, Renduel, 1834.
- Sainte-Beuve. Correspondance ~~général~~ générale. I. II. (éditée par Jean Bonnerot.) Paris, Stock, 1935-6.
Lettres à la princesse. Paris, M. Lévy, 1873.
Lundis, Tome XI. 1852-62.
Nouveaux Lundis. Tome A. 1864-75.
Portraits contemporains. II; III. 1881-2.
- Salomon. Nodier et le groupe romantique. Paris, Perrin, 1908.
- Séchaud, Pierre. Lettres inédites de Victor de Laprade à Chas. Alexandre. (vid. sup.) Victor de Laprade; l'homme, son oeuvre poétique. Paris, Picard, 1934.
- Séché, Léon. Alfred de Vigny. i. Vie littéraire, politique, religieuse. ii. La vie amoureuse. Paris, Mercure de France, 1913.
Le Cénacle de Joseph Delorme. Tome I: Victor Hugo et les Poètes. Paris, Mercure de France. 1911.
Le Cénacle de la Muse française, 1823-7. Paris, idem, 1908
Sainte-Beuve. 2 volumes. Paris, idem, 1904.
- Ségu, Frédéric. Henri de Latouche. 1785-1851. Paris, Société d'Éditions "Les Belles Lettres." 1931.
- Sessely, A. de. L'influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny. Berne 1928.
- Skerkitch, Jean. L'opinion publique en France d'après la poésie politique et sociale de 1830 à 1848. Lausanne, 1901.
- Smith, E. Foreign visitors to England and what they thought of us. London. 1889.
- Smith, Maxwell Austin. L'influence des lakistes sur le romantisme français. Paris, Jouve. 1920.
- Souriau, Maurice. La préface de Cromwell. Paris, 1897.
Histoire du romantisme en France. I et II. Paris, Spes. 1927.
Histoire du Parnasse. Paris, Spes, 1929.
- Stapfer, Paul. Victor Hugo et la grande poésie satirique en France. Paris, 1901.

Strowski, Fortunat. Tableau de la littérature française au 19e. siècle et au 20e. siècle. Paris, Delaplane, 1924.

Sully-Prudhomme. Poésies, Tomes I, II, III. Paris, Lemerre.

Théry, A-F. De l'Esprit et de la critique littéraires chez les peuples anciens et modernes. Tome II. Paris, 1832.

Tiersot. Hector Berlioz et la société de son temps. Paris, Hachette 1904.

Van Tieghem, P. Ossian en France. Paris, 1917.

Vaudon, Jean. Nouvelles études et notes littéraires sur quelques écrivains du 19e. siècle. Paris, Retaux, 1902.

Vedrenne, Pr. Fauteuils de l'Académie française. III. Paris, 1868.

Veuillot, Eugène. Louis Veuillot. Tome I. Paris, Retaux, 1899.

Vigny, Alfred de . Chatterton. Poèmes.
Correspondance. 2 volumes. (éditée par Léon Séché.)
Paris, Renaissance du Livre. s. d.
Correspondance (1816-63.) (éditée par Emma Sakellari-
ridès.) 1906.
Journal d'un Poète. Paris, Delagrave.

Vuy, Jules. Auguste Barbier de l'Académie française --Poésies posthumes. Annecy, 1885.

Wailly, Léon de. Angélica Kauffmann. 2 volumes. Paris, Dupont, 1838.
Traduction de Burns. Paris, Delahays. 1843.

Zola, Emile. Documents littéraires. Les Poètes contemporains.

4. PERIODIQUES. (en ordre alphabétique.)

Annales Littéraires et dramatiques. Tome V. 1868.

L'Abeille Poétique du XIXe. siècle, ou Choix de Poésies contemporaines
1845.

Annales Politiques et Littéraires. 29 avril, 1905.

Annales Romantiques. II. Pages 223-5. 1905.

Annales de l'Université de Grenoble. Tome 23. Page 559--- . 1911.

L'Année Littéraire et dramatique. Vols. 7, 8, 10. 1865, 1866, 1868.

L'Artiste. Page 222. 1832.

2e. série, Tome 1. 1838.

L'Avenir. 3 avril, 1831.

Bulletin du Bibliophile. 254-6. 1888.

191. 1889.

1926.

Bibliothèque universelle et Revue Suisse. Page 305. mai, 1905.

Constitutionnel. mercredi le 15, jeudi le 16, samedi le 18, mercredi
le 21 février 1882.

Correspondant. 18 juin, 1830.

9 novembre, 1830.

10 février, 1911.

Tome 316. Pages 481-501. 1929.

Echo de la Littérature et des Beaux-Arts. Pages 16-17. janvier 1840

L'Eclair. Page 267. 1853.

Edinburgh Review. Tome xxix. Pages 327-46. 1914.

Tome lxxxiii; Pages 59-62. Jan. 1846.

Le Gaulois. Le 15, le 18, le 22 février, 1882.
28 avril et 1er. mai, 1905.

Gazette de France. 3 janvier 1832.

Le Globe. 31 janvier, 1831.

28 janvier, 1832.

Les Guêpes. novembre, 1840.

L'Illustration. 17 mars, 1849.

25 février, 1882.

4

Intermédiaire des Chercheurs et Curieux. Page 33. 1875.

Page 97. 1882.

Journal des Débats. 16 août, 1830.

15 septembre, 1838.

8 septembre 1854.

septembre 1863.

15, 16, 21 février, 1882.

Journal des Sciences Morales et Politiques (= Européen.) 3 déc. 1831.
24 déc. 1831
7 jan. 1832
4 févr. 1832

Figaro. 18 septembre, 1831.

15, 18, 22, février, 1882.

Foreign Quarterly Review; Tome 81. Pages 84-9. 1843.

La France Littéraire. Tome xxxvii. 1840.

Le Français. 16, 18, 21 février, 1882.

Journal Officiel. Page 653. 30 avril, 1869.

Mémoranda de l'Académie de Caen. 1882.

Mercure de France. Tome 597 Pages 5 et 170. 1906.
1er. juin, 1909.
1er. juillet, 1916.

Le Monde Illustré. Pages 115 et 118. 26 février, 1882.

le Moniteur Universel. Page 1189. 27 mai, 1840.
14, 15, 16, (matin et soir,) 18, 20, (matin
et soir,) février, 1882.

Le Main Jaune. 25 mai, 1864.
1er. octobre, 1864.

National. 21 janvier, 1833.

Nineteenth Century and After. March, 1940.

Nouvelle Revue. Tomes 35, 36. 1885.

Nuova Antologia. xxxiii. Pages 427-44. 1882.

Paris-Journal. 16, 17, 21, 22, février, et 3 mars, 1882.

Petit-Temps. 6 décembre, 1898.

Phalange. 10 août, 1836.
Tome IV. Pages 184-8. 1846.

La Presse. 15, 16, 22 février, 1882.

Quarterly Review. 1st. April, 1834?

Revue anecdotique des littératures et des arts. Tome V, Page 103. 1862.

Revue Bleue. Tome 51. 1893.
Tome III, 1905. Pages 682. 431-6. 676. 682-7. 712-5. 703.
1913. Pages 513-6. 549-52.

Revue Contemporaine. octobre, 1858.

Revue critique des Livres nouveaux. Mars, 1833. no. I. Page 8.

Revue de l'Art. Décembre, 1924.

- Revue de Littérature Comparée. Juillet-septembre, 1921.
Juillet, 1924. Pages 496-502.
janvier-mars, 1925. Pages 93-4.
- Revue de Paris. Mars, 1831. Pages 168-74.
janvier, 1832. T. xxxix. Pages 186-94.
janvier, 1833. Pages 243-54.
juillet, 1834. Pages 199-202.
septembre, 1838. Pages 211-2.
1840. XV. Pages 702-711.
1842. III. 13 mars. 132-6.
1843. xviii. Pages 47-56.
- Revue de Rouen. Tome I. 71-73. 1833.
Idem, Page 191.
- Revue des Cours et Conférences. XII² 556-62. 1904.
15 avril, 1931.
Idem, 30 avril, 15 mai, 15 juin.
- Revue des Deux Mondes. Tome I. 1831.
Tomes III, IV. Pages 524-34. 1831.
15 novembre, 1832.
1er. janvier, 1833. Pages 59-65.
15 janvier, 1833. 171-85.
15 mars et 15 avril, 1833. (595-609.) (143-61.
1er. avril, 1833. 54-62.
1er. mars. 1834. Page 518...
1er. juillet, 1837. 54-78.
1er. octobre, 1838. 97-121.
1er. mars, 1840. 702-11.
Page 566. Tome III. 1841.
15 juin 1842.
1er. juillet, 1843.
15 septembre, 1844. Page 932.
15 novembre, 1847.
1er. décembre, 1852.
1er. mai, 1855.
1er. mai, 1864.
15 octobre, 1882. Pages 721-58.
15 mai, 1895.
1er. novembre, 1898.
Tome 59. 1910. Pages 325-63.
- Revue des Etudes Historiques. Janvier-mars, 1920.
- Revue de l'Histoire littéraire. avril-juin, 1905. Page 379.
1916.
- Revue du Sud-Est. Tome III. Pages 145-58. 1906.
- Revue Encyclopédique. 1831. Tome LII. Pages 9. 415-31.

Revue Européenne. Tome III. 1832. Pages 77-93.
Tome V bis. 1832. 732-53.

Revue Fantaisiste. 15 juillet, 1861.

Revue Française. 20 mai, 1858. Page 147---

Revue Hebdomadaire. 4 octobre, 1919. Page 51...

Revue Indépendante. 1er. janvier, 1842. 37-65.
25 mars, 1843. Page 262.
25 juillet, 1843. Pages 300. 311.
1er. août 1843. Page 511.

Revue Politique et Littéraire. 18 février, 1882.

Revue Universitaire. décembre, 1920.

Le Temps. 15, 16, 17, 20, 21, février, 1882.
20 août 1883.
20 février, 1900.
7 avril, 1905.
5 juillet, 1911.
18 septembre, 1912.

Variété. Ve. livraison, août, 1840.

Westminster Review. Vol. 29. April, 1838.

TABIE DES MATIERES.

	<u>Page.</u>
Avant-propos.	1.
Chapitre I. <u>Vie, 1805-1830. Naissance, famille, années d'études, amitiés de jeunesse, les Mauvais Garçons.</u>	5.
Chapitre II. <u>Les Iambes. La France littéraire et politique en 1830. Publication des Iambes. Analyse. Critiques contemporaines. Influence.</u>	45.
Chapitre III. <u>Barbier et l'Italie. Voyages avec Brizeux 1831-2. Analyse du Pianto. Attitude de Barbier envers l'Italie.</u>	119.
Chapitre IV. <u>Barbier et l'Angleterre. Voyages. Barbier et la littérature anglaise. Lazare. Critiques.</u>	156.
Chapitre V. <u>Auguste Barbier et ses amis. Vigny, Brizeux, les frères Deschamps, Léon de Wailly, V. de Laprade.</u>	206.
Chapitre VI. <u>Vie et Oeuvres, 1837-1848. Salon de 1837. Benvenuto Cellini. Deuxième voyage en Italie, 1838. Nouvelles Satires. Chants civils et religieux. Rimes Héroïques. Traductions du Décaméron et de Jules César.</u>	251.
Chapitre VII. <u>Vie et Oeuvres, 1848-1869. La Révolution de 1848. Vie et amitiés. Rimes Légères. Voyage en Italie, 1860. Silves. Satires de 1865. Trois Passions Nouvelles. Satires et Chants.</u>	324.
Chapitre VIII. <u>Barbier et le Parnasse. Parnasse Contemporain, 1869. Heredia. Sully-Prudhomme. Leconte de Lisle.</u>	389.
Chapitre IX. <u>Vie, 1869 à la mort, 1882. Election à l'Académie. Dernières années. Croix de la Région d'honneur. Contes du Soir. Histoires de Voyage. Chez les Poètes. Mort à Nice, 1882.</u>	416.
Chapitre X. <u>L'Oeuvre posthume. Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines. Tablettes d'Umbrano. Promenades au Louvre. Poésies posthumes. Etudes littéraires et artistiques. Nouvelles études littéraires et artistiques.</u>	465
Chapitre XI. <u>Composition et style.</u>	489.
Chapitre XII. <u>La Pensée de Barbier.</u>	526.
Chapitre XIII. <u>Conclusion sur l'homme et sur l'oeuvre.</u>	546.
<u>Bibliographie.</u>	571.
<u>Table des Matières.</u>	